

Kill list

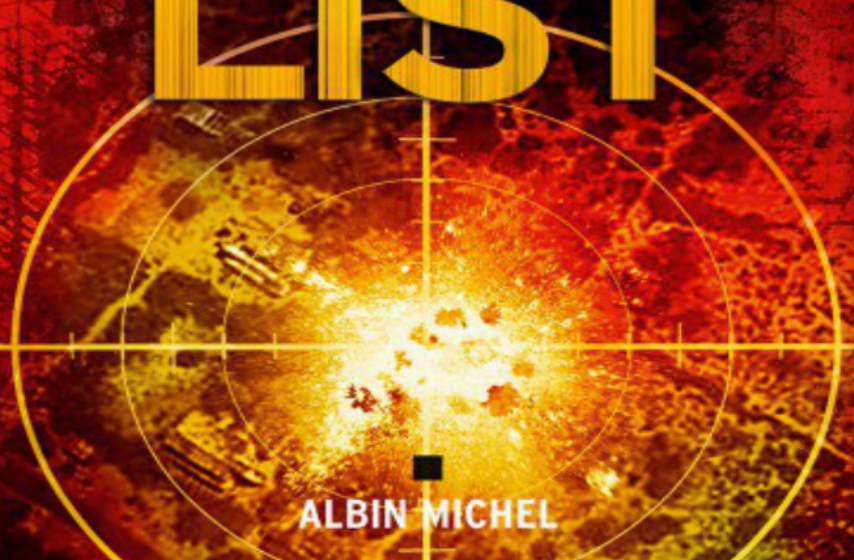
Forsyth, Frederick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**FREDERICK
FORSYTH**

**KILL
LIST** ROMAN



ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2015
pour la traduction française

ISBN : 978-2-226-37561-2

*Au corps des Marines des États-Unis,
qui est une très grosse unité.
Et aux Pathfinders britanniques,
qui sont une toute petite unité.
Aux premiers, Semper Fi.
Et aux autres, plutôt vous que moi.*

Château d'hommes

Comme Fondant de TOSA

Résumé : **Algorithme génie informatique**

IRASHIM TROLL génie informatique

Jarvis de la CIA au sein de l'ISI chef de division du Mossad

Responsable de la Corne de l'Afrique, Tel-Aviv

Opération du Mossad en poste à Kismayo

Verantwoordelike Masaka Pickles

SISR(MI6)ERBERT

MARRENCE FIRTH

HARRY ANISEËSOIS

Sapientia Malmö

CadeCARLSMonmö

Le clan et pirate

GÁRCHIA FEUANS

Aégiateur

Every Body's FRODO

Secrétaire particulier du Prédicateur

Les auteurs remercient Barry, Dai, Curly et Tim.

Avant-propos

Quelque part dans le cœur obscur et secret de Washington se trouve une liste, courte et hautement confidentielle. Elle contient les noms des terroristes qu'on a jugés si dangereux pour les États-Unis, leurs citoyens et leurs intérêts, qu'on les a condamnés à mort sans qu'il soit question de les arrêter pour les soumettre à un procès ou à une quelconque procédure judiciaire. C'est la « Kill List ».

Tous les mardis matin dans le Bureau ovale, la Kill List fait l'objet d'un examen, en vue d'éventuelles modifications, par le Président et six de ses collaborateurs : ils ne sont jamais plus, jamais moins. Il y a parmi eux le directeur de la CIA et le général quatre étoiles qui commande la plus grande et la plus redoutable armée privée du monde. C'est le J-SOC (Joint Special Operations Command), qui coordonne les opérations spéciales conjointes mais n'est pas censé exister.

Par un frais matin au début du printemps, un nom fut ajouté à la Kill List. Il désignait un individu tellement insaisissable que même sa véritable identité n'était pas connue, et la puissante machine du contre-terrorisme américain ne possédait aucune photographie de son visage. À l'instar d'Anwar al-Awlaki, l'Américano-Yéménite fanatique qui prêchait la haine dans ses sermons sur Internet et qui avait figuré sur la Kill List avant d'être pulvérisé par le tir de missile d'un drone au Nord-Yémen en 2011, le nouveau venu était un cyber-prédicateur. Ses sermons avaient un tel impact que de jeunes musulmans de la diaspora se convertissaient à l'islamisme le plus radical et commettaient des crimes au nom de celui-ci.

Tout comme al-Awlaki avant lui, le nouveau venu prêchait dans un anglais impeccable. Faute de nom, il était connu comme « le Prédicateur ».

La mission fut confiée au J-SOC chargé de la coordination des opérations menées par les diverses forces spéciales, et le J-SOC transmet l'ordre à TOSA (Technical Operations Support Activity), un

groupe si discret que quatre-vingt-dix-huit pour cent des officiers d'active américains n'en ont jamais entendu parler.

TOSA est en fait un tout petit service, basé dans le nord de la Virginie, et chargé de traquer les terroristes qui cherchent à échapper au bras de la justice américaine.

Cet après-midi-là, le directeur de TOSA, connu dans le réseau des communications officielles comme Gray Fox (Renard Gris), entra dans le bureau du plus chevronné de ses chasseurs d'hommes et posa devant lui une feuille sur laquelle figuraient les quelques mots suivants :

Le Prédicateur. Identifier. Localiser. Détruire.

Dessous se trouvait la signature du commandant en chef des armées, le président des États-Unis. Ce qui faisait de ce papier un ordre présidentiel, un Exord.

L'homme qui reçut et examina cet ordre était un énigmatique lieutenant-colonel du corps des Marines, âgé de quarante-cinq ans et uniquement connu sous un nom de code à l'intérieur comme à l'extérieur du bâtiment. On l'appelait « le Traqueur ».

Première partie

Mission



Chapitre premier

Si on lui avait posé la question, Jerry Dermott aurait pu jurer, la main sur le cœur, qu'il n'avait jamais tué quiconque de toute sa vie et ne méritait pas la mort. Mais cela ne le sauva pas.

On était à la mi-mars à Boise, dans l'Idaho ; l'hiver se retirait à contre-cœur. Il y avait encore de la neige sur les sommets tout autour de la capitale de l'État, et le vent qui descendait de ces hauteurs restait mordant. Les piétons, dans les rues, étaient emmitouflés dans d'épais manteaux au moment où le député quitta le siège du Congrès au 700, West Jefferson Street.

Il sortit du Capitole par la grande porte et, tournant le dos aux hauts murs gris, descendit les marches pour rejoindre sa voiture qui l'attendait, prête à partir. Il salua aimablement d'un hochement de tête, selon son habitude, l'officier en faction sur les marches à côté du portique et vit que Joe, son fidèle chauffeur depuis des années, faisait le tour de la limousine pour lui ouvrir la portière arrière. Il ne prêta pas attention à la silhouette discrète qui se levait d'un banc un peu plus loin sur le trottoir et se mettait en mouvement.

Le personnage était vêtu d'un long pardessus déboutonné mais qu'il maintenait fermé à deux mains de l'intérieur. Il avait sur la tête une sorte de calotte informe et, seule chose bizarre pour qui l'aurait regardé – ce que personne ne faisait –, on ne voyait pas sous le manteau une paire de jambes dans un jean, mais une espèce de robe blanche. On saurait par la suite qu'il s'agissait d'une gandourah arabe.

Jerry Dermott était presque à la portière quand une voix appela : « Monsieur le député ! » Il se retourna. La dernière chose qu'il vit était un visage au teint basané qui le regardait avec des yeux vides qui semblaient fixer autre chose dans le lointain. Les deux pans du manteau s'ouvrirent et le double canon scié d'un fusil se leva en écartant l'étoffe sous laquelle il pendait jusque-là.

La police établirait plus tard que le double canon avait tiré en même temps deux cartouches bourrées de chevrotines de gros calibre et non de petits plombs pour oiseaux. La victime se trouvait environ à trois mètres.

Le double canon scié étant très court, les projectiles s'écartèrent en faisceau. Une partie des billes d'acier passa de chaque côté du député et quelques-unes atteignirent Joe, qui se tourna et recula en chancelant. Il avait une arme de poing sous sa veste, mais il porta instinctivement les mains à sa figure et n'en fit pas usage.

Le policier en faction vit tout, sortit son revolver et se précipita au bas des marches. L'agresseur leva les bras au ciel, sans lâcher l'arme qu'il tenait de la main droite, et cria quelque chose. Le policier ne pouvait pas savoir si les deux canons avaient tiré, et il fit feu lui-même à trois reprises. À douze mètres, et bien entraîné comme il l'était, il ne pouvait pas manquer sa cible.

Ses trois balles frappèrent en pleine poitrine l'homme qui continuait à hurler et le projetèrent en arrière sur le coffre de la limousine contre lequel il rebondit pour tomber la face contre terre et mourir dans le caniveau. Des gens surgirent à la porte du bâtiment, virent les deux corps, le chauffeur qui regardait ses mains ensanglantées, le policier debout devant l'agresseur qui avait gardé les mains crispées sur son fusil à canon double. Ils rentrèrent précipitamment pour appeler du renfort.

On emmena les deux corps à la morgue et Joe à l'hôpital pour lui retirer les trois plombs qui s'étaient logés dans la chair de son visage. Le député Dermott était mort, la poitrine criblée des mêmes billes d'acier qui lui avaient perforé le cœur et les poumons. Tout comme son agresseur.

Celui-ci, nu sur le marbre de la morgue, ne fut pas identifié. Il n'avait aucun papier sur lui et, étrangement, ni poils ni cheveux en dehors de sa barbe. Mais deux informateurs se manifestèrent suite à la publication de sa photo dans les journaux du soir : le doyen d'une université proche de la ville l'identifia comme un étudiant de nationalité jordanienne, et la gérante d'une pension reconnut en lui l'un de ses locataires.

Les détectives qui mirent sa chambre sens dessus dessous emportèrent de nombreux livres en arabe et un ordinateur portable dont le contenu fut analysé dans le laboratoire de la police. Il révéla quelque chose que personne, au commissariat de la police de Boise, n'avait jamais vu. Le disque dur contenait une série de conférences et de sermons prononcés par un individu masqué qui fixait l'objectif de la caméra avec un regard étincelant et prêchait en anglais.

Le message était simple et brutal : le Vrai Croyant devait se convertir en suivant le chemin qui menait de l'hérésie à la vérité musulmane. Il devait, à l'intérieur de sa propre âme et sans se confier ni faire confiance à quiconque, se convertir au djihad et devenir un véritable et fidèle soldat d'Allah. Il devait ensuite choisir un personnage important au service du Grand Satan et l'envoyer en enfer, puis mourir lui-même en martyr, comme un *shahid*, afin de monter pour l'éternité au paradis d'Allah. Il y avait une quantité de sermons qui reprenaient tous le même message.

La police transmet les pièces au FBI de Boise, qui transmet la totalité du dossier au QG de Washington DC dans l'immeuble J. Edgar Hoover. Là, on ne fut pas surpris. On avait déjà entendu parler du Prédicateur.

1968

Mrs Lucy Carson ressentit les premières douleurs le 8 novembre et on l'emmena directement à l'hôpital de la marine de Camp Pendleton, en Californie, où elle était basée avec son mari. Deux jours plus tard, son premier et, comme il devait s'avérer par la suite, unique fils, naissait.

On le prénomma Christopher en l'honneur de son grand-père maternel, mais comme on avait toujours appelé cet officier supérieur de la marine Chris, on donna au bébé le surnom de Kit pour éviter toute confusion, le rapprochement avec le héros de la Conquête de l'Ouest étant pure coïncidence.

Tout comme était purement fortuite la date de naissance du 10 novembre qui se trouvait être aussi celle de la création du corps des Marines en l'an 1775.

Le capitaine Alvin Carson fut envoyé au Vietnam où les combats faisaient rage, et où il devait rester cinq ans. Mais comme il avait presque fini son temps, on lui accorda une permission à Noël pour aller retrouver sa femme et ses deux fillettes, et prendre dans ses bras son fils nouveau-né.

Il repartit au Vietnam après le jour de l'An et rentra enfin au pays en 1970, sur la base de Pendleton alors en pleine expansion. La mutation qui suivit n'en fut pas une, étant donné qu'il fut affecté à

Pendleton, y resta trois ans et vit son fils passer de bébé à petit garçon de quatre ans et demi.

Là, loin des jungles maléfiques, le couple put vivre pleinement une « vie de garnison » entre le quartier des gens mariés, son bureau, le club, le magasin coopératif et l'église de la base. Il put apprendre à nager à son fils dans le magnifique bassin de Del Mar. Il se souviendrait plus tard de ces années à Pendleton comme d'une époque heureuse de sa vie.

L'année 1973 fut pour lui celle d'une nouvelle affectation « en famille » à Quantico, tout près de Washington DC. Quantico n'était alors qu'une vaste étendue sauvage infestée de tiques et de moustiques, où un gamin pouvait chasser l'écureuil et le raton laveur dans les bois.

La famille Carson était encore sur la base quand Henry Kissinger et le Nord-Vietnamien Lê Duc Tho se rencontrèrent à Paris pour forger les accords de paix qui devaient mettre fin à la décennie de massacres aujourd'hui connue sous le nom de guerre du Vietnam.

Carson, désormais major, exécuta un troisième temps de service au Vietnam, qui restait une terre de tous les dangers depuis que l'armée du Nord se préparait à rompre les accords de Paris en envahissant le Sud. Mais il fut rapatrié de justesse avant l'épisode rocambolesque qui vit le personnel de l'ambassade s'enfuir vers l'aéroport pour prendre le dernier avion d'assaut.

Pendant ces années-là, son fils Kit passa par les étapes que suit normalement tout jeune Américain – base-ball, scoutisme, école. À l'été 1976, le major Carson et les siens connurent un nouveau transfert dans une troisième et gigantesque base de la marine : camp Lejeune, en Caroline du Nord.

En tant que commandant en second de son bataillon, le major Carson quitta la rue « C » du quartier général du 8^e régiment des Marines pour s'installer avec femme et enfant dans une résidence réservée aux familles d'officiers. On ne parla jamais de ce que le garçon voudrait peut-être faire plus tard. Il était né au cœur de deux familles : les Carson et l'armée. Il allait de soi qu'il irait à l'école militaire pour devenir officier et porterait l'uniforme comme son père et son grand-père.

De 1978 à 1981, le major Carson fit l'objet d'une affectation attendue depuis longtemps à Norfolk, la grande base de la marine au

sud de Chesapeake Bay en Virginie. Laissant sa famille sur la base, le major prit la mer en tant qu'officier de marine sur le célèbre USS *Nimitz*, fierté de la flotte américaine. Il bénéficia ainsi d'un excellent point de vue pour assister au fiasco de l'opération *Eagle Claw*, également connue sous le nom de *Desert One*, tentative malheureuse pour délivrer les diplomates américains retenus en otages à Téhéran par des « étudiants » fanatisés par l'ayatollah Khomeini.

Sur le pont du *Nimitz*, armé de ses jumelles, le major Carson vit les huit énormes hélicoptères Sea Stallion s'élever dans le rugissement de leurs rotors pour foncer vers la côte afin d'apporter leur renfort aux Rangers et aux Bérets Verts chargés d'arracher les diplomates aux mains de leurs ravisseurs et de les ramener au porte-avions qui attendait au large.

Et il les vit revenir, tant bien que mal. D'abord les deux qui étaient tombés en panne au-dessus de la côte parce qu'ils avaient rencontré un vent de sable et n'avaient pas de filtre à sable. Puis ceux qui ramenaient les blessés après que l'un des hélicos eut touché le pare-brise d'un char Hercules et provoqué une explosion. Il devait garder toute sa vie un souvenir cuisant de l'impréparation qui avait provoqué ce désastre.

De l'été 1981 à l'année 1984, Alvin Carson, désormais lieutenant-colonel, fut muté à Londres avec sa famille, comme attaché d'ambassade de la marine américaine. On inscrivit Kit à l'École américaine de St John's Wood. Plus tard, le garçon se rappellerait avec émotion ses années londoniennes. C'était l'époque de Margaret Thatcher et Ronald Reagan et de leur si parfaite entente.

Les Falklands, ou Malouines, furent envahies et libérées. Une semaine avant que les parachutistes britanniques entrent dans Port Stanley, Ronald Reagan fit une visite d'État à Londres. Charlie Price fut nommé ambassadeur et devint l'Américain le plus populaire de la ville. Il y eut des bals et des réceptions. La famille Carson au grand complet fut présentée à la reine Élisabeth. Le jeune Kit Carson, quatorze ans, tomba pour la première fois raide amoureux d'une fille. Et son père fêta ses vingt années d'ancienneté dans le corps des Marines.

Le colonel Carson fut promu commandant du 2^e bataillon du 3^e régiment avec le grade de lieutenant-colonel, et la famille se transporta à Kaneohe Bay dans les îles hawaïennes, sous un tout autre

climat que celui de Londres. Le temps était venu, pour l'adolescent, de pratiquer le surf, la plongée, la pêche et la chasse sous-marine, tout en conservant un intérêt très vif pour la gent féminine.

À seize ans, Kit était un magnifique athlète, mais ses notes témoignaient aussi d'une agilité d'esprit exceptionnelle. Lorsque, une année plus tard, son père fut promu et ramené au pays, Kit atteignait le grade d'aigle, le plus haut chez les scouts, et accomplissait sa première année dans le corps d'Entraînement des officiers de réserve. Les choses se déroulaient comme prévu des années plus tôt : il marchait dans les pas de son père sous le drapeau des officiers de la marine américaine et rien ne l'arrêterait.

À son retour aux États-Unis, un diplôme universitaire l'attendait. On l'envoya à l'université William and Mary de Williamsburg en Virginie, où il allait rester quatre ans pensionnaire pour sortir diplômé d'histoire et de chimie. Il y eut trois longues vacances d'été. Il les consacra à des cours de parachutisme et de plongée, et à préparer sa candidature à l'École des élèves officiers de Quantico.

Il reçut son diplôme au printemps 1989 à l'âge de vingt ans, en même temps que ses premiers galons de second lieutenant dans les Marines. Son père, désormais général une étoile, et sa mère, gonflée de fierté, assistaient à la cérémonie.

Il fut affecté à l'École militaire de Quantico jusqu'à Noël, puis jusqu'en mars 1990 à l'École des officiers d'infanterie, où il décrocha un diplôme avec félicitations. Ce fut ensuite l'École des Rangers de Fort Benning, en Géorgie et on l'expédia par mer en tant que Ranger à Twentynine Palms en Californie.

Là, il suivit la formation du Centre de combat Sol/Air connu sous le nom de « The Stumps », avant d'être affecté sur la même base au 1^{er} bataillon du 7^e régiment. C'est alors que, le 2 août 1990, un certain Saddam Hussein envahit le Koweït. Les Marines américains repartirent à la guerre, le lieutenant Kit Carson avec eux.

1990

Quand on eut décidé que l'invasion du Koweït par Saddam Hussein était intolérable, il se forma une grande coalition englobant la frontière du désert arabo-irako-saoudien depuis le golfe Persique à

l'est jusqu'à la frontière jordanienne à l'ouest.

Les Marines américains prirent la forme de la Force expéditionnaire placée sous le commandement du général Walter Bloomer, qui comprenait la 1^{re} division dirigée par le général Mike Myatt. Beaucoup plus bas dans la hiérarchie se trouvait le second lieutenant Kit Carson. Sa division, envoyée à l'extrémité de la ligne de combat de la coalition, n'avait sur sa droite que les eaux bleues du golfe.

Le premier mois, dans la chaleur suffocante d'août, fut marqué par une activité fiévreuse. Il fallut débarquer et décharger la division au grand complet avec son artillerie et ses blindés pour les poster le long de la zone à couvrir. Une armada de cargos arriva au port pétrolier jusque-là endormi d'al-Jubaïl pour décharger le matériel nécessaire à l'équipement, au logement et à l'approvisionnement d'une division entière de l'armée américaine. Ce fut seulement en septembre que Kit Carson fut convoqué pour un entretien avant mission avec un major ancien combattant quelque peu aigri, probablement oublié de la dernière promotion.

Le major Dolan prit tout son temps pour lire le dossier du nouvel officier. Puis quelque chose d'inhabituel attira son attention. Il leva les yeux :

« Tu habitais Londres quand tu étais petit ?

– Oui chef.

– Des cinglés et des salopards ! dit le major Dolan en refermant le dossier. La 7^e brigade d'infanterie britannique est stationnée à deux pas de nous vers l'ouest. Ils se font appeler les Rats du Désert. Faut être cinglé pour traiter ses propres soldats de rats !

– En fait, c'est une gerboise, chef.

– Une quoi ?

– Une gerboise. Un petit animal du genre mangouste qui vit dans le désert. Ils ont gagné ce nom après s'être battus contre Rommel dans le désert de Libye pendant la Seconde Guerre mondiale. Lui, c'était le Renard du Désert. La gerboise est plus petite mais on ne l'attrape pas facilement. »

Il en fallait plus pour impressionner le major Dolan.

« Faut pas faire le malin avec moi, lieutenant ! Il va bien falloir qu'on s'entende avec ces rats de désert. Je vais proposer au général Myatt de t'envoyer chez eux comme officier de liaison. Rompez ! »

Les forces de la coalition durent rester cinq mois dans la chaleur torride du désert pendant que les forces alliées s'employaient à « user » cinquante pour cent de l'armée irakienne comme l'avait ordonné le général Schwarzkopf, avant qu'il ne lance son attaque. Pendant une partie de cette période, après s'être présenté au général anglais Patrick Cordingley, commandant de la 7^e division d'infanterie, Kit Carson assura la liaison entre les deux armées.

Très peu de soldats américains se montrèrent capables d'intérêt, sinon d'empathie, à l'égard de la culture arabe des Saoudiens. Carson, avec sa curiosité innée, était une exception. Il trouva dans les rangs des Britanniques deux officiers qui avaient une vague connaissance de la langue et apprit ainsi quelques phrases. Quand il se rendait à al-Jubaïl, il écoutait les cinq appels quotidiens à la prière et regardait les silhouettes en djellaba se prosterner à n'en plus finir, le front contre le sol, pour accomplir le rite.

Il mettait un point d'honneur à accueillir les Saoudiens qu'il avait l'occasion de rencontrer d'un cérémonieux « *Salam aleykoun* » (que la paix soit sur toi). Il voyait ses interlocuteurs surpris qu'un étranger se donne cette peine, et constatait qu'ils avaient ensuite une attitude amicale.

Après trois mois, la brigade britannique, renforcée, devint une division, et le général Schwarzkopf la fit déplacer plus à l'est, au grand dam du général Myatt. Quand les troupes au sol entrèrent enfin en action, la guerre fut brève, précise et brutale. Les Anglais avec leurs chars British Challengers et les Américains avec leurs Abrahams pulvérisèrent l'infanterie irakienne. La domination aérienne fut totale, comme elle l'était déjà depuis des mois.

L'infanterie de Saddam ayant été détruite dans ses tranchées par le tapis de bombes déroulé par les B-52 américains, ses soldats se rendirent en masse. Les Marines américains furent chargés de combattre au Koweït, où on les accueillit avec des acclamations, avant une dernière incursion jusqu'à la frontière de l'Irak où ils reçurent l'ordre, venu d'en haut, de s'arrêter. La guerre au sol n'avait pas pris plus de cinq jours.

Le soldat Kit Carson s'était certainement bien conduit : à son retour durant l'été 1991, on lui fit l'honneur de le transférer à la section 81 en tant que premier lieutenant du bataillon. Manifestement appelé à se distinguer, il fit pour la première fois de sa vie, mais non

pour la dernière, quelque chose d'original. Il sollicita, et se vit accorder, une bourse Olmsted. Comme on lui demandait pourquoi, il expliqua qu'il voulait être envoyé au Defense Language Institute que l'armée américaine abrite dans son installation historique de Monterey en Californie. Pressé de questions, il reconnut qu'il souhaitait apprendre l'arabe. Cette décision devait, plus tard, changer le cours de son existence.

Ses supérieurs, assez perplexes, accédèrent à sa demande. Grâce à la bourse, il passa une première année à Monterey et ses deuxième et troisième années en stage à l'Université américaine du Caire. Là, il s'aperçut qu'il était le seul Marine et le seul militaire qui ait jamais été au combat. Pendant qu'il se trouvait là, un Yéménite du nom de Ramzi Yousef tenta de faire sauter l'une des tours jumelles du World Trade Center à New York. Il échoua, mais, à l'insu de l'establishment américain, il avait tiré la première salve du djihad contre les États-Unis.

Il n'y avait pas de journaux électroniques à cette époque, mais le lieutenant Carson suivit néanmoins par-dessus l'Atlantique, grâce à la radio, le déroulement de l'enquête. Il était intrigué, et stupéfait. Il alla voir l'homme le plus sage qu'il avait connu en Égypte. Le professeur Khaled Abdulaziz enseignait à l'université al-Azhar, connue comme l'un des plus grands centres d'études coraniques de tout l'Islam. Il donnait parfois des conférences à l'Université américaine, et il reçut le jeune homme dans son appartement sur le campus d'al-Azhar.

« Pourquoi ont-ils fait cela ? demanda Kit Carson.

– Parce qu'ils vous haïssent, répondit calmement le vieil homme.

– Mais pourquoi ? Que leur avons-nous fait ?

– À eux personnellement ? À leurs pays ? À leurs familles ? Rien. Sauf, peut-être, distribuer des dollars. Mais là n'est pas la question. Avec le terrorisme, ce n'est jamais la question. Chez les terroristes, qu'il s'agisse d'al-Fatah, de Septembre Noir ou de la nouvelle génération de soi-disant religieux, la fureur et la haine dominant. La justification vient après. Pour l'IRA, c'est le patriotisme, pour les Brigades rouges, les politiques, pour les salafistes du djihad, la piété. Une piété assumée. »

Le professeur préparait du thé pour deux sur son petit réchaud à alcool. Kit Carson reprit :

« Mais ils prétendent suivre les enseignements du sacré Coran ! Ils

prétendent obéir au prophète Mahomet, ils prétendent servir Allah ! »

Le vieil érudit sourit tandis que l'eau bouillait. Il avait noté la présence du mot « sacré » précédant le nom du Coran. C'était une politesse de la part de l'Américain, mais il l'appréciait.

« Mon jeune ami, je suis ce qu'on appelle un "*hafiz*", c'est-à-dire quelqu'un qui connaît par cœur les six mille deux cent trente-six versets du sacré Coran. Contrairement à votre Bible, qui a été écrite par des centaines de personnes, notre Coran a été écrit – dicté, plutôt – par un seul homme. Et il y a pourtant des passages qui semblent se contredire.

« Ce que font les djihadistes, c'est qu'ils sortent une ou deux phrases de leur contexte, les distordent un peu et se targuent d'une justification divine. Ils n'en ont pas. Rien, dans notre Livre saint, ne dit qu'il faut massacrer des femmes et des enfants pour plaire à celui que nous appelons Allah le Miséricordieux. Tous les extrémistes font cela, y compris les chrétiens et les juifs. Ne laissons pas notre thé refroidir. Il faut le boire brûlant.

– Mais, professeur, ces contradictions... Les a-t-on jamais commentées, expliquées, rationalisées ? »

Le professeur resservit lui-même l'Américain. Il avait des domestiques, mais il aimait s'occuper du thé.

« Constamment. Depuis treize siècles, les érudits étudient ce livre et écrivent des commentaires sur les "*hadiths*", c'est-à-dire les propos attribués au Prophète. Il y en a environ cent mille.

– Vous les avez lus ?

– Pas tous. Il faudrait vivre dix fois plus longtemps. Mais beaucoup. Et j'en ai rédigé deux.

– L'un des poseurs de bombe, cheik Omar Abdel-Rahman, celui qu'on nomme l'imam aveugle, était... est un érudit lui-même.

– Et il se trompe. Il n'y a là rien de nouveau, quelle que soit la religion.

– Mais je continue à me le demander : pourquoi nous haïssent-ils ?

– Parce que vous n'êtes pas comme eux. Tout ce qui n'est pas eux les enrage. Les juifs, les chrétiens, ceux que nous appelons les "*kouffar*" – les mécréants qui refusent de se convertir à la seule vraie foi. Mais aussi tous ceux qui ne sont pas assez musulmans à leurs yeux. En Algérie, les djihadistes massacrent des villages entiers de paysans, avec femmes et enfants, dans le cadre de leur guerre sainte

contre Alger. N'oubliez jamais cela, lieutenant. La fureur et la haine viennent en premier. Et ensuite la justification, ensuite les démonstrations de piété, et tout cela n'est qu'imposture.

– Et vous, professeur ? »

Le vieil homme poussa un soupir.

« Je les déteste et je les méprise. Parce qu'ils s'emparent du visage de mon cher islam et le présentent au monde entier déformé par la rage et par la haine. Mais le communisme est mort, l'Occident est faible et égoïste, uniquement soucieux de son propre plaisir et livré à la cupidité. Ils seront nombreux, ceux qui entendront le nouveau message. »

Kit Carson jeta un coup d'œil à sa montre. Ce serait bientôt l'heure de la prière pour le professeur. Il se leva. Le vieil homme comprit, et sourit. Il se leva à son tour pour raccompagner son hôte à la porte. À l'instant où l'Américain tournait les talons, il le rappela. « Je crains, lieutenant, que mon cher islam n'entre dans une très longue nuit. Vous êtes jeune, vous en verrez le bout, *inch'Allah*. Je demande dans mes prières à ne pas vivre assez longtemps pour assister à cela. »

Il mourut trois ans plus tard dans son lit. Mais les assassinats avaient commencé, avec une bombe dans un immeuble d'appartements occupé par des Américains en Arabie Saoudite. Un certain Oussama ben Laden avait quitté le Soudan pour revenir en Afghanistan avec tous les honneurs du nouveau régime des talibans, qui s'était emparé du pays. Et l'Occident, incapable de prendre des mesures pour se défendre, cultivait ses plaisirs et son insouciance.

De nos jours

La petite ville de Grangecombe, dans le comté britannique du Somerset, attirait pendant l'été quelques touristes enchantés de parcourir ses rues pavées du dix-septième siècle. Hormis cela, Grangecombe, se trouvant à l'écart des grandes routes qui menaient aux plages et aux criques du sud-ouest, était un endroit assez tranquille. Elle n'en avait pas moins une histoire, une charte royale, un conseil municipal et un maire. En avril de cette année-là, c'était au tour de l'Honorable Giles Matravers, un marchand de vêtements à la retraite, de porter la chaîne de maire, la robe ourlée de fourrure et le

tricorne.

Et c'est dans cette tenue qu'il inaugurerait le nouveau siècle de la chambre de commerce lorsqu'un individu se détacha de la foule des badauds et, avant que quiconque ait pu faire un geste, franchit les dix mètres qui le séparaient du maire pour lui planter un couteau de boucher dans la poitrine.

Deux policiers se trouvaient sur les lieux mais aucun n'avait son arme de service. Matravers, agonisant, reçut les soins de son secrétaire de mairie, mais rien n'y fit. Les policiers maîtrisèrent le meurtrier qui ne cherchait pas à s'enfuir et criait obstinément les mêmes mots, que des spécialistes reconnurent par la suite comme *Allahou akbar !* – Allah est grand !

L'un des policiers écopa d'une estafilade à la main en se jetant sur le couteau, puis l'homme disparut sous les deux uniformes bleus. Des inspecteurs arrivèrent comme prévu de la ville de Taunton pour procéder à l'enquête. Le meurtrier, au commissariat, refusait de répondre aux questions. Il portait une longue djellaba, et on fit venir un agent parlant arabe du QG de la police du comté, mais il n'eut pas plus de succès.

L'homme fut identifié comme un aide-magasinier du supermarché local qui louait une chambre meublée dans une proche pension. La propriétaire de celle-ci déclara qu'il était irakien. On pensa d'abord qu'il avait peut-être agi sous le coup de la colère en raison de ce qui se passait dans son pays, puis on apprit du ministère de l'Intérieur qu'il était arrivé comme réfugié et bénéficiait de l'asile politique. Des jeunes gens de la ville vinrent témoigner que Farouk, connu sous le nom de Freddy, était encore trois mois plus tôt un véritable fêtard, buveur et coureur de jupons. Puis il avait changé, se refermant sur lui-même dans un silence hostile et méprisant à l'égard de la vie qu'il avait menée jusque-là.

Sa chambre n'apprit pas grand-chose aux enquêteurs, mais ils y découvrirent un ordinateur portable dont le contenu n'aurait pas surpris la police de Boise dans l'Idaho : une longue suite de sermons prononcés par un homme masqué assis devant une toile de fond couverte d'inscriptions appelant les croyants à détruire les *kouffar*. Les policiers du Somerset écoutèrent, perplexes, une dizaine de ces sermons. Le prédicateur s'exprimait dans un bon anglais, pratiquement sans accent.

Pendant qu'on procédait à l'arrestation du meurtrier toujours muré dans son silence, on envoya le dossier et l'ordinateur à Londres. La police métropolitaine transmet les informations au ministère de l'Intérieur, qui consulta les services de la Sécurité intérieure, ou MI5. Ceux-ci avaient déjà reçu un rapport de leur correspondant à l'ambassade britannique de Washington au sujet d'un événement dans l'Idaho.

1996

De retour aux États-Unis, le capitaine Kit Carson fut muté pour trois ans sur la base de Camp Pendleton, où il était né et avait vécu les quatre premières années de sa vie. Pendant ce nouveau séjour, son grand-père paternel, un colonel qui s'était battu à Iwo Jima, mourut dans sa maison de retraite en Caroline du Nord mais il eut la grande fierté de voir peu de temps auparavant son fils, le père de Kit, promu général, recevoir sa première étoile.

Kit Carson fit la connaissance d'une infirmière de la marine qui travaillait à l'hôpital où il avait vu le jour, et l'épousa. Susan et lui essayèrent pendant trois ans d'avoir un bébé, jusqu'à ce que les tests leur révèlent qu'elle était stérile. Ils furent d'accord pour adopter, mais pas tout de suite. À l'été 1999, il revint à Quantico, muté à l'École supérieure de guerre, et en 2000 fut promu major. Après son diplôme sa femme et lui reçurent une nouvelle affectation, cette fois à Okinawa au Japon.

Ce fut là, aux antipodes de New York, qu'en essayant de regarder les dernières informations avant d'aller se coucher il vit les images stupéfiantes de ce qui serait désormais connu comme le 11-Septembre 2001.

Il resta toute la nuit avec quelques autres au mess des officiers, à regarder le film au ralenti des deux avions de ligne s'enfonçant d'abord dans la Tour Nord puis dans la Tour Sud, en silence, encore et encore.

Contrairement à ceux qui l'entouraient, il connaissait l'arabe, le monde arabe, et la complexité de la religion pratiquée par plus d'un milliard d'habitants de la planète.

Il revoyait le professeur Abdulaziz, si aimable, si courtois, versant

le thé et prophétisant une longue nuit pour le monde musulman. Et pour les autres. Il entendait la fureur qui montait autour de lui à mesure que les informations se précisaient. Dix-neuf Arabes, dont quinze Saoudiens, avaient fait cela... Il revoyait le grand sourire des boutiquiers saoudiens d'al-Jubaïl chaque fois qu'il les saluait dans leur langue. Était-ce les mêmes gens ?

Au lever du jour, le régiment au grand complet fut appelé pour écouter son commandant qui lui tint un discours sinistre. C'était la guerre désormais, et le corps des Marines saurait, comme toujours, défendre la nation, quel que soit le lieu et le moment où on ferait appel à lui, et quoi qu'on lui ordonne.

Le major Kit Carson songeait avec amertume aux années perdues, au cours desquelles les États-Unis avaient fait l'objet d'attentats répétés en Afrique et au Moyen-Orient pour aboutir à une semaine entière d'indignations politiciennes, mais sans qu'aucun ne se doute de l'ampleur du massacre qui se préparait dans les grottes d'Afghanistan.

Il est tout simplement impossible d'estimer le traumatisme du 11-Septembre pour les États-Unis et le peuple américain. Tout a changé à jamais. Après quarante-huit heures, le géant s'était enfin réveillé.

Il y aurait des représailles, Carson le savait, et il voulait y prendre part. Mais il était coincé sur une île japonaise et censé y rester encore plusieurs années.

Mais l'événement qui avait changé à jamais la vie de l'Amérique allait changer aussi celle de Kit Carson. Il ne pouvait pas se douter que là-bas, à Washington, un vénérable agent de la CIA, ancien combattant de la Guerre froide du nom de Hank Crampton, compulsait les dossiers de l'armée de terre, de la marine et de l'armée de l'air à la recherche d'un certain type d'homme. L'opération s'appelait *Scrub* (« nettoyage ») et il cherchait des officiers ayant une bonne connaissance de l'arabe.

Dans son bureau du Bâtiment 2 au sein du vaste complexe de la CIA à Langley, Virginie, on entrant des fiches dans les ordinateurs qui les analysaient beaucoup plus vite que l'œil humain n'aurait pu les lire ou le cerveau humain les interpréter. Les noms et les carrières se succédaient, la plupart étaient écartés, quelques-uns retenus.

Un nom apparut avec une étoile clignotant à l'angle de l'écran : major dans la marine, boursier d'Olmsted, Institut des langues de Monterey, deux années au Caire, bilingue en arabe... Où est-il ?

demanda Crampton. Okinawa, répondit l'ordinateur. Il nous le faut ici, dit Crampton.

Il fallut un certain temps et quelques coups de gueule. Le corps des Marines résista, mais l'Agence l'emporta. Le directeur de la CIA n'est responsable que devant le Président, et George Tenet avait l'oreille de George W. Bush. Le Bureau ovale passa outre aux protestations des Marines. Le major Carson fut transféré à la CIA. Il ne voulait pas changer de service, mais cela lui permit au moins de quitter Okinawa tout en se promettant de retourner dans son corps d'origine quand ce serait possible.

Le 20 septembre 2001, un Starlifter décolla d'Okinawa et mit le cap sur la Californie. Un major des Marines était assis à l'arrière. Il savait que le Corps allait prendre Susan en charge pour la ramener à Quantico où elle disposerait d'un appartement, et qu'il ne serait pas loin d'elle à Langley.

De Californie, le major Carson fut envoyé sur la base aérienne Andrews, proche de Washington, où il se présenta au QG de la CIA, comme il en avait reçu l'ordre.

Il y eut des entretiens, il fut soumis à des tests de langue, dut abandonner l'uniforme pour une tenue civile et se vit attribuer pour finir un petit bureau dans le bâtiment 2, à des kilomètres des derniers étages du bâtiment 1 où siégeaient les haut responsables de l'Agence.

On lui remit une pile de rapports d'écoute de radios arabophones pour qu'il les étudie et les commente. Cela lui déplut. C'était le travail de l'Agence nationale de la sécurité de Fort Meade, sur Baltimore Road dans le Maryland. C'étaient ses agents qui écoutaient, scrutaient, décodaient. Il n'était pas entré dans les Marines pour analyser les émissions de radio du Caire.

Puis une rumeur parcourut le bâtiment. Le mollah Omar, le mystérieux chef des talibans qui gouvernaient l'Afghanistan, refusait de livrer les auteurs de l'attentat du 11-Septembre. Oussama ben Laden et tous les membres d'al-Qaida pouvaient rester à l'abri en Afghanistan. Et la rumeur d'ajouter : on va lancer une invasion.

Il y avait peu de détails, mais ils étaient en partie exacts. La marine était très présente dans le golfe Persique où elle amenait une importante force aérienne. Le Pakistan coopérait mais de mauvaise grâce, en posant toutes sortes de conditions. Les Américains n'avaient que des Forces spéciales sur le terrain. Et leur équivalent britannique

se joignait à celles-ci.

La CIA, outre ses espions, ses agents et ses analystes, possédait une division qui s'impliquait dans ce qu'on appelle en jargon interne « les mesures actives », un euphémisme pour la tâche délicate qui consiste à tuer des gens.

Kit Carson tenta le tout pour le tout, et n'y alla pas par quatre chemins. Il se campa devant le chef de la Division des activités spéciales auquel il dit tout à trac : « Vous avez besoin de moi, monsieur. Je ne suis pas un poulet de grain qu'on engraisse dans son poulailler. Je ne parle peut-être pas le pachtouné ou le dari, mais nos vrais ennemis sont les terroristes de ben Laden – des Arabes. Je peux les écouter. Je peux interroger des prisonniers, lire leurs instructions écrites et leurs notes. Vous avez besoin de moi en Afghanistan, personne n'a besoin de moi ici. »

Il s'était fait un allié et il obtint son transfert. Le 7 octobre, quand le Président Bush annonça l'invasion de l'Afghanistan, les unités de la Division des activités spéciales étaient déjà en route pour se porter à la rencontre de l'Alliance du Nord, hostile aux talibans. Kit Carson en faisait partie.

Chapitre deux

La bataille de Shahi-Kot commença mal et ce fut ensuite de pire en pire. Le major Kit Carson, détaché du corps des Marines américains, affecté à la Division des mesures actives, aurait dû être sur le chemin du retour chez lui quand son unité fut appelée à la rescousse.

Il s'était déjà trouvé à Mazar-e-Charif au moment de la révolte des prisonniers afghans matée par les Ouzbeks et les Tadjiks de l'Alliance du Nord. Il avait vu Johnny « Mile » Spann, son camarade de la Division des activités spéciales, capturé par les talibans et battu à mort. Il avait vu de loin, dans le vaste complexe, les hommes des Forces spéciales de la marine britannique se porter au secours de Dave Tyson, le coéquipier de Spann, pour lui éviter de connaître le même sort.

Ensuite il y avait eu le soulèvement au sud contre l'ancienne base soviétique de Bagram et la prise de Kaboul. Il avait manqué de peu les combats à Tora Bora, lorsque le chef de guerre afghan, payé (mais pas assez) par les Américains, les avait trahis pour laisser Oussama ben Laden et son entourage franchir la frontière et se réfugier au Pakistan.

Puis vers la fin février, on apprit de source afghane qu'il restait quelques fondamentalistes dans la vallée du Shah-i-Kot de la province de Paktia. Une fois encore, le renseignement ne valait pas un clou. Ils n'étaient pas quelques-uns, mais des centaines.

Vaincus, les talibans avaient un endroit où aller : leurs villages d'origine. Ils pouvaient ainsi s'éloigner et disparaître. Mais les guerriers talibans étaient des Arabes, des Ouzbeks et les plus redoutables de tous, des Tchétchènes. Ils ne parlaient pas le pachtoune, les autres Afghans les détestaient ; ils ne pouvaient que se rendre ou mourir au combat. Presque tous choisirent la deuxième option.

Le commandement américain réagit à l'information en lançant une opération assez modeste appelée *Anaconda* qui fut confiée aux SEAL (Sea, Air and Land), les commandos d'élite de la marine. Trois gros hélicoptères Chinook les transportèrent vers la vallée, qu'on croyait déserte.

En atterrissant, l'appareil de tête était le nez en l'air, la queue basse et les portes de ses rampes de débarquement ouvertes à quelques pieds du sol quand les hommes d'al-Qaida ouvrirent le feu. Une grenade tirée par un lance-roquettes partit de si près qu'elle passa au travers du fuselage sans exploser. N'ayant pas eu le temps de s'armer, elle traversa l'hélicoptère sans toucher quiconque et sortit du côté opposé, en laissant deux trous par lesquels l'air s'engouffrait.

Bien plus sérieux furent les dégâts causés par un nid de mitrailleuses qui se mirent à cracher depuis les rochers couverts de neige. Cette fois encore, les balles manquèrent tout le monde dans l'habitacle, mais elles détruisirent les appareils de contrôle en pleuvant sur le tableau de bord. En quelques minutes, avec une adresse qui confinait au génie, le pilote parvint à soulever le Chinook agonisant au-dessus du sol et à l'emmener à cinq kilomètres de là pour un atterrissage brutal, mais en lieu sûr. Les deux autres suivirent.

Mais l'un des membres du commando, le sous-officier Neil Roberts, qui avait dégrafé sa ceinture de sécurité, glissa sur une flaque d'huile jusqu'à l'arrière de l'appareil... la porte... et la rampe. Il atterrit au beau milieu des hommes d'al-Qaida. Les SEAL ne laissent jamais un homme, mort ou vivant, derrière eux. Après s'être posés, ils revinrent chercher Neil Roberts. Non sans avoir appelé du renfort. La bataille de Shah-i-Kot venait de commencer. Elle allait durer quatre jours et coûter la vie à Roberts et à six autres Américains.

Trois unités se trouvaient assez près pour répondre à l'appel. Une unité des Forces spéciales britanniques arriva d'un côté et celle des Forces spéciales américaines de l'autre. Le groupe le plus important à se porter en renfort fut un bataillon du 75^e régiment de Rangers.

Il faisait un temps glacial, bien au-dessous de zéro. De violentes rafales de neige vous piquaient les yeux. Tout le monde se demandait comment des Arabes avaient pu survivre à un tel hiver. Mais ils avaient survécu, et ils étaient prêts à mourir jusqu'au dernier. Ils ne faisaient pas de prisonniers et n'attendaient pas que l'ennemi en fasse. D'après des témoignages ultérieurs, ils sortaient de crevasses dans les rochers, de grottes invisibles et de nids de mitrailleuses bien camouflés.

Tout ancien combattant pourra vous confirmer que les combats tournaient vite au chaos et que la bataille de Shah-i-Kot fut l'une des plus brèves. Les unités furent coupées du corps de troupe et les

membres de leur unité. Kit Carson se retrouva seul dans la glace et la tempête de neige.

Il aperçut un autre Américain – ce qu'ils avaient sur la tête, casque ou turban, permettait d'identifier les combattants. Il était seul comme lui, à une quarantaine de mètres. Une silhouette en burnous sortit de terre et lança une grenade sur l'Américain. La grenade, cette fois, explosa aux pieds de celui-ci, et Carson le vit s'écrouler.

Il abattit l'homme au lance-roquettes avec sa carabine. Deux autres surgirent et se précipitèrent vers lui en criant : « *Allahou akbar !* » Il les abattit tous les deux, le deuxième à deux mètres du canon de son arme. L'Américain, quand il put s'approcher, était encore vivant mais salement amoché. Un éclat de grenade l'avait pratiquement amputé au niveau de la cheville. Le pied, dans sa chaussure montante, pendait anormalement, retenu par un tendon et quelques lambeaux de chair. Il n'y avait plus d'os. L'homme était en état de choc, avec cette absence de douleur qui précède la souffrance.

Une croûte de neige recouvrait leurs blousons mais Carson aperçut un Ranger à la lueur d'un éclair. Il voulut appeler avec sa radio mais n'obtint que des parasites. Prenant le sac à dos du blessé, il en tira la trousse de premiers soins et injecta toute la dose de morphine dans la cheville nue.

Le Ranger se mit à claquer des dents – il sentait maintenant la douleur. Puis, la morphine produisant son effet, il s'affala, à demi inconscient. Carson comprenait qu'ils allaient mourir tous les deux s'ils restaient là. La visibilité n'excédait pas une vingtaine de mètres entre les rafales de neige. Il ne voyait personne. Chargeant le Ranger blessé sur son dos à la manière des pompiers, il se mit en marche.

Il n'y avait pas de pire terrain à la surface de la planète : Carson devait avancer entre des rochers éboulés gros comme des ballons de football et cachés sous un pied de neige, parfaits pour vous casser une jambe, avec son propre poids de quatre-vingt-dix kilos plus les quatre-vingt-dix kilos du Ranger et les trente kilos de son sac – il avait abandonné celui du Ranger. Sans compter la carabine, les grenades, les munitions et sa provision d'eau.

Il n'aurait su dire comment il était parvenu à sortir de cette vallée mortelle. À un moment, l'effet de la morphine sur le Ranger ayant disparu, il utilisa sa propre réserve. Et après une éternité, il entendit le martèlement d'un moteur. Les doigts gourds, il sortit sa torche de

l'étui et la brandit aussi haut que possible, en direction du bruit.

Les hommes qui composaient l'équipage du Black Hawk lui dirent plus tard qu'en le voyant approcher si près de la cabine ils avaient cru qu'il leur tirait dessus. Puis ils virent au-dessous d'eux, à la faveur d'une accalmie, deux bonhommes de neige dont l'un qui était par terre tandis que l'autre, debout, leur faisait des signes. Le Black Hawk se maintint en vol stationnaire à moins d'un mètre au-dessus du sol pendant que deux soldats attachaient le Ranger sur une civière et le hissaient dans la cabine. Son compagnon put y grimper à son tour en faisant appel à ses dernières forces avant de s'évanouir.

L'hélicoptère les emmena à Kandahar, qui était désormais une importante base aérienne et continuait à s'étendre et à se renforcer. Le Ranger fut promptement examiné et envoyé en soins intensifs. Kit Carson se dit qu'il ne le reverrait pas. Le lendemain, dûment anesthésié contre la douleur et en position horizontale, le blessé partait pour un long voyage jusqu'à la base de Ramstein, en Allemagne, et son hôpital de réputation mondiale.

Le Ranger, qui était le lieutenant-colonel Dale Curtis, perdit son pied. Il était impossible de sauver celui-ci. Après une amputation bien nette – un peu mieux que ce qu'avait fait la grenade –, il s'en sortit avec une prothèse du pied, une claudication et une canne et, pour couronner le tout, la fin probable de sa carrière dans les Rangers. Quand il fut en état de voyager, on l'expédia à l'hôpital Walter Reed, près de Washington, pour y recevoir une thérapie post-combat et faire ajuster le pied artificiel. Le major Kit Carson resta plusieurs années sans le revoir.

Le chef de la CIA à Kandahar demanda des instructions à sa hiérarchie et on envoya Carson par avion à Dubaï, où l'Agence était bien implantée. Comme il était le premier témoin oculaire réchappé de Shah-i-Kot, il eut droit à un long débriefing avec une brochette de hauts responsables galonnés. Il y avait parmi ceux qui l'interrogeaient des officiers du corps des Marines, de la marine et de la CIA.

Il fit la connaissance au mess des officiers d'un homme de son âge, un commandant en poste à Dubaï, où se trouvait également une base navale américaine. Ils dînèrent ensemble et le commandant lui révéla qu'il faisait partie du NCIS, ou Navy Criminal Investigation Service, chargé des enquêtes criminelles dans la marine.

« Si vous vous faisiez muter chez nous quand vous reviendrez au

pays ? dit-il.

– Moi, policier ? Je ne pense pas. Mais je vous remercie.

– Nous sommes plus gros que vous ne croyez, insista le commandant. On ne se contente pas de surveiller les matelots qui tirent au flanc en allongeant leur permission. Il s'agit de choses autrement sérieuses, on traque des criminels qui ont volé des millions et on a dix bases importantes dans toute la zone arabophone. Pour vous, ce serait un véritable défi à relever. »

Ces paroles convainquirent Carson. Les Marines sont dans la sphère de compétence de l'US Navy. Pour lui, cela reviendrait simplement à s'installer dans un service plus vaste. Or il craignait de se retrouver, une fois de retour aux États-Unis, en train d'analyser des écoutes d'émissions en langue arabe. Il se porta candidat pour le NCIS, où on fut trop content de le récupérer.

Il avait donc quitté la CIA et fait la moitié du chemin pour retrouver le corps des Marines. Cela lui permit d'obtenir sa mutation à Portsmouth, en Virginie, où le grand hôpital de l'US Navy trouva très vite un poste pour Susan afin qu'elle puisse le rejoindre.

De Portsmouth, il pouvait aussi faire de fréquentes visites à sa mère, qui était alors soignée pour le cancer du sein dont elle mourrait trois ans plus tard. Et quand son père, le général Carson, prit sa retraite l'année où il devint veuf, son fils était près de lui également. Le général s'installa non loin de Virginia Beach, dans une communauté de retraités où il pouvait s'adonner à sa passion du golf et assister à des soirées avec les anciens combattants des Marines retirés sur cette côte.

Kit Carson passa quatre années au NCIS, où on lui sut gré d'avoir poursuivi et amené devant les tribunaux une dizaine de grands criminels en cavale. En 2006, il obtint une mutation pour revenir dans les Marines avec le grade de lieutenant-colonel et fut affecté à Camp Lejeune, en Caroline du Nord. C'est en traversant la Virginie pour le rejoindre que sa femme Susan trouva la mort dans une collision frontale avec un chauffard ivre.

De nos jours

Le troisième assassinat en un mois fut celui d'un policier à

Orlando, Floride. En sortant de chez lui par une belle soirée de printemps, il reçut un coup de couteau en plein cœur au moment où il ouvrait la portière de sa voiture, dans une résidence de retraités. Bien que frappé à mort, il prit son arme et tira deux fois, tuant son meurtrier.

L'enquête permit d'identifier l'assassin comme un jeune Somalien, réfugié politique et employé municipal affecté à la voirie.

Plusieurs de ses collègues déclarèrent qu'il avait changé au cours des deux mois précédents. Il était renfermé sur lui-même, plein d'aigreur et très critique à l'égard du style de vie américain. Il était devenu infréquentable pour l'équipe qui travaillait avec lui à la collecte des ordures. On pensait qu'il avait le mal du pays.

Ce n'était pas cela. La perquisition à son logement révéla qu'il s'agissait en fait d'une conversion à l'islamisme radical, provoquée par les sermons que sa propriétaire l'entendait écouter sur Internet. Un rapport détaillé fut envoyé au bureau du FBI à Orlando et, de là, à l'immeuble Hoover, siège du FBI à Washington.

Là, ce genre d'histoire n'étonnait plus. Une conversion solitaire après des heures passées à écouter les sermons d'un prédicateur du Moyen-Orient s'exprimant dans un anglais parfait, le tout suivi du meurtre sans raison apparente d'un citoyen connu... Cela s'était déjà produit à quatre reprises aux États-Unis et, à la connaissance du FBI, deux fois au Royaume-Uni.

Des échanges sur ces affaires avaient eu lieu avec la CIA, le Centre du contre-terrorisme, et le Département de la sécurité intérieure. Toutes les agences américaines s'intéressant de près ou de loin au terrorisme islamiste avaient été informées et avaient ouvert un dossier, mais aucune n'avait pu donner des informations utiles en retour. Qui était cet homme ? D'où venait-il ? Où enregistrerait-il ses émissions ? Il était simplement connu comme « le Prédicateur » et commençait à grimper dans la liste des CHV – les cibles de haute valeur.

Il y avait aux États-Unis une diaspora de plus d'un million de musulmans, immigrants ou enfants d'immigrants originaires du Moyen-Orient ou d'Asie centrale, ce qui représentait un vaste réservoir de convertis potentiels pour le prédicateur djihadiste et ultraviolent qui ne manquait pas, dans chacun de ses sermons, d'appeler ces nouveaux convertis à frapper un coup mortel contre le Grand Satan

avant de rejoindre Allah pour l'éternité.

On finit par parler du Prédicateur à la réunion du mardi matin dans le Bureau ovale, et il entra dans la Kill List.

Les gens se comportent différemment face au chagrin. Certains ne voient que les hurlements hystériques pour prouver leur sincérité. D'autres versent des larmes silencieuses qui témoignent publiquement de leur impuissance. Mais il y a, aussi, ceux qui disparaissent pour souffrir à l'abri des regards comme les animaux blessés.

Ceux-là souffrent dans leur solitude, à moins d'avoir un parent ou un proche contre qui se blottir, et n'ont que les murs avec lesquels partager leurs larmes. Kit Carson alla voir son père dans sa résidence pour retraités, mais il était affecté à Lejeune et ne pouvait rester longtemps avec lui.

Seul dans sa maison déserte, il se jeta dans le travail et poussa son corps aux limites de sa résistance en courant et en faisant au gymnase des séances d'exercices qui ne cessaient que lorsque la douleur physique devenait insupportable, même quand le médecin militaire de la base lui disait d'y aller moins fort.

Il fut l'un des concepteurs du programme Chasse et Combat, pour apprendre aux Marines les techniques de traque et de chasse à l'homme en milieu désertique, rural ou urbain. Avec pour devise : Toujours rester le chasseur, ne jamais devenir le pourchassé. Mais pendant qu'il était à Portsmouth et à Lejeune, d'importants événements avaient lieu.

Le 11-Septembre avait entraîné un profond changement au sein des Forces armées américaines et de l'administration à l'égard de tout ce qui pouvait menacer les États-Unis, même quand cette menace paraissait improbable. L'état d'alerte national confinait à la paranoïa. Cela se traduisit par un accroissement exponentiel de l'univers du renseignement. De seize qu'ils étaient précédemment, les services secrets furent bientôt plus d'un millier.

En 2012, des estimations dignes de foi indiquaient que huit cent cinquante mille Américains étaient soumis au secret. Plus de mille deux cents organisations gouvernementales et de deux mille sociétés privées travaillaient à des projets ultra-confidentiels en liaison avec le contre-terrorisme et la sécurité intérieure dans plus de dix mille sites

répartis sur le territoire.

Il s'agissait de garantir, après 2001, que plus jamais les grands services de renseignement ne refuseraient de partager entre eux les informations qui leur parvenaient, laissant ainsi dix-neuf fanatiques avides de commettre un massacre passer entre les mailles du filet. Mais le résultat dix ans plus tard, et à un prix qui détruisit l'économie, ramenait le pays à la situation de 2001. Par ses dimensions et sa complexité, l'appareil d'autodéfense produisait quelque cinquante mille rapports secrets par an, autant dire beaucoup plus qu'on n'en pouvait lire, et encore moins comprendre, analyser, synthétiser. Alors on se contentait de les classer.

L'augmentation la plus significative était celle du Joint Special Operations Command, ou J-SOC, qui coordonne les opérations spéciales conjointes. Cet organisme existait déjà des années avant le 11-Septembre, mais il avait un caractère défensif et faisait profil bas. Deux hommes en firent la plus vaste, la plus agressive et la plus dangereuse armée privée au monde. Le terme de « privée » se justifie du fait qu'il s'agit de l'instrument personnel du président des États-Unis, et de lui seul. Il peut conduire une guerre secrète sans demander son avis au Congrès : son budget, qui se compte en milliards, se décide sans que l'Appropriations Committee, qui garde la haute main sur les dépenses de l'administration, ait à s'en mêler.

Le premier à entreprendre une réforme du J-SOC fut le secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld. Cet homme du sérail washingtonien, impitoyable et assoiffé de pouvoir, était en guerre contre la puissance et les privilèges de la CIA. Ses statuts plaçaient l'Agence sous l'autorité du seul Président, et elle échappait à tout contrôle du Congrès. Elle pouvait, avec ses SAD (Special Activities Divisions) effectuer des opérations secrètes à l'étranger sur ordre de son directeur. Elle disposait ainsi d'un véritable pouvoir, et Rumsfeld était décidé à l'en priver. Mais le Pentagone est très dépendant du Congrès et des capacités d'interférence illimitées de celui-ci.

Pour s'en prendre à George Tenet, le directeur de la CIA, Rumsfeld avait donc besoin d'une arme qui échappe à la surveillance du Congrès. C'est le rôle qui fut dévolu à un J-SOC transformé de fond en comble.

Avec l'accord de George W. Bush, le J-SOC ne cessa de s'étendre, son budget de croître et son pouvoir de se renforcer. Il absorba toutes

les Forces spéciales de l'État : la Team Six des SEAL (qui exécuterait plus tard Oussama ben Laden), les Forces DELTA ou D-Boys issus des Bérêts Verts, le 7^e régiment de Rangers, le régiment des Opérations spéciales de l'Air Force (avec ses Night Stalkers, hélicoptères à long rayon d'action), etc. Sans oublier TOSA et Gray Fox, son chef.

À l'été 2003, pendant que tous les regards étaient tournés vers l'Irak où la guerre faisait encore rage, deux événements vinrent compléter la refonte du J-SOC. Un nouveau commandant fut nommé, en la personne du général Stanley McChrystal. Si quiconque s'imaginait encore que le J-SOC allait continuer à agir pour l'essentiel à l'intérieur des frontières, on n'en était plus là. Et en septembre 2003 le Secrétaire d'État Rumsfeld obtenait l'accord officiel du Président sous forme d'un Exord : cet ordre exécutif de George W. Bush, sous forme d'un document de quatre-vingts pages, contenait, profondément enfoui sous son texte et sans que cela apparaisse en termes explicites, un message des plus simples. L'Exord disait en réalité : faites ce que vous voudrez.

C'est à peu près à ce moment qu'un colonel des Rangers, boiteux et répondant au nom de Dale Curtis, achevait sa convalescence après une année de permission pour blessure. Il avait si bien maîtrisé les mouvements de la marche avec une prothèse de la jambe gauche que sa claudication se remarquait à peine. Mais le 75^e régiment de Rangers n'était pas fait pour des hommes appareillés de la sorte. Sa carrière semblait terminée.

Or, tout comme chez les SEAL, un Ranger n'abandonne jamais un autre Ranger dans la difficulté. Le général McChrystal était aussi un Ranger du 75^e et on lui parla du colonel Curtis. Il venait de prendre le commandement du J-SOC, ce qui comprenait TOSA, dont le commandant partait à la retraite. Le poste d'officier de commandement n'impliquait pas d'actions sur le terrain. Ce pouvait être un travail de bureau. Les deux hommes se rencontrèrent très brièvement et Curtis sauta sur l'opportunité qui lui était offerte.

Un vieux proverbe, dans le monde des agents secrets, dit : si tu veux garder quelque chose secret, ne cherche pas à le cacher car un fouineur de la presse finira toujours par y mettre son nez. Trouve plutôt un nouveau nom à la chose et donnes-en une description aussi peu excitante que possible. TOSA signifie Technical Operations Support Activity : activité de support technique aux opérations

spéciales. Autant dire qu'il peut aussi bien s'agir de remplacer des ampoules que d'éliminer d'insupportables politiciens du tiers-monde. En l'occurrence, il s'agit plutôt de la deuxième éventualité.

TOSA existait déjà longtemps avant le 11-Septembre. Il a traqué, entre autres, Pablo Escobar, le baron colombien de la cocaïne. C'est à cela qu'il sert : la chasse à l'homme. On fait appel à lui quand tout le monde s'est planté. Il ne compte pas plus de deux cent cinquante personnes et son siège se trouve en Virginie du Nord, dans un complexe camouflé en centre de recherche sur les produits toxiques.

Pour rester encore plus secret, il ne cesse de changer de nom. Il a d'abord été tout simplement « L'Activité » (The Activity) mais aussi Grantor Shadow, Central Spike, Torn Victor, Cemetery Wind et Gray Fox. Ce dernier nom a suffisamment plu pour qu'on le retienne comme nom de code du commandant. Lors de sa nomination, le colonel Dale Curtis disparut, remplacé par le Renard Gris. Plus tard, on eut l'Intelligence Support Activity, mais comme le mot « Activity » commençait à attirer l'attention, on passa à TOSA.

Gray Fox était en poste depuis six ans quand, en 2009, le chef de ses chasseurs d'hommes, la tête pleine de lourds secrets, décida de prendre sa retraite pour aller pêcher la truite dans le Montana. Le colonel Curtis ne pouvait chasser que derrière un bureau, mais pour dénicher l'oiseau rare, un ordinateur et l'accès à tous les codes de l'appareil de la Défense américaine est un bon point de départ. Au bout d'une semaine, un visage apparut à l'écran et le fit sursauter. C'était celui du lieutenant-colonel Kit Carson, l'homme qui lui avait permis d'échapper aux talibans à Shah-i-Kot.

Il se renseigna sur la carrière de Carson. Combattant dans les Forces spéciales, diplômé de l'université, linguiste, chasseur d'hommes... Il tendit la main vers son téléphone.

Kit Carson ne voulait pas quitter le corps des Rangers une deuxième fois, mais la décision ne lui appartenait pas.

Une semaine plus tard il entra dans le bureau de Gray Fox dans un bâtiment bas au milieu de la forêt de Virginie du nord. Il vit que l'homme qui s'avancait vers lui boitait légèrement, remarqua la canne appuyée contre le mur dans un coin de la pièce, les insignes du 75^e régiment des Rangers.

« Tu te souviens de moi ? » demanda le colonel. Kit Carson se souvenait des rafales de vent glacé, des éboulis sous ses chaussures de

combat, de la terrible douleur sous le poids qui lui déchirait l'épaule, de la tentation de se laisser tomber et de mourir sur place...

« Ça fait un sacré bout de temps, dit-il.

– Je sais que tu n'as pas envie de quitter le Corps, dit Gray Fox. Mais j'ai besoin de toi. Au fait, je dois te dire que dans cette maison on n'utilise que les prénoms. Du reste, le lieutenant-colonel Carson a cessé d'exister. Pour le monde entier en dehors de ce complexe, tu es simplement le Traqueur. »

Au fil des années, seul ou en équipe, le Traqueur allait retrouver une demi-douzaine des ennemis les plus recherchés par son pays. Baitullah Mehsud, taliban pakistanais abattu par un tir de drone dans une ferme du Waziristan du Sud en 2009 ; Abou al-Yazid, l'un des fondateurs d'al-Qaida, et financier du 11-Septembre, également victime d'un drone au Pakistan en 2010.

Il serait le premier à identifier Abou Ahmed al-Kuwaiti, l'émissaire personnel de ben Laden. Des drones espions suivirent son long périple en automobile à travers le Pakistan jusqu'au moment où, à la grande surprise de ceux qui le surveillaient, il prit non pas la direction des montagnes mais la direction opposée pour se rendre dans une certaine propriété à Abbottabad, où ben Laden logeait avec sa famille.

L'Américano-Yéménite Anwar al-Awlaki prêchait en anglais sur Internet. On le découvrit parce qu'il avait invité un ami américain, Samir Khan, rédacteur en chef du magazine djihadiste *Inspire*, à venir le retrouver au Nord-Yémen. Al Quso, quant à lui, fut repéré dans sa maison du Sud-Yémen. Un drone tira un missile Hellfire à travers la fenêtre de la chambre à coucher dans laquelle il dormait.

Les arbres commençaient à bourgeonner en 2014 quand Gray Fox entra dans le bureau de Carson avec un Ordre présidentiel apporté le matin même par coursier du Bureau ovale.

« Encore un orateur sur Internet, Traqueur. Mais c'est bizarre. Ni nom, ni visage. Totalement insaisissable jusqu'à présent. C'est pour toi. Demande ce qu'il te faut et tu l'auras. C'est dit dans l'Ordre présidentiel. »

Et de sortir en boitillant.

Il y avait un dossier, mais des plus minces. L'homme avait diffusé un premier sermon deux ans auparavant, peu après la mort du premier

cyber-prédicateur tué au bord d'une piste avec ses compagnons, au Nord-Yémen en septembre 2011. Alors qu'al-Awlaki, né et élevé au Nouveau-Mexique, aux États-Unis, avait un accent américain bien reconnaissable, le Prédicateur, à l'entendre, faisait plutôt penser à un Anglais.

Deux laboratoires spécialisés avaient tenté de découvrir l'origine de la voix. Il y en a un à Fort Meade dans le Maryland, au quartier général de l'Agence de sécurité nationale. Là se trouvent des experts capables d'analyser n'importe quel extrait de conversation par téléphone cellulaire, ligne terrestre, fax ou radio saisi n'importe où à travers le monde. Et ils en font aussi la traduction à partir d'un millier de langues, dialectes ou codes divers.

L'autre laboratoire appartient à l'armée de terre et se trouve à Fort Huachuca en Arizona.

Ils avaient l'un et l'autre fourni des conclusions assez voisines. Le plus probable était qu'on avait affaire à un Pakistanais issu d'une famille de gens instruits et cultivés. Le Prédicateur avait une façon de couper net les terminaisons de certains mots qui faisait penser au parler colonial britannique. Mais il y avait un problème : contrairement à al-Awlaki, qui prêchait à visage découvert face à la caméra, le nouveau venu sur la liste ne se montrait jamais. Il portait le *shemagh* arabe traditionnel, et rabattait un pan du tissu sur son visage pour le coincer de l'autre côté. On ne voyait ainsi que les yeux et leur regard étincelant. Le voile, était-il dit dans le dossier, déformait peut-être la voix, rendant moins certaine l'origine qu'on lui attribuait. L'ordinateur au nom de code d'Échelon, qui identifiait les accents de toute la planète, refusait de donner une réponse catégorique sur cette voix-là.

Le Traqueur lança l'appel habituel à toutes les stations et à tous les services pour qu'ils fournissent des renseignements, aussi minces soient-ils. Un appel qui serait reçu par une vingtaine de services de renseignement impliqués dans le combat contre le terrorisme islamiste. À commencer par les Britanniques. Les « Brits », tout particulièrement : ils étaient restés longtemps au Pakistan, et y conservaient de bons contacts. Leur SIS (Secret Intelligence Service) à Islamabad était important et travaillait main dans la main avec une CIA encore plus importante. Les uns et les autres recevraient le message.

Le Traqueur, ensuite, répertoria la collection complète des sermons du Prédicateur en ligne sur le site djihadiste. Comme celui-ci les lançait depuis près de deux ans dans le cyberspace, l'ensemble représentait des heures et des heures d'écoute.

Le message du Prédicateur était simple, ce qui expliquait peut-être pourquoi il obtenait un si grand nombre de conversions à son djihad ultraviolent. Pour être un bon musulman, disait-il à la caméra, on devait porter à Allah un amour sincère et profond. Loués soient Son nom et celui de Son prophète Mahomet, et que la paix soit sur Lui. Mais les paroles ne suffisaient pas. Le Vrai Croyant se sentait poussé à transformer son amour en action.

Cette action ne pouvait avoir d'autre but que de châtier ceux qui étaient en guerre contre Allah et son peuple, la l'*umma* musulmane du monde. Avec au premier rang de ces ennemis le Grand Satan, les États-Unis, et le Petit Satan, la Grande-Bretagne. Le châtiment pour ce qu'ils avaient fait et continuaient à faire répondait à la volonté divine et celui qui le leur infligeait était au service de Dieu.

Le Prédicateur demandait à ceux qui l'écoutaient d'éviter de se confier à d'autres personnes, y compris à celles qui se prétendaient proches. Car il y avait, même à la mosquée, des traîtres prêts à dénoncer les Véritables Croyants pour l'or des *kouffar*.

Ainsi, le Vrai Croyant devait se convertir dans le secret de son esprit et ne se confier à personne. Il devait prier seul et n'écouter que le Prédicateur qui lui indiquait la Vraie Voie. Laquelle consistait notamment, pour chaque converti, à porter un coup fatal aux Infidèles.

Il déconseillait l'organisation d'opérations trop complexes impliquant des produits chimiques peu répandus et de nombreux complices, car l'achat et le stockage des composants d'une bombe risquaient d'attirer l'attention, ou l'un des conspirateurs de trahir les autres. Les prisons des Infidèles étaient remplies de frères écoutés, épiés, espionnés et trahis par ceux auxquels ils avaient cru pouvoir faire confiance.

Le message du Prédicateur était aussi simple que mortel. Tout Vrai Croyant devait repérer autour de lui un notable *kaffir* et l'envoyer en enfer tandis que lui-même, avec la bénédiction d'Allah, mourrait avec la certitude d'aller au paradis.

C'était le prolongement de la philosophie du « fais-le donc toi-

même » prônée par al-Awlaki, mais plus claire et plus persuasive. La recette fondée sur une extrême simplicité facilitait la décision et l'acte isolé. Et il était clair, à voir le nombre croissant de meurtres soudains et inexpliqués dans les deux pays cibles, que même si le message n'avait d'écho que chez un pour cent des jeunes musulmans, cette armée-là comptait des milliers de soldats.

Le Traqueur étudia les réponses qui lui parvenaient de tous les services de renseignement américains et britanniques, mais aucun n'avait entendu parler d'un « Prédicateur » dans les zones musulmanes. Ce nom lui avait été donné par l'Occident, faute de lui en trouver un autre. Mais il fallait bien qu'il soit venu de quelque part, habite quelque part, émette de quelque part. Et il avait forcément un nom.

Les réponses à ces questions, se dit le Traqueur, se trouvaient dans le cyberspace. Mais les géniaux experts informaticiens de Fort Meade s'y étaient cassé les dents. Celui qui lançait des sermons dans le cyberspace faisait en sorte qu'ils échappent à toute traçabilité en apparaissant comme issus de sources différentes – mais toutes fausses – avant qu'ils se mettent à tourner sans fin autour de la planète.

Le Traqueur ne voulait pas amener quiconque, aussi bardé fut-il de garanties sécuritaires, dans son antre de la forêt. Le goût du secret qui caractérisait son unité tout entière l'avait gagné lui aussi. Il évitait même de se rendre dans d'autres bureaux à Washington chaque fois qu'il le pouvait. Il préférait n'être vu que par les personnes auxquelles il voulait parler. Il savait qu'il était en train de se faire une réputation d'excentrique mais il préférait les relais routiers. Sans charme ni caractère, aussi bien la cafétéria que la clientèle. Il donna rendez-vous à son génial informaticien de Fort Meade dans l'un de ces relais sur la route de Baltimore.

Les deux hommes s'assirent en faisant tourner leur cuillère dans un très mauvais café. Ils s'étaient déjà vus à l'occasion d'autres enquêtes. Celui qui se trouvait maintenant face au Traqueur était connu comme le meilleur spécialiste de l'informatique de l'Agence nationale de sécurité, ce qui n'est pas rien.

« Alors, pourquoi ne le trouvez-vous pas ? » demanda le Traqueur.

L'homme fronça les sourcils en regardant le fond de son gobelet et en secouant la tête pendant que la serveuse attendait, prête à verser un nouveau café. Puis elle s'éloigna. Quelqu'un qui les aurait regardés aurait vu deux hommes d'âge mûr, l'un mince et musclé, l'autre pâle comme on l'est quand on travaille dans un bureau sans fenêtres et qu'on prend de l'embonpoint.

« Parce qu'il est foutrement habile », dit-il. L'informaticien n'aimait pas qu'on lui échappe.

« Dites-moi pourquoi, reprit le Traqueur. En termes simples si c'est possible.

– Il enregistre probablement ses sermons avec un caméscope digital ou un PC portable. Rien que de très banal. Il les transmet ensuite à un site du nom de Hejira. C'est ainsi qu'on appelle le voyage de Mahomet de La Mecque à Médine. »

Le Traqueur écoutait, impassible. Il n'avait pas besoin d'explications sur l'islam.

« Vous pouvez remonter jusqu'à Hejira.

– Inutile. Ce n'est qu'un véhicule. Il l'a acheté à une obscure petite société de Delhi qui a maintenant cessé toute activité. Quand il veut envoyer un nouveau sermon dans le monde entier il le poste sur Hejira mais garde la géo-localisation secrète en la faisant émaner d'une interminable série d'origines : le message tourne autour du monde en ricochant sur d'autres ordinateurs dont les propriétaires ignorent certainement le rôle qu'on leur fait jouer. Le sermon pourrait provenir de n'importe où.

– Comment fait-il pour empêcher qu'on remonte cette chaîne ?

– Il a créé un "serveur intermédiaire" pour avoir un faux protocole Internet. L'IP est comme l'adresse de votre domicile avec le code postal. Puis il a introduit dans le serveur intermédiaire un logiciel malveillant, ou *botnet*, pour répercuter son sermon à travers le monde.

– Traduction, s'il vous plaît. »

L'homme de l'Agence de sécurité soupira. Il parlait à longueur de temps son cyber-jargon avec des collègues qui savaient exactement ce qu'il voulait dire.

« *Mal veillant*. De "mal" que tout le monde comprend. Un logiciel mauvais. Et un botnet, ça vient de "bot", diminutif pour robot : un truc qui fait ce qu'on lui demande sans poser de questions et sans dire pour qui il travaille. »

Le Traqueur réfléchissait.

« Donc, la puissante Agence de sécurité nationale est bel et bien tenue en échec ? »

Le génie de l'informatique du gouvernement n'était pas ravi mais il ne put que hocher la tête. « On ne va pas laisser tomber, bien sûr.

– Le temps presse. Je serai peut-être obligé de m'adresser ailleurs.

– Ne vous excusez pas.

– Permettez-moi de vous poser une question. Je comprendrais qu'elle vous déplaie mais ne m'en veuillez pas. Si vous étiez le Prédicateur, quelle serait la personne que vous redouteriez plus que tout ?

– Quelqu'un de plus fort que moi.

– Ce quelqu'un existe-t-il ? »

Un soupir. « Sans doute. Quelque part. Probablement dans la nouvelle génération. Les vétérans finissent toujours, tôt ou tard, par se voir damer le pion par un jeunot.

– Connaissez-vous un jeunot de ce genre ?

– Écoutez, s'il existe je ne l'ai pas encore rencontré. Mais j'ai récemment entendu parler, à l'occasion d'un séminaire et d'une exposition commerciale, d'un jeune type qui se trouve ici, en Virginie. Mon interlocuteur m'a dit qu'il n'était pas venu parce qu'il habite chez ses parents et ne sort jamais. Absolument jamais. Il est spécial... Dans la vie de tous les jours c'est un paquet de nerfs, et il parle à peine. Mais sa vraie vie est ailleurs, et dans celle-là il se déplace à la vitesse de la lumière.

– Où ?

– À travers le cyberspace.

– Vous pouvez me donner un nom ? Une adresse, même ?

– Je me doutais bien que vous le demanderiez. » L'homme prit un bout de papier dans sa poche. Puis il se leva. « Ne m'en veuillez pas si cela ne vous est d'aucune utilité. Ce n'était qu'une rumeur, un bruit de couloir qui circulait entre les cinglés que nous sommes. »

Quand il fut parti, le Traqueur commanda un autre café et des petits pains avant de sortir à son tour. Dans le parking, il jeta un coup d'œil au papier. Roger Kendrick. Et une adresse à Centreville, Virginie – l'une des innombrables petites cités sorties de terre au cours des deux dernières décennies et qui accueillaient depuis le 11-Septembre une nouvelle population de banlieusards.

Tous les traqueurs, tous les inspecteurs, à quelque chasse qu'ils se livrent et quel que soit le lieu où ils s'y adonnent et le gibier qu'ils poursuivent, ont parfois besoin d'une pause. Une seule. La chance allait sourire à Kit Carson. Deux fois, en fait.

L'une, grâce à un étrange adolescent trop effrayé pour quitter la chambre sous les toits qu'il occupait chez ses parents dans une petite rue de Centreville en Virginie ; et l'autre grâce à un vieux paysan afghan forcé par ses rhumatismes à poser son fusil pour descendre de la montagne.

Chapitre trois

La seule chose originale ou audacieuse que Musharraf Ali Shah, lieutenant-colonel dans l'armée régulière du Pakistan ait jamais faite avait été son mariage. Et elle ne tenait pas au mariage proprement dit mais à la fille qu'il avait épousée.

En 1979, âgé de vingt-cinq ans et encore célibataire, il avait été muté pour une brève période sur le glacier de Siachen, dans une région sinistre et désolée au nord du pays, dotée d'une frontière commune avec l'Inde, ennemie mortelle du Pakistan. Plus tard, de 1984 à 1999, le Siachen serait le lieu d'un conflit frontalier rampant mais durable. Mais jusque-là, seuls y régnaient le froid et la désolation – ce qui n'en faisait pas une plaisante affectation.

Ali Shah, alors simple lieutenant, était pendjabi, comme la majorité des Pakistanais et prévoyait, comme ses parents, qu'il ne tarderait pas à faire un « bon » mariage, peut-être avec la fille d'un officier supérieur, ce qui ne manquerait pas de l'aider dans sa carrière, ou bien avec la fille d'un riche commerçant qui l'aiderait à équilibrer son compte en banque.

Il aurait eu de la chance dans un cas comme dans l'autre car ce n'était pas quelqu'un de très séduisant. Plutôt l'un de ces parfaits exécutants qui suivent les ordres à la lettre, l'un de ces esprits conventionnels, épris d'orthodoxie et dotés d'une imagination de poisson rouge. Mais le sort voulut qu'il rencontre dans ces montagnes une jeune fille d'une grande beauté, nommée Soraya, dont il tomba amoureux et qu'il épousa sans la permission ni la bénédiction de ses propres parents.

Du côté de la jeune fille par contre, on était enchanté, estimant qu'en épousant un officier pour aller vivre dans une grande ville de la plaine, Soraya ne pouvait que s'élever dans la hiérarchie sociale. Peut-être aurait-elle une grande maison à Rawalpindi ou même à Islamabad ? Musharraf Ali Shah, hélas, appartenait à l'espèce des subalternes. À trente ans passés, il était clair qu'il n'irait pas au-delà du grade de lieutenant-colonel. Un fils naquit en 1980 et reçut le nom de Zulfiqar.

Le lieutenant Ali Shah, qui servait dans l'infanterie, avait été promu officier en 1976. En rentrant de sa première affectation dans le Siachen avec sa femme enceinte et près d'accoucher, il reçut ses galons de capitaine. On lui alloua une maison très modeste dans le quartier des officiers à Rawalpindi, la base militaire située à quelques kilomètres d'Islamabad, la capitale.

Il ne devait pas y avoir d'autres bouleversements dans l'existence de la famille. Pour les officiers de l'armée pakistanaise, les mutations interviennent tous les trois ans et les postes se répartissent entre « durs » et « faciles ». Un poste dans des villes comme Rawalpindi, Lahore ou Karachi est considéré comme facile et la mutation se fait « avec famille ». Les garnisons de Multan, Kharian ou Peshawar dans la Passe de Khyber vers l'Afghanistan, ou dans la vallée de la Wat infestée de talibans, sont considérées comme dures et réservées à des officiers non accompagnés. D'un poste à l'autre, le jeune Zulfiqar poursuivit sa scolarité.

Chaque ville de garnison pakistanaise possède une école pour les enfants d'officiers, mais ces écoles sont réparties en trois niveaux. Il y a d'abord les écoles d'État, puis les écoles publiques militaires et enfin, pour ceux dont les familles disposent de moyens suffisants, l'élite des écoles privées. Ali Shah n'ayant que sa très modeste solde, Zulfiqar alla dans les écoles militaires. Elles ont la réputation d'être bien tenues, emploient de nombreuses épouses d'officiers comme professeurs, et sont gratuites.

Le garçon acheva ses études secondaires à quinze ans et entra au collège militaire où il prit l'option ingénierie sur ordre de son père. C'était une qualification qui l'amènerait automatiquement à un emploi, dans l'armée comme au-dehors. On était alors en 1996. Les parents remarquèrent un changement chez leur fils au cours de la troisième année.

Ali Shah, désormais major, était bien sûr un musulman pratiquant mais n'avait pas une foi ardente. Il eût tout de même été impensable, pour lui, de ne pas se rendre chaque vendredi à la mosquée ou de ne pas faire ses prières aux moments convenus. Mais rien de plus. Il portait habituellement l'uniforme pour des raisons de prestige mais s'il devait s'habiller en *mufti* il choisissait le costume national des hommes : pantalon serré sur les jambes et longue tunique boutonnée sur le devant composant l'ensemble appelé *salwar kameez*.

Ali Shah remarqua que son fils avait commencé à se laisser pousser une barbe hirsute et qu'il portait désormais la calotte des religieux. Il se prosternait cinq fois par jour et manifestait sa désapprobation en se précipitant hors de la pièce chaque fois qu'il voyait son père boire un verre de whisky, la boisson favorite dans le corps des officiers. Ses parents se disaient que cette crise de religiosité finirait par passer.

Il se plongea dans des travaux écrits sur le Cachemire, ce territoire frontalier que l'Inde et le Pakistan se disputaient depuis 1947. Et il penchait désormais pour l'extrémisme violent de Lashkar-e-Taïba, le groupe terroriste qui serait plus tard responsable du massacre de Mumbaï.

Son père tenta de se consoler en se disant que son fils serait diplômé d'ici un an et entrerait dans l'armée ou trouverait une bonne situation en tant qu'ingénieur, une qualification très appréciée au Pakistan. Mais à l'été 2000, Zulfiqar échoua à ses derniers examens. Pour son père, ce désastre était dû au fait qu'il avait négligé ses études pour se plonger dans le Coran ; et qu'il s'était mis, en outre, à apprendre l'arabe, seule langue dans laquelle on pouvait étudier le Livre sacré. Cela marqua le début d'une série de violentes disputes entre le père et le fils. Le major Ali Shah fit des pieds et des mains pour qu'on veuille bien admettre que son fils avait été malade et méritait qu'on l'autorise à repasser ses examens. Puis il y eut le 11-Septembre.

Comme pratiquement tous les habitants de la planète possédant une télévision, les parents regardèrent, horrifiés, les avions de ligne se jeter sur les Tours Jumelles. Mais leur fils Zulfiqar se réjouit à grands cris devant la télé qui repassait inlassablement la séquence. Il jubilait. Ses parents comprirent alors qu'en s'adonnant à l'extrémisme religieux, à la lecture assidue des propagandistes du djihad Sayyid Qutb et son disciple Azzal et en faisant de l'Inde son ennemie, leur fils avait développé une haine féroce de l'Amérique et de l'Occident.

Au cours de l'hiver, cette année-là, les États-Unis envahirent l'Afghanistan et, en six semaines, l'Alliance du Nord, épaulée par la puissance des Forces spéciales américaines et par l'aviation des États-Unis, renversa le gouvernement des talibans. Tandis qu'Oussama ben Laden, qui était l'hôte de ces derniers, s'enfuyait par la frontière avec le Pakistan, un étrange chef taliban borgne, le mollah Omar, rejoignait la province pakistanaise du Baloutchistan et installait son haut conseil,

la *Choura*, dans la ville de Quetta.

Pour le Pakistan, c'était loin de représenter un simple problème académique. Son armée et, de fait, toutes les forces armées sont en réalité gérées par le service de renseignement connu sous le nom d'ISI. Tout ce qui porte un uniforme, au Pakistan, vit dans la crainte de l'ISI. Et l'ISI avait créé les talibans.

Qui plus est, l'ISI comptait dans ses rangs un pourcentage exceptionnel d'officiers appartenant à la branche extrémiste de l'islam et qui ne voulaient pas laisser tomber les talibans, qui étaient leur création, ni leurs hôtes d'al-Qaida pour se rallier aux États-Unis, quand bien même ils seraient obligés de faire semblant. Ainsi s'ouvrit une plaie jamais refermée qui empoisonne, depuis, les relations entre les États-Unis et le Pakistan. Au sein de l'ISI, les officiers supérieurs n'ignoraient pas que ben Laden se trouvait à Abbottabad derrière les hauts murs d'une vaste propriété ; ils les avaient construits pour lui. Au début du printemps 2002 une délégation de l'ISI composée de responsables de haut rang se rendit à Quetta pour s'entretenir avec le mollah Omar et son Haut Conseil. Ils n'auraient, normalement, pas daigné inviter l'humble major Ali Shah à les accompagner, mais il y avait une raison à cela. Les deux généraux de l'ISI ne parlaient pas le pachtoune ; le mollah Omar et ses partisans pachtounes ne parlaient pas l'urdu. Le major Ali Shah ne parlait pas non plus le pachtoune, mais son fils, oui.

L'épouse du major était une Panthan des montagnes sauvages du nord. Le pachtoune était sa langue maternelle. Son fils parlait couramment les deux langues. Il accompagna donc la délégation, grisé par l'honneur qui lui était fait. De retour à Islamabad, il eut une dernière et furieuse prise de bec avec son père qui regarda par la fenêtre, raide et les mains dans le dos, son fils se précipiter hors de la maison. Les parents de Zulfiqar ne devaient jamais le revoir.

En allant ouvrir la porte de sa maison pour répondre à un coup de sonnette, Mr Kendrick Sr se trouva face à un homme en uniforme. Non pas un grand uniforme, mais une tenue de camouflage bien repassée avec insignes de l'unité, galons et décorations. Il vit ainsi que son visiteur était un colonel des Marines. Il fut impressionné.

C'était le but. Travaillant pour TOSA, le Traqueur portait très

rarement une tenue complète parce qu'elle attirait l'attention et que c'était ce qu'il voulait éviter à tout prix dans ses nouvelles activités. Mais Mr Kendrick était le concierge d'une école du voisinage. Il avait à charge l'entretien du chauffage et faisait le ménage des couloirs. Il ne voyait pas tous les jours des colonels des Marines à sa porte. Il fallait donc lui en imposer.

« Monsieur Kendrick ?

– Lui-même.

– Colonel Jackson. Roger est-il là ? » James Jackson lui servait fréquemment de nom d'emprunt.

Il était là, bien sûr. Il ne sortait jamais. Jimmy Kendrick se plaignait souvent de son fils unique qui le décevait. Atteint d'agoraphobie aiguë, le garçon avait affreusement peur de quitter la protection de son refuge sous le toit et la compagnie de sa mère.

« Mais oui. Il est en haut.

– Pourrais-je discuter un instant avec lui ? S'il vous plaît ? »

Mr Kendrick précéda l'officier en uniforme dans l'escalier. La maison n'était pas grande : deux pièces au rez-de-chaussée, deux à l'étage et de là, une échelle en aluminium montant vers les combles. Le père appela dans le vide.

« Roger, il y a quelqu'un pour toi ! Descends ! »

Il y eut un léger bruit de pas et un visage apparut dans l'ouverture pratiquée en haut de l'échelle. Le visage blême d'une personne accoutumée à la pénombre ; jeune, vulnérable, anxieux. Dix-huit ou dix-neuf ans. Et nerveux, avec un regard qui évitait de croiser le vôtre. Il semblait fixer la moquette du palier entre les deux hommes au-dessous de lui.

« Bonjour, Roger. Jamie Jackson. J'ai besoin de ton avis. On peut en parler un instant ? »

Le garçon réfléchit gravement à la question. Il ne semblait pas intrigué, plutôt prêt à accepter la présence et la demande de ce visiteur inattendu.

« D'accord, dit-il. Vous voulez monter ?

– Il n'y a pas de place, là-haut, » dit le père avec un regard en coin vers l'officier. Puis, en élevant la voix : « Descends, plutôt ! » Et au Traqueur : « Vous serez mieux dans cette chambre pour discuter. Il n'aime pas descendre au salon, sauf quand il y a sa maman. Elle tient la caisse au magasin d'alimentation. »

Roger Kendrick descendit l'échelle et entra dans sa chambre. Il s'assit au bord du lit étroit, les yeux au sol. Le Traqueur prit l'unique chaise. Il y avait un petit placard, une commode à tiroirs et rien d'autre. La vraie vie du garçon était là-haut sous les combles. Le Traqueur jeta un bref regard au père, qui répondit d'un haussement d'épaules. « Le syndrome d'Asperger », dit-il, d'un ton découragé. Il se sentait manifestement impuissant face à cette affection. D'autres que lui avaient des fils qui pouvaient sortir avec des filles et se former comme mécaniciens... Le Traqueur lui adressa un hochement de tête. Le message était clair.

« Betty ne va pas tarder à rentrer, dit Kendrick. Elle nous fera un café. » Et il sortit.

L'homme de Fort Meade avait employé le mot « spécial » mais sans préciser pourquoi, ni jusqu'à quel point. Avant de venir, le Traqueur s'était renseigné sur le syndrome d'Asperger et l'agoraphobie, ou crainte des espaces découverts.

À l'instar du syndrome de Down et de la paralysie cérébrale, ces deux affections allaient de forme légère à sévère. Après avoir échangé pendant quelques minutes des propos anodins, il fut clair pour le Traqueur que Roger n'avait pas besoin qu'on lui parle comme à un bébé ni qu'on le traite comme tel.

Le jeune homme, en tête à tête, était d'une extrême timidité, aggravée par sa crainte du monde qui s'étendait à l'extérieur de sa maison. Mais le Traqueur se doutait que s'il pouvait ramener la conversation à sa « zone de confort » – le cyberespace – il aurait affaire à une tout autre personnalité. Et il ne se trompait pas.

Il parla de l'affaire du hacker anglais Gary McKinnon. Les autorités américaines voulaient le traduire devant un tribunal, mais les Britanniques avaient déclaré qu'il était de santé trop fragile pour supporter le voyage, sans compter la prison. Il avait piraté les sanctuaires les mieux protégés de la NASA et du Pentagone en traversant les murs pare-feu comme un couteau s'enfonce dans le beurre.

« Roger, il y a un homme là-bas, quelque part, caché dans le cyberespace. Il déteste notre pays. On l'appelle le Prédicateur. Il prêche sur Internet. En anglais. Il demande aux gens de se convertir, de se rallier à ses idées et d'assassiner des Américains. Je suis chargé de le trouver et de l'arrêter. Mais je n'y arrive pas. Il est plus malin

que moi. Il se croit plus malin que tout le monde dans le cyberespace. »

Il nota que le garçon avait cessé de racler des pieds. Levant les yeux, il croisa son regard pour la première fois. Il réfléchissait à l'éventualité d'un retour dans le seul univers où une nature cruelle l'avait condamné à vivre. Le Traqueur ouvrit un sachet et en tira une clé USB.

« Il émet, Roger, mais il maintient un secret absolu sur son adresse Internet, si bien que personne ne sait où il se trouve. Si nous le savions, nous pourrions y aller et le faire taire. »

Le garçon jouait avec la clé USB.

« Voilà pourquoi je suis ici, Roger. Je suis venu te demander de nous aider à le trouver.

– Je pourrais essayer.

– Dis-moi, Roger, qu'as-tu ici comme matériel ? »

Le garçon le lui dit. Il y avait pire sur le marché, mais c'était, au mieux, du basique et du tout-venant.

« Si on te demandait ce que tu veux, que répondrais-tu ? De quelle installation rêves-tu, Roger ? »

Le Traqueur le vit s'animer. L'enthousiasme se lisait sur ses traits. Son regard rencontra à nouveau celui de son visiteur.

« J'aimerais beaucoup avoir un système à six processus double corps avec 35 gigas de RAM, qui tourne sous Red-Hat en version 6 ou plus. »

Le Traqueur n'avait pas besoin de noter. Le minuscule micro dissimulé parmi ses insignes enregistrait tout. Et c'était mieux ainsi : il ne comprenait strictement rien à ce que Roger venait de dire. Mais les têtes d'œuf comprendraient.

« Je vais voir ce qu'on peut faire, dit-il en se levant. Jette un coup d'œil à ce dont je t'ai parlé. Il se peut que tu ne puisses pas craquer ça. Mais, merci d'essayer. »

Deux jours plus tard, trois hommes arrivaient avec une camionnette chargée de tout un matériel informatique coûteux et dernier cri. Ils grimpèrent au grenier et prirent le temps de l'installer. Puis ils repartirent, laissant un fragile garçon de dix-neuf ans qui regardait fixement son écran avec de grands yeux en se disant qu'on l'avait transporté au paradis. Il regarda et écouta une douzaine de sermons sur le site djihadiste et se mit à pianoter sur le clavier.

Le tueur, accroupi à côté de son scooter, faisait semblant de trafiquer dans le moteur au moment où, un peu plus bas dans la rue, le sénateur sortit de chez lui, jeta ses clubs de golf dans le coffre de sa voiture et s'assit au volant. Il était juste sept heures et il faisait un temps superbe en cette matinée de printemps. Le sénateur ne remarqua pas l'homme qui le suivait sur son scooter.

Le tueur n'avait pas besoin de le suivre de près car il avait déjà fait ce trajet deux fois de suite, mais vêtu d'un jean et d'un blouson à capuche pour passer inaperçu. Il resta donc derrière la voiture du sénateur le long des cinq kilomètres qui séparaient le quartier de Virginia Beach du terrain de golf. Il le regarda se garer, prendre son matériel et s'engouffrer dans le bâtiment qui abritait le club.

Le tueur passa devant l'entrée du club, tourna à gauche sur Linkhorn Drive et disparut dans le bois. Après avoir remonté Linkhorn Drive sur deux cents mètres il tourna de nouveau à gauche dans Willow Drive. Une voiture arrivait en sens inverse mais le conducteur ne le remarqua pas malgré sa tenue.

Il était enveloppé du cou aux chevilles dans une djellaba blanche et portait sur son crâne rasé une calotte blanche tricotée au crochet. Après être passé devant plusieurs maisons de campagne le long de Willow Drive, il sortit du bois en plein soleil à l'endroit où le tee-shot du cinquième trou, connu comme la Cascade, traverse Willow Drive. Là, il s'arrêta, quitta la chaussée et enfouit son scooter sous les épais fourrés qui bordent le fairway du quatrième trou appelé le Cyprès Chauve.

Il y avait déjà quelques joueurs autour des autres trous, mais ils étaient trop absorbés et ne lui prêtèrent aucune attention. Le jeune homme en blanc descendit calmement jusqu'au fairway du Cyprès Chauve pour s'approcher du pont qui enjambait le ruisseau, fit encore quelques pas, disparut dans les fourrés et attendit. Il savait, à la suite de ses observations, que toute personne jouant un round devait remonter jusqu'au quatrième fairway et franchir le pont.

Il était là depuis une demi-heure et deux paires de joueurs avaient franchi le Cyprès Chauve avant de se diriger vers le tee de la Cascade. Il les avait regardés passer sans se découvrir. Puis il vit le sénateur. L'homme faisait une partie à deux avec un joueur du même âge que

lui. Le sénateur avait enfilé dans le vestiaire un coupe-vent vert, et son partenaire en avait un aussi, de la même couleur.

Au moment où ils franchissaient le pont, le jeune homme en blanc sortit des fourrés. Aucun des joueurs de golf ne ralentit le pas, même s'ils lui jetèrent un coup d'œil intrigué au passage. À cause de sa tenue, peut-être, ou de son air calme et détaché. Il se dirigea vers les Américains jusqu'au moment où, alors qu'il n'était plus qu'à dix pas, l'un d'eux lui demanda : « On peut faire quelque chose pour toi, mon gars ? »

C'est alors que, sortant la main droite de sous la djellaba, il la tendit vers eux comme pour leur offrir quelque chose. Ce « quelque chose » était un pistolet. Aucun des deux hommes n'eut le temps de protester. Gêné par la similitude de leurs tenues, il tira à deux reprises sur chacun, presque à bout portant.

L'une des balles manqua complètement sa cible et on ne la retrouva pas. Deux autres atteignirent le sénateur à la poitrine et à la gorge et il mourut sur le coup. La dernière balle frappa l'autre joueur en pleine poitrine. Les deux hommes s'écroulèrent sur eux-mêmes l'un après l'autre. Celui qui venait de les abattre leva les yeux vers le ciel bleu du matin, murmura « Allahou akbar », mit l'extrémité du canon dans sa bouche et tira.

Les joueurs de la partie à quatre s'éloignaient alors du quatrième trou, dit du Cyprès Chauve, sur la pelouse. Ils diraient par la suite qu'ils s'étaient tous retournés du même mouvement en entendant les coups de feu, pour voir le sang gicler de la tête du suicidé avant que son corps ne s'écroule. Deux d'entre eux se précipitèrent vers la scène. Un troisième était déjà sur sa voiturette ; il lui fit faire demi-tour et poussa les moteurs électriques silencieux qui l'amènèrent rapidement jusqu'aux victimes du double meurtre. Le quatrième resta quelques secondes bouche bée, puis prit son téléphone pour composer le 911.

L'appel parvint au Centre des communications qui se trouvait derrière le QG de la police sur Princess Ann Road. L'agent de permanence nota scrupuleusement tous les détails et alerta le QG ainsi que le Service des urgences médicales. C'étaient deux structures largement pourvues d'un personnel local compétent qui n'avait pas besoin qu'on lui dise comment se rendre au club de golf Princess Ann.

Les premiers sur les lieux furent des policiers à bord d'un véhicule de patrouille qui circulait dans la 54^e Rue. En arrivant par Lincoln

Drive, ils virent l'attroupement qui s'était formé et ne cessait de grandir à côté du quatrième fairway et, sans plus de cérémonie, coupèrent directement à travers le précieux gazon pour rejoindre la scène de crime. L'inspecteur Ray Hall, de service au QG de la police, arriva trois minutes après pour prendre la direction des opérations. Les hommes en uniforme avaient déjà sécurisé le périmètre quand l'ambulance dépêchée par le Centre de Pinehurst sur Viking Drive, à trois kilomètres de là, apparut à son tour.

L'inspecteur Hall avait déjà constaté que deux hommes étaient morts. Il avait reconnu le sénateur, dont les journaux publiaient la photo de temps à autre et qu'il avait vu six mois auparavant à l'occasion d'une cérémonie de remise de décoration à un policier.

Le jeune homme porteur d'une barbe noire et hirsute que les joueurs de golf, horrifiés, avaient désigné comme le meurtrier, était mort lui aussi. Le joueur de golf blessé, atteint d'une balle en pleine poitrine, était visiblement dans un état grave mais respirait encore. L'inspecteur s'écarta d'un pas pour laisser les auxiliaires médicaux faire leur travail. Ils étaient trois, plus un chauffeur.

Un coup d'œil leur suffit pour comprendre qu'un seul des trois corps étendus sur l'herbe encore humide de rosée avait besoin d'eux. Les autres pouvaient attendre leur transport à la morgue. Il n'y avait aucune raison de perdre du temps en tentatives pour ressusciter les morts. Ils étaient en présence de ce que, dans leur jargon, ils appelaient un « charger et évacuer ».

Ils disposaient d'un équipement pour les soins de première urgence dont ils allaient avoir besoin pour stabiliser, si c'était possible, l'état du blessé pendant les trois kilomètres du parcours à grande vitesse jusqu'à l'hôpital de Virginia Beach. Ils l'installèrent dans l'ambulance qui démarra en trombe, sirène hurlante.

Il leur fallut moins de cinq minutes pour atteindre Colonial Road. La circulation était clairsemée en ce début de matinée, à l'approche du week-end. La sirène repoussait les rares véhicules sur les côtés de la route et le chauffeur gardait le pied au plancher.

Deux infirmiers, à l'arrière, firent de leur mieux pour maintenir le blessé en vie pendant que leur collègue donnait par radio toutes les informations qu'ils pouvaient recueillir. Une équipe médicale importante s'était rassemblée à l'entrée de l'hôpital et attendait.

À l'intérieur, on avait préparé une salle d'opération et rassemblé,

de même, une équipe chirurgicale. Un chirurgien cardiovasculaire arrivait en toute hâte du réfectoire où il venait d'avaler une moitié de petit déjeuner.

Sur le fairway du quatrième trou, l'inspecteur Hall restait avec deux cadavres, une foule de plus en plus nombreuse de badauds abasourdis et de citoyens de Virginia Beach épouvantés, et une poignée de détestables énigmes. Pendant que sa collègue Lindy Mills notait des noms et des adresses, il constata que deux questions semblaient déjà éclaircies. D'abord, tous les témoins oculaires étaient formels : il n'y avait qu'un meurtrier et il s'était suicidé immédiatement après avoir fait feu sur ses victimes. Il n'y avait apparemment aucune raison de chercher un complice. Un scooter à une place avait été découvert dans un fourré proche de la scène de crime.

Par ailleurs, les témoins étaient tous des adultes d'un certain âge, équilibrés et capables de fournir des données fiables. C'était à partir de là que commençaient les énigmes : que diable s'était-il passé et pourquoi ?

Quoi qu'il en soit, il ne s'était jamais rien produit de tel dans la petite ville calme, sans histoires et respectueuse du droit qu'était Virginia Beach. Qui était l'assassin, et qui était cet homme qui luttait maintenant contre la mort ?

L'inspecteur Hall commença par la seconde question. Cet homme avait très probablement une maison quelque part, une épouse et des enfants qui l'attendaient, peut-être un parent proche. Étant donné ce qu'il avait vu de sa blessure à la poitrine, il se pouvait qu'on les appelle d'urgence avant la nuit.

Personne, parmi les gens qui se pressaient autour de la scène de crime, ne savait qui était l'homme qui accompagnait le sénateur. Le portefeuille et les cartes qu'il devait contenir, sauf s'ils se trouvaient au siège du club, étaient partis avec l'ambulance. Laissant Lindy Mills et les deux policiers en uniforme relever des noms et des adresses en prévision des témoignages à venir, Hall demanda et obtint aussitôt qu'on le ramène au club dans une voiturette. Là, les employés stylés éclaircirent une partie de l'énigme : le partenaire du sénateur était un général à la retraite, veuf, qui vivait seul dans une importante communauté à quelques kilomètres de là. La liste des membres permit d'avoir immédiatement son adresse.

L'inspecteur appela Lindy au téléphone. Il demanda que l'un des agents reste avec elle et que l'autre lui amène le véhicule de patrouille.

Pendant qu'ils roulaient, l'inspecteur s'entretint sur la bande de fréquences de la radio avec son capitaine au quartier général. Le QG allait s'occuper des médias qui arrivaient déjà avec une foule de questions auxquelles personne n'était en mesure de répondre. Et c'était le QG, aussi, qui se chargerait de la pénible corvée consistant à prévenir l'épouse du sénateur avant qu'elle apprenne la mort de celui-ci par la radio.

On lui dit qu'une deuxième ambulance avait été envoyée pour recueillir les deux corps et les conduire à la morgue de l'hôpital, où le médecin légiste se préparait à les recevoir.

« Priorité au meurtrier, s'il vous plaît, capitaine, dit Hall dans le micro. La tenue qu'il portait me fait penser à celle des fondamentalistes musulmans. Il a agi seul mais il se pourrait qu'il ait eu du monde derrière lui. Il faut qu'on sache à qui on a affaire : un individu isolé ou un groupe. »

Pendant qu'il se rendait au domicile du général, il voulait qu'on relève les empreintes digitales de l'assassin afin d'interroger le fichier informatique national d'identification par les empreintes, et qu'on appelle le service des immatriculations en Virginie des véhicules motorisés à deux roues. D'accord, on était en plein week-end. S'il fallait déranger des gens, qu'on les dérange ! Il raccrocha.

Au domaine clos de murs dont il avait eu l'adresse grâce au registre du club de golf, il était clair que personne n'avait entendu parler des événements survenus sur un fairway appelé Cyprès Chauve, alias le quatrième trou. Il y avait environ une quarantaine de bungalows répartis autour d'un petit lac et de la maison du directeur de la communauté.

Le directeur venait d'achever un copieux petit déjeuner et s'apprêtait à tondre sa pelouse. Il devint blanc comme un linge et se laissa choir lourdement sur un siège de jardin en murmurant cinq ou six fois de suite : « Oh, mon Dieu ! » Puis, prenant une clé au tableau accroché dans l'entrée de sa maison, il conduisit l'inspecteur au bungalow du général.

Le bungalow avait un air propre et bien entretenu au milieu de ses deux cents mètres carrés de pelouse égayés par des plantes en pots

en pleine floraison. De bon goût mais sans ostentation. L'intérieur était impeccablement rangé – c'était le domicile d'un homme habitué à la discipline. Hall entreprit la tâche détestable consistant à fouiller dans les affaires personnelles d'une tierce personne. Le manager fit son possible pour l'aider.

Le général des Marines s'était installé au sein de la communauté cinq ans auparavant, après avoir perdu sa femme, victime d'un cancer.

« De la famille ? » demanda Hall. Il inspectait le bureau, à la recherche de lettres, de polices d'assurance, de quelque chose qui le mette sur la trace d'un parent. Le général était apparemment de ceux qui confient leurs plus secrets documents à leur avocat ou à leur banquier. Le directeur appela celui de ses voisins qu'il connaissait comme son ami le plus proche – un architecte retraité qui vivait là avec sa femme et invitait parfois le général à un bon repas fait maison. L'architecte décrocha et écouta, muet d'horreur. Il voulait prendre sa voiture et se rendre tout de suite à l'hôpital, mais l'inspecteur prit le téléphone et l'en dissuada en lui assurant qu'on ne lui permettrait pas de voir le blessé. Savait-il s'il avait de la famille ? demanda-t-il. Oui, il avait deux filles, quelque part sur la côte Ouest, répondit l'architecte, et un fils officier dans les Marines, un lieutenant-colonel. Mais où ? Il n'en avait aucune idée.

De retour au QG, Hall retrouva Lindy Mills et sa propre voiture banalisée. Plus quelques nouvelles qui l'attendaient : on avait retrouvé la trace du scooter. Il appartenait à un étudiant de vingt-deux ans au nom manifestement arabe ou apparenté. Un citoyen américain originaire de Dearborn dans le Michigan mais qui suivait actuellement des cours d'ingénierie dans une université proche de Norfolk. Le service des immatriculations avait fourni une photo. Le visage, sans la barbe abondante et hirsute, était assez différent de celui que Hall avait vu sur la pelouse du fairway, déformé par l'explosion de la balle dans sa bouche, mais il y avait tout de même une ressemblance.

L'inspecteur appela le QG des Marines à Washington au bord du Potomac, non loin du célèbre cimetière d'Arlington. Il insista pour rester en ligne tant qu'on ne lui aurait pas passé un certain officier. Il se présenta et expliqua brièvement ce qui s'était produit cinq heures plus tôt au club de golf de Virginia Beach.

« Non ! dit-il. Je n'attendrai pas après le week-end ! Peu m'importe qui il est, il *faut* que je lui parle. Si son père voit le jour se lever

demain, ce sera un miracle. »

Il y eut un long silence. Puis la voix dit simplement : « Restez en ligne, inspecteur. Quelqu'un va vous répondre. »

Cinq minutes. Puis une autre voix. C'était cette fois un officier, du bureau des Dossiers personnels. « L'officier que vous demandez n'est pas joignable en ce moment », dit-il.

Hall commençait à s'énerver. « À moins qu'il soit dans l'espace ou au fond de la fosse des Mariannes, on *peut* le joindre. Nous le savons très bien, vous et moi. Vous avez le numéro de mon portable. Donnez-le-lui et dites-lui, s'il vous plaît, de m'appeler, et vite ! »

Il raccrocha. C'était de leur responsabilité, maintenant.

Il repartit du QG pour aller à l'hôpital en emmenant Lindy avec lui après avoir avalé en guise de déjeuner une barre chocolatée et un soda. Pas très bon pour la santé. À l'hôpital, il se rendit directement à la morgue, où le médecin légiste achevait son travail.

Il y avait deux corps sur des tables d'examen, chacun recouvert par un drap. Un assistant s'apprêtait à les ramener en chambre froide. Le médecin l'arrêta et retira un drap. L'inspecteur Hall regarda le visage. Les traits étaient abîmés et déformés, mais c'était bien le jeune homme de la photo du Service des immatriculations. La barbe épaisse pointait, les yeux étaient fermés.

« Vous savez qui c'est, maintenant ? demanda le médecin.

– Oui.

– Eh bien, vous en savez plus que moi. Mais peut-être que je peux encore vous surprendre. »

Le médecin rabattit le drap jusqu'aux chevilles.

« Vous ne remarquez rien ? »

Ray Hall examina longuement le corps.

« Il n'a pas de poils. À part la barbe. »

Le médecin ramena le drap sur le corps et, d'un signe, ordonna à l'assistant d'emmener la table en acier et son chargement.

« Je n'avais jamais vu ça sur quiconque, mais je l'ai vu dans un film. Il y a deux ans, lors d'un séminaire sur le fondamentalisme islamique. Cela fait partie des rites de purification – de la préparation avant d'entrer au paradis d'Allah.

– C'était un kamikaze ?

– Un tueur kamikaze, dit le médecin légiste. “Détruis quelqu'un d'important qui représente le Grand Satan et les portes du paradis

s'ouvriraient devant toi pour l'éternité car celui qui les franchit devient un *chahid*." Autrement dit, un martyr. Nous ne sommes pas habitués à cela aux États-Unis, mais c'est courant au Moyen-Orient, au Pakistan et en Afghanistan. Il y avait une conférence là-dessus à ce séminaire.

– Mais il est né et il a été élevé dans ce pays, dit l'inspecteur Hall.

– Alors, quelqu'un l'aura converti. Au fait, votre labo de la police scientifique a déjà relevé ses empreintes. Sauf sur l'arme, mais je suppose qu'elle est déjà aux mains des experts en balistique. »

L'inspecteur Hall se rendit ensuite à l'étage au-dessus. Il trouva le Dr Alex McCrae dans son bureau, où il déjeunait très tardivement d'un sandwich au thon remonté du réfectoire.

« Que voudriez-vous savoir, inspecteur ?

– Tout », répondit Hall. Le chirurgien lui donna donc des explications détaillées.

À l'arrivée en salle des urgences de ce patient grièvement blessé, il l'avait fait mettre immédiatement sous transfusion intraveineuse. Puis il avait contrôlé les indicateurs vitaux : taux d'oxygène, pouls, tension.

Son anesthésiste avait cherché et trouvé un bon accès par intraveineuse à la jugulaire, dans laquelle il avait introduit une canule de gros calibre, et avait tout de suite commencé un goutte-à-goutte avec une solution saline suivi par deux unités de sang de type O rhésus négatif afin de maintenir le patient en vie. Puis il avait envoyé un échantillon de sang au laboratoire.

Le premier souci du Dr McCrae, une fois l'état de son patient stabilisé pour un certain temps, était de savoir ce qui se passait à l'intérieur de sa poitrine. Il y avait manifestement une balle logée quelque part puisque le trou d'entrée était bien visible et qu'il n'y avait pas de trace de sortie.

Il se demanda s'il devait faire plutôt une radiographie ou un scanner, et décida que, pour éviter de déplacer le blessé qui était couché sur une civière, il ferait une radio en glissant la plaque sous son corps afin de diriger le faisceau de rayons X par en dessus.

Il apparut qu'on avait tiré dans la poitrine du général et que la balle s'était logée dans le bas du poumon. À partir de là, le Dr McCrae avait le choix entre trois types d'interventions. Une opération à l'aide d'une sorte de passe-partout cardio-pulmonaire était envisageable, mais comportait le risque d'entraîner encore plus de dégâts dans le poumon.

On pouvait aussi tenter une opération chirurgicale directe avec ouverture de la cage thoracique pour extraire la balle. Mais dans la mesure où on ne connaissait pas exactement la gravité des lésions au niveau du poumon, la manipulation, là encore, pouvait être fatale au patient.

Le chirurgien choisit donc la troisième option. Elle consistait à laisser passer une vingtaine d'heures sans intervenir dans l'espoir que, même si la réanimation avait jusque-là demandé beaucoup à l'énergie vitale du patient, il pourrait se rétablir puisqu'il était maintenant stabilisé et au repos. On pourrait alors tenter l'opération chirurgicale avec de meilleures chances de survie.

On transféra le général au service de soins intensifs pendant que l'inspecteur discutait avec le chirurgien et on l'équipa de tous les tuyaux et autres perfusions nécessaires.

Il avait notamment un cathéter sur la grosse veine du cou, et un autre dans la carotide. Des tubes à oxygène dans les narines assuraient une arrivée d'air constante. Un écran, à côté du lit, indiquait en permanence la tension artérielle et le rythme cardiaque.

Il avait enfin un drain sous l'aisselle gauche entre la cinquième et la sixième côte, pour intercepter l'air qui fuyait en permanence du poumon blessé et le conduire vers un grand bocal posé sur le sol et au tiers plein d'eau. L'air qui s'échappait quittait la cage thoracique pour ressortir dans l'eau en faisant des bulles.

Mais ainsi, il ne pouvait pas retourner dans l'espace pleural, cela aurait bloqué les poumons et tué le patient qui, par contre, continuait à inhaler par les narines l'oxygène dont il avait besoin.

L'inspecteur Hall repartit après qu'on lui eut dit qu'à moins d'un miracle il ne pourrait pas parler au général avant plusieurs jours. En retrouvant sa voiture derrière l'entrée des urgences, il demanda à Lindy de prendre le volant. Il avait des coups de fil à passer.

Le premier fut pour l'université de Willoughby, que Mohammed Barre, le tueur, fréquentait. On lui passa la doyenne des admissions. Il la pria de confirmer que Mr Barre comptait bien parmi ses étudiants, ce qu'elle fit sans hésiter. Il lui fit part ensuite de ce qui s'était passé au club de golf Princess Ann, et il y eut un silence stupéfait à l'autre bout du fil.

On n'avait pas communiqué l'identité de l'assassin aux médias. Hall serait là, dit-il, dans les vingt minutes. Il faudrait que la doyenne

mette tous les dossiers des étudiants à sa disposition et lui donne libre accès à leurs logements. D'ici là, elle ne devait prévenir personne, à commencer par les parents de l'étudiant Mohammed Barre dans le Michigan.

Il appela ensuite le Fichier national des empreintes digitales. Oui, ils avaient bien reçu de la morgue une série d'empreintes parfaitement lisibles et ils les avaient entrées dans le fichier, mais cela n'avait rien donné. L'étudiant décédé n'était pas dans le système.

S'il s'était agi d'un étranger, il y aurait eu des fiches des services de l'Immigration datant de la demande de visa. Mais il apparaissait clairement que ce Mr Barre était un citoyen des États-Unis, fils de parents immigrés. Mais venant d'où ? Né musulman, ou converti et ayant changé de nom ?

Le troisième appel fut pour les experts en balistique. L'arme était un Glock 17 automatique de fabrication suisse, avec un chargeur plein qui avait tiré cinq balles. On essayait maintenant de remonter à son détenteur officiel, qui ne portait pas le nom de Barre et vivait à Baltimore dans le Maryland. Une arme volée ? Achetée ? Hall et Lindy arrivaient à Willoughby.

L'étudiant décédé était d'origine somalienne. Ceux qui le connaissaient déclarèrent qu'il semblait avoir changé de personnalité depuis six mois environ. L'étudiant normal, brillant et plein d'allant était devenu silencieux et refermé sur lui-même. La raison de ce changement paraissait d'ordre religieux. Il y avait deux autres étudiants musulmans sur le campus, mais on ne les avait pas vus se transformer ainsi.

Mohammed Barre avait abandonné les jeans et les parkas pour ne plus porter que de grandes djellabas. Il avait demandé qu'on lui laisse, cinq fois par jour, du temps pour dire ses prières, et on le lui avait accordé sans faire de difficultés, la tolérance étant de mise en matière religieuse. Puis il s'était laissé pousser une barbe épaisse et hirsute.

Et Ray Hall se retrouva pour la deuxième fois de la journée en train de fouiller dans les effets personnels de quelqu'un, mais il y avait cette fois une différence fondamentale. Hormis les manuels d'ingénierie, il ne trouva que des textes religieux en arabe. L'inspecteur Hall n'y comprenait goutte, mais il les prit tous. La clé, c'était l'ordinateur. Avec cela, au moins, Ray Hall savait ce qu'il faisait.

Il trouva sermon après sermon, non pas en arabe mais dans un anglais excellent, et convainquant. Un visage masqué, un regard étincelant, des appels à se soumettre à Allah, à se préparer à Le servir, à mourir pour Lui. Et surtout, à tuer pour Lui.

L'inspecteur Hall n'avait jamais entendu parler du Prédicateur, mais il referma l'ordinateur et le saisit. Il signa pour tous les autres objets qu'il avait pris, laissant à l'université le soin de prévenir les parents mais aussi de l'avertir du jour où ils viendraient récupérer les affaires de leur fils. D'ici là, il informerait personnellement la police de Dearborn. Et il repartit pour son quartier général en emportant deux sacs-poubelle pleins de livres et de fascicules, ainsi que l'ordinateur portable.

Il y avait des choses intéressantes dans l'ordinateur, dont la preuve de l'achat en ligne d'un pistolet. La déclaration, visiblement, n'avait pas été complétée, ce qui allait se traduire par de sérieux ennuis pour le vendeur, mais cela serait à voir plus tard.

A huit heures du soir le téléphone sonna et la personne qui appelait se présenta comme le fils du général blessé. Il ne dit pas où il était, se bornant à expliquer qu'on venait de le prévenir et qu'il arrivait par hélicoptère.

La nuit était tombée ; il y avait un terrain vague derrière le QG, mais pas de projecteurs pour le baliser.

« Où se trouve la plus proche base de la marine ? demanda la voix au téléphone.

– À Oceania, répondit Hall. Mais vous êtes autorisé à vous poser là-bas ?

– Oui, je peux. J'y serai dans une heure.

– Je vous y attendrai », dit Hall.

Pendant qu'il attendait, il passa une demi-heure à consulter les rapports de police de tout le pays faisant état d'assassinats similaires à celui qui venait d'avoir lieu. À son grand étonnement, il en trouva quatre. Celui du club de golf était le cinquième. Dans deux cas, parmi les précédents, les meurtriers s'étaient immédiatement donné la mort. Les deux autres avaient été arrêtés et se trouvaient maintenant en attente de leur procès. L'un d'eux avait agi seul. Tous s'étaient convertis après avoir écouté des sermons sur Internet.

Hall rejoignit le fils du général à Oceania à neuf heures du soir et le conduisit à l'hôpital de Virginia Beach. Pendant le trajet, il lui fit

part de ce qui s'était passé depuis sept heures trente de la matinée.

Son passager voulut savoir très précisément ce qu'il avait découvert dans la chambre de Mohammed Barre. Puis il murmura : « Le Prédicateur... » Hall pensa qu'il voulait parler d'une profession, pas d'un nom de code.

« Sans doute », dit-il. Ils roulèrent en silence jusqu'à l'entrée de l'hôpital.

Prévenu par la réception de l'arrivée du fils de l'homme hospitalisé le matin même, Alex McCrae descendit de son bureau. Pendant qu'ils rejoignaient l'étage des soins intensifs, il lui fit part de la gravité de l'état du général, qui l'avait amené à différer une intervention chirurgicale.

« Je ne peux tabler que sur des chances de rétablissement extrêmement minces, dit-il. Il y a des hauts et des bas. »

Le fils pénétra dans la chambre. Il tira une chaise à côté du lit, s'assit et regarda longuement le vieux visage aux traits rudes, fermé au monde mais maintenu en vie par une machine. Il resta là toute la nuit, les mains de l'homme inconscient dans les siennes.

Juste avant quatre heures du matin, les yeux s'ouvrirent. Les battements du cœur s'accéléchèrent. Le fils ne pouvait pas voir, de l'autre côté du lit, le bocal qui s'emplissait rapidement de sang artériel rouge vif. Quelque part dans la poitrine, un important vaisseau s'était rompu. Le général saignait trop pour qu'on le sauve.

Le fils sentit une faible pression sur ses propres mains. Son père regarda le plafond et ses lèvres remuèrent.

« *Semper Fi*, dit-il, dans un murmure.

– *Semper Fi*, papa. »

Sur l'écran, le trait lumineux qui dessinait des sommets escarpés s'aplatit. Le bip-bip s'affola jusqu'à la stridence. Une équipe « d'extrême urgence » fit irruption dans la salle. Alex McCrae l'accompagnait. Il s'approcha vivement du fils du général, qui était resté assis, jeta un regard au bocal à côté du lit, leva la main en direction de l'équipe en secouant lentement la tête. L'équipe se retira.

Après quelques minutes, le fils se leva et sortit. Il ne dit pas un mot, se bornant à saluer le chirurgien d'un hochement de tête. Dans la salle de soins intensifs, une infirmière rabattit le drap sur le visage du

défunt général. Le fils descendit les quatre étages à pied pour rejoindre le parking.

Dans sa voiture, à vingt mètres de là, l'inspecteur sentit quelque chose et se réveilla de son assoupissement. Le fils du général traversait le parking. Il s'immobilisa et leva les yeux. Deux heures, encore, avant le jour. Le ciel était noir, la lune s'était couchée. Très haut, les étoiles brillaient d'un éclat vif, dur, éternel.

Ces mêmes étoiles, invisibles dans un ciel bleu, brillaient au-dessus d'un autre homme perdu dans l'immensité du désert.

Le fils, debout, les yeux vers les étoiles, dit quelque chose. L'inspecteur de Virginie ne l'entendit pas.

Le Traqueur disait : « Maintenant c'est entre toi et moi, Prédicateur. »

Deuxième partie

Vendetta



Chapitre quatre

Dans un monde de noms codés dissimulant les identités, le Traqueur avait donné à son nouveau collaborateur le pseudonyme d'Ariel. Il trouvait amusant de choisir le lutin de *La Tempête* de Shakespeare, qui pouvait voler, invisible à travers l'espace, et faire toutes les bêtises qui lui passaient par la tête.

Car si Roger Kendrick avait du mal à vivre sur la planète Terre, il en allait tout autrement quand il s'asseyait devant la malle au trésor de l'équipement de rêve offert par le contribuable américain. Comme l'avait déjà dit l'homme de Fort Meade, il devenait un véritable as des as aux commandes de l'arme la plus redoutable que l'argent pouvait acheter.

Il passa deux jours à étudier la structure que le Prédicateur avait élaborée pour masquer son adresse sur Internet, et donc l'endroit où il se trouvait. Il prit aussi le temps d'écouter les sermons et parvint à la certitude que le génie de l'informatique n'était pas l'homme masqué qui prêchait la haine religieuse. Il y avait quelque part quelqu'un qui était pour Roger Kendrick son véritable adversaire : habile, fuyant, capable de détecter la moindre de ses erreurs et de le bloquer instantanément.

En réalité, le cyber-ennemi d'Ariel était Ibrahim Samir, né anglais de parents irakiens, ayant fait ses études à l'Institut de sciences et technologie de l'université de Manchester. Roger Kendrick l'avait baptisé le Troll.

C'était lui qui avait mis en place le serveur intermédiaire pour créer la fausse adresse derrière laquelle il pouvait cacher son maître. Mais à un certain moment, avant que débute la campagne de sermons, il y avait eu une véritable adresse, et s'il avait cela Ariel pourrait localiser le point d'émission, où qu'il se trouve sur la planète.

Il conclut très vite, également, à l'existence d'un groupe d'adorateurs. Des disciples enthousiastes pouvaient poster des messages sur le site pour le Prédicateur. Il décida de se joindre à eux.

Il se rendit compte que le Troll ne se laisserait jamais berner à moins que l'alter ego d'Ariel ne soit parfait jusque dans les détails.

Ariel créa donc un jeune Américain du nom de Fahad, fils de deux immigrés jordaniens, qui avait grandi dans la région de Washington.

Il s'inspira de l'histoire du terroriste Abou Moussab al-Zarqaoui, ce Jordanien qui avait dirigé Al-Qaida en Irak avant d'être abattu lors d'un accrochage avec les Forces spéciales. Il faisait l'objet d'une copieuse biographie sur Internet. Il était originaire du village jordanien de Zarka. Ariel inventa pour Fahad des parents issus du même village et qui avaient habité dans la même rue. Si on l'interrogeait, il pourrait en donner une description précise d'après ce qu'il avait vu en ligne.

Il se recréa lui-même, né deux ans après l'arrivée de ses parents aux États-Unis. Il put décrire l'école où il était réellement allé car elle accueillait d'autres petits musulmans.

Il se plongea dans l'étude de l'islam grâce aux cours qu'on trouvait sur Internet, donna le nom de la mosquée qu'il fréquentait avec ses parents et, au passage, celui de l'imam. Puis il se porta candidat pour entrer dans le groupe des disciples. Il dut répondre à des questions – elles ne venaient pas directement du Troll mais d'un autre disciple en Californie. Il y répondit. Il y avait plusieurs jours de délai. Il fut accepté. Il gardait depuis le début son propre virus, son *malware*, caché mais prêt à servir.

Il y avait quatre combattants talibans dans le bureau en brique de ce village proche de Ghazni, la capitale de la province afghane du même nom. Ils étaient assis, non pas sur des chaises mais à même le sol, selon leur préférence.

Ils restaient drapés de leurs longues tuniques et de leurs grands manteaux, car, bien qu'on fût au début du mois de mai, un vent froid soufflait des montagnes et le bâtiment de l'administration n'était pas chauffé.

Avec eux se trouvaient trois représentants du gouvernement venus de Kaboul ainsi que deux *farangi*, deux étrangers, officiers de l'OTAN. Les montagnards ne souriaient pas. Ils n'avaient jamais vu de *farangi* autrement que dans le viseur de leur kalachnikov. Mais c'était justement cette vie qu'ils voulaient abandonner en venant au village.

Il y a en Afghanistan un programme peu connu qu'on désigne sous le nom de Réintégration. Il associe le gouvernement de Kaboul et

l'OTAN et il est dirigé sur le terrain par un général du nom de David Hook.

La pensée la plus avancée produite par les meilleurs cerveaux estime depuis longtemps qu'on ne vaincra jamais les talibans par la guerre. À peine les commandants anglo-américains se félicitent-ils d'en avoir « éliminé » cent ou deux cents qu'on en voit apparaître encore plus.

Certains viennent, traditionnellement, de la paysannerie afghane. Certains, parmi ceux-là, s'engagent parce que des membres de leur famille – et les familles, dans cette société, comptent jusqu'à trois cents personnes – ont été tués par un missile égaré, un bombardement qui a manqué sa cible ou un tir d'artillerie accidentel. D'autres, parce que les anciens leur ordonnent de se battre. Mais ce sont des hommes jeunes, presque des gamins.

Tout comme les étudiants du Pakistan, qui sortent en masse des *madrasas* dans lesquelles ils n'ont étudié que le Coran pendant des années et écouté des imams qui les appelaient à combattre et à mourir.

Mais l'armée des talibans ne ressemble à aucune autre. Ses unités sont formées de locaux mobilisés sur place. Et le respect des anciens combattants qui les commandent est total. Retirez les anciens, reconvertissez les chefs de clans, « coffrez » les notables tribaux, et il se peut que toute une région renonce purement et simplement au combat.

Pendant des années, des hommes des Forces spéciales britanniques et américaines se sont déguisés en montagnards afghans et se sont avancés dans les montagnes pour assassiner les chefs et les sous-chefs des talibans avec l'idée que le menu fretin n'était pas le problème.

Parallèlement à cette chasse à l'homme, le programme Réintégration cherche à « retourner » les anciens combattants pour qu'ils saisissent le rameau d'olivier que leur tend le gouvernement de Kaboul. Ce jour-là dans le hameau d'Qala-e-Zal, le général Hook et son assistant australien le capitaine Chris Hawkins représentaient la cellule de Réintégration. Les quatre chefs talibans, maigres et desséchés, étaient accroupis le long du mur. On les avait amadoués pour les faire descendre de la montagne et revenir vivre dans leur village.

Pour toute pêche, il faut un appât. Les « réintégrés » devaient

suivre un cours dit de désendoctrinement. Ils recevaient en échange une maison neuve, un troupeau de moutons pour redémarrer dans leur activité de paysan, l'amnistie et l'équivalent en monnaie afghane d'une centaine de dollars par semaine. La rencontre organisée par cette journée ensoleillée du mois de mai avait pour objectif d'expliquer aux anciens combattants que la propagande religieuse à laquelle ils avaient été soumis pendant des années ne disait pas la vérité.

Étant tous de langue pachtoune, ils ne lisaient pas le Coran et avaient été convertis comme tous les terroristes non arabes par ce que leur disaient les propagandistes du djihad dont beaucoup se faisaient passer pour des imams ou pour des mollahs sans être ni l'un ni l'autre. C'est pourquoi un mollah pachtoune participait à la réunion pour leur expliquer qu'on les avait trompés ; que le Coran était en réalité un livre de paix dans lequel l'idée de tuer n'était qu'à peine évoquée dans quelques brefs passages que les terroristes exploitaient abusivement hors de leur contexte.

Et il y avait dans un angle de la pièce une télévision, objet de fascination pour ces montagnards. C'était en fait un écran relié à un lecteur de DVD. L'homme qu'on voyait à l'écran parlait anglais, mais le mollah disposait d'une télécommande et pouvait, en appuyant sur « pause », interrompre le flot des paroles, traduire ce que l'homme venait de dire et expliquer pourquoi, d'après le Coran, ce n'était que mensonges.

Parmi les quatre hommes accroupis contre le mur se tenait Mahmud Gul, qui commandait déjà des troupes au moment du 11-Septembre 2011. Il n'avait pas cinquante ans, mais treize années passées dans les montagnes l'avaient vieilli ; son visage, sous le turban noir, était creusé de rides profondes, et ses mains déjà déformées par l'arthrite.

Il avait été endoctriné dans sa jeunesse, mais pas contre les Anglais et les Américains, dont il savait qu'ils avaient libéré son peuple des Russes. Il ne savait pas grand-chose de ben Laden et de ses compagnons arabes, et le peu qu'il savait ne lui plaisait pas. Il avait entendu parler de ce qui s'était passé à Manhattan plusieurs années auparavant et ne l'approuvait pas. Il s'était rallié aux talibans pour combattre les Tadjiks et les Ouzbeks de l'Alliance du Nord.

Mais les Américains n'avaient rien compris à la loi de *pachtounwali*,

cette règle sacrée de l'hospitalité qui interdisait formellement au mollah Omar de leur livrer ses hôtes d'al-Qaida. Alors ils avaient envahi le pays. Omar les avait combattus et continuait à les combattre. Jusqu'à maintenant.

Mahmud Gul se sentait vieux et fatigué. Il avait vu mourir bien des hommes. Il avait aidé certains à en finir avec leur sort misérable quand les blessures étaient si graves qu'il ne leur restait que des heures ou des jours de supplice à vivre.

Il avait tué des soldats anglais et des soldats américains mais ne se rappelait plus combien. Ses vieux os le faisaient souffrir et ses mains devenaient des serres. Sa hanche brisée bien des années auparavant ne lui laissait pas de répit pendant les longs hivers dans la montagne. La moitié de sa famille était morte et il n'avait même pas revu ses petits-enfants, hormis la nuit, en toute hâte, avant que l'aube ne l'oblige à retourner se terrer dans les grottes.

Il avait envie d'en finir. Treize ans, c'était assez. L'été serait bientôt là. Il voulait profiter de la chaleur et jouer avec les petits. Il voulait que ses filles lui apportent ses repas, comme on se doit de le faire avec les anciens. Il avait décidé d'accepter l'offre des autorités : l'amnistie, une maison, des moutons et une pension, même s'il fallait pour cela écouter un idiot de mollah et un type masqué à la télévision.

Quand on eut éteint la télé et pendant que le mollah continuait à radoter, Mahmud Gul dit quelques mots en pachtoune entre ses dents. Chris Hawkins, qui était à côté de lui, avait une certaine maîtrise de la langue mais pas du dialecte ghazni des paysans. Quand, sa conférence achevée, le mollah rejoignit en hâte sa voiture et ses gardes du corps, on but le thé. Il était noir, très fort, et les officiers *farangi* avaient, heureusement, apporté du sucre.

Mahmud répéta ce qu'il venait de dire. Comme il le fit lentement et d'une voix forte, on ne pouvait pas s'y tromper. Il avait dit : « Je connais cette voix. »

Chris Hawkins devait rester encore deux jours à Ghazni et participer à une réunion de « réintégration » à proximité. Puis il retournerait à Kaboul. Il avait à l'ambassade de Grande-Bretagne un ami dont il était à peu près certain qu'il appartenait au MI6, les services secrets britanniques. Il se dit qu'il devrait lui en parler.

Ariel ne s'était pas trompé au sujet du Troll. L'Irakien de Manchester avait une confiance en lui-même à toute épreuve. Dans le cyberspace il était le plus fort et il le savait. Tout ce qu'il faisait dans cet autre monde touchait à la perfection. Il y tenait. C'était sa marque de fabrique.

Non seulement il enregistrtrait les sermons du Prédicateur, mais il les envoyait ensuite dans le monde entier pour être vus et écoutés par un nombre incalculable de personnes. Et il dirigeait le groupe des disciples qui ne cessait de grandir. Il filtrait impitoyablement les candidatures et se montrait intraitable avec les nouveaux qu'il faisait longuement attendre avant d'accepter un commentaire ou de daigner leur répondre. Mais il ne remarquait toujours pas le modeste virus glissé dans son programme depuis un petit grenier sans lumière de Centreville en Virginie. Comme prévu, celui-ci ne commença à produire son effet qu'au bout d'une semaine.

Le virus malin d'Ariel ne fit que ralentir le site du Troll ; par moments seulement, et de façon marginale. Il provoquait de petites pauses dans la transmission de l'image pendant que le Prédicateur parlait. Le Troll remarqua les minuscules anomalies qui portaient atteinte à la perfection de son travail. Ce n'était pas acceptable. Cela commença par l'agacer et finit par l'exaspérer. Il tenta d'y remédier, mais le défaut persistait. Il en conclut que si le Site Un avait développé un défaut, il lui fallait créer le Site Deux pour le remplacer. Ce qu'il fit. Il lui fallut ensuite transférer le fan-club sur le nouveau site.

Avant d'inventer son serveur intermédiaire pour créer une fausse adresse sur Internet, il en avait, bien sûr, déjà une, qui lui servait comme une sorte de messagerie. Pour transférer tout le fan-club du Site Un au Site Deux, il dut repasser par la véritable adresse Internet Protocole. L'opération prit un centième de seconde, peut-être moins.

Il n'empêche que pendant cette nanoseconde, l'adresse IP originelle apparut. Puis elle disparut. Mais Ariel attendait que s'ouvre cette minuscule fenêtre. L'adresse IP lui désignait un pays mais elle avait aussi un propriétaire : France Télécom. Si les super-ordinateurs de la NASA n'avaient pas posé de problème à Gary MacKinnon, ce n'était pas la base de données de France Télécom qui arrêterait longtemps Ariel. Il lui fallut une journée pour y pénétrer, sans être vu ni éveiller de soupçon. Et pour en ressortir sans laisser de trace, comme tout cambrioleur qui se respecte. Il avait désormais une

latitude et une longitude : une ville.

Mais il avait aussi un message pour le colonel Jackson. Il ne lui donnerait pas de nouvelles en passant par sa messagerie. Il y a des gens qui lisent ces choses-là.

Le capitaine australien avait deux fois raison. La remarque de l'ancien combattant taliban méritait d'être signalée à son ami, qui faisait bel et bien partie d'une antenne des services secrets particulièrement importante et active au sein de l'ambassade. Et le renseignement fut enregistré sans délai et transmis par message codé à Londres et par conséquent à TOSA.

D'une part, les Britanniques avaient déjà eu connaissance de trois meurtres délibérés apparemment commis à l'appel du Prédicateur anonyme et masqué. D'autre part, une demande de renseignements très détaillée avait été adressée à tous les services secrets alliés. Étant donné qu'on soupçonnait fortement le Prédicateur d'être originaire du Pakistan, les services secrets britanniques à Islamabad et dans les environs de Kaboul étaient particulièrement vigilants.

Dans les vingt-quatre heures, un Grumman Gulfstream du J-SOC prit son envol avec un seul passager à bord depuis l'aéroport d'Andrews dans la banlieue de Washington. Il se posa une première fois sur la base Fairford de l'US Air Force dans le Gloucestershire au Royaume-Uni pour faire le plein de ses réservoirs et une deuxième fois à Doha, au Qatar. Son voyage s'acheva sur l'énorme base que les États-Unis maintenaient à Bagram, au nord de Kaboul.

Le Traqueur décida de ne pas aller à Kaboul. Il n'en avait pas la nécessité et les conditions de sécurité seraient meilleures dans l'enceinte de la base militaire qu'à l'aéroport international de Kaboul. Mais il avait fait connaître ses besoins à l'avance. Si le programme de Réintégration était soumis à certaines contraintes budgétaires, celles-ci ne s'appliquaient pas au J-SOC. Le pouvoir du dollar ne faiblissait pas. On amena le capitaine Hawkins à Bagram en hélicoptère. Le même appareil, après avoir refait le plein de carburant, les conduisit à Qalae-Zal sous l'étroite protection d'une unité de Rangers.

Il était midi quand ils atterrirent non loin du misérable hameau et il faisait chaud. Ils trouvèrent Mahmud Gul en train de faire ce dont il rêvait depuis si longtemps : jouer au soleil avec ses petits-enfants.

En voyant le Black Hawk gronder au-dessus de leur tête puis se poser sur l'aire de battage communale et un flot de soldats en sortir, les femmes se précipitèrent dans les maisons. On entendit claquer les portes et les volets. Muets et impassibles, les hommes, debout dans une immobilité de pierre, regardèrent les *farangi* remonter l'unique rue de leur village.

Le Traqueur ordonna aux Rangers de rester près de l'appareil. Accompagné du seul capitaine Hawkins qui devait lui servir d'interprète et le présenter aux Afghans, il s'avança dans la rue, en saluant de la tête et en répétant le *salam* traditionnel. Quelques *salam* lui répondirent, prononcés sans enthousiasme. L'Australien savait où Mahmud Gul habitait. Le vieux combattant était assis devant sa maison. Les enfants se dispersèrent, effrayés. Seule une fillette de trois ans, plus curieuse que peureuse, resta accrochée à la tunique de son grand-père en regardant avec de grands yeux étonnés.

Les deux Blancs s'assirent en tailleur face au vieux guerrier et le saluèrent. Il les salua à son tour.

Il jeta un regard aux deux extrémités de la rue. Les soldats n'étaient pas visibles.

« Vous n'avez pas peur ? demanda-t-il.

– Je suis venu voir un homme de paix, il me semble », dit le Traqueur à Hawkins, qui traduisit en pachtout.

Le vieux hocha la tête et lança quelques mots en direction de la rue.

« Il dit à ceux du village qu'il n'y a pas de danger », expliqua Hawkins à voix basse.

En faisant des pauses uniquement pour les besoins de la traduction, le Traqueur rappela la réunion qui avait eu lieu la semaine précédente, après la prière, avec l'équipe de Réintégration. L'Afghan regardait fixement son visage pendant qu'il parlait et ses yeux bruns, presque noirs, ne cillaient pas.

« Il y a beaucoup d'années, mais c'était la même voix.

– Mais à la télévision, il parlait en anglais. Vous ne comprenez pas l'anglais. Comment pouvez-vous en être sûr ? »

Mahmud Gul haussa les épaules.

« À cause de sa façon de parler », dit-il, d'un ton définitif.

À propos de Mozart, on a évoqué l'oreille absolue. Mahmud Gul était un paysan illettré, mais si sa conviction s'avérait juste, on

pourrait penser qu'il avait lui aussi une telle oreille.

« S'il vous plaît, dites-moi comment ça s'est passé. »

Le vieux se taisait et son regard s'arrêta sur le paquet ficelé que l'Américain avait apporté.

« C'est le moment des cadeaux, murmura Hawkins.

– Ah, oui, excusez-moi », dit le Traqueur en défaisant l'emballage pour étaler devant lui ce qu'il avait apporté. Deux tuniques en peau de bison dégottées dans une boutique de souvenirs des Indiens d'Amérique. Avec des doublures de grosse laine.

« Jadis, dans mon pays, on chassait le bison pour sa viande et pour sa fourrure. C'est ce qu'un homme peut porter de plus chaud. L'hiver, enveloppez-vous là-dedans. Couvrez-vous-en pour dormir. Vous n'aurez plus jamais froid. »

Les traits burinés de Mahmud Gul s'éclairèrent lentement d'un sourire. Le premier que lui ait jamais vu le capitaine Hawkins. Il ne restait que quatre dents, mais elles faisaient de leur mieux. Ses doigts décharnés s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la fourrure. Le coffre à bijoux de la reine de Saba ne lui aurait pas fait plus plaisir. Il se mit à raconter.

« Je me suis battu contre les Américains tout de suite après l'invasion contre le gouvernement de notre mollah Omar. Il y avait beaucoup de Tadjiks et d'Ouzbeks venus de leur enclave du nord-est. On aurait pu s'entendre, mais ils avaient des Américains avec eux et c'étaient les *farangi* qui conduisaient les avions qui arrivaient sur nous avec les bombes et des obus. Les Américains savaient parler aux avions pour leur dire où on se trouvait, et les bombes ne nous manquaient pas souvent. C'était très dur.

« Alors que je battais en retraite dans la vallée du Salang au nord de Bagram, j'ai été surpris en terrain découvert. Un avion de chasse américain m'a tiré dessus plusieurs fois. Je me suis caché derrière des rochers mais une fois l'avion parti, j'ai vu que j'avais reçu une balle dans la hanche. Mes hommes m'ont transporté à Kaboul. De là, on m'a mis dans un camion et on m'a emmené plus au sud.

« On a traversé Kandahar et on a passé la frontière à Spin Boldak au Pakistan. On est arrivés à Quetta. Pour la première fois, un médecin m'a examiné et s'est occupé de ma hanche.

« Au printemps, je pouvais à nouveau marcher. J'étais jeune et costaud à cette époque et les os brisés s'étaient bien ressoudés. Mais ça

me faisait très mal et j'avais une béquille sous le bras. Au printemps on m'a proposé de rejoindre la Choura de Quetta pour siéger au conseil avec le mollah.

« C'est aussi ce printemps-là qu'une délégation est venue d'Islamabad à Quetta pour discuter avec le mollah Omar. Il y avait deux généraux, mais ils ne parlaient pas le pachtoun, seulement l'urdu. Alors l'un de ces généraux avait amené son fils. Le gamin parlait couramment le pachtoun, avec l'accent des montagnes de Siachen. Il a fait l'interprète pour les généraux du Pendjab. Ils nous ont dit qu'ils étaient forcés de faire semblant de travailler pour les Américains, mais qu'ils ne nous laisseraient jamais tomber et ne les laisseraient pas détruire les talibans. Et c'est ce qui s'est passé.

« Moi, j'ai discuté avec le garçon d'Islamabad. C'est celui qui parlait dans l'écran blanc. C'était lui, derrière le masque. Je peux dire qu'il avait des yeux comme de l'ambre clair. »

Le Traqueur le remercia et partit. Il redescendit la rue jusqu'à l'aire de battage. Les hommes, certains assis, d'autres debout, le suivirent du regard en silence. Les femmes regardaient par les fentes des volets. Les enfants se cachaient derrière leurs pères et leurs oncles. Mais personne ne s'en prit à lui.

Les Rangers formaient un demi-cercle. Ils firent entrer les deux officiers dans le Black Hawk et y montèrent à leur suite. Le gros hélicoptère décolla en projetant de la paille et de la poussière dans toutes les directions et ils repartirent vers Bagram. Ils y disposaient de quartiers assez confortables et la cuisine était bonne, mais il n'y avait pas d'alcool. Le Traqueur n'avait besoin que d'une chose : dix bonnes heures de sommeil. Pendant qu'il dormait, un message lui parvint au bureau de la CIA, dans l'ambassade américaine de Kaboul.

Avant son départ des États-Unis, le Traqueur avait été prévenu que la CIA, en dépit de la rivalité entre ministères, se tenait prête à collaborer pleinement avec lui. Il en avait besoin pour deux raisons.

D'abord parce que l'Agence disposait d'importants services à Kaboul et à Islamabad, une capitale dans laquelle tout Américain de passage pouvait s'attendre à faire l'objet d'une étroite surveillance de la part de la police secrète. Par ailleurs – et c'était l'autre raison – l'Agence était magnifiquement équipée à son siège de Langley pour la

production de faux documents utilisables à l'étranger.

Quand il se réveilla, le chef de station adjoint était déjà arrivé de Kaboul par avion comme on le lui avait demandé, afin de le rencontrer. Le Traqueur avait une liste de demandes dont l'officier des services secrets prit bonne note. Il l'assura qu'elles seraient fidèlement transmises le jour même à Langley par message codé. Dès que les papiers qu'il réclamait seraient prêts, un agent les lui apporterait en personne des États-Unis.

Quand l'homme de la CIA fut reparti pour Kaboul en utilisant un hélicoptère de la base américaine de Bagram jusqu'à l'enceinte de l'ambassade, le Traqueur prit le jet mis à sa disposition par le J-SOC pour se rendre à la grande base américaine du Qatar sur le golfe Persique. Comme en attesteraient les documents officiels, personne du nom de Carson n'était jamais venu dans ce pays. Il en était de même au Qatar. Il put mettre à profit les trois jours qu'il lui fallait pour préparer les nouveaux papiers dont il avait besoin, en restant à l'intérieur du périmètre de la base. Après s'être posé à l'extérieur de Doha, il écarta le Grumman pour rentrer aux États-Unis et ordonna qu'on lui achète deux billets pour des vols sur des lignes commerciales.

L'un de ces billets fut réservé au nom de Mr Christopher Carson auprès d'une compagnie locale bon marché pour un vol de courte durée le long de la côte jusqu'à Dubaï. Le second billet, acheté dans une autre agence de voyage installée dans un hôtel cinq étoiles, devait permettre à un certain John Smith qui n'avait jamais existé de se rendre de Dubaï à Londres en classe affaires sur un vol de British Airways. Après avoir reçu le message qu'il attendait, il s'embarqua pour sa première et courte étape jusqu'à l'aéroport international de Dubaï.

Sitôt posé, il se rendit directement au hall de transit, où le vaste complexe de boutiques hors taxes était envahi par les milliers de passagers utilisant la plus grande plate-forme aérienne du Moyen-Orient. Sans s'adresser au bureau d'assistance aux passagers en transit, il rejoignit le salon de la classe affaires.

L'émissaire de Langley attendait comme convenu devant l'entrée des toilettes pour hommes et ils échangèrent les mots de passe à voix basse. La procédure était bien vieillotte, plus que centenaire à vrai dire, mais elle marchait toujours. Ils trouvèrent un coin tranquille et

deux fauteuils à l'abri des oreilles et des regards indiscrets.

Les deux hommes n'avaient que des bagages à main. Ceux-ci n'étaient pas identiques, mais c'était sans importance. L'émissaire de la CIA était arrivé avec un vrai faux passeport américain au nom de John Smith et il avait un billet d'avion au même nom. Il obtiendrait donc une carte d'embarquement au comptoir de British Airways qui se trouvait un étage plus bas. Ainsi John Smith, tout juste arrivé aux Émirats, allait-il repartir dans son pays après une très courte escale mais par une autre compagnie aérienne, ni vu ni connu...

Ils échangèrent aussi leurs bagages. Ce que le Traqueur remit à l'émissaire était sans importance. Mais il reçut une valise à roulettes contenant des chemises, des complets, des chaussures, une trousse de toilette et tout ce qu'il faut pour voyager. Parmi les vêtements et les romans policiers achetés à l'aéroport se trouvaient divers reçus, lettres et autres factures prouvant que le propriétaire de la valise était bien Mr Daniel Priest.

Il remit à l'émissaire tous les papiers au nom de Carson qu'il avait sur lui. Ils allaient repartir aux États-Unis et nul ne les verrait. Et il reçut en échange un portefeuille contenant les documents que l'Agence avait mis trois jours à établir.

Il y avait un passeport au nom de Daniel Priest, membre de la rédaction du *Washington Post* ; un visa en bonne et due forme délivré par le consulat du Pakistan à Washington et grâce auquel Mr Priest pourrait entrer sans encombre au Pakistan. Cela signifiait aussi que la police de ce pays était prévenue de son arrivée et qu'elle l'attendait. Les régimes dits « sensibles » portent le plus grand intérêt aux journalistes.

Il y avait une lettre du directeur du *Washington Post* confirmant que Mr. Priest préparait une série d'articles sur le thème « Islamabad, ou comment réussir son entrée dans la modernité ». Et un billet de retour via Londres.

Il y avait aussi plusieurs cartes de crédit, un permis de conduire, tous les papiers et cartes en plastique qu'on trouve dans le portefeuille d'un citoyen américain exerçant des fonctions d'une certaine importance, sans oublier la confirmation qu'une chambre était réservée pour lui à l'hôtel Serena d'Islamabad, et qu'une voiture de l'hôtel l'attendrait à son arrivée.

Le Traqueur ne tenait pas à sortir, après le passage à la douane,

dans l'agitation et la chaleur étouffante qui régnaient au-dehors, et il préféra héler le premier vieux taxi venu.

L'émissaire lui remit également sa carte d'embarquement pour le vol Washington-Dubaï et le billet non utilisé de Dubaï à « Slammy », nom sous lequel on désigne Islamabad dans le milieu des Forces spéciales.

Une fouille attentive de sa chambre, qui ne manquerait pas de se produire, révélerait simplement que Mr Dan Priest était bien un correspondant de presse venu de Washington avec un visa en règle et une raison logique de se trouver au Pakistan ; et qu'il avait l'intention d'y passer quelques jours avant de repartir chez lui.

Après l'échange d'identités et de curriculum vitæ, les deux hommes se rendirent séparément aux comptoirs de deux compagnies aériennes différentes afin de retirer leurs cartes d'embarquement respectives pour leur prochain vol.

Il était près de minuit mais le vol EK612 du Traqueur était prévu à trois heures vingt-cinq du matin. Il resta un long moment dans le salon de la classe affaires, mais quand il arriva au dernier contrôle avant l'embarquement il avait encore une heure à tuer, et il la passa à observer ses compagnons de voyage. Comme il s'y attendait, les passagers de la classe économique étaient dans leur écrasante majorité des travailleurs pakistanais qui rentraient au pays après avoir accompli leurs deux années réglementaires de travaux forcés sur des chantiers de construction. Les gens qui recrutent des travailleurs étrangers dans ce domaine ont pour habitude de confisquer leurs passeports à l'arrivée pour ne les leur restituer qu'au terme du contrat qu'ils leur font signer.

Pendant ce temps, les ouvriers sont logés dans des taudis et travaillent dur par une chaleur torride et pour un salaire de misère dont ils essaient d'envoyer une partie au pays. Tandis qu'ils se rassemblaient devant la porte avant l'embarquement, il reçut une première bouffée de sueur acide dans laquelle on distinguait la trace d'un régime alimentaire à base de curry. La classe affaires et la classe économique, heureusement, furent bientôt séparées et il put se détendre dans un siège confortable, à l'avant de la cabine, en compagnie d'Arabes du Golfe et d'hommes d'affaires pakistanais.

Le vol durait à peine plus de trois heures et le Boeing 777-300 des Émirats se posa à sept heures trente comme prévu. Tandis que son

avion roulait sur la piste, il aperçut par le hublot les Hercules-C130 de l'armée et le Boeing 737 présidentiel.

Une fois dans le hall, il rejoignit, pour faire contrôler son passeport, une file d'attente séparée de la foule turbulente des travailleurs pakistanais. Le nouveau document au nom de Daniel Priest, frappé de plusieurs tampons d'entrée et de sortie dans des pays européens ainsi que du visa pakistanais, fut méticuleusement examiné page après page. On lui posa des questions précises et polies, auxquelles il répondit sans difficulté. Il montra le document attestant de sa réservation à l'hôtel Serena. Les hommes en uniforme le regardèrent sans broncher.

Il prit sa valise à roulettes et se fraya un chemin à travers la masse humaine qui hurlait, se poussait et se bousculait dans le hall de réception des bagages, en se doutant que le chaos qui l'attendait au dehors serait bien pire. Le Pakistan ne connaît pas les files d'attente.

Dehors, le soleil brillait. Les gens semblaient être venus par milliers et par familles entières pour accueillir les hommes qui revenaient du Golfe. Le Traqueur parcourut la foule du regard et finit par apercevoir le nom de Priest sur un écriteau brandi par un jeune homme portant l'uniforme des employés du Serena. Il le rejoignit et le jeune homme le conduisit vers une limousine stationnée dans un petit parking VIP à côté du terminal.

Comme l'aéroport se trouve dans la zone de la ville ancienne de Rawalpindi, la route, après l'échangeur, bifurque à droite pour s'engager sur l'autoroute d'Islamabad et dans la capitale. Et comme le Serena, seul hôtel de construction antisismique de « Slammy », se trouve à la périphérie, le Traqueur fut surpris de voir la voiture s'engager sur une bretelle, tourner à droite, puis à gauche, franchir une barrière qui s'abaissait devant les véhicules des visiteurs mais se relevait pour la limousine de l'hôtel, et gravir une courte rampe vers l'entrée principale.

Au comptoir de la réception, on le salua par son nom avant de le faire accompagner à sa chambre. Il y avait une lettre pour lui. L'enveloppe portait le logo de l'ambassade des États-Unis. Il sourit et donna un pourboire au groom en faisant mine d'ignorer que la police secrète avait déjà placé des micros dans la chambre, et décacheta l'enveloppe. La lettre venait de l'attaché de presse de l'ambassade, qui lui souhaitait la bienvenue au Pakistan en l'invitant à dîner le soir

même à son domicile, et elle était signée Gerry Bryne.

Il demanda au standard de l'hôtel de lui appeler l'ambassade, où on lui passa Gerry Bryne avec lequel il échangea les amabilités d'usage. Oui, il avait fait bon voyage, l'hôtel était très bien, et il serait enchanté de venir pour le dîner.

Gerry Bryne était tout aussi enchanté. Il habitait en ville, rue 43 dans la Zone F-7. Comme c'était assez compliqué, il enverrait une voiture prendre son hôte. Ce serait une soirée très agréable. Seulement un petit groupe d'amis, quelques Américains et quelques Pakistanais.

Les deux Américains savaient chacun qu'il y avait un troisième participant à cette conversation, et qu'elle l'assommait probablement plus qu'elle ne l'enchantait. Il était sans doute assis face à une console au sous-sol d'un ensemble de bâtiments en pisé qui se dressaient parmi des pelouses et des fontaines et faisaient plus penser à une université ou à un complexe hospitalier qu'au quartier général d'une police secrète. Mais c'était bien du siège de l'ISI, les services de renseignements pakistanais, qu'il s'agissait, dans la rue Khayaban-e-Suhrawardy.

Le Traqueur reposa l'appareil. Jusqu'ici, tout va bien, se dit-il. Il prit une douche, se rasa et se changea. C'était la fin de la matinée. Il allait déjeuner de bonne heure et il ferait une sieste pour compenser les heures de sommeil perdues au cours de la nuit. Avant de déjeuner, il se fit servir dans sa chambre une grande bière fraîche et signa la déclaration confirmant qu'il n'était pas musulman. Le Pakistan est soumis à la loi islamique, mais l'hôtel Serena a une licence qui lui permet de vendre de l'alcool, à ses clients exclusivement.

La voiture arriva à sept heures précises. C'était (pas par hasard) une banale conduite intérieure comme il y en a des milliers dans les rues de « Slammy ». Elle ne risquait pas d'attirer l'attention. Un Pakistanais, employé de l'ambassade, était au volant.

Il connaissait le chemin. Prendre l'avenue Atatürk, couper l'avenue Jinnah, et suivre à gauche la route Nazimuddin. Le Traqueur le connaissait aussi, mais seulement parce que cet itinéraire figurait dans les documents que l'émissaire de Langley lui avait remis à l'aéroport de Dubaï. Une simple précaution. Il repéra le véhicule de l'ISI qui les suivait à un bloc d'immeubles du Serena et ne les lâcha plus jusqu'à la rue 43. Pas de surprise, donc. Le Traqueur n'aimait guère les surprises, sauf celles qu'il faisait lui-même.

Rien, au fronton, ne désignait le bâtiment comme le siège d'une administration, mais cela aurait pu être le cas. Agréable, assez spacieuse, c'était l'une des douze maisons attribuées au personnel diplomatique ne vivant pas dans l'enceinte de l'ambassade. Le Traqueur fut accueilli par Gerry Bryne et son épouse Lynn, qui le conduisirent à travers une terrasse vers l'arrière de la maison où on lui offrit un verre.

On aurait aussi bien pu, à quelques détails près, se trouver dans une banlieue résidentielle américaine. Chaque maison de la rue 43 était entourée d'un mur en béton de deux mètres cinquante de haut, surmonté d'une grille de même hauteur. Le portail s'était ouvert tout seul devant eux, comme si quelqu'un les avait vus arriver de l'intérieur. Le gardien, à l'entrée, portait un uniforme noir avec une casquette de base-ball et il avait une arme au poing. Comme dans n'importe quelle banlieue.

Un couple de Pakistanais était déjà là – un médecin et sa femme. D'autres arrivèrent. Un véhicule de l'ambassade se gara à l'intérieur de l'enceinte. D'autres dans la rue. Deux membres d'une association humanitaire expliquèrent les difficultés qu'on rencontrait, à Bajaur, pour persuader les fanatiques religieux de laisser vacciner leurs enfants contre la poliomyélite. Le Traqueur savait qu'il y avait parmi les invités un homme qu'il était venu voir, et qu'un autre n'était pas encore là. Les autres n'étaient qu'une « couverture », comme d'ailleurs tout le dîner.

Celui qui manquait arriva avec son père et sa mère. Le père était un homme jovial aux manières directes. Il possédait des concessions dans des mines de pierres semi-précieuses, au Pakistan et même en Afghanistan, et expliqua avec volubilité les difficultés que la situation présente entraînait pour ses affaires.

Le fils, trente-cinq ans environ, se borna à dire qu'il était dans l'armée, bien qu'il portât une tenue civile. Le Traqueur avait également reçu des informations à son sujet.

On lui présenta l'autre diplomate américain comme Stephen Dennis, attaché culturel. Une bonne couverture, car il était parfaitement naturel pour l'attaché de presse d'offrir un dîner en l'honneur d'un journaliste vedette américain et d'y inviter l'attaché culturel de l'ambassade.

Le Traqueur savait que celui-ci était en réalité le numéro deux de

la station de la CIA. Le chef de station était un officier des services secrets « déclaré », ce qui signifiait que l'Agence ne cachait pas la nature de ses activités. Dans les ambassades situées dans des territoires sensibles, le jeu consiste à deviner qui sont réellement les « non déclarés ». L'État qui les accueille a généralement des soupçons, parfois fondés, mais ne peut jamais avoir de certitude. Ce sont les « non déclarés » qui font de l'espionnage, le plus souvent en utilisant des citoyens du pays qu'ils parviennent à retourner.

Ce fut un dîner convivial avec du vin, et, l'heure avançant, de petits verres de ce Johnnie Walker Black Label qui reste l'alcool préféré de tout le corps des officiers, islam ou pas islam. Au moment où les convives se retrouvaient autour du café, Stephen Dennis fit un signe de tête au Traqueur et s'éloigna vers la terrasse. Le Traqueur le suivit. Le jeune Pakistanais les rejoignit peu après.

Après quelques phrases, il apparut clairement qu'il était non seulement militaire mais aussi agent de l'ISI. En raison de l'éducation à l'occidentale que son père avait pu lui donner, on l'avait chargé de pénétrer le milieu des Britanniques et des Américains d'Islamabad et d'y collecter tous les renseignements utiles. Et en fait, c'était le contraire qui s'était produit.

Stephen Dennis l'avait rapidement repéré... et retourné. Javad était désormais une taupe de la CIA à l'intérieur de l'ISI. C'était à lui qu'on avait transmis la demande du Traqueur. Il s'était discrètement rendu au service des archives et avait examiné les dossiers concernant l'année 2002 et le mollah Omar.

« J'ignore qui est votre informateur, Mr Priest, dit-il à voix basse, mais cette personne a une excellente mémoire. Il y a bien eu en 2002 une visite secrète au mollah Omar du général Shawqat, qui est aujourd'hui à la tête de toutes les forces armées.

– Et qui était le jeune garçon qui parlait le pachtout ?

– En vérité, il n'est fait aucune allusion à cela. Mais il y avait dans la délégation le major Musharraf Ali Shah, de l'infanterie. Dans la liste des attributions de sièges dans l'avion figure le nom de son fils, qui partageait sa chambre : Zulfiqar. »

Et Javad de tendre un papier sur lequel le Traqueur lut une adresse à Islamabad.

« Avez-vous trouvé d'autres références à ce garçon ?

– Quelques-unes. J'ai cherché à partir de son nom et de son

patronyme. Il semble avoir mal tourné. On le décrit quittant le domicile de ses parents pour rejoindre Lashkar-e-Taïba dans les zones tribales. Nous y avons plusieurs agents très bien implantés depuis des années. On a signalé parmi eux un jeune homme du même nom, djihadiste fanatique désireux de se battre. Il a réussi à intégrer la Brigade 313. »

Le Traqueur avait déjà entendu parler de la 313, appelée ainsi en l'honneur des trois cent treize guerriers qui s'étaient battus aux côtés du Prophète contre des centaines d'ennemis.

« Puis il a disparu à nouveau. Nos sources ont fait état de rumeurs d'après lesquelles il serait parti rejoindre le clan Haqqani, ce qui lui aurait été facilité par sa connaissance du pachtoun, la seule langue qu'ils parlent. Mais où ? Quelque part dans les trois zones tribales – le Nord, le Waziristan du Sud ou Bajaur. Depuis, plus rien, le silence. Ali Shah s'est volatilisé... »

D'autres invités voulurent se joindre à eux sur la terrasse. Le Traqueur fourra le bout de papier dans sa poche et remercia Javad. Une heure plus tard, la voiture de son ambassade le ramenait au Serena.

Une fois dans sa chambre, il examina les trois ou quatre mouchards qu'il y avait placés : des poils humains collés à la salive sur les tiroirs et à la serrure de sa valise. Ils avaient disparu. On avait fouillé la chambre.

Chapitre cinq

Le Traqueur avait un nom et une adresse, et un plan d'Islamabad que lui avait remis feu John Smith dans le salon de l'aéroport de Dubaï. En sortant de l'hôtel le lendemain matin, il était certain d'avoir également un agent de la police secrète sur les talons. Il avait commandé un taxi la veille au soir, et l'employé de l'hôtel lui avait demandé où il voulait se rendre.

« Oh, je veux simplement faire un tour des attractions touristiques les plus célèbres de la ville », avait-il répondu.

À huit heures, un taxi l'attendait. Il salua le chauffeur de son habituel « grand sourire du touriste américain inoffensif » et ils démarrèrent.

« Je vais avoir besoin de votre aide, mon ami, dit-il, en se penchant par-dessus le siège avant. Que me conseillez-vous ? »

La voiture remontait Constitution Avenue en passant devant l'ambassade française et l'ambassade japonaise. Le Traqueur, qui avait mémorisé le plan, hocha la tête avec enthousiasme en voyant le siège de la Cour suprême, la Bibliothèque nationale et le siège du Parlement que lui désignait le chauffeur. Il prenait des notes. Il jeta aussi quelques coups d'œil par la lucarne arrière. Il ne vit pas de voiture suiveuse. Inutile. L'agent de l'ISI était au volant.

Ce fut une longue tournée avec seulement deux pauses. Son guide lui fit franchir l'entrée principale de l'impressionnante mosquée Faisal. Le Traqueur demanda si les photos étaient autorisées, et comme elles l'étaient, il en prit une dizaine à travers la vitre de la voiture.

Ils traversèrent la Zone Bleue, bordée de supermarchés de luxe. Et firent un premier arrêt au grand magasin de vêtements pour homme connu sous le nom de British Suiting.

Le Traqueur dit au chauffeur qu'un de ses amis lui avait parlé de cet endroit où on pouvait se faire faire en deux jours un excellent complet sur mesure. Le chauffeur le lui confirma et regarda son client américain disparaître dans les profondeurs du magasin.

Les employés étaient empressés et désireux de plaire. Le Traqueur choisit un fin lainage bleu marine avec des discrètes rayures blanches.

On le félicita pour son bon goût et on le raccompagna vers la sortie avec force sourires. La prise de mesures n'avait pas demandé plus d'un quart d'heure, et il devrait revenir dans l'après-midi pour un essayage. Il versa un acompte en dollars, très apprécié, et, au moment de sortir, demanda à se rendre aux toilettes.

C'était, comme on pouvait s'y attendre, dans la partie arrière du bâtiment, après la resserre où on entreposait les rouleaux de tissu. Il y avait une porte à côté de celle des toilettes. Dès que le vendeur qui l'avait accompagné eut tourné les talons, il la poussa. Elle s'ouvrit sur une ruelle. Il referma la porte, fit une courte visite à l'urinoir et retourna dans le magasin. On le raccompagna à la sortie. Le taxi l'attendait.

Il n'avait pas vu mais pouvait se douter que, pendant qu'il était au fond du magasin, le chauffeur avait passé la tête à la porte pour voir ce qu'il faisait. On lui avait dit que le client était « au fond ». C'était là aussi que se trouvaient les cabines d'essayage. L'homme était retourné à son taxi.

Ils firent une deuxième pause pour visiter le célèbre marché Kohsar. Là, le Traqueur annonça qu'il prendrait volontiers un café, et on le conduisit à la cafétéria Gloria Jeans. Après le café, il acheta quelques biscuits au chocolat chez AM Grocers et dit à son chauffeur qu'il pouvait maintenant le ramener au Serena.

Une fois arrivé, il paya l'homme avec un généreux pourboire dont il était certain qu'il n'irait pas dans la caisse de l'ISI mais dans la poche du chauffeur. Un rapport détaillé serait rédigé dans l'heure et British Suiting recevrait un appel téléphonique, pour vérification.

De retour dans sa chambre, il rédigea et expédia un texte pour le *Washington Post*. Il l'intitula « Promenade matinale à travers Islamabad la Fascinante ». C'était terriblement ennuyeux et cela n'avait aucune chance de se voir jamais publié.

Il n'avait pas acheté d'ordinateur car il ne voulait pas d'un outil informatique qui risquait d'être volé et dépecé. Il préférerait utiliser le bureau du Serena. Son courrier fut effectivement intercepté et lu, par le même agent qui avait déjà pris connaissance de la lettre de l'attaché de presse de l'ambassade.

Il déjeuna dans la salle à manger de l'hôtel puis, annonça au bureau de la réception qu'il allait se promener à pied. Au moment où il sortait, un jeune homme grassouillet, de dix ans son cadet, se leva

du canapé du hall sur lequel il était assis, écrasa sa cigarette, replia son journal et lui emboîta le pas.

Le Traqueur était peut-être plus vieux, mais il avait servi dans les Marines, et il aimait bien la marche sportive. Après avoir remonté deux belles avenues, son suiveur courait derrière lui, en nage, soufflant et toussant à s'en arracher les poumons. Quand il eut bien perdu son gibier de vue, il se rappela ce qui s'était passé le matin et se dit que pour sa deuxième sortie de la journée, cet Américain allait certainement se rendre chez British Suiting. L'homme était inquiet. Il avait des supérieurs qui ne pardonnaient rien.

Quand il passa la tête à la porte du magasin, son inquiétude disparut. Oui, l'Américain était bien là mais il était « au fond ». L'agent de l'ISI attendit près de la boutique de téléphone Mobilink, trouva une entrée d'immeuble accueillante et déplia son journal, adossé au mur.

Le Traqueur, en fait, n'était pas resté longtemps dans la salle d'essayage. Sitôt entré, il avait expliqué, l'air affreusement gêné, qu'il était victime d'un dérangement et devait de toute urgence se rendre aux toilettes. Oui, merci, il connaissait le chemin.

Un *farangi* pris de colique, voilà qui ne surprend pas plus que le lever du soleil chaque matin. Il sortit par la porte arrière, courut à petites foulées à l'extrémité de la ruelle et rejoignit le boulevard. Un chauffeur de taxi, à son signe, s'arrêta le long du trottoir. C'était un vrai taxi, conduit par un chauffeur pakistanais qui s'efforçait de gagner sa vie. Les étrangers peuvent toujours se faire promener sur des routes pittoresques sans se douter des distances parcourues, et les dollars sont les dollars.

Le Traqueur savait qu'il se faisait rouler, mais il n'allait pas risquer un éclat. Vingt dollars plus tard pour une course qui en valait cinq, il arriva où il voulait aller. À l'intersection de deux rues dans la Zone Rose, aux confins de Rawalpindi et du quartier des résidences militaires. Quand le taxi fut reparti, il parcourut à pied les deux cents derniers mètres.

C'était une petite villa des plus modestes, proprette mais pas tape-à-l'œil, sur laquelle on lisait : *Col. M.A. Shah*. Il savait qu'à l'armée on commençait tôt pour finir de bonne heure. Il frappa. Il y eut un bruit de pas. La porte s'entrebâilla. Il aperçut dans la pénombre un visage sombre creusé par l'inquiétude mais qui avait un jour été beau.

Mrs Shah. Pas de servante ; on n'était pas chez des riches.

« Bonjour, madame. Je souhaiterais parler au colonel Ali Shah. Est-il là ? »

Une voix, dans la maison, lança quelques mots en urdu. Elle se retourna pour répondre. La porte s'ouvrit en grand et un homme d'une cinquantaine d'années apparut. Les cheveux peignés avec soin, une fine moustache, les joues rasées de près – très militaire. Le colonel avait troqué son uniforme contre une tenue civile. Il n'en avait pas moins une mine hautaine. Mais sa surprise en voyant à sa porte un Américain en complet sombre n'était pas feinte.

« Bonjour, monsieur. C'est bien au colonel Ali Shah que j'ai l'honneur de parler... ? »

Il n'était que lieutenant-colonel, mais il n'allait pas protester. Et le style de la question n'avait rien de désagréable.

« Oui, c'est bien cela.

– J'ai donc de la chance, monsieur. J'aurais préféré vous appeler, mais je n'avais pas de numéro de téléphone. J'espère que je ne vous dérange pas.

– Enfin, non... Mais qu'est-ce qui... ?

– En fait, colonel, mon ami le général Shawqat avec qui je dînais hier soir m'a conseillé de m'adresser à vous. Pourrions-nous... »

Et le Traqueur de montrer, d'un geste, l'intérieur de la maison à l'officier perplexe qui recula vivement en lui ouvrant la porte. Il aurait lancé un salut tonitruant en se plaquant au mur si le commandant en chef était passé. Le général Shawqat en personne... et cet Américain avait dîné avec lui ?

« Bien sûr, où ai-je la tête ? Entrez, je vous en prie. »

Il le conduisit vers un salon modestement meublé. Sa femme leur tournait autour. « *Chai !* » aboya le colonel, et elle disparut pour faire du thé, conformément au rituel en cas de visite.

Le Traqueur tendit sa carte au nom de Dan Priest, grand reporter au *Washington Post*.

« Monsieur, mon rédacteur en chef m'a chargé, en plein accord avec vos autorités, de faire un portrait du mollah Omar. Comme vous ne l'ignorez pas, il reste, même après toutes ces années, un personnage mal connu et difficile d'accès. Le général m'a dit que vous aviez eu l'occasion de le rencontrer et de vous entretenir avec lui.

– Ma foi, je ne sais pas si...

– Allons, vous êtes trop modeste. Mon ami m’a dit que vous l’aviez accompagné à Quetta il y a douze ans et que vous aviez joué un rôle crucial dans les discussions bilatérales. »

Le colonel Ali Shah se redressa légèrement sous les compliments de l’Américain. Ainsi, le général Shawqat l’avait remarqué... Les mains jointes, la pointe des doigts se touchant, il convint qu’il avait effectivement discuté avec le chef taliban borgne.

Le thé arriva. Pendant que Mrs Shah le servait, le Traqueur remarqua qu’elle avait de magnifiques yeux d’un vert de jade. Il avait déjà entendu parler de cela à propos des montagnards des tribus qui vivaient le long de la ligne Durand, la frontière sauvage entre l’Afghanistan et le Pakistan.

On racontait que deux mille trois cents ans plus tôt Alexandre le Grand, Iskandar de Macédoine, le jeune dieu des matins du monde, avait traversé ces montagnes après avoir vaincu l’Empire perse et avant de conquérir l’Inde. Mais ses hommes étaient épuisés par une longue suite de campagnes, et ils avaient déserté en grand nombre sur le chemin du retour après la campagne de l’Indus. Comme ils ne pouvaient pas retourner dans les collines de la Macédoine, ils s’installaient dans ces montagnes et ces vallées, y prenaient femme, cultivaient la terre et cessaient de marcher et de combattre.

Les petits enfants qui se cachaient derrière la djellaba de Mahmud Gul dans le village de Qala-e-Zal n’avaient pas les yeux bruns des Pendjabis, mais les yeux bleus. Et le fils absent ?

Le thé n’était pas encore bu que l’entretien s’achevait déjà. Le Traqueur ne s’attendait pas à ce qu’il soit aussi bref.

« Je crois savoir que votre fils, qui parle le pachtoun, vous accompagnait, colonel ? »

L’officier se leva de son siège, raide comme un piquet, manifestement gravement offensé.

« Vous vous trompez, Mr Priest. Je n’ai pas de fils. »

Le Traqueur se leva à son tour et posa sa tasse.

« J’avais cru comprendre... dit-il, en matière d’excuse. Un garçon du nom de Zulfiqar... »

Le colonel se campa devant la fenêtre et regarda au-dehors, les mains dans le dos. Il tremblait de fureur contenue, et le Traqueur n’aurait pas su dire si c’était contre son fils ou contre son visiteur.

« Je vous le répète, monsieur, je n’ai pas de fils. Et je ne pourrai

pas vous être plus utile, je le crains. »

Le silence était glacial. On attendait clairement que l'Américain s'en aille. Il jeta un coup d'œil à l'épouse du colonel. Les yeux de jade s'étaient emplis de larmes. Il y avait visiblement un drame familial, et il durait depuis des années.

Le Traqueur se dirigea vers la porte en balbutiant de vagues excuses. L'épouse l'accompagna. Tandis qu'elle lui ouvrait, il dit à voix basse : « Je suis désolé, madame. Terriblement désolé. »

Il était clair qu'elle ne parlait pas l'anglais, et peut-être même pas l'arabe. Mais le mot « *sorry* » est international et elle dut comprendre, plus ou moins. Elle leva vers lui un regard brillant, vit la sympathie dans le sien et hocha la tête. Il tourna les talons et la porte se referma derrière lui.

Il parcourut quelques centaines de mètres à pied avant d'arriver à Airport Road et de hélér un taxi qui roulait vers la ville. Une fois à l'hôtel, il appela de sa chambre l'attaché culturel. Si la communication était sur écoute, comme c'était certainement le cas, peu lui importait.

« Bonjour, c'est Dan Priest. Je me demandais si vous aviez récupéré ces documents sur la musique traditionnelle du Pendjab ?

– Bien sûr, répondit l'homme de la CIA.

– Formidable ! Je vais faire un bon papier avec ça. Pouvez-vous les déposer pour moi au Serena ? On prendra le thé au salon.

– Pourquoi pas, Dan. Sept heures, ça vous va ?

– Parfait. À plus tard, donc. »

Ce soir-là, devant une tasse de thé, le Traqueur expliqua de quoi il avait besoin pour le lendemain. Ce serait un vendredi, jour saint pour les musulmans, et le colonel ne manquerait pas de se rendre à la mosquée. Les épouses n'étaient pas tenues d'accompagner leur mari.

Après le départ de l'homme de la CIA, il demanda au concierge de réserver pour lui une place sur le vol de Qatar Airways qui décollait dans la soirée et lui permettrait de prendre une correspondance pour Londres avec British Airways.

La voiture l'attendait le lendemain matin quand il sortit de l'hôtel avec sa valise. C'était un véhicule banalisé mais pourvu de plaques d'immatriculation diplomatiques : personne ne pouvait y entrer et on ne pouvait pas harceler ses passagers.

Il y avait au volant un Américain blanc d'un certain âge aux cheveux poivre et sel – un vétéran de l'ambassade, qui circulait depuis

assez longtemps à travers la ville pour la connaître comme sa poche. Il était flanqué d'un jeune fonctionnaire du ministère qui avait fait de la langue pachtoun sa spécialité avant de venir en Asie. Le Traqueur s'assit à l'arrière et donna l'adresse. Ils descendirent la rampe d'accès à l'entrée du Serena, et la voiture suiveuse de l'ISI apparut derrière eux.

Parvenus au bout de la rue dans laquelle se trouvait la villa du colonel Shah, ils se garèrent et attendirent que tous les mâles de la rue soient partis pour la mosquée. Après quoi le Traqueur se fit déposer devant la porte.

Mrs Shah vint ouvrir comme la veille. Elle parut troublée et expliqua que son mari était sorti. Il serait de retour dans une heure, sans doute. Elle parlait en pachtoun. Le jeune homme de l'ambassade lui répondit que le colonel leur avait dit de l'attendre. Embarrassée, car il ne lui avait pas laissé d'instructions pour les recevoir, elle les conduisit néanmoins au salon. Elle resta avec eux, ne sachant que faire, mais sans s'asseoir. Ni les quitter des yeux. Le Traqueur lui désigna un fauteuil face au sien.

« Je vous en prie, Mrs Shah, ne soyez pas inquiète de me revoir. Je suis venu vous présenter mes excuses pour hier. Je ne voulais pas contrarier votre mari. J'ai apporté un présent pour exprimer mes regrets. »

Il posa la bouteille de Black Label sur la table basse. Il l'avait trouvée dans la voiture, comme il l'avait demandé. Elle répondit à l'interprète par un sourire craintif et s'assit.

« Je ne me doutais absolument pas qu'il y avait eu un désaccord entre le père et le fils, dit le Traqueur. Quel malheur... On m'avait dit que votre fils, Zulfiqar, n'est-ce pas, était un garçon de grand talent qui parlait l'anglais et aussi l'urdu et le pachtoun – qu'il a dû, bien sûr, apprendre auprès de vous ? »

Elle fit oui de la tête et il vit à nouveau ses yeux s'emplir de larmes.

« Dites-moi, vous n'avez pas quelque part une photo de Zulfiqar, même ancienne, quand il était votre petit garçon ? »

Deux grosses larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur ses joues. Une mère n'oublie jamais le fils si beau qu'elle tenait sur ses genoux quand il était petit. Elle hocha lentement la tête.

« Pourrais-je la voir... s'il vous plaît ? »

Elle se leva et quitta la pièce. Elle avait quelque part une cachette

dans laquelle, bravant son mari, elle gardait une photo de son fils perdu. Elle revint avec le portrait dans un cadre de cuir. C'était un cliché pris à l'occasion d'une remise de diplômes. Deux adolescents souriaient joyeusement à l'objectif. C'était avant l'époque de la conversion au djihad, au temps de l'insouciance et de la joie d'avoir achevé ses études, du bonheur d'avoir son diplôme du baccalauréat dans un rouleau de parchemin, et de vivre une amitié sans nuages. Inutile de demander lequel des deux garçons était Zulfikar. Celui de gauche avait un regard brillant et des yeux couleur d'ambre clair.

Le Traqueur rendit la photo à Mrs Shah.

« Joe, dit-il calmement, prenez votre portable, appelez le chauffeur et demandez-lui de venir frapper à la porte.

– Mais il attend dehors...

– Faites ce que je vous dis, s'il vous plaît. »

Le garçon s'exécuta. Mrs Shah n'avait pas compris un mot. Quelques secondes après on entendit frapper à la porte d'entrée. Mrs Shah parut inquiète. Ce n'était pas son mari ; il était trop tôt, et il entra sans frapper. Elle n'attendait pas d'autres visiteurs. Elle regarda autour d'elle, un peu affolée, ouvrit un tiroir de la crédence qui se trouvait contre le mur et y jeta la photo. On frappa de nouveau. Elle sortit.

Le Traqueur traversa la pièce en deux enjambées, sortit la photo du tiroir et prit deux clichés avec son téléphone. Quand Mrs Shah revint avec le chauffeur interloqué, son visiteur avait repris sa place. Il se leva avec un sourire chaleureux.

« Il est temps de nous en aller. J'ai un avion à prendre. Je suis vraiment désolé d'avoir manqué votre mari. Transmettez-lui mes respects, s'il vous plaît, et toutes mes excuses si je l'ai contrarié hier. »

L'interprète traduisit, et elle les raccompagna à la porte. Dès qu'ils furent partis, elle alla chercher sa précieuse photo pour la remettre dans sa cachette.

Dans la voiture qui l'emmenait à l'aéroport, le Traqueur examina les clichés qu'il venait de prendre. Il n'avait pas en lui une once de cruauté, et ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il s'était résolu à tromper cette femme aux yeux verts qui avait jadis été si belle... Mais comment expliquer à une mère qu'on a l'intention de poursuivre et de tuer le monstre qu'est devenu son petit garçon adoré ?

Une vingtaine d'heures plus tard, il atterrissait à l'aéroport Allen

Accroupi dans l'étroit espace disponible sous le toit de la petite maison de Centreville, le Traqueur fixait l'écran. Ariel, à côté de lui, était devant son clavier comme un pianiste à son instrument avant le concert. Il était parfaitement sûr de lui ; grâce à l'équipement dont TOSA l'avait doté, le monde lui appartenait.

Ses doigts couraient sur les touches, des images apparaissaient et disparaissaient pendant qu'il parlait pour expliquer ce qu'il avait fait.

« Tout ce que le Troll met sur Internet part de là », dit-il.

Les images étaient celles de Google Earth mais il les avait, on ne savait comment, améliorées. Celui qui les regardait avait l'impression de plonger vers la terre comme Felix Baumgartner, le parachutiste de l'extrême. La péninsule Arabique et la Corne de l'Afrique emplissaient l'écran, puis semblaient se précipiter pour passer derrière vous tandis que la caméra poursuivait sa descente vertigineuse. Elle finit par s'arrêter et un toit apparut ; carré, gris clair. Il y avait apparemment une cour et un portail. Deux camionnettes stationnées dans cette cour.

« Le Prédicateur ne se trouve pas au Yémen comme vous l'aurez peut-être cru. Il est en Somalie. Ce que vous voyez, c'est Kismayo, sur la côte, à l'extrême sud du pays », expliqua Ariel.

Le Traqueur regardait, fasciné. Ils s'étaient tous trompés – la CIA, TOSA, le centre du Contre-terrorisme, en s'imaginant que leur gibier avait émigré du Pakistan au Yémen. Il y était sans doute allé, mais n'y était pas resté, pour chercher refuge non pas dans le sanctuaire de l'AQAP, l'al-Qaida dans la péninsule Arabique, mais auprès des fanatiques de l'AQHA : al-Qaida dans la Corne de l'Afrique, officiellement appelée al-Shabaab, qui contrôlait la moitié sud de la Somalie, l'un des territoires les plus sauvages du monde.

Il y avait matière à recherches. Pour ce qu'il en connaissait, la Somalie, en dehors de l'enclave sécurisée entourant la soi-disant capitale de Mogadiscio, était pratiquement livrée à l'anarchie depuis le meurtre de dix-huit Rangers dans la bataille connue sous le nom de Black Hawk Down, qui avait laissé une marque indélébile dans la mémoire des Américains.

Si la Somalie était connue, c'était pour les pirates qui avaient pendant dix ans arraisonné des bateaux le long de ses côtes et

rançonné les équipages pour les échanger avec leurs cargaisons contre des millions de dollars. Mais les pirates étaient au nord, du côté du Puntland, une vaste région désolée abritant des clans et des tribus qui formaient ce que l'explorateur Sir Richard Burton, à l'époque victorienne, avait décrit comme le peuple le plus sauvage de la planète.

Kismayo se trouvait très au sud, à plus de trois cents kilomètres de la frontière kenyane. La ville, qui avait abrité à l'époque coloniale un pôle commercial italien très actif, n'était plus qu'un amas de taudis grouillants de monde contrôlé par des djihadistes fanatiques, plus extrémistes que tous les autres.

« Quel est ce bâtiment ? demanda le Traqueur à Ariel. Tu le sais ?

– Non. Un entrepôt, un hangar... je n'en sais rien. Mais c'est de là que le Troll dirige sa bande de fanatiques. C'est là qu'il a son ordinateur.

– Sait-il que tu le sais ? »

Le jeune homme sourit calmement.

« Oh, non ! Il ne m'a pas repéré. Il dirige toujours sa bande. Il l'aurait mise en sommeil s'il savait que je l'observe. »

Le Traqueur redescendit du grenier par l'échelle, jusqu'au palier du premier étage. Il allait faire transférer toutes les informations à TOSA. Dans les jours prochains il enverrait un drone invisible survoler ce bâtiment en décrivant des cercles pour l'observer, écouter les moindres murmures qui s'en échappaient vers le cyberspace, enregistrer au détecteur de rayons infrarouges les corps humains présents à l'intérieur et leurs mouvements, photographier ceux qui entraient et sortaient. Tout cela serait transmis en temps réel aux écrans de la base aérienne de l'Air Force à Creech dans le Nevada, et à Tampa en Floride, puis à TOSA. D'ici là, il y avait largement de quoi faire avec ce qu'il avait rapporté d'Islamabad.

Le Traqueur examina pendant des heures la photo qu'il avait piratée chez Mrs Ali Shah. Il l'avait confiée au laboratoire qui en avait amélioré la qualité – le cliché était désormais d'une précision spectaculaire. En regardant les deux visages souriants, le Traqueur se demanda où ils étaient désormais. Celui de droite importait peu. C'était celui de gauche qu'il étudiait comme le général Montgomery

avait étudié, pendant la Deuxième Guerre mondiale, le visage de Rommel, le Renard du Désert, en essayant d'imaginer ce que celui-ci s'apprêtait à faire.

Le garçon, sur la photo, avait dix-sept ans. C'était avant qu'il se convertisse à l'islamisme et au djihad, avant le 11-Septembre, avant Quetta, avant qu'il quitte ses parents pour rejoindre les assassins de Lashkar-e-Taiba, la Brigade 313 et le clan Haqqani.

Les expériences, la haine, les meurtres dont il avait forcément été témoin, la dure vie des montagnes dans les zones tribales – tout cela avait certainement vieilli les traits du garçon qui riait sur la photo.

Le Traqueur envoya ensuite une photo du Prédicateur tel qu'on le voyait désormais, le visage masqué, ainsi que la moitié gauche de celle qu'il avait rapportée d'Islamabad, à une unité spéciale. Il y a au Service d'information de la justice criminelle de Clarksburg, en Virginie, un laboratoire du FBI où travaillent des spécialistes du vieillissement des visages.

Il leur demanda de lui fournir le portrait de Zulfiqar tel qu'il était après toutes ces années. Puis il alla trouver Gray Fox.

Le directeur de TOSA étudia les divers éléments d'un air approbateur. Ils avaient donc un nom. Ils auraient bientôt un visage. Ils avaient un pays, et peut-être une ville.

« Tu crois qu'il habite là, dans cet entrepôt de Kismayo ? demanda-t-il.

– J'en doute. Il est paranoïaque, il se veut insaisissable. Je suis prêt à parier qu'il loge ailleurs, enregistre ses sermons dans une chambre avec un caméscope devant un drap tendu en guise de décor sur lequel sont inscrits les versets du Coran que nous voyons à l'écran, et qu'il laisse ensuite son assistant – celui que nous appelons le Troll – les transmettre à Kismayo. Il n'est pas près de se laisser piéger.

– Que va-t-on faire, alors ?

– Il me faut un drone au-dessus du bâtiment, pratiquement en permanence. Un vol de reconnaissance pour photographier cet entrepôt et voir s'il y a dessus le nom d'une compagnie. Ce sera sans doute une perte de temps. Mais j'ai besoin de savoir qui est le propriétaire. »

Gray Fox regarda l'image prise de haute altitude. Elle était assez précise – mais la technologie militaire permettrait de compter chaque rivet du toit depuis une hauteur de quinze mille mètres.

« Je vais aller voir les types qui s'occupent des drones. Ils ont des installations au Kenya pour le sud, en Éthiopie pour l'ouest, et à Djibouti pour le nord, et la CIA a une unité très discrète dans l'enclave de Mogadiscio. Tu auras tes photos. Maintenant que tu as son visage, qu'il tient tant à cacher apparemment, tu vas le montrer à tout le monde ?

– Pas tout de suite. J'ai une autre idée.

– À toi de jouer, Traqueur. Fonce !

– Une dernière chose. Je pourrais demander moi-même, mais si j'ai le J-SOC derrière moi, ça ne sera pas inutile. La CIA ou quelqu'un d'autre a-t-il un agent secret dans le sud de la Somalie ? »

Une semaine après, il se passa quatre choses. Le Traqueur avait tué le temps en se plongeant dans l'histoire de la Somalie. Le pays avait jadis été français. Cette Somalie française du nord était désormais Djibouti, et toujours sous une forte influence française, avec une garnison de la Légion étrangère, et une importante base américaine dont le loyer était crucial pour l'économie. Dans le nord, par ailleurs, l'ancienne Somaliland britannique était devenue la Somaliland tout court, un pays tranquille et pacifique, voire démocratique mais, bizarrement, non reconnu en tant qu'État.

La plus grande partie du territoire était l'ancienne Somalie italienne confisquée après la Seconde Guerre mondiale, un temps administrée par les Britanniques avant qu'on lui accorde l'indépendance. Après quelques années de dictature classiques, l'élégante colonie dans laquelle les Italiens venaient passer leurs vacances était en proie à la guerre civile. Clans contre clans, tribus contre tribus, chefs de guerre contre chefs de guerre, tous se battaient pour le pouvoir. Finalement, découragé par l'océan de troubles et de problèmes qu'étaient Kismayo et Mogadiscio, le monde extérieur avait renoncé à les secourir.

On avait recommencé à parler de la Somalie, plus tard, lorsque, poussés par la misère, les pêcheurs du nord s'étaient faits pirates tandis que le sud basculait dans le fanatisme islamiste. Al-Shabaab n'était pas apparu comme une antenne mais comme un allié d'al-Qaida et avait conquis tout le sud. Mogadiscio n'était plus que la capitale fantoche d'un régime corrompu vivant de l'aide qu'il recevait,

mais dans une enclave dont la frontière était gardée par une armée hétéroclite de Kenyans, d'Éthiopiens, d'Ougandais et de Burundais.

Derrière un mur de fusils l'argent étranger se déversait sur un certain nombre de projets et des barbouzes de tout poil allaient et venaient en se faisant passer pour ce qu'elles n'étaient pas.

Pendant que le Traqueur lisait, appuyé sur ses coudes et la tête dans ses mains, ou examinait des images sur l'écran plasma de son bureau, un RQ-4 Global Hawk vint se positionner au-dessus de Kismayo. Il n'était pas armé car ce n'était pas nécessaire à sa mission. Il se distinguait par son altitude et sa capacité à rester très longtemps en l'air.

Il était parti de la base kenyane voisine, où quelques militaires américains et quelques techniciens étouffaient dans la chaleur tropicale, ravitaillés par voie aérienne et logés dans des préfabriqués comme une équipe de cinéma sur un tournage. Ils disposaient de quatre Global Hawk et deux avaient maintenant décollé.

L'un était déjà en l'air quand la nouvelle demande était arrivée. Il était chargé de surveiller la frontière entre la Somalie et le Kenya, ainsi que la zone côtière, pour prévenir les raids et les incursions. La nouvelle mission consistait à décrire des cercles au-dessus d'une ancienne zone commerciale de Kismayo et de surveiller un bâtiment. Comme les Hawk devaient se relayer, ils étaient tous les quatre opérationnels.

Le Global Hawk avait une autonomie exceptionnelle de trente-cinq heures. Étant proche de sa base, il pouvait tourner trente heures au-dessus de sa cible. À vingt mille mètres, soit presque deux fois l'altitude d'un avion de ligne, il pouvait inspecter jusqu'à soixante mille kilomètres carrés en une journée. Où ramener cette surface à six kilomètres carrés et zoomer en envoyant des images assez précises pour distinguer une épingle.

Le Hawk qui survolait Kismayo était équipé d'un radar à synthèse d'ouverture, d'un radar électro-optique et d'un radar à infrarouges pour la vision de jour et la vision nocturne, par temps clair comme par temps nuageux. Le Hawk pouvait aussi « écouter » la plus faible des transmissions par radio et « renifler » les changements de température provoqués par les corps humains et leurs déplacements. Toutes les données collectées partaient directement dans le Nevada en une nanoseconde.

La deuxième chose qui se produisit fut le retour des photos de Clarksburg. Les techniciens avaient remarqué que sur les images diffusées, l'étoffe du masque semblait se soulever légèrement sur le visage qu'il recouvrait. Ils en avaient conclu qu'il y avait peut-être là-dessous une épaisse barbe noire. Ils avaient donc proposé deux hypothèses, avec barbe ou sans barbe.

Ils avaient travaillé sur les rides qui barraient le front et sur celles qu'on voyait autour des yeux, si bien que le visage « actualisé » était nettement plus âgé. Et les traits plus durs. Il y avait de la cruauté dans la bouche et dans la mâchoire. Tout reste de douceur enfantine et toute allégresse avaient disparu.

Le Traqueur avait à peine fini d'examiner les nouvelles photos quand un message d'Ariel lui parvint.

« On dirait qu'il y a un deuxième ordinateur dans ce bâtiment, écrivait-il. Mais il n'émet pas de sermons. La personne qui opère dessus, et je pense que c'est le Troll, a accusé réception et remercié. Je ne sais pas de quoi. Mais quelqu'un communique par e-mails avec le bâtiment. »

Et Gray Fox revint. Avec une réponse absolument négative. Personne n'avait de « collaborateur » infiltré au sein d'al-Shabaab.

Le message semblait dire : « Si tu veux aller dans ce nid de serpents, vas-y tout seul. »

Chapitre six

Il aurait dû y penser quand il était à Islamabad et il s'en voulait pour cet oubli. Javad, la taupe de la CIA à l'ISI, lui avait dit que le jeune Zulfiqar Ali Shah avait disparu des écrans radars à partir de 2004, après s'être fondu dans Lashkar-e-Taiba, le groupe terroriste qui veut rattacher le Cachemire au Pakistan.

Depuis, plus rien. Mais plus rien sous ce nom. C'était seulement en regardant ce visage dans son bureau qu'une autre idée lui était venue. Il appela la CIA pour qu'on reprenne contact avec Javad et qu'on lui pose une seule question : l'un de leurs agents infiltrés dans les divers groupes terroristes opérant le long de la frontière avait-il entendu parler d'un terroriste aux yeux d'ambre clair ?

Il avait adressé la même question à Langley, mais en vain.

Il prit à nouveau une voiture de service, mais il portait cette fois un costume civil avec cravate. Depuis le 11-Septembre, l'ambassade britannique de Massachusetts Avenue avait été, elle aussi, dotée d'un lourd dispositif de protection. L'immeuble, grandiose, se trouve à côté de l'observatoire naval, résidence du vice-président des États-Unis, qui est lui aussi bien gardé.

L'accès à l'ambassade évite le portique à colonnade, et la façade rejoint une petite rue. La voiture du Traqueur s'arrêta devant la guérite qui commandait une barrière et il tendit son laissez-passer par la portière. Il s'ensuivit une brève conversation au téléphone. Le gardien fut autorisé à lever la barrière et la voiture put avancer jusqu'au petit parking. Les personnages de moindre importance se garent à l'extérieur et entrent à pied. L'espace est une denrée rare.

La porte était beaucoup moins impressionnante que l'entrée principale, qui n'était plus guère utilisée désormais pour des raisons de sécurité, et uniquement par l'ambassadeur et les visiteurs américains de haut rang. Une fois entré, le Traqueur se dirigea vers le guichet et tendit de nouveau, à la personne assise derrière la vitre, sa carte d'identité au nom d'un certain colonel James Jackson.

Il y eut un nouvel échange téléphonique, suivi d'une invitation à prendre un siège. Une porte s'ouvrit deux minutes plus tard et un

jeune homme apparut, manifestement situé au plus bas de cet ordre hiérarchique.

« Colonel Jackson ? »

Il était seul dans la salle d'attente. Le jeune homme, à son tour, examina sa carte. « Veuillez me suivre, monsieur. »

C'était, comme le Traqueur s'y attendait, au cinquième étage, celui de l'attaché d'ambassade à la Défense, là où les Américains de l'équipe de nettoyage n'entraient jamais.

Au cinquième, son guide conduisit le Traqueur le long d'un corridor et ils passèrent devant plusieurs plaques portant des noms avant d'arriver à une porte anonyme dotée d'un lecteur de carte à la place de la poignée. Il frappa et, sur un ordre lancé de l'intérieur, glissa la carte dans la fente de l'appareil, ouvrit la porte et, d'un geste, invita le Traqueur à entrer. Il ne le suivit pas mais referma la porte sans bruit derrière lui.

C'était une pièce assez élégante, dont les fenêtres, donnant sur la rue, avaient des vitres à l'épreuve des balles. Pas un bureau, mais manifestement pas, non plus, la « bulle » dans laquelle avaient lieu les rencontres de très haut niveau. Celle-ci se trouvait au centre du bâtiment, ses six facettes précédées d'un espace vide, et elle n'avait pas de fenêtres. La technique, consistant à diriger un rayon sur une vitre et à lire – grâce aux vibrations produites – ce qui se disait à l'intérieur, avait été utilisée à l'ambassade américaine de Moscou pendant la Guerre froide, obligeant à reconstruire entièrement l'immeuble.

L'homme qui se leva pour contourner son bureau en lui tendant la main portait lui aussi une cravate à rayures qui parut au Traqueur la marque d'une assez bonne université, bien qu'il ne fût pas assez connaisseur pour reconnaître les couleurs de Harrow.

« Colonel Jackson ? Soyez le bienvenu. C'est la première fois que nous nous rencontrons, je crois ? Konrad Armitage. Je me suis permis de commander du café. Comment l'aimez-vous ? »

Il aurait pu demander à l'une des jeunes et pulpeuses secrétaires qui travaillaient dans ses bureaux de le leur apporter, mais il avait choisi de le servir lui-même. Arrivé de Londres depuis peu, Konrad Armitage était chef de section du British Secret Intelligence Service, ou SIS.

Grâce à son prédécesseur, il savait parfaitement qui était l'homme

qui lui rendait visite, et se réjouissait de faire sa connaissance. Chacun avait conscience d'œuvrer pour le bien commun avec un intérêt mutuel dans la lutte contre un même ennemi.

« Alors, que puis-je faire pour vous ?

– Ce que j'ai à vous demander est spécial et tient en peu de mots. J'aurais pu passer par la voie habituelle, mais je me suis dit que nous aurions forcément à nous voir un jour ou l'autre, alors autant commencer par là.

– Très juste. Et cette demande ?

– L'un de vos services a-t-il un contact, ou mieux, un collaborateur infiltré au sein d'al-Shabaab en Somalie ?

– Ah... C'est spécial, en effet. Et ce n'est pas ma spécialité. Nous y avons un bureau, en effet, mais je vais devoir me renseigner. Ça concerne le Prédicateur, si je peux risquer une question ? »

Armitage n'était pas particulièrement clairvoyant. Il savait qui était le Traqueur et ce qu'il avait déjà fait. Les Britanniques venaient d'enregistrer un quatrième assassinat commis par un jeune fanatique inspiré par les sermons du Prédicateur sur Internet. Les Américains en étaient au septième, et leurs services respectifs savaient que leurs gouvernements voulaient en finir avec cet individu.

« Ça se pourrait bien, répondit le Traqueur.

– Eh bien, c'est parfait. Comme vous le savez, nous sommes présents à Mogadiscio, de même que vos amis de Langley. Mais si nos agents ont quelqu'un dans ces territoires, je serais surpris qu'ils n'aient pas proposé une opération conjointe. Je vais interroger dès ce matin le bureau de Londres. »

La réponse ne prit que deux jours mais fut la même que celle de la CIA. Et Armitage avait raison : si l'un des deux pays avait une source en Somalie, il aurait été plus qu'utile de partager les coûts, et les résultats.

La réponse de Javad – de l'intérieur de l'ISI – se révéla beaucoup plus intéressante. L'un de ceux auxquels il communiquait les informations obtenues en faisant mine d'espionner les Américains était en contact avec le fameux Special Wing, qui « couvrait » dans tous les sens du terme la myriade de groupes se réclamant du djihad et de l'action violente qui sévissaient le long de la frontière depuis le Cachemire jusqu'à Quetta.

Il eut été beaucoup trop risqué, pour Javad, de poser directement

des questions ; cela aurait pu mettre à mal sa couverture et révéler qui étaient ses véritables employeurs. Mais son travail pour l'ISI consistait, entre autres, à fréquenter des Américains. Il prétendit qu'il avait surpris une conversation entre diplomates à l'occasion d'un cocktail. Intrigué, l'officier du Special Wing consulta la base de données et Javad, qui se tenait debout derrière lui, nota la référence du dossier.

Après l'avoir refermé, l'officier S Wing ordonna qu'on dise aux Américains qu'il n'y avait pas trace d'un tel individu. Plus tard ce même soir, Javad alla consulter le dossier en question.

Il y avait bien une trace, mais vieille de plusieurs années. Elle avait pour source un agent de l'ISI infiltré dans la Brigade 313, composée de fanatiques et d'assassins. Il y était question de l'arrivée récente d'un fanatique venant de Lashkar-e-Taïba qui trouvait que les raids contre le Cachemire n'étaient pas assez violents. Cette jeune recrue parlait l'arabe et le pachtoun ainsi que l'urdu, ce qui avait facilité son admission dans la brigade. La 313 comptait principalement des Arabes et coopérait activement avec le clan Haqqani, qui parlait pachtoun. La note ajoutait qu'ainsi l'homme se rendait utile, mais qu'il lui restait à faire ses preuves au combat. Il avait des yeux couleur d'ambre clair et se donnait l'allure du prédicateur islamiste Abou Azzam.

Il avait disparu depuis une dizaine d'années, avait rallié un autre groupe de terroristes et avait changé de nom.

Le Centre américain du contre-terrorisme disposait d'une riche base de données sur le djihad et les groupes de terroristes, et en cliquant sur le nom d'Abou Azzam on déclenchait une avalanche d'informations.

Il y avait à l'époque de l'occupation soviétique en Afghanistan sept grands chefs de guerre parmi lesquels les moudjahidin, applaudis et soutenus par l'Ouest en tant que « patriotes », « partisans » et « combattants de la liberté ». C'était à eux et à eux seuls qu'allaient les énormes quantités d'argent et d'armes déversées dans les montagnes d'Afghanistan pour lutter contre les Russes. Mais sitôt le dernier char soviétique reparti en Russie, deux de ces chefs étaient redevenus les tueurs sans pitié qu'ils avaient toujours été. L'un se nommait Gulbuddin Hekmatyar et l'autre Jalaluddin Haqqani.

Haqqani était un chef de guerre qui régnait en maître sur sa province natale de Paktia. Quand les talibans prirent le pouvoir et écartèrent les chefs de guerre, il changea de camp et devint

commandant des forces talibanes.

Après avoir été vaincu par les Américains et l'Alliance du Nord, il alla s'installer au Waziristan, de l'autre côté de la frontière du Pakistan, où il fonda le réseau Haqqani, autrement dit les talibans pakistanais.

Ce réseau devint la plaque tournante par où passaient les projets d'attentats terroristes contre les États-Unis, les forces de l'ONU et le gouvernement de Pervez Musharraf qui avait fait alliance avec les États-Unis. Il attira les éléments d'al-Qaïda qui n'étaient pas morts ou emprisonnés, et tous les djihadistes fanatiques. L'un de ceux-là était Ilyas Kashmiri, lequel amena avec lui cette Brigade 313 qui faisait partie de l'Armée de l'ombre.

De ces informations, le Traqueur déduisit que le fanatique et ambitieux Zulfiqar Ali Shah, qui se faisait désormais appeler Abou Azzam, était parmi eux.

Ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'était que cet Abou Azzam, tout en évitant de risquer sa vie dans des raids en Afghanistan, avait développé un goût du meurtre et qu'il était désormais l'exécuteur le plus zélé de la Brigade 313.

L'un après l'autre, les leaders de Haqqani, des talibans, d'al-Qaïda et de la Brigade 313 étaient identifiés par les Américains grâce à des renseignements obtenus sur place, et devenaient des cibles pour des tirs de drones. Dans les montagnes qui leur servaient de refuge, ils ne craignaient pas les attaques terrestres qui avaient coûté tant de vies humaines au Pakistan, mais il ne pouvaient échapper longtemps aux avions sans pilote invisibles et silencieux qui patrouillaient inlassablement au-dessus de leurs têtes pour surveiller, écouter, photographier... et frapper.

Les dites « Cibles de Haute Valeur » étaient pulvérisées, remplacées par d'autres qui étaient pulvérisées à leur tour jusqu'à ce que la fonction de commandement équivale à une condamnation à mort.

Mais les liens anciens avec le Special Wing de l'ISI pakistanaise n'avaient jamais disparu. L'ISI était à l'origine de la fondation des talibans et n'avait pas perdu de vue sa prédiction initiale ; les Yankees ont les pendules mais les Afghans ont le temps. Un jour, prévoyaient-ils, les Américains feront leurs bagages et s'en iront. Les talibans pourraient bien reprendre le Pakistan, et le Pakistan ne voulait pas avoir deux ennemis, l'Inde et l'Afghanistan, à ses frontières. Un seul

suffisait et ce serait l'Inde.

Il y avait encore un chapitre dans la masse de données que le Traqueur avait reçues en avalanche. La Brigade 313 avec ses chefs, dont Kashmiri, avait été pulvérisée mais remplacée par des Khorassans encore plus sadiques et fanatiques, et Abou Azzam en était au cœur.

Les Khorassans n'étaient pas plus de deux cent cinquante extrémistes, majoritairement arabes et ouzbeks, avec pour ennemis les natifs du pays qui vendaient du renseignement aux agents payés par les États-Unis, en particulier sur l'entourage des cibles les plus recherchées. Les Khorassans n'étaient pas doués pour collecter leurs propres informations mais savaient comme personne susciter et entretenir la terreur par la torture publique.

Chaque fois qu'un drone lanceur de missiles détruisait une maison abritant un chef terroriste, les Khorassans venaient enlever un groupe d'habitants qu'ils soumettaient à ce qu'ils appelaient le « tribunal », précédé par un interrogatoire très poussé avec décharges électriques, usage de la perceuse électrique et brûlures au fer rouge. Le tribunal était présidé par un imam ou un mollah, souvent autoproclamé. Les aveux étaient presque toujours garantis et les sentences autres que la mort, exceptionnelles.

La méthode habituelle d'exécution était l'égorgement. Il existe une procédure miséricordieuse consistant à planter par le côté un couteau dont la lame doit être aussi tranchante qu'un rasoir. Un coup rapide vers l'extérieur permet de trancher la veine jugulaire, la carotide, la trachée et l'œsophage, ce qui entraîne une mort instantanée.

Mais on ne tue pas ainsi une chèvre, car il faut un maximum de sang pour attendrir la viande. On lui tranche la gorge en donnant, de l'avant vers l'arrière, un coup de couteau accompagné d'un mouvement de scie. Quand on veut faire souffrir le prisonnier blanc et montrer le mépris dans lequel on le tient, c'est cette méthode qu'on utilise.

Après avoir prononcé la sentence, le religieux qui présidait le tribunal assistait à son exécution. Abou Azzam était l'un de ceux-là.

Il y avait un autre chapitre dans le dossier. Vers l'année 2009, un prédicateur itinérant s'était mis à prêcher dans les mosquées des montagnes du Nord et du Sud-Waziristan. On ne donnait pas de nom ; le dossier indiquait simplement qu'il parlait l'urdu, l'arabe et le pachtoun et que c'était un orateur puissant, capable de soulever ses

auditoires jusqu'aux sommets de l'extase religieuse. Puis, vers 2010, il disparut. On n'avait plus entendu parler de lui au Pakistan.

Les deux hommes assis dans un coin du bar de Washington, Le Mandarin oriental, n'attiraient pas l'attention. Il n'y avait aucune raison pour cela. Ils avaient tous deux autour de quarante-cinq ans, portaient des complets foncés et des cravates sans originalité. Ils paraissaient minces et musclés, militaires en fait, avec dans leur allure ce on-ne-sait-quoi d'indéfinissable qui dit « a combattu ».

L'un d'eux était le Traqueur. L'autre s'était présenté sous le nom de Simon Jordan. Il n'aimait pas rencontrer des gens qui lui étaient totalement inconnus à l'intérieur de l'ambassade quand il pouvait le faire dehors. D'où ce face-à-face dans un bar discret.

Là-bas dans son pays, son vrai prénom était Shimon, son nom de famille, tout autre. C'était le chef de la station du Mossad à l'ambassade d'Israël.

Le Traqueur lui fit la même demande qu'à Konrad Armitage, et il obtint à peu près la même réponse. Simon Jordan savait très bien lui aussi qui était le Traqueur, ce que TOSA faisait réellement et, en tant qu'Israélien, il était en accord avec l'homme comme avec ses activités. Mais il n'avait pas le début d'une réponse à lui offrir.

« Évidemment, il y a quelqu'un, au pays, qui couvre cette partie du monde, mais il va falloir que je lui pose la question. Vous êtes pressé, je suppose ?

– Je suis américain. Ne le sommes-nous pas toujours ? »

Jordan éclata d'un rire sincère. Il aimait bien cette façon de se moquer de soi-même. En bon Israélien.

« Je vais donc poser la question immédiatement et demander une réponse immédiate. »

Montrant la carte au nom de Jackson que le Traqueur lui avait remise : « Je suppose que c'est un numéro de téléphone sécurisé ?

– Tout à fait.

– Je l'utiliserai donc. Et sur l'une de nos lignes sécurisées. »

Il savait parfaitement que les Américains écoutaient tout ce qui sortait de l'ambassade israélienne, mais entre alliés, la courtoisie est de mise.

Ils prirent congé. Une voiture attendait l'Israélien, son chauffeur au

volant. Il le prendrait à la porte. L'homme se gardait de toute ostentation mais il était « déclaré », ce qui signifiait qu'on pouvait le reconnaître, et conduire soi-même ou prendre des taxis n'était pas le meilleur moyen de se prémunir contre un enlèvement. Mieux valait avoir comme chauffeur un ancien des commandos israéliens sur le Golan, et un Uzi sur la banquette arrière. D'autant qu'il n'aimait guère, non plus, subir de multiples contrôles en entrant par une porte de service comme un « non déclaré ».

Le Traqueur, entre autres habitudes qui provoquaient chez les officiels un haussement de sourcils étonné ou désapprobateur, évitait les voitures avec chauffeur chaque fois qu'il le pouvait. Il n'aimait pas non plus passer des heures dans les embouteillages entre le centre-ville de Washington DC et son bureau dans la forêt. Il se servait donc d'une moto, avec casque et visière sous le siège arrière. Mais ce n'était pas un fauteuil roulant. C'était une Honda Fireblade, un engin avec lequel on ne se disputait pas la route.

Ayant lu le dossier transmis par Javad, le Traqueur était convaincu, même s'il ne le savait pas avec certitude, qu'Abou Azzam avait fui la zone de montagnes trop dangereuse de la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan pour le Yémen qui passait pour un pays plus sûr.

En 2008, l'AQAP, ou al-Qaida dans la péninsule Arabique, était née depuis peu mais comptait parmi ses leaders un Yéménite élevé en Amérique du nom d'Anwar al-Awlaki, parlant couramment l'anglais avec un accent américain. Il était en train de devenir un prédicateur brillant et très efficace auprès des nombreux jeunes de la diaspora en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Il prenait sous son aile les nouveaux arrivants pakistanais de langue anglaise.

Al-Awlaki était né de parents yéménites au Nouveau-Mexique où son père faisait des études d'agriculture. Élevé pratiquement comme un jeune Américain, il était venu au Yémen pour la première fois en 1978, à l'âge de sept ans. Il y avait achevé ses études secondaires avant de retourner aux États-Unis pour entrer à l'université, d'abord dans le Colorado puis à San Diego. En 1993, âgé de vingt-deux ans, il s'était rendu en Afghanistan où, semble-t-il, il s'était converti à l'islamisme.

Comme la plupart des terroristes du djihad, il n'avait pas fait d'études coraniques et se bornait à suivre la propagande la plus extrémiste. Mais, de retour aux États-Unis, il avait réussi à devenir l'imam en résidence de la mosquée Rabat à San Diego, et d'une autre mosquée à Falls Church en Virginie. Menacé d'arrestation pour usage de faux passeport, il s'était enfui en Grande-Bretagne.

Là, il avait multiplié les tournées et les prises de parole. Puis il y avait eu le 11-Septembre, et l'Occident s'était enfin réveillé. Le filet se resserrant autour de lui, al-Awlaki était reparti au Yémen. Il avait été arrêté et brièvement emprisonné pour enlèvement et actes de terrorisme, puis relâché à la suite des pressions exercées par son influente tribu. Et en 2008, il découvrait sa voie en tant que prédicateur enflammé faisant d'Internet son pupitre.

Et il réussissait. Plusieurs assassinats furent commis par des « ultras » qui s'étaient convertis en écoutant les prêches dans lesquels il lançait des appels au meurtre et à la destruction. En outre, il faisait équipe avec un fabricant de bombes saoudien de grand talent appelé Ibrahim al-Asiri. C'était al-Awlaki lui-même qui avait persuadé le jeune Nigérian Abdulmutallab de donner sa vie en commettant un attentat-suicide contre un avion de ligne au-dessus de Detroit, et c'était Asiri qui avait fabriqué la charge explosive indétectable dissimulée dans ses sous-vêtements. Seul un dysfonctionnement avait sauvé l'avion – mais pas les parties génitales du Nigérian.

Tandis que les sermons d'al-Awlaki devenaient de plus en plus efficaces sur YouTube – ils faisaient régulièrement l'objet de cent cinquante mille chargements – Asiri se montrait de plus en plus habile dans sa spécialité. Ils entrèrent d'ailleurs tous deux dans la Kill List en avril 2010. Al-Awlaki avait alors été rejoint par son disciple secret et effacé du Pakistan.

Deux tentatives pour localiser al-Awlaki et l'éliminer eurent lieu. L'une impliquait l'armée yéménite, qui le laissa s'enfuir après avoir encerclé son village ; l'autre vit un missile américain lancé par un drone détruire la maison dans laquelle il était censé se trouver – mais il n'y était déjà plus.

La justice le rattrapa finalement sur une piste désertique du Nord-Yémen le 30 septembre 2011. Il avait séjourné dans le village de Khashef, identifié par un jeune acolyte payé en dollars pour ses services. Dans les heures qui suivirent, un Predator parti d'une rampe

de lancement secrète du désert saoudien vint tourner sans bruit au-dessus de lui.

Dans le Nevada, on surveillait les trois Land Cruiser Toyota – véhicules favoris d'al-Qaida – stationnés sur la place du village, mais l'autorisation de tir fut refusée en raison de la présence de femmes et d'enfants à proximité. À l'aube du 30 septembre, on vit al-Awlaki grimper dans le véhicule de tête. Les caméras étaient si performantes que son visage emplît l'écran plasma tout entier sur la base de l'Air Force à Creech.

Deux Land Cruiser démarrèrent, mais le troisième avait apparemment un problème. Son capot était relevé et quelqu'un se penchait sur le moteur. À l'insu des guetteurs, trois hommes attendaient pour monter à bord de ce véhicule, et les États-Unis auraient voulu les avoir tous.

Il y avait parmi eux Asiri, l'artificier. Et Fahd al-Quso, chef-adjoint d'al-Awlaki à l'AQAP. Il avait pris part au massacre de dix-sept soldats américains à bord du destroyer *Cole* dans le port d'Aden en mai 2000. Il serait tué par un autre tir de missile à partir d'un drone en mai 2012.

Le troisième n'était pas connu des Américains. Il ne leva jamais la tête, il portait un foulard et personne ne vit qu'il avait des yeux couleur d'ambre clair.

Les deux véhicules de tête soulevaient un nuage de poussière le long de la piste en s'enfonçant dans la province de Jawf mais comme ils restaient distants l'un de l'autre les guetteurs du Nevada ne savaient lequel frapper. Puis ils s'arrêtèrent pour le petit déjeuner et se garèrent côte à côte. On voyait huit silhouettes regroupées autour : les deux chauffeurs et quatre gardes du corps. Les autres étaient des citoyens américains : al-Awlaki lui-même, et Samir Khan, rédacteur en chef du magazine djihadiste en langue anglaise *Inspire* sur Internet.

L'équipe de guetteurs de Creech prévint ses supérieurs de ce qu'elle avait dans son viseur. Une voix, depuis Washington, répondit dans un murmure : « Tirez. » C'était la voix de l'une des patronnes du J-SOC, maman d'une nichée de champions de base-ball en herbe, qui s'apprêtait à conduire ses petits à l'entraînement.

On pressa la détente dans le Nevada. Au-dessus du Nord-Yémen, à vingt mille mètres d'altitude dans un magnifique lever de soleil, deux missiles Hellfire se détachèrent du Predator, reniflèrent comme des

chiens de chasse le signal de l'ogive et piquèrent sur le désert. Douze secondes plus tard, deux Land Cruisers et huit hommes partaient en fumée.

Au cours des six mois qui suivirent, le J-SOC eut amplement la preuve qu'Asiri, qui n'avait encore que trente ans, avait continué à fabriquer des bombes et qu'elles étaient de plus en plus perfectionnées. Il commençait à expérimenter l'implantation de charges explosives à l'intérieur du corps humain, là où aucun scanner ne pourrait les détecter.

Il envoya son petit frère assassiner le prince Mohammed ben Nayef, directeur du contre-terrorisme saoudien. Le jeune homme le piégea en disant qu'il avait renoncé à toute activité terroriste, souhaitait rentrer dans son pays, détenait beaucoup d'informations et sollicitait un entretien. Le prince le lui accorda.

En entrant dans la pièce, le jeune visiteur explosa. Le prince eut de la chance : le souffle le repoussa vers la porte par laquelle il entra à cet instant et il n'écopa que de contusions et de blessures légères.

Asiri le Jeune avait une charge explosive puissante dans l'anus. Le détonateur était relié à un téléphone portable de l'autre côté de la frontière. C'était son propre frère qui avait conçu et réalisé ce dispositif.

Et le défunt al-Awlaki avait un successeur. Un homme qu'on connaissait seulement comme le Prédicateur s'était mis à diffuser des sermons sur Internet. Tout aussi violents, tout aussi haineux, tout aussi dangereux. Le président du Yémen, falot et inefficace, fut emporté par le Printemps arabe. Un homme nouveau prit sa place. Plus jeune, plus dynamique, et mieux préparé à collaborer avec les États-Unis en échange d'une aide substantielle au développement de son pays.

On améliora la couverture du Yémen par les drones. Les agents payés par les États-Unis commencèrent à proliférer. On lança l'armée contre les leaders d'AQAP. Al-Quso fut éliminé. Mais on pensait toujours que le Prédicateur, quel que soit l'homme qui se cachait sous son masque, était installé au Yémen. Jusqu'au jour où le Traqueur, grâce à un jeune geek reclus dans un grenier de Centreville, en apprit plus que tout le monde.

Au moment où le Traqueur refermait le dossier sur la vie et la mort

d'al-Awlaki, il reçut un rapport de ceux que Gray Fox appelait simplement « les types des drones ». Pour cette opération, le J-SOC n'utilisait pas le site de la CIA dans le Nevada mais sa propre unité de lancement sur la base de l'Air Force située près de Fayetteville en Caroline du Nord

Le rapport était succinct et très précis. On avait observé la venue de camions à l'entrepôt/cible de Kismayo. Ils arrivaient, ils étaient camouflés et repartaient. Ils arrivaient chargés et repartaient à vide. Leur chargement était visible – apparemment des fruits et des légumes. Point final.

Le Traqueur se retourna pour regarder le portrait du Prédicateur sur son mur. Pourquoi diable as-tu besoin de fruits et de légumes ? se demanda-t-il.

Il s'étira, se leva et sortit dans la chaleur estivale. Indifférent aux sourires des gens qui traînaient dans le parking, il prit la Fireblade, coiffa son casque, abaissa la visière, démarra et franchit le portail. Une fois sur l'autoroute il prit vers le sud en direction de DC, puis la route de Centreville.

Je veux que tu vérifies quelque chose pour moi, dit-il à Ariel, en s'accroupissant à côté de lui dans la pénombre du grenier. « Quelqu'un achète des fruits et des légumes à Kismayo. Peux-tu savoir d'où ils viennent et où ils vont ? »

Il aurait pu faire appel à d'autres personnes travaillant sur des ordinateurs, mais dans ce vaste complexe d'espionnage militaro-industriel peuplé de bavards et de rivaux, Ariel offrait deux avantages qui n'avaient pas de prix : il ne rendait compte de ce qu'il faisait qu'à une seule personne et il ne parlait jamais à quiconque. La carte de la Somalie apparut à l'écran.

« Ce n'est pas du tout désert, dit-il. C'est une région riche en forêts et en plantations d'arbres le long des rives de la basse vallée du Juba. Regardez, on voit les fermes. »

Le Traqueur étudia le patchwork de vergers et de plantations qui formaient une traînée verte sur l'ocre uniforme du désert. La seule zone fertile du pays, le garde-manger du sud. Si les fruits et les légumes provenaient de ces cultures pour être transportés à Kismayo, où allaient-ils ensuite ? Vers le marché local ou celui de l'exportation ?

« Va à Kismayo, dans la zone portuaire. »

Comme tout le reste, le port offrait un spectacle de destruction. Il

avait été jadis débordant d'activité, mais le quai était désormais brisé à une dizaine d'endroits, les anciens mâts de chargement penchaient sur leur socle, hors d'usage. Il se pouvait qu'un cargo accoste de temps à autre. Mais il n'y avait rien pour le décharger. Que pouvait bien importer – et payer – le mini-État en faillite d'al-Shabaab ? À moins que les camions ne viennent chercher quelque chose ? Des fruits et des légumes ? Peut-être. Mais destinés à qui ? Et pour quoi ?

« Cherche du côté des commerces, Ariel. Vois s'il y a des compagnies qui achètent ou vendent à Kismayo. Quelqu'un qui achète des fruits et des légumes de la basse vallée du Juba. Et dans ce cas, de qui s'agit-il ? Peut-être des propriétaires de l'entrepôt ? »

Il le laissa chercher et retourna à TOSA.

Dans les faubourgs les plus au nord de Tel-Aviv, à l'écart de la route qui va à Herzliya, et dans une rue tranquille juste sous un marché de produits alimentaires, se trouve un grand et banal immeuble de bureaux que les habitants appellent simplement le Bureau. C'est le quartier général du Mossad. Trois jours après la rencontre entre le Traqueur et Simon Jordan au Mandarin oriental, trois hommes portant des chemisettes sans cravate se retrouvèrent dans le bureau du directeur. Cette pièce avait vu un certain nombre de rencontres importantes.

C'était là qu'à l'automne 1972 après le massacre des athlètes israéliens pendant les Jeux olympiques de Munich, Zvi Zamir avait donné l'ordre à ses *kidonim* (baïonnette en hébreu) de trouver et de tuer les fanatiques de Septembre Noir. Même chose pour la décision de Golda Meir de lancer l'opération *Raisins de la colère*. Quarante ans après, la pièce était toujours d'aspect aussi miteux.

Les hommes étaient d'âge et de grade différents, mais n'utilisaient que leurs prénoms. Le plus âgé se trouvait là depuis vingt ans et n'avait besoin que des doigts d'une seule main pour dire le nombre de fois où il avait entendu des noms de famille. Le directeur aux cheveux grisonnants se nommait Uri, le chef des opérations, David, et le benjamin, chargé de l'Afrique du Nord, Benny.

« Les Américains demandent notre aide, dit Uri.

– Voilà qui me surprend, marmonna David.

– Apparemment, ils ont déniché le Prédicateur. »

Il n'avait pas besoin d'expliquer plus avant. Le terrorisme islamiste a diverses cibles sur lesquelles exercer sa violence et Israël arrive largement en tête, avec les États-Unis. Tous les présents connaissaient les cinquante organisations les plus importantes à travers le monde, même si le Hamas au sud, le Hezbollah au nord et les brigands d'al-Qods en Iran à l'est jouaient des coudes pour la première place dans la file d'attente. Les sermons du Prédicateur avaient beau cibler l'Amérique et la Grande-Bretagne, ils savaient qui il était.

« Il semble être en Somalie, réfugié avec al-Shabaab. Leur demande est très simple : avons-nous quelqu'un en Somalie du Sud ? »

Les deux hommes les plus âgés se tournèrent vers Benny. Il était plus jeune qu'eux, ancien membre du commando d'élite Sayeret Matkal, et il parlait si bien arabe qu'il avait pu passer la frontière sans se faire repérer, tout cela faisant de lui un *mistaravim*, un as du contre-espionnage israélien.

« Alors, Benny, avons-nous quelqu'un ? » demanda doucement David. Ils savaient tous ce qui allait suivre, et les patrons du renseignement détestent prêter l'un de leurs hommes pour rendre service à une organisation étrangère.

« Oui, nous avons un agent. Un seul. Il est infiltré au port de Kismayo.

– Comment communiquez-vous avec lui ? demanda le directeur.

– Avec d'extrêmes difficultés, répondit Benny. Et ça prend du temps. On ne peut pas envoyer simplement un message. Il ne peut pas envoyer une carte postale. Même les e-mails risquent d'être surveillés. Il y a maintenant des apprentis poseurs de bombes, là-bas. Ils ont fait des études en Occident. Ils sont à la pointe de la technologie. Pourquoi cette question ?

– Si les Yankees veulent l'utiliser, il faudra, pour nous, communiquer plus vite. Avec un émetteur-récepteur miniaturisé, répondit David. Ça leur coûtera un maximum.

– Oh, ça leur coûtera ce que ça leur coûtera, dit le directeur, vous pouvez me faire confiance pour ça. Je vais leur dire “peut-être”, et on discutera du prix. »

Il ne parlait pas d'argent. Il parlait d'aide et d'assistance de bien d'autres façons – le programme du nucléaire iranien, la mise à disposition d'équipements de haute technologie. Il aurait une liste de courses bien fournie.

« Il a un nom, cet agent ? demanda David.

– Opal, répondit Benny. L’agent Opal. Il travaille dans un bureau au port de pêche. »

Gray Fox ne voulait pas perdre de temps.

« Vous avez pris contact avec les Israéliens, dit-il.

– Exact. Ils sont revenus sur leur position ?

– Et comment... Ils ont un homme. Bien implanté dans le territoire. Il se trouve que c’est à Kismayo. Ils sont prêts à donner un coup de main mais ils ont des demandes exorbitantes. Vous connaissez les Israéliens. Ils ne donneraient pas une pincée de sable du Néguev.

– Ils sont d’accord pour discuter du prix ?

– Oui, dit Gray Fox, mais pas à notre niveau. Nous ne sommes pas assez gradés. Leur patron à l’ambassade est allé trouver directement le commandant du J-SOC. »

Il parlait de l’amiral McRaven.

« On ne l’a pas envoyé bouler ?

– Eh bien non, aussi stupéfiant qu’il y paraisse. Demande acceptée. Vous avez le feu vert. Prenez contact avec leur chef de station. Vous le connaissez ?

– Oui. Vaguement.

– Eh bien, vous pouvez foncer. Dites-leur ce que vous voulez et ils tâcheront de vous le procurer. »

De retour à son bureau, il trouva un message d’Ariel.

« Il y a apparemment un acheteur de fruits, de légumes et d’épices de Somalie. Une compagnie du nom de Masala Pickles. Elle produit des chutneys et des pickles comme ceux que les Anglais mettent dans leur curry. Mis en bocaux ou congelés dans un atelier de Kismayo avant d’être expédiés vers l’usine principale. »

Le Traqueur l’appela. Une personne qui les aurait écoutés aurait entendu un échange anodin et sans intérêt, aussi il ne prit pas la peine de le coder.

« J’ai bien reçu ton message, Ariel. Parfait. Un détail, toutefois. Où se trouve cette usine ?

– Ah, excusez-moi, colonel. C’est à Karachi. »

Karachi. Au Pakistan. Bien sûr.

Chapitre sept

Un bimoteur à hélice Beech King Air décolla au lever du jour de l'aérodrome militaire Sde Dov, au nord de Tel-Aviv, mit le cap au sud-est et entama son ascension. Il survola Beersheva, traversa la zone aérienne interdite de vol au-dessus du complexe nucléaire de Dimona et sortit de l'espace aérien d'Israël au sud d'Eilat.

Sa carlingue était d'une blancheur de neige avec les mots « Nations unies » à l'arrière et sur l'empennage de la queue se détachait en grosses lettres le sigle du Programme alimentaire mondial. Celui qui se serait donné la peine de vérifier aurait découvert que l'appareil appartenait à une société écran basée à Grand Cayman et qu'il était loué par ce programme avec un bail de longue durée.

Autant dire, n'importe quoi. L'avion appartenait en fait à la division Metsada (Opérations spéciales) du Mossad et il était logé dans le hangar de Sde Dov qui avait abrité jadis le Spitfire noir d'Ezer Weizman, fondateur de l'Air Force Israélienne.

Parvenu au golfe d'Akaba, le King Air poursuivit son vol entre les blocs continentaux d'Arabie Saoudite à l'est et de l'Égypte/Soudan à l'ouest. Il se maintint dans l'espace aérien international le long de la mer Rouge jusqu'à croiser la côte de Somalie britannique puis survoler la Somalie. Aucun de ces pays ne disposait d'une capacité d'interception.

L'avion blanc croisa une nouvelle fois la côte de Somalie avec le survol de l'océan Indien au nord de Mogadiscio et modifia son cap au sud-ouest pour voler parallèlement à la côte à petite distance du rivage. N'importe quel observateur aurait pensé qu'il venait de la base d'ONG voisine en voyant qu'il n'avait pas de réservoirs de carburant extérieurs. L'observateur en question n'aurait pas vu qu'à l'intérieur, une grande partie de l'espace était occupée par deux énormes réservoirs d'appoint.

Au sud de Mogadiscio, le caméraman mit son matériel sous tension et commença à filmer après Marka. Il obtint d'excellentes images de la plage qui courait de Marka jusqu'à un point situé à quatre-vingts kilomètres au nord de Kismayo, soit au total une bande de plus de

trois cents kilomètres de rivage sablonneux.

Puis le caméraman débrancha son matériel et le King Air refit le même vol en sens inverse, en utilisant ses réservoirs de secours pour revenir en Israël. Après douze heures de vol il ne fit que passer à l'aéroport d'Eilat où il refit le plein de carburant avant de repartir pour Sde Dov. Un motard vint chercher le contenu de la caméra pour le livrer au laboratoire d'analyse photographique du Mossad.

Ce que Benny voulait, et qu'il obtint, était un point de rendez-vous clairement repéré le long de la côte, où il pourrait rencontrer l'agent Opal pour lui communiquer les instructions et lui remettre l'équipement nécessaire. Cet endroit devait être facile à identifier par quelqu'un circulant sur la route ou arrivant par mer à bord d'un Zodiac rapide.

Dès qu'il eut cet endroit, il prépara un message pour Opal.

Warden Doherty s'efforçait de diriger un centre pénitentiaire irréprochable et il y avait bien sûr une chapelle. Mais il ne voulait pas que sa fille s'y marie. Comme il tenait, en tant que père de la mariée, à lui offrir une journée inoubliable, il fut décidé que la cérémonie aurait lieu en l'église catholique Saint-François-Xavier et la réception qui suivrait, en ville, à l'hôtel Clarendon.

Le jour et l'heure de ce mariage ayant été annoncés dans la chronique mondaine de *Phoenix Republic*, on ne fut pas surpris de voir à la sortie de l'église une foule dans laquelle se mêlaient les curieux et les amis désireux de féliciter l'heureux couple.

Nul ne prêta attention au jeune homme au teint basané et au regard lointain, vêtu d'une longue gandourah blanche. Pas jusqu'au moment où il se précipita à travers la foule des badauds vers le père de la mariée, avec quelque chose à la main comme pour lui faire un cadeau. Ce n'était pas un cadeau mais un Colt .45. Il tira quatre fois sur Warden Doherty, qui fut rejeté en arrière par la violence des quatre impacts, et s'écroula sur place.

Il y eut, comme toujours, lorsque l'horreur survient à l'improviste, deux longues secondes d'un silence sidéré. Puis les réactions. Les cris, les hurlements et dans ce cas d'autres coups de feu quand deux policiers de Phoenix en service ce jour-là dégainèrent et tirèrent sur l'assaillant qui s'écroula à son tour. Et le chaos se déclencha : d'autres

personnes se jetant à terre dans la bousculade qui suivit, les cris hystériques de Mrs Doherty, la mariée en pleurs qu'on emmenait à l'écart, les sirènes des véhicules de police et des ambulances, les gens courant dans tous les sens...

Puis le « système » reprit le dessus. Les policiers de l'unité de scènes de crime délimitèrent un périmètre, les agents qui avaient tiré rengainèrent leur arme, ils recouvrirent le meurtrier d'un sac de polyéthylène et on procéda à son identification. La radio et la télévision, dans leurs journaux, informèrent le pays tout entier qu'un nouvel attentat avait eu lieu. Et l'ordinateur portable de l'assassin, retrouvé dans son studio au-dessus du garage où il travaillait, dégorga une longue liste de sermons du Prédicateur.

L'unité cinématographique de l'armée américaine a pour nom TRADOC (Training and Doctrine Command) et elle est basée à Fort Eustis en Virginie. Elle produit normalement des films et des documentaires destinés à expliquer et à vanter tous les aspects du travail de l'armée dans ses multiples fonctions. Aussi le commandant accepta-t-il sans hésitation la demande de rendez-vous d'un certain colonel Jamie Jackson, en service au quartier général du J-SOC sur la base de l'Air Force voisine de Tampa en Floride.

Le Traqueur ne vit aucune raison de révéler, même entre militaires, qu'il était en réalité le colonel Kit Carson, venait de TOSA et était affecté dans le même État à quelques kilomètres de là. C'est ce qu'on appelle simplement le « à savoir ».

« Je veux réaliser un court métrage, dit-il. Mais il sera classifié top secret et le produit fini ne sera vu que par un nombre extrêmement limité de personnes. »

Le commandant fut intrigué, vaguement impressionné mais nullement décontenancé. Il était fier de son unité de cinéastes. Il ne se rappelait pas avoir déjà reçu une demande aussi bizarre, mais se disait que la mission proposée pouvait n'en être que plus intéressante.

Il avait des plateaux techniques et des studios pour le son sur la base.

« Ce sera un petit film, très court, avec une seule scène. Il n'y aura probablement pas de repérage d'extérieurs. Il y aura un petit décor, sûrement en dehors de la base. Il n'y aura pas plusieurs caméras mais

un simple caméscope – son et image. Le film sera vu, s'il doit l'être, uniquement sur Internet. Il y aura donc une équipe exceptionnellement réduite – sans doute pas plus de six personnes, soumises au secret et qui auront à prêter serment. J'ai besoin d'un jeune réalisateur passionné de cinéma », dit le visiteur.

Le Traqueur obtint ce qu'il voulait avec le capitaine Damian Mason. Le commandant n'eut pas ce qu'il voulait, à savoir une réponse aux nombreuses questions qu'il se posait. Mais il reçut un coup de téléphone d'un général trois étoiles lui enjoignant d'obéir aux ordres.

Damian Mason était jeune, enthousiaste, et déjà fou de cinéma depuis sa petite enfance à White Plains, dans l'État de New York, quand il était haut comme trois pommes. Il avait fait son temps avec le TRADOC et rêvait de partir vers l'est, à Hollywood bien sûr, pour tourner de vrais films avec des histoires et des stars.

« Ce sera un film destiné à l'entraînement, chef ? demanda-t-il.

– J'espère qu'il sera très instructif dans son genre, répondit le colonel des Marines. Vous savez s'il existe un répertoire avec les photos de tous les acteurs disponibles dans le pays ?

– Mais bien sûr ! Vous pensez sans doute à l'Academy Players Directory ? Tous les professionnels du casting en ont un.

– Le trouve-t-on sur la base ?

– J'en doute fort, chef. Nous n'employons pas d'acteurs professionnels.

– Eh bien, on va s'y mettre. Nous en aurons un, en tout cas. Pouvez-vous me procurer un exemplaire de ce répertoire ?

– Bien sûr, chef ! »

L'objet mit deux jours à arriver par courrier express. C'était un épais volume offrant page après page des visages d'acteurs, des plus jeunes aux plus âgés.

Parmi les techniques employées par les polices à travers le monde, il y a celle qui consiste à comparer les visages. Elle aide les inspecteurs dans leur recherche des criminels en cavale qui tentent de modifier leur apparence.

L'informatique a permis de codifier de manière scientifique ce qui relevait précédemment de l'intuition du policier. Aux États-Unis, le logiciel se nomme Échelon et se trouve au Centre de recherche électronique du FBI à Quantico, dans le Maryland.

À la base, des centaines de mesures sont prises sur des visages, et

stockées. Les oreilles à elles seules sont comme les empreintes digitales – jamais les mêmes. Mais à cause des cheveux longs, elles ne sont pas toujours visibles. La distance entre les pupilles, mesurée au micron près, permet d'éliminer une hypothèse en une fraction de seconde. Ou de la confirmer. Échelon ne se laisse pas tromper par les criminels qui misent tout sur la chirurgie esthétique.

Des terroristes photographiés depuis les drones ont ainsi été instantanément identifiés comme la cible qu'on recherchait et non comme d'obscurs porteurs de bagages. Ce qui permet d'économiser un coûteux missile. Le Traqueur prit un avion pour repartir dans l'est et mit Échelon au travail : Passe au scanner les visages d'hommes de ce répertoire et trouve-moi un sosie de celui-ci. Il donna pour modèle le visage du Prédicateur sans la barbe. On pourrait toujours la remettre ensuite.

Échelon analysa un millier de visages et finit par en sortir un qui ressemblait plus que tous les autres au Pakistanais appelé Abou Azzam. Ethniquement, c'était un hispanique. Il s'appelait Tony Suarez. Son CV disait qu'il avait eu de petits rôles et des rôles de figurants, parfois dans des foules, et même quelques mots à prononcer dans un film publicitaire pour un barbecue.

Le Traqueur retourna dans son bureau à TOSA. Il avait reçu une note envoyée par Ariel lui disant que son père, ayant trouvé un magasin d'alimentation qui vendait des produits de l'étranger, lui avait acheté un bocal de pickles Masala et un autre de chutney de la même marque. L'ordinateur révéla que presque tous les fruits et les légumes utilisés comme ingrédients provenaient de la Basse Vallée du Juba.

Mieux encore : les banques de données commerciales révélèrent que Masala avait beaucoup de succès au Pakistan, au Moyen-Orient et également en Grande-Bretagne, où on raffole des curries indiens et autres plats épicés. L'entreprise appartenait en totalité à celui qui l'avait créée, Mr Mustafa Dardari, propriétaire d'une résidence à Karachi et d'un hôtel particulier à Londres. Il y avait une photo de l'homme d'affaires – un agrandissement d'un répertoire de conseil d'administration.

Le Traqueur examina ce visage. Rond, rasé de près, sourire épanoui... quelque chose de vaguement familier. Il prit dans le tiroir de son bureau le tirage original du cliché qu'il avait rapporté

d'Islamabad dans son iPhone. Il était replié pour cacher la moitié dont il ne voulait pas. Il la voulait, maintenant. On y voyait l'autre adolescent souriant, quinze ans plus tôt.

Le Traqueur était fils unique, et il savait que lorsque deux garçons de cet âge forment un couple d'amis pendant leurs études, il arrive que le lien d'amitié ne meure jamais. Il se rappelait ce qu'Ariel lui avait dit : quelqu'un communiquait par e-mails avec l'entrepôt de Kismayo. Le Troll accusait réception et remerciait. Le Prédicateur avait un ami à l'Ouest.

Le capitaine Mason regarda attentivement le visage (présumé) du Prédicateur, anciennement Zulfiqar Ali Shah, anciennement Abou Azzam, tel qu'il devait être désormais. Et à côté, celui de Tony Suarez, comédien sans emploi logé dans un squat à Malibu.

« Bien sûr, c'est possible, dit-il enfin. Avec du maquillage, une autre coupe de cheveux, un costume, des lentilles de contact, et quelques répétitions au téléprompteur... »

Il donna une petite tape sur la photo du Prédicateur.

« Il parle, ce type ?

– Ça lui arrive.

– Je ne peux rien promettre pour la voix.

– C'est moi qui m'en occuperai », dit le Traqueur.

Le capitaine Mason, dans la tenue civile de Mr Mason, prit un avion pour Hollywood muni d'une liasse de dollars et revint avec Mr Suarez. On avait réservé pour celui-ci une suite confortable dans un hôtel situé à une trentaine de kilomètres de Fort Eustis. Pour s'assurer qu'il n'en bougerait pas, on lui avait affecté un ange gardien sous la forme d'une blonde étourdissante, caporal sous les drapeaux, qui avait reçu pour instruction de faire tout ce qu'il faudrait pour servir son pays en empêchant l'hôte californien de sortir de l'hôtel ou de la chambre où elle l'accueillait au cours des prochaines quarante-huit heures.

Que Mr Suarez ait cru ou non que ses services étaient requis pour les besoins de la préproduction d'un film destiné à un client du Moyen-Orient ayant beaucoup d'argent à dépenser, là n'était pas la

question. Que le film ait une intrigue ou pas, cela ne le concernait pas. Il était simplement ravi de se trouver dans une luxueuse suite d'hôtel avec du champagne dans le bar, assez de dollars pour acheter du matériel de barbecue pour plusieurs années et la compagnie d'une blonde capable d'arrêter la circulation. Le capitaine Mason avait réservé dans le même hôtel une grande salle de conférence et il lui annonça qu'il ferait un « bout d'essai » le lendemain.

L'équipe du TRADOC arriva à bord de deux voitures banalisées et d'un petit camion de déménagement. On prit possession de la salle de conférence dont on occulta toutes les fenêtres avec du papier noir et du ruban adhésif. Ceci fait, il restait à construire le plus simple des décors de film.

Il s'agissait essentiellement d'un drap fixé au mur. Le drap était noir, et il y avait dessus des versets du Coran en caractères arabes. Il avait été préparé dans l'atelier de l'un des studios de Fort Eustis. C'était une réplique de celui qui servait de décor à tous les sermons du Prédicateur. On avait placé devant un simple fauteuil en bois.

À l'autre bout de la salle, des tables, des chaises et des lampes délimitaient des espaces pour « l'atelier costumes » et « l'atelier maquillage ». Tous ceux qui devaient pratiquer ces activités ne savaient absolument pas dans quel but.

Le caméraman installa son caméscope face au fauteuil. L'un de ses collègues s'y assit pour lui permettre de régler la distance, la netteté et l'éclairage. L'ingénieur du son vérifia les « niveaux ». Le technicien du téléprompteur installa son écran juste derrière l'objectif de la caméra afin que celui qui allait parler puisse la regarder bien en face.

On alla chercher Mr Suarez et on le conduisit à « l'atelier costumes », où une matrone en tenue civile mais qui servait dans l'armée avec le grade de sergent, l'attendait avec la longue djellaba et le couvre-chef qu'il devait porter. Ces accessoires avaient également été choisis par le Traqueur dans les énormes réserves du TRADOC avant d'être retouchés par les costumières auxquelles on avait soumis des photos du Prédicateur.

« J'espère que je ne vais pas avoir à parler arabe ? protesta Tony Suarez. Personne ne m'a prévenu !

– Certainement pas, le rassura “Mr” Mason, qui semblait réaliser le film. Enfin, un ou deux mots, mais la prononciation n'a aucune importance. Tenez, lisez-les, pour qu'on puisse synchroniser le

mouvement des lèvres.

– Merde, alors. Ils sont compliqués, ces mots ! »

Un homme âgé, qui attendait sans rien dire un peu à l'écart, s'approcha.

« Essayez de m'imiter », dit-il, et il prononça les mots comme un Arabe. Tony Suarez essaya. Ce n'était pas la même chose, mais les lèvres remuaient correctement. Le doublage pourrait créer l'illusion. On conduisit Tony Suarez au maquillage. Il fallut une heure.

L'artiste maquilleuse expérimentée fonça la couleur de la peau pour obtenir un teint un peu plus basané. Elle ajouta la barbe brune et la moustache. Le *shemagh*, ou keffieh rouge et noir, recouvrit le crâne et les cheveux. Et on posa ensuite les lentilles qui donnèrent à l'acteur des yeux étonnants, couleur d'ambre clair. Quand il se leva et se retourna, le Traqueur vit le Prédicateur devant lui.

On conduisit Tony Suarez à son fauteuil et il s'assit. On procéda aux derniers réglages du caméscope et du matériel de prise de son. Pendant l'heure passée au maquillage, l'acteur avait étudié le texte qu'il devait lire sur l'écran du téléprompteur. Il le savait à peu près par cœur et, même si l'accent n'était pas celui d'un présentateur arabe, il ne trébuchait plus sur les mots.

« Moteur ! » dit le capitaine Mason. Un jour, rêvait-il, il dirait cela à Brad Pitt et à George Clooney. L'acteur d'un jour commença à parler.

Le Traqueur murmura quelques mots à l'oreille de Mason.

« Plus solennel, Tony, dit Mason. C'est un aveu. Vous êtes le grand vizir, vous expliquez au sultan qu'il s'est gravement trompé et qu'il est désolé. Bon, on recommence. Moteur ! »

À la huitième prise, Suarez avait donné le meilleur et commençait à être moins bon. Le Traqueur demanda qu'on arrête.

« Bon, les gars, c'est dans la boîte ! » dit Mason. Il adorait lancer cette phrase. L'équipe démonta tout ce qui pouvait l'être. Tony Suarez réapparut en jean et sweat-shirt, rasé et légèrement parfumé au lait de démaquillage. On remballa les accessoires et les produits de maquillage qui repartirent dans le camion. On retira le papier noir et le ruban adhésif qui avaient aveuglé les fenêtres.

Pendant ces préparatifs de départ, le Traqueur demanda au chef opérateur de lui montrer à l'écran les cinq meilleures prises de la courte déclaration du « Prédicateur ». Il en choisit une et fit effacer les

autres.

La voix de l'acteur était encore celle d'un Californien pur jus. Mais le Traqueur avait entendu parler d'un phénomène qui, à la télévision britannique, imitait à s'y méprendre les voix de toutes sortes de gens célèbres pour la plus grande joie de son public. Il viendrait en avion pour une journée, et une jolie somme d'argent. Puis les techniciens du doublage assureraient la synchronisation.

Ils rendirent la salle de conférences à l'hôtel. Tony Suarez quitta sa suite à regret et on le raccompagna à l'aéroport de Washington où il prit un vol de nuit pour Los Angeles. L'équipe de Fort Eustis retrouva ses pénates avant la tombée de la nuit.

Ils avaient passé une journée agréable, mais ils n'avaient jamais entendu parler du Prédicateur et n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils venaient de faire. Mais le Traqueur le savait. Il savait qu'en diffusant la vidéo qu'il avait entre les mains il allait jeter les forces du djihad dans la confusion la plus totale.

L'homme qui descendit de l'avion de ligne turc en même temps qu'un petit groupe de passagers somaliens à l'aéroport de Mogadiscio avait un passeport qui faisait de lui un Danois, et d'autres papiers en cinq langues différentes, y compris le somalien, indiquant qu'il travaillait pour le Fonds de protection de l'enfance.

Son véritable nom n'était pas Jensen et il travaillait tout simplement comme espion pour la division « Collections » du Mossad. Il était parti la veille de l'aéroport Ben Gourion pour rejoindre Larnaca sur l'île de Chypre, avait changé de nom et de nationalité et s'était envolé pour Istanbul.

Il y eut une longue et pénible attente au salon de transit de la classe affaires pour prendre le vol vers la Somalie du Sud avec une escale à Djibouti. Mais Turkish Airlines était toujours la seule compagnie à desservir Mogadiscio.

Il était huit heures du matin et il faisait déjà bien chaud sur le tarmac tandis que le petit troupeau d'une cinquantaine de passagers se dirigeait vers le hall des arrivées, les Somaliens de la classe économique se frayant un chemin à coups d'épaule pour écarter les trois passagers de la classe affaires. Le Danois n'était pas pressé ; il attendit tranquillement son tour devant le guichet du policier qui

vérifiait les passeports.

Il n'avait pas de visa, bien sûr. Les visas s'achètent à l'arrivée, comme il le savait pour être déjà venu ici. Le policier examina les précédents tampons d'entrée et de sortie du territoire et consulta une liste. Il n'y avait pas lieu de refouler quiconque portant le nom de Jensen.

Le Danois glissa cinquante dollars sous l'écran de verre.

« Pour le visa », murmura-t-il en anglais. Le policier récupéra le billet, puis remarqua qu'il y en avait un autre, de cinquante dollars également, entre les pages du passeport.

« Un petit quelque chose pour vos enfants », murmura le Danois.

Le policier hocha la tête. Il ne sourit pas mais tamponna le visa, jeta un bref coup d'œil au certificat de vaccination contre la fièvre jaune, referma le passeport, hocha de nouveau la tête et rendit le document. Pour ses enfants ; bien sûr. Un cadeau honorable. Il est toujours agréable de rencontrer un Européen qui connaît les usages. Il y avait deux taxis déglingués devant le bâtiment. Le Danois hissa son sac de voyage dans le premier, s'assit et dit : « À l'hôtel Peace, s'il vous plaît. » Le chauffeur se dirigea vers le portail qui fermait l'enceinte de l'aéroport, gardé par des soldats ougandais en armes.

L'aéroport se trouve au centre de l'Union militaire africaine, une enclave à l'intérieur de Mogadiscio entourée de sacs de sable, de fil de fer barbelé, de murs anti-explosifs le long desquels patrouillent des véhicules blindés. À l'intérieur de la forteresse se trouve une autre forteresse : le camp Bancroft, dans lequel logent les Blancs, les quelques centaines de fournisseurs et autres sous-traitants, les personnels des ONG, les journalistes de passage et quelques anciens mercenaires travaillant comme gardes du corps pour les grosses légumes.

Les Américains se trouvaient dans leur propre complexe à l'extrémité de la piste, du côté de leur ambassade, de quelques hangars dont on ignorait le contenu et d'un établissement qui formait les jeunes Somaliens désireux de devenir des agents des Américains. Ceux qui connaissaient la Somalie depuis longtemps et avaient le sentiment d'en avoir épuisé les charmes voyaient là une intention bien généreuse en vérité.

À l'intérieur du sanctuaire, le taxi passa également devant des bâtiments plus modestes abritant le siège des Nations unies, ceux des

officiers supérieurs de l'Union africaine, de l'Union européenne et même la désuète ambassade de Grande-Bretagne, qui plaidait mensongèrement et passionnément pour qu'on ne la prenne pas pour un autre « nid de barbouzes ».

Le Danois Jensen n'osait pas rester à Bancroft. Il risquait de tomber sur un autre Danois ou sur un véritable membre de la Protection de l'enfance. Il prit le chemin d'un hôtel hors de l'enceinte dans lequel un Blanc pouvait loger dans une relative sécurité.

Le taxi franchit le dernier portail gardé par des sentinelles – encore des piquets rayés rouge et blanc, encore des Ougandais – et prit la route d'environ deux kilomètres menant à Mogadiscio. Bien qu'il n'en soit pas à son premier séjour, le Danois était toujours aussi surpris par l'océan de décombres qu'était devenue l'élégante cité africaine après vingt ans de guerre civile.

Le taxi s'engagea dans une ruelle ; un gamin tira de côté un amas de fil de fer barbelé et une grille d'acier de trois mètres de haut glissa sur son rail en grinçant. Il n'y avait pas eu un mot d'échangé : quelqu'un épiait quelque part.

Après avoir payé son taxi, le Danois entra et on le conduisit à sa chambre ; petite et fonctionnelle, avec des vitres opaques aux fenêtres (pour éviter à l'occupant d'être reconnu) et des rideaux fermés (contre la chaleur). Il se dévêtit, resta un moment sous le filet d'eau tiède de la douche, fit de son mieux pour se savonner puis se sécher, et changea de vêtements.

Avec sandales, jean de grosse toile et longue tunique sans bouton, sa tenue se rapprochait de celle d'un Somalien. Il avait une sacoche en bandoulière, de grosses lunettes noires et les mains tannées par le soleil d'Israël. Mais le teint clair et les cheveux blonds étaient bien ceux d'un Européen.

Il connaissait un endroit où on louait des scooters. Un deuxième taxi, appelé par l'hôtel, l'y conduisit. Pendant le trajet, il sortit le *shemagh* de sa sacoche, enveloppa ses mèches de cheveux blonds dans l'écharpe traditionnelle des Arabes et s'en couvrit une partie du visage. Il n'y avait rien de suspect dans cette façon de faire : ceux qui portent le *shemagh* s'en servent souvent pour se protéger le nez et la bouche de la poussière et des rafales chargées de sable.

On lui loua une Vespa brinquebalante ; le loueur le connaissait. Il déposait toujours une caution substantielle, en dollars, et rendait la

machine intacte – à quoi bon s’embarrasser de formalités idiotes, comme les permis de conduire ?

Plongeant dans le flot des charrettes tirées par des ânes, des camions dangereusement rafistolés, des camionnettes et des autres scooters en évitant de temps à autre un chameau ou un piéton comme n’importe quel Somalien vaquant à ses affaires, le Danois remonta avec force pétarades Maka-al-Mukarama, la grande avenue qui coupe le centre de Mogadiscio.

Il passa devant la mosquée Isbahaysiga, éclatante de blancheur et impressionnante d’être encore aussi intacte, et aperçut de l’autre côté de la route quelque chose de moins agréable à regarder. Le camp de réfugiés Darawysa était toujours là et dans le même état que lors de son dernier séjour. Dans les taudis de ce bidonville de la misère et de la peur s’entassaient dix mille réfugiés. Ils n’avaient pas de sanitaires, pas de nourriture, pas de travail, pas d’espoir et leurs enfants jouaient dans des flaques d’urine. C’était vraiment, se dit-il, ceux que Frantz Fanon avait appelé les damnés de la terre, et Darawysa était l’un des dix-huit bidonvilles existant à l’intérieur de l’enclave. Les ONG occidentales tentaient de les aider, mais c’était une tâche impossible.

Le Danois jeta un coup d’œil à sa montre de pacotille. Il était à l’heure. Les réunions avaient toujours lieu à midi. L’homme qu’il était venu voir regarderait à l’endroit habituel. S’il n’y était pas – quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent – cet homme pourrait reprendre le cours normal de son existence. S’il y était, ils échangeraient les signes.

Le scooter l’emmena dans le quartier italien. Un Blanc qui s’y serait rendu sans une escorte armée aurait été fou. Le risque n’était pas le meurtre mais l’enlèvement. Un Européen ou un Américain pouvaient se monnayer jusqu’à deux millions de dollars. Mais avec ses sandales somaliennes, sa chemise africaine, le *shemagh* sur sa tête et sur le visage, l’agent israélien se sentait en sécurité du moment qu’il n’y restait pas longtemps.

Le poisson arrive chaque matin sur le rivage d’une petite baie en forme de fer à cheval face à l’hôtel Urba où les vagues de l’océan Indien jettent les barques des pêcheurs sur la plage. Les hommes maigres et bruns de peau qui ont pêché toute la nuit apportent au marché leurs requins, leurs thons et leurs dorades dans l’espoir d’y trouver des acheteurs.

Le marché se trouve à deux cents mètres de la baie – un hangar de

trente mètres carrés sans lumière et puant le poisson : certains frais, d'autres non. L'agent du Danois était le directeur de ce marché. À midi, comme on le payait chaque jour pour le faire, Mr Kamal Duale sortit de son bureau et parcourut la foule des yeux.

La plupart des gens étaient venus pour acheter, mais pas encore. Ceux qui avaient de l'argent emporteraient le poisson frais ; avec une chaleur de quarante degrés et sans aucune forme de réfrigération, il commençait très vite à sentir. Il fallait alors marchander.

Si Mr Duale fut surpris de voir son correspondant parmi la foule, il n'en laissa rien paraître. Il se contenta de le regarder. Il hocha la tête. L'homme, sur son scooter, hocha la tête à son tour et leva la main droite devant sa poitrine. Doigts écartés, refermés, écartés à nouveau. Il y eut encore deux légers hochements de tête et l'homme à scooter repartit. Le rendez-vous était fixé : à l'endroit habituel, dix heures, demain matin.

Le lendemain, le Danois descendit prendre son petit déjeuner à huit heures. C'était son jour de chance, il y avait des œufs. Il en prit deux, au plat, avec du pain et du thé. Il ne voulait pas trop manger ; il essayait de ne pas utiliser les toilettes.

Son scooter était garé à côté du mur d'enceinte. À neuf heures quinze il lança le moteur d'un coup de talon, attendit que la grille d'acier s'ouvre pour le laisser sortir et se dirigea vers le portail du camp de l'Union africaine. En approchant des blocs de béton et de la cabane des gardes, il tendit la main pour ôter son *shemagh*. Ses cheveux blonds le trahirent instantanément.

Un garde ougandais sortit de la cabane, son fusil à la main. Encore un cinglé de Blanc ! Il aurait bien voulu retourner chez lui, mais la paye était bonne et il aurait bientôt assez pour acheter du bétail et prendre femme. Le Blanc tourna sèchement en direction du parking du Village Café à côté du portail, s'arrêta et entra.

Le directeur du marché au poisson était attablé devant un café. Le Danois entra et commanda la même chose, en pensant à l'arôme puissant qu'il aurait eu à la cafétéria de son bureau de Tel-Aviv.

Ils échangèrent, comme toujours, une poignée de mains dans les toilettes du Village Café. Le Danois sortit des dollars, la devise la plus courante dans le monde entier, y compris en terre hostile. Le Somalien le regarda les compter d'un œil intéressé.

Il y en aurait une partie pour le pêcheur qui porterait le message

au sud, à Kismayo, dans la matinée, mais celui-ci serait payé en shillings somaliens, qui ne valaient pratiquement rien. Duale garderait les dollars, qu'il mettrait de côté pour le jour où il pourrait émigrer.

Et il y avait le colis, un petit tube d'aluminium comme ceux qui servent d'étuis aux bons cigares. Mais celui-ci était fait sur mesure, plus lourd et plus solide. Duale le glissa sous sa large ceinture.

Il avait dans son bureau un petit générateur qui lui avait été offert, secrètement, par les Israéliens. L'appareil marchait avec du kérosène de provenance douteuse, mais il produisait de l'électricité. Et Duale pouvait ainsi alimenter son climatiseur et son congélateur. Il était le seul, au marché, à avoir toujours du poisson frais.

Par exemple ce thon, long de près d'un mètre, acheté le matin même et maintenant dur comme la pierre. Le pêcheur viendrait le chercher dans la soirée, avec le tube profondément enfoncé dans ses entrailles, et il prendrait la mer en direction du sud, tout en pêchant, pour arriver deux jours plus tard au port de Kismayo.

Là, il vendrait le thon, plus très frais, à un type grand et maigre, employé au marché, en lui disant que c'était de la part de son ami. Il ignorait pourquoi, et il s'en fichait. C'était simplement un Somalien pauvre qui essayait d'élever quatre fils afin qu'ils reprennent sa yole quand ils en seraient capables.

Les deux hommes qui s'étaient croisés dans les toilettes du Village Café achevèrent leur café chacun de son côté et repartirent, chacun de son côté. Mr Duale emporta le tube chez lui et l'enfonça dans l'estomac du thon congelé. Le blond se couvrit la tête et la moitié du visage de son *shemagh* et retourna chez le loueur de scooters. Il rendit la Vespa Piaggio, récupéra la plus grande partie de la caution et le loueur le reconduisit à son hôtel. Il n'y avait pas de taxi dans les parages et il ne voulait pas perdre ce bon client.

Le Danois devait attendre le départ du vol de Turkish Airlines du lendemain matin. Il tua le temps en lisant un roman en anglais dans sa chambre. Puis un bol de soupe de chameau et au lit.

À la tombée du jour, le pêcheur mit le thon enveloppé dans une toile humide au fond du coffre à poisson de sa yole. Mais il fit une marque au couteau sur la queue afin de le distinguer parmi ceux qu'il allait peut-être pêcher. Puis il prit la mer, mit le cap au sud et jeta ses lignes.

Le lendemain à neuf heures, après l'habituel chaos de

l'embarquement, l'avion de Turkish Airlines décolla. Le Danois regarda s'éloigner les bâtiments et les fortifications du camp de Bancroft. Plus loin vers le sud, une barque de pêcheur, sa voile latine gonflée sous le vent, passait lentement devant Marka. L'avion prit la direction du nord, refit un plein de carburant à Djibouti et atterrit à Istanbul en milieu d'après-midi.

Le Danois du Fonds de protection de l'enfance se plia sans perdre de temps aux formalités de transit et attrapa le dernier vol pour Larnaca. Il changea de nom, de passeport et de billet dans sa chambre d'hôtel et, le lendemain, prit le premier vol pour Tel-Aviv.

« Pas de problème ? » demanda le major connu sous le nom de Benny. C'était lui qui avait envoyé le « Danois » à Mogadiscio avec les dernières instructions pour Opal.

« Non. La routine », répondit le Danois, redevenu Moshé.

Il y avait un e-mail codé du Bureau pour Simon Jordan, chef de station à Washington. Cela amena ce dernier à rencontrer l'Américain connu sous le nom du Traqueur. Il préférait les bars d'hôtels mais jamais le même deux fois de suite. La seconde rencontre eut lieu au Four Seasons, Georgetown.

C'était le plein été. Ils se retrouvèrent dans le jardin du bar, sous les auvents. Il y avait d'autres hommes d'âge mûr, en manches de chemise, qui buvaient des cocktails. Mais ils étaient tous plus grassouillets que les deux clients assis tout au fond.

« On vient de me dire que votre ami dans le sud a bien reçu les instructions, dit Simon Jordan. Je dois donc vous demander : que voulez-vous qu'il fasse exactement ? »

Il écouta avec beaucoup d'attention le Traqueur lui expliquer à quoi il pensait. Il faisait tourner son club soda dans son verre, pensif. Il n'avait pas le moindre doute sur le sort que l'ancien Marine assis à côté de lui réservait au Prédicateur. Ce ne serait pas des vacances à Cuba.

« Notre homme est en mesure de vous fournir l'aide que vous attendez, dit-il enfin, mais s'il courrait le moindre risque d'être tué par un tir de missile, vous vous exposeriez, et pour longtemps, à un sérieux refus de coopérer de notre part.

– Je n'ai jamais envisagé cela, dit le Traqueur.

– Je veux simplement que tout soit clair entre nous, Traqueur. Est-ce clair ?

– Aussi clair que le glaçon dans votre verre. Pas de tir de missile à moins qu’Opal soit à des kilomètres.

– Parfait. Je vais donc m’assurer qu’on lui transmette les instructions. »

« Où veux-tu aller ? demanda Gray Fox.

– À Londres, simplement. Ils souhaitent autant que nous qu’on fasse taire le Prédicateur. Le type qui semble l’assister réside là-bas. Je veux me rapprocher du centre de l’action. Je pense que nous sommes peut-être près d’en finir avec le Prédicateur. C’est ce que j’ai expliqué à Konrad Armitage. Il dit que je serai bien accueilli et que son équipe fera tout son possible. C’est seulement l’affaire d’un coup de fil.

– Reste en contact, Traqueur. Je dois mettre l’amiral au courant. »

À Kismayo sur le quai du port de pêche, un jeune homme au teint basané, son bloc-notes à la main, scrutait les visages des pêcheurs qui rentraient. Kismayo, perdue par l’armée loyaliste en 2012, avait été reprise ensuite par al-Shabaab au prix d’une bataille sanglante, et les extrémistes y exerçaient une vigilance féroce. Leur police religieuse était partout pour s’assurer de l’absolue piété de la population. La paranoïa au sujet des espions venus du nord était constante et générale. Les pêcheurs eux-mêmes, normalement joyeux et bruyants quand ils déchargeaient leurs prises, étaient silencieux sous l’emprise de la peur.

Le jeune homme au teint basané repéra un visage connu, qu’il n’avait pas vu depuis des semaines. Toujours armé de son bloc-notes et le stylo prêt à noter la taille du poisson qu’on ramenait à terre, il s’approcha de l’homme qu’il connaissait.

« *Allahou akbar*, lança-t-il. Qu’est-ce que tu as là ?

– Des thons et seulement trois daurades, *inch’Allah* », répondit le pêcheur. Puis, montrant l’un des thons, qui avait perdu l’aspect brillant du poisson frais et portait une incision sur la queue, il ajouta en baissant la voix : « De la part de ton ami. »

Opal lui annonça qu’il pouvait tout mettre en vente. Tandis qu’on déposait les poissons sur les dalles du quai, il glissa celui qui portait une marque dans un sac en toile de jute. Même à Kismayo, un grand

dadais d'employé du port avait le droit de s'offrir un poisson pour son dîner.

Une fois seul dans sa cabane au bord de l'eau, tout au bout de la ville, il retira le tube d'aluminium et dévissa le bouchon. Il y avait deux rouleaux de papier à l'intérieur, l'un fait de dollars et l'autre d'une feuille contenant ses instructions. Il apprendrait celles-ci par cœur et la brûlerait. Les dollars furent enterrés.

Il y en avait mille en billets de cent. Les instructions étaient simples.

« Vous vous servirez des dollars pour acheter un scooter en état de marche, ou une moto et des bidons pour l'essence à fixer à l'arrière. Il ne s'agit pas d'une promenade.

« Ensuite, achetez une bonne radio avec une portée suffisante pour capter Kol Israël. Les dimanches, lundis, mercredis et jeudis il y a une émission sur Channel Huit. Elle commence à vingt-trois heures trente. Elle a pour titre Yanshufim – Les oiseaux de nuit.

« Elle est toujours précédée d'un bulletin météorologique. Il y a quelque part sur l'autoroute de la côte qui va vers Marka un nouveau point de rendez-vous pour une rencontre en tête à tête. Vous le trouverez indiqué sur la carte ci-jointe. On ne peut pas se tromper.

« Quand vous entendrez les instructions codées, attendez jusqu'au lendemain. Mettez-vous en route à la tombée de la nuit. Allez jusqu'au point de rendez-vous et soyez-y au lever du jour. Votre contact vous y attendra avec des fonds, du matériel et les instructions.

« Les mots que vous devez guetter dans le bulletin météorologique sont : "Il y aura demain une petite pluie sur Ashkelon." Bonne chance, Opal. »

Chapitre huit

Le bateau de pêche était vieux et déginglué, mais c'était justement l'idée. Sa coque rouillée avait besoin d'une couche de peinture, au moins, mais cela aussi était délibéré. Dans une mer couverte de bateaux de pêche et de caboteurs, il n'était pas censé attirer l'attention.

Il largua ses amarres en pleine nuit pour quitter la crique dans laquelle Rafi Nelson avait son bistrot de plage à proximité d'Eilat. À l'aube, il était au sud du golfe d'Akaba, arrivait dans la mer Rouge et passait devant les stations balnéaires de la côte du Sinaï égyptien, chères aux amateurs de plongée sous-marine. Le soleil était déjà haut quand les collines de Taba et Dahab disparurent derrière lui ; deux bateaux emmenaient des plongeurs matinaux sur les récifs, mais personne ne prêta attention à ces pêcheurs israéliens misérables.

Il y avait un capitaine à la barre pendant que son second faisait du café sur la passerelle. Seulement deux vrais marins à bord. Il y avait aussi deux vrais pêcheurs, qui s'occuperaient de lancer des lignes de traîne et des filets, le moment venu, pour maintenir l'illusion. Mais les huit autres étaient des membres des commandos Sayeret Matkal des Forces spéciales israéliennes.

La cale à poisson avait été récurée et lavée à grande eau pour chasser l'odeur et on l'avait aménagée pour les accueillir : huit couchettes le long de la paroi et un carré sur le pont. Les écoutilles étaient fermées pour permettre à la climatisation de fonctionner dans cet espace confiné tandis qu'un soleil impitoyable brillait déjà dans le ciel.

Pendant qu'il naviguait sur la mer Rouge entre l'Arabie saoudite et le Soudan, le bateau changea d'identité. Il devint l'*Omar el-Dhofari*, basé au port Salalah dans le sultanat d'Oman. Ses hommes d'équipage avaient tous la tête de l'emploi ; ils pouvaient passer pour des Arabes du Golfe, dont ils avaient l'apparence et maîtrisaient la langue.

Pour franchir les passes entre Djibouti et le Yémen, le bateau contourna l'île de Perim avant de s'engager dans le golfe d'Aden. À partir de là, il était dans le territoire des pirates, mais en principe ne

risquait rien : les pirates somaliens cherchaient des proies ayant une valeur commerciale et un propriétaire capable de payer une rançon. Un vieux bateau de pêche d'Oman ne correspondait pas à ces critères.

Les hommes aperçurent une frégate de la flottille navale internationale qui menait la vie dure aux pirates, mais ils ne furent même pas inquiétés. Ils notèrent que le soleil lançait des reflets en heurtant les lentilles des puissantes jumelles qui les observaient, mais ce fut tout. Ce bateau venu d'Oman n'intéressait ni les pirates ni ceux qui leur donnaient la chasse.

Au troisième jour ils passèrent le cap Guardafui, à l'extrême pointe de l'Afrique orientale, mirent le cap au sud et n'eurent plus que la Somalie à tribord tandis que leur bateau se dirigeait vers son lieu d'opération au large de la côte entre Mogadiscio et Kismayo. Quand il y fut, il mit en panne. On lança les filets pour la galerie, et un bref et inoffensif e-mail partit à l'adresse d'une petite amie imaginaire, une certaine Miriam, au Bureau, pour dire qu'ils étaient prêts et qu'ils attendaient.

Le chef de division Benny se rendit dans le sud lui aussi, mais beaucoup plus vite. Il prit un vol d'El Al pour Rome où il changea d'avion pour Nairobi. Le Mossad maintient depuis longtemps une forte présence au Kenya, et Benny y fut accueilli par un chef de station local en tenue civile avec une voiture qui l'était aussi. Une semaine était passée depuis que le pêcheur somalien avait remis son poisson de fraîcheur douteuse à Opal, et Benny espérait qu'une certaine motocyclette avait été achetée depuis.

On était jeudi et ce soir-là, peu avant minuit, l'émission *Les Oiseaux de nuit* fut comme d'habitude précédée par la diffusion d'un bulletin météorologique. On y annonça que, malgré la vague de chaleur qui sévissait presque partout, il y aurait une petite pluie à Ashkelon.

On pouvait s'attendre à ce que les Britanniques coopèrent pleinement avec le Traqueur. Le Royaume-Uni avait subi quatre meurtres commis par de jeunes fanatiques inspirés par le Prédicateur et qui cherchaient la gloire ou le paradis, ou les deux, et les autorités voulaient en finir avec ce personnage, au moins autant que les Américains.

Le Traqueur était logé dans l'une des planques de l'ambassade américaine, un cottage assez petit mais ne manquant de rien dans une petite rue pavée de Mayfair. Il eut un court entretien avec le chef J-SOC du groupe de défense à l'ambassade et avec le chef de station de la CIA. Puis on lui fit rencontrer les membres des services secrets dans leur quartier général de Vauxhall Cross. Le Traqueur était déjà allé dans l'immeuble en pierre verte et grise au bord de la Tamise, mais l'homme qu'il y rencontra lui était inconnu jusque-là.

Adrian Herbert avait à peu près le même âge – autour de quarante-cinq ans, et il était étudiant en 1991 au moment où Boris Eltsine accompagnait la fin du communisme soviétique et de l'Union soviétique. Il avait brûlé les étapes après un diplôme d'histoire au Lincoln College d'Oxford et une année à l'École des études orientales et africaines de Londres. Spécialiste de l'Asie centrale, il parlait l'urdu, le pachtoun et un peu d'arabe.

Le patron du SIS, qu'on désigne souvent à tort comme le MI6, n'est partout connu que comme le Chef ; il passa la tête dans l'entrebâillement de la porte pour saluer puis laissa Adrian Herbert seul avec ses visiteurs. Il y avait aussi, pour la forme, un membre du service de Sécurité, ou MI5, à Thames House, qui se trouve également au bord du fleuve, cinq cents mètres plus loin en allant vers le nord.

Après l'offre quasiment virtuelle de café et de gâteaux secs, Herbert regarda ses hôtes américains et murmura : « Que pouvons-nous faire pour vous aider ? »

Les deux représentants de l'ambassade américaine laissèrent le Traqueur répondre. Personne n'ignorait ce que l'homme de TOSA était chargé de faire. Le Traqueur ne jugea pas utile d'expliquer ce qu'il avait fait jusque-là, jusqu'où il était allé ou ce qu'il avait l'intention de faire ensuite. Même entre amis et alliés, il y a toujours un « besoin de savoir ».

« Le Prédicateur n'est pas au Yémen, il est en Somalie, dit-il. Où il loge précisément, je l'ignore. Mais nous savons que son ordinateur, et donc sa source de diffusion, se trouve dans l'entrepôt qui abrite un atelier de conditionnement de produits alimentaires au port de Kismayo. Je suis à peu près certain qu'il n'est pas là en personne.

– Je crois que Konrad Armitage vous a déjà dit que nous n'avons personne à Kismayo, dit Herbert.

– Apparemment, personne n'y a personne, mentit le Traqueur.

Mais ceci n'est pas l'objet de ma demande aujourd'hui. Nous avons découvert que quelqu'un communique avec cet entrepôt et a reçu des accusés de réception et des remerciements pour ses messages. Le bâtiment est la propriété de l'entreprise Masala Pickles, basée à Karachi. Vous en avez peut-être entendu parler ? »

Herbert opina de la tête. Il aimait la cuisine indienne et la cuisine pakistanaise et emmenait souvent ses « convives » dans des restaurants asiatiques lorsqu'ils venaient à Londres. Le chutney à la mangue Masala était réputé.

« Par une extraordinaire coïncidence, à laquelle aucun d'entre nous ne peut croire, Masala a pour unique propriétaire Mr Mustafa Dardari, ami d'enfance du Prédicateur à Islamabad. Je voudrais qu'on enquête sur cet homme. »

Herbert se tourna vers l'agent du MI5, qui hocha la tête.

« Ça devrait être possible, dit-il. Il habite ici ? »

Le Traqueur savait que, même si le MI5 avait des représentants dans les principales stations à l'étranger, leurs obligations étaient d'abord dans le pays. Le SIS, bien que chargé avant tout de l'espionnage à l'étranger et du contre-espionnage des ennemis supposés de Sa Majesté, avait aussi les moyens d'organiser une opération chez lui.

Il savait aussi que, comme avec la CIA et le FBI aux États-Unis, il y avait eu des périodes où la rivalité entre services de renseignement interne et externe avait tourné à la véritable animosité. Mais l'islamisme avec le djihad et la menace terroriste avaient depuis une dizaine d'années conduit à une bien meilleure coopération.

« Il bouge, répondit le Traqueur. Il a un hôtel particulier à Karachi et une maison à Londres dans le quartier de Pelham Crescent. D'après mes informations, il est âgé de trente-trois ans, célibataire, bien de sa personne et ne manque pas de relations mondaines.

– Il me semble que je l'ai déjà rencontré, dit Herbert. Il y a deux ans, à un dîner chez un diplomate pakistanais. Un personnage des plus aimables, si je me rappelle bien. Vous voulez qu'on le surveille ?

– Je veux qu'on lui rende visite, dit le Traqueur. Qu'on pose des micros dans sa piaule, et des caméras. Mais surtout, je veux son ordinateur. »

Herbert regarda Laurence Firth, l'homme du MI5.

« Une opération conjointe ? » suggéra-t-il.

Firth acquiesça d'un hochement de tête.

« On a ce qu'il faut, bien sûr. Je vais avoir besoin d'en référer au patron. Il ne devrait pas y avoir de problème. Il est en ville en ce moment, ce type ?

– Je n'en sais rien, dit le Traqueur.

– Bon, on n'aura pas de mal à le trouver. Et je présume que la petite excursion dont il est question devra passer inaperçue et le rester ? »

Oui, pensa le Traqueur, une petite excursion complètement invisible, en vérité. Il était entendu que les deux services donneraient le feu vert à une opération clandestine hors de contrôle de tout magistrat – autrement dit, dans l'illégalité la plus totale. Mais les deux barbouzes anglaises avaient la certitude que le Prédicateur avait déjà laissé assez de morts dans son sillage pour couper court à toute objection, fût-ce au niveau ministériel. Il n'y aurait cette fois encore, comme seul avertissement, que l'habituel « Faites ce que vous estimez devoir faire, mais je ne veux rien savoir. »

Pendant qu'on le ramenait à son nouveau cottage dans une voiture de l'ambassade, le Traqueur se dit qu'il y avait désormais deux moyens de savoir avec exactitude où se trouvait le Prédicateur. Le premier consistait à s'introduire dans l'ordinateur personnel de Dardari. Quant à l'autre, il le gardait pour lui en attendant.

Le lendemain juste au lever du jour, le MV *Malmö* sortit du port de Göteborg et mit cap au large. C'était, avec ses vingt-deux mille tonnes, ce qu'on appelle un bateau de moyen tonnage dans le jargon de la marine marchande. Le drapeau jaune et bleu de la Suède flottait à la proue.

Le MV *Malmö* faisait partie de l'importante flotte marchande de Harry Andersson, l'un des derniers représentants en Suède de l'espèce des grands armateurs. Andersson, qui avait créé sa ligne bien des années auparavant avec un vieux cargo, faisait désormais naviguer sous son pavillon une quarantaine de bâtiments, et régnait en maître sur le secteur de la marine marchande.

Malgré les taxes, il n'avait pas délocalisé son entreprise ; malgré les tarifs, il n'avait jamais lancé des bateaux sous des pavillons de complaisance. Il était le seul propriétaire d'Andersson Line et, fait rare

en Suède, milliardaire et indépendant. Marié deux fois, il avait sept enfants mais seul son plus jeune fils, qui par son âge aurait pu passer pour son petit-fils, voulait ardemment se faire marin comme son père.

Le *Malmö* avait une longue traversée devant lui. Il emportait une cargaison de voitures Volvo destinées à Perth, en Australie. Le capitaine Stig Eklund se tenait sur la passerelle ; le premier et le second officier étaient ukrainiens et l'ingénieur-chef, polonais. Il y avait avec eux dix membres d'équipage philippins, dont le cuisinier, le steward et huit matelots.

Unique surnuméraire, le cadet Ove Carlsson, qui faisait des études pour devenir officier de marine, accomplissait son premier voyage au long cours. Il venait d'avoir dix-neuf ans. Seuls deux hommes, à bord, savaient qui il était en réalité : le capitaine Eklund et lui-même. Le vieil armateur avait décidé que si son plus jeune fils devait naviguer sur l'un de ses bateaux, il n'y aurait ni bizutage, ni flagornerie de la part de ceux qui recherchaient des faveurs.

L'élève-officier voyageait donc sous le nom de jeune fille de sa mère. Un ami, au gouvernement, avait autorisé un vrai faux passeport, et ce document lui avait permis de se faire établir des papiers de la marine marchande suédoise avec son nom d'emprunt.

Les quatre officiers et le cadet étaient sur la passerelle par ce matin d'été quand le steward leur apporta du café tandis que le *Malmö* fendait de son étrave la houle montante du Skagerrak.

L'agent Opal s'était effectivement débrouillé pour acheter une antique motocyclette à un Somalien qui voulait désespérément quitter le pays avec sa femme et son enfant et avait besoin de dollars pour se lancer dans une nouvelle vie au Kenya. Ce qu'il faisait était totalement illégal aux termes de la loi d'al-Shabaab, et pouvait lui valoir le fouet, ou pire, s'il était pris. Mais l'homme avait aussi une camionnette mille fois rafistolée avec laquelle il pensait pouvoir atteindre la frontière en voyageant de nuit et en dormant sous l'épaisse végétation entre Kismayo et le Kenya.

Opal avait aussi fixé à l'arrière l'un de ces grands paniers dans lesquels les gens transportaient les maigres provisions qu'ils trouvaient à acheter, mais où il comptait cacher un gros bidon d'essence.

La carte qu'il avait récupérée dans l'estomac du thon situait sur la

côte, à cinquante kilomètres au nord, l'endroit où il devait rencontrer son contact. Sur la piste défoncée et caillouteuse qu'était devenue cette route, il pourrait faire le trajet entre le coucher et le lever du soleil.

Il avait acheté aussi une vieille radio à transistor avec laquelle il pouvait écouter diverses stations étrangères – chose également interdite par al-Shabaab. Mais comme il était seul dans sa cabane en dehors de la ville, il pouvait presser son oreille contre le récepteur en réglant le son très bas et recevoir Kol Israël sans être entendu de quiconque. C'est ainsi qu'il avait entendu annoncer une petite pluie à Ashkelon.

Les habitants de cet aimable faubourg, le lendemain, levèrent peut-être les yeux au ciel, perplexes, en le voyant si bleu et sans le moindre nuage – mais c'était leur problème.

Benny était déjà sur le bateau de pêche. Il était arrivé en hélicoptère – un appareil appartenant à un autre Israélien qui le pilotait après l'avoir acheté pour, avait-il déclaré, emmener un riche touriste de Nairobi à l'Ocean Sports Hotel de Watamu sur la côte au nord de Malindi.

L'hélicoptère, en fait, avait survolé la côte avant de bifurquer vers le nord au-delà de l'île Lamu à l'est de l'île somalienne de Ras Kamboni, jusqu'à ce que son système GPS localise le bateau de pêche au-dessous de lui.

Puis l'hélicoptère s'était mis en vol stationnaire au-dessus du bateau pendant que Benny se laissait glisser le long d'une corde vers les bras qui devaient le réceptionner.

Ce soir-là, Opal se mit en route dans l'obscurité. C'était un vendredi, les rues étaient presque désertes, la population à ses prières et la circulation très clairsemée. Par deux fois, voyant des phares arriver derrière lui, l'agent quitta la route pour se cacher jusqu'à ce que le camion soit passé. Et il reprit sa route, à la lumière de la lune.

Il était tôt. Quand il comprit qu'il ne lui restait plus que quelques kilomètres à parcourir jusqu'au point de rendez-vous, il s'arrêta de nouveau et attendit que le jour se lève. Aux premières lueurs, il repartit, mais lentement, et il y arriva : un oued asséché arrivant du désert à sa gauche, mais tout de même assez large pour mériter un pont pour l'enjamber. Il enflerait à la saison des pluies pour se transformer en un torrent furieux et se précipiter sous l'arche de

pierres avant de traverser le bouquet de filaos géants (encore appelés casuarinas) qui se dressaient entre la piste et la berge et de se jeter dans la mer.

Quittant la route, il fit prudemment parcourir à sa moto la centaine de mètres qui le séparaient de l'eau. Puis il tendit l'oreille. Au bout d'un quart d'heure, il entendit le ronronnement rageur d'un moteur de hors-bord. Il éteignit et ralluma deux fois son phare. Le ronronnement se rapprocha dans sa direction, et la forme d'un canot pneumatique se matérialisa sur la mer encore obscure. Il regarda la route derrière lui. Personne.

Benny le rejoignit. Il y eut un échange de mots de passe entre le jeune as du contre-espionnage et son agent. Puis Benny donna une vigoureuse accolade à Opal. Il avait des nouvelles du pays, que celui-ci attendait impatiemment, des instructions et du matériel.

Un matériel qui était vraiment bienvenu. Opal allait devoir l'enterrer, bien sûr, sous le plancher de sa cabane, puis recouvrir le tout avec du contreplaqué. L'émetteur-récepteur était petit mais représentait le dernier cri de la technologie. Il recevrait les messages d'Israël et les conserverait trente minutes, pendant lesquelles ils seraient transcrits ou mémorisés. Puis il les effacerait.

Et il enverrait des messages d'Opal au Bureau qui, dictés « en clair » seraient compressés en un *squirt*, si minuscule que ceux qui voudraient écouter auraient besoin d'une technologie encore plus sophistiquée pour capter cet éclat d'une fraction de seconde et l'enregistrer. À Tel-Aviv, il serait retransformé en langage normal.

Et il y avait les instructions. L'entrepôt, la nécessité de savoir qui y logeait, si ces personnes ou cette personne en sortaient ou bien jamais, et dans ce cas, pour aller où ? La description de tout véhicule utilisé par toute personne y habitant ou tout visiteur régulier ou occasionnel. Si certains habitaient ailleurs que dans l'entrepôt, une description détaillée de leur résidence et sa localisation précise.

Opal n'avait pas besoin de le savoir et Benny ne pouvait que le supposer, mais il y aurait quelque part un drone américain ; un Predator, ou un Global Hawk, ou peut-être le nouveau Sentinel, qui tournerait lentement, heure après heure, regardant au sol, voyant, filmant et transmettant tout. Mais dans le dédale des rues de Kismayo, les observateurs pouvaient toujours perdre de vue un véhicule parmi des centaines d'autres à moins d'en avoir une description précise

jusque dans ses moindres détails.

Ils se séparèrent sur une dernière accolade. Le canot pneumatique manœuvré par six commandos en armes repartit vers le large. Opal refit le plein de sa moto et reprit la direction du sud et de sa cabane pour enterrer l'émetteur-récepteur et sa batterie alimentée par l'énergie solaire grâce à une cellule photovoltaïque.

On hissa Benny dans l'hélicoptère au bout d'une échelle de corde. Quand il fut parti, les commandos entamèrent une nouvelle journée d'exercices, nageant et pêchant pour lutter contre l'ennui. On n'aurait peut-être plus besoin d'eux mais ils devaient rester sur place, au cas où.

On déposa Benny à l'aéroport de Nairobi, où il prit un avion pour l'Europe, et de là pour Israël. Opal parcourut les rues autour de l'entrepôt et trouva une chambre à louer. Il voyait, à travers une fente de ses volets, l'entrée de l'entrepôt protégée par une double grille. Il fallait qu'il continue à faire son travail car un employé aussi grand que lui attirait l'attention. Et il avait besoin de manger et de dormir. Le reste du temps, il épiait de son mieux l'entrepôt avec l'espoir qu'il se passe quelque chose.

Loin de là, à Londres, le Traqueur faisait aussi de son mieux pour qu'il se passe quelque chose.

Les installateurs du système de sécurité de la maison de Pelham Crescent avaient tellement confiance dans leur savoir-faire et leur réputation qu'ils faisaient leur publicité. Une jolie plaque fixée au mur sous un avant-toit annonçait aux passants : « Cette propriété est protégée par Daedalus Security System. » Elle fut discrètement photographiée à travers la végétation luxuriante du jardin public situé au milieu des maisons disposées en croissant.

Dédale, se rappela le Traqueur en voyant le cliché, était cet ingénieur grec qui avait conçu pour son fils, avec des plumes et de la cire, une paire d'ailes pas très solides, si bien que la cire avait fondu et que le jeune Icare était tombé dans la mer pour s'être trop approché du soleil. Mais ce même Dédale avait aussi construit un labyrinthe d'une ingéniosité diabolique pour Minos, le roi de Crète. Le nom de l'entreprise se référait évidemment à l'habileté de l'inventeur d'un système si complexe que nul ne pourrait le violer.

C'était un certain Steve Bamping, qui avait créé et dirigeait toujours sa propre entreprise, laquelle travaillait dans le haut de gamme pour fournir à une liste de riches clients des systèmes de protection contre les cambriolages. Avec la permission du directeur de la Branche G du MI5, Firth et le Traqueur allèrent le trouver. Sa première réaction devant ce qu'on lui demandait fut un refus catégorique.

Firth parla d'abord, jusqu'à ce que le Traqueur sorte une liasse de photographies qu'il étala sur le bureau de Mr Bamping. Elles étaient au nombre de onze. Le patron de Daedalus Security les regarda sans comprendre. Elles représentaient chacune un homme mort étendu sur une dalle de la morgue, les yeux clos.

« Qui sont-ils ? demanda Bamping.

– Des morts, répondit le Traqueur. Sept Américains et quatre Anglais. Des citoyens inoffensifs qui faisaient de leur mieux pour servir leur pays. Froidement assassinés par des terroristes du djihad poussés au crime par un prédicateur sur Internet.

– Mr Dardari ? Certainement pas !

– Non. Le Prédicateur lance ses campagnes de haine hors du Moyen-Orient. Mais nous avons des preuves solides montrant que l'homme qui le soutient depuis Londres est votre client. C'est pour cette raison que j'ai traversé l'Atlantique. »

Steve Bamping ne quittait pas des yeux les onze visages des morts étalés devant lui.

« Seigneur, dit-il, à voix basse. Alors, que voulez-vous ? »

Firth le lui dit.

« Est-ce que c'est autorisé ? »

– Au niveau du cabinet, répondit Firth. Et, non, je n'ai pas sur un papier la signature du ministre de l'Intérieur. Mais si vous voulez en parler avec le directeur général du MI5, je peux vous donner le numéro de sa ligne directe. »

Bamping secoua la tête. Il avait déjà vu la carte d'agent de la 5^e division antiterroriste de Firth.

« Rien de tout cela ne doit sortir d'ici, dit-il.

– Pas de notre fait, dit Firth, quelles que soient les circonstances. »

Le dispositif installé à Pelham Crescent représentait ce qui se faisait de mieux en la matière. Chaque porte, chaque fenêtre était dotée d'une alarme invisible reliée à l'ordinateur central. Le

propriétaire lui-même ne pouvait entrer que par la porte principale quand le système était activé.

Cette porte avait l'air normale, avec une serrure Bramah ouvrable par une clé. Quand la porte s'ouvrait alors que l'alarme était branchée, une sonnerie se déclenchait. Elle ne prévenait personne à l'extérieur pendant trente secondes. Puis elle se taisait, mais déclenchait une alarme silencieuse au centre de veille de Daedalus. Les employés prévenaient alors la police et se rendaient sur place avec leur propre véhicule.

Mais pour tromper tout candidat cambrioleur qui voudrait tenter sa chance, la sonnerie sortait d'un placard dans une direction tandis que l'ordinateur se trouvait à un tout autre endroit. Le majordome avait alors trente secondes pour aller directement au placard, accéder à l'ordinateur et composer un code en pressant six touches sur le clavier allumé. Ceci entraînait des millions de commutations et seule une personne connaissant la bonne pouvait faire taire la sonnerie en moins de trente secondes et empêcher la réactivation.

Si cette personne se trompait et laissait passer les trente secondes, il y avait un téléphone et un numéro d'appel à quatre chiffres pour entrer en contact avec le centre de veille. Elle devait alors annoncer son code personnel appris par cœur pour faire taire l'alarme. Un mauvais chiffre disait au centre qu'elle agissait sous la contrainte et, malgré la réponse courtoise, la procédure « Intrusion armée sur les lieux » était lancée.

Il y avait deux précautions supplémentaires. Des rayons invisibles dans les pièces de réception et les cages d'escalier déclenchaient des alarmes silencieuses si quelqu'un passait devant, mais leur interrupteur était minuscule et caché derrière l'ordinateur. Même avec un pistolet pointé sur sa tête, l'occupant de la maison pouvait être sûr que l'alarme serait lancée discrètement.

Enfin, une caméra cachée derrière un trou gros comme une tête d'épingle couvrait entièrement le hall d'entrée et n'était jamais éteinte. Où qu'il se trouve dans le monde, Mr Dardari pouvait composer un numéro de téléphone et voir l'entrée de sa maison.

Mais comme devait l'expliquer plus tard Mr Bamping à son client en se confondant en excuses, même les systèmes de haute technologie présentent parfois des dysfonctionnements. Une fausse alarme se déclencha alors que Mr Dardari était à Londres, mais pas chez lui, et

on dut le faire venir, ce qui le contraria. L'équipe de Daedalus présenta ses excuses, la police métropolitaine se montra tout à fait aimable. Il voulut bien se radoucir, et accepter que des techniciens viennent réparer cette petite panne.

Il les fit entrer, les regarda qui commençaient par le placard de l'ordinateur, fut pris d'ennui et alla dans le salon se préparer un cocktail.

Quand les techniciens, qui travaillaient tous deux au service informatique du MI5, vinrent le mettre au courant de ce qu'ils avaient fait, il posa son verre et accepta avec un amusement hautain de procéder à un essai. Il sortit, et rentra. La sonnerie retentit. Il s'approcha du placard et la fit taire. Pour être certain qu'il n'y avait plus de problème, il se tint dans le hall d'entrée et composa le numéro de sa propre caméra de surveillance. Il se vit sur l'écran de son portable au milieu de l'entrée avec les deux techniciens. Il les remercia et ils prirent congé. Deux jours plus tard il s'en allait pour une semaine à Karachi.

L'ennui, avec les systèmes qui font appel à l'informatique, c'est que l'ordinateur contrôle tout. S'il « perd la boule », il ne devient pas seulement inutile, il collabore avec l'ennemi.

Quand ils vinrent, les agents du MI5 n'avaient pas pris l'antique fourgon de la compagnie du téléphone. Les gens du quartier savaient peut-être que leur voisin s'était absenté. Les techniciens arrivèrent à deux heures du matin dans un silence de mort, en combinaisons noires et semelles de caoutchouc. Les réverbères eux-mêmes tombèrent en panne pendant quelques minutes. Les hommes entrèrent très vite et pas une lumière ne s'alluma dans le voisinage.

Le chef d'équipe désactiva prestement l'alarme, tendit la main derrière le coffre et éteignit les faisceaux de rayons infrarouges. Il lui suffit de frapper quelques touches sur le clavier de l'ordinateur pour ordonner à la caméra de rester en plan fixe sur le hall de l'entrée désert, et la caméra lui obéit. Si Mr Dardari téléphonait du Pendjab, il verrait le hall d'entrée de sa maison parfaitement désert et silencieux. Mais en fait, Mr Dardari était encore en plein vol.

Ils étaient quatre cette fois, et ils travaillaient vite. Des micros et des caméras furent installés dans les trois pièces les plus importantes : le salon, la salle à manger et le bureau. Quand ce fut fait, il régnait encore une nuit noire au-dehors. Une voix confirma dans l'oreillette

du chef d'équipe que la rue était toujours déserte et ils repartirent sans être vus.

Il ne restait qu'un problème : l'ordinateur personnel de l'homme d'affaires pakistanais. Il était parti avec. Mais il revint après une semaine, et deux jours plus tard il se rendit à un dîner en ville. La troisième visite fut la plus courte. L'ordinateur était sur son bureau.

On retira le disque dur et en quarante-quatre minutes, on copia tout ce qu'il contenait, puis on le remit en place sans laisser de traces.

Le Traqueur reconnut bien volontiers que les gens du MI5 étaient très forts. Il savait que le matériel subtilisé allait prendre le chemin d'un immeuble en forme de beignet dans les environs de Cheltenham, qui abritait le QG des communications du gouvernement – l'équivalent britannique de Fort Meade. Les cryptographes examineraient les fichiers copiés pour savoir s'ils étaient codés. Dans ce dernier cas, il faudrait craquer le code. Les as de l'informatique sauraient mettre à nu la vie du Pakistanais.

Mais le Traqueur voulait autre chose, et ses hôtes n'y firent pas d'objections. Il voulait que l'ensemble des transmissions déjà enregistrées et tout ce qui passerait désormais par le clavier de cet ordinateur soit transmis à un jeune homme qui se penchait sur sa machine dans un grenier de Centreville. Il souhaitait donner certaines instructions à Ariel et à lui seul.

La première information arriva vite : il n'y avait pas le moindre doute sur le fait que Mustafa Dardari était en contact permanent avec un ordinateur dans l'usine de mise en bouteille de Kismayo en Somalie. Il échangeait des informations et des alertes avec le Troll et il était le cyber-représentant personnel du Prédicateur.

Pendant ce temps, les experts en craquage de codes cherchaient à savoir exactement ce que le Troll et Dardari s'étaient dit.

L'agent Opal épia l'entrepôt toute une semaine avant que cette veille obstinée qui mordait sur son sommeil trouve sa récompense. C'était le soir. Le portail s'ouvrit brusquement. Il ne laissa pas passer un camion de livraison vide mais une camionnette, vieille et brinquebalante, avec un plateau découvert derrière sa cabine. C'est le véhicule le plus couramment utilisé dans les deux moitiés de la Somalie, au nord et au sud. Quand une demi-douzaine de combattants

se pressent à l'arrière autour d'une mitrailleuse, on l'appelle un *technical*. Celui qui était passé dans la rue qu'Opal surveillait à travers une fente de ses volets était vide, à l'exception de l'homme qui se tenait au volant.

Cet homme était le Troll, mais Opal ne pouvait pas le savoir. Il avait une instruction précise de son supérieur : si quelque chose sort, suivez, sauf si c'est un camion de marchandise. Quittant la chambre qu'il avait louée, il détacha sa moto et suivit le véhicule.

Ce fut un long et pénible trajet, dans la nuit et jusqu'à l'aube. Il en connaissait déjà la première partie. La route de la côte filait vers le nord-est, et passait devant l'oued asséché et le petit bois de filaos sous lesquels il avait rencontré Benny avant d'atteindre Mogadiscio. C'était déjà le milieu de la matinée et son réservoir de secours était presque vide quand la camionnette entra dans la ville côtière de Marka.

Tout comme Kismayo, Marka avait été une solide place forte d'al-Shabaab jusqu'en 2012, avant que l'armée fédérale, lourdement appuyée par les troupes de la Mission africaine en Somalie, ne la reprenne aux islamistes. Mais 2013 avait vu un retournement de situation. Les extrémistes musulmans, revenus en force, avaient, au prix de combats acharnés, rétabli leur pouvoir sur les deux villes et sur la zone qui s'étendait entre elles.

Ivre de fatigue, Opal suivit la camionnette jusqu'à ce qu'elle s'arrête. Il y avait, derrière une palissade, une sorte de cour. Le conducteur de la camionnette donna un coup de klaxon. Une petite porte s'ouvrit dans les planches de la palissade et un visage apparut en partie. Puis le portail commença à s'ouvrir.

Opal descendit de sa moto, s'accroupit et fit mine d'examiner le pneu avant tout en regardant à travers les rayons. On semblait connaître le conducteur de la camionnette car on le salua et il avança tandis que la palissade se refermait. Opal eut le temps de voir, derrière, un ensemble formé de trois maisons basses de couleur blanc cassé, aux fenêtres fermées, disposées autour d'une cour.

Cela ressemblait aux milliers de constructions qu'on voyait à Marka – un groupe de cubes blancs entre les collines ocre et la côte sablonneuse avec, en fond, l'océan étincelant. Seuls les minarets des mosquées se dressaient plus haut que les habitations.

Opal s'éloigna en suivant quelques ruelles jonchées de détrit, trouva une zone d'ombre pour s'abriter de la chaleur montante, se

recouvrit la tête de son *shemagh* et s'assoupit. À son réveil, il parcourut la ville et finit par trouver un homme avec un baril d'essence et une pompe manuelle. Plus question de dollars cette fois, c'était trop dangereux et on risquait de le dénoncer aux *mutawa*, les hommes de la police religieuse qui rodaient, armés de bâtons, avec des regards pleins de haine. Il paya avec une liasse de shillings.

Il se remit en route dans la fraîcheur de la nuit et arriva à l'heure pour reprendre son service au marché au poisson. Plus tard seulement, pendant la journée, il put composer un bref message verbal, déterrer l'émetteur enveloppé dans une toile épaisse, brancher la batterie après l'avoir chargée et presser la touche « Envoyer ». Le message parvint au Bureau, au nord de Tel-Aviv et, comme convenu, fut transmis à TOSA en Virginie.

En une journée, un Global Hawk parti du site de lancement américain au Yémen trouva le groupe de maisons. Il fallut un peu de temps, mais le message du Mossad parlait d'un marché aux fruits, avec des étals et de la marchandise offerte à même le sol distant d'une petite centaine de mètres. Et d'un minaret deux rues plus loin. Et des ronds-points construits par les Italiens, six cents mètres au nord en allant tout droit, là où la route de Mogadiscio contournait la ville. On ne pouvait pas se tromper.

Le Traqueur avait une liaison, via l'ambassade américaine, avec le centre opérationnel situé à l'extérieur de Tampa et avec le drone du J-SOC. Il regardait depuis un moment les trois maisons autour de la cour. Laquelle ? Aucune des trois ? Même si le Prédicateur s'y trouvait, il était à l'abri d'un tir de drone. Un Hellfire ou un Brimstone réduiraient en cendres une dizaine de ces maisons si proches les unes des autres. Des femmes, des enfants... Ce n'était pas à eux qu'il faisait la guerre, et il n'avait pas de preuves.

Il voulait cette preuve, il avait besoin de cette preuve, et se disait que lorsque les cryptographes au travail sur ses messages en auraient terminé, le producteur de chutney de Karachi allait la lui fournir.

Opal dormait dans sa cabane de Kismayo quand le MV *Malmö* prit place dans la file d'attente des navires marchands qui entraient dans le canal de Suez. Pour les hommes, immobiles sous le soleil d'Égypte, la chaleur était suffocante. Deux des Philippins avaient jeté des lignes,

avec l'espoir d'un poisson frais pour leur repas du soir. Les autres se tenaient à l'ombre entre les containers en acier qui étaient eux-mêmes chauds comme des radiateurs, et abritaient des voitures. Mais l'air conditionné fourni par le moteur auxiliaire rendait la vie supportable. Les Ukrainiens jouaient aux cartes, le Polonais était dans sa salle des machines. Le capitaine Eklund, à son clavier, tapait un e-mail pour sa femme, et Ove Carlsson, le cadet, étudiait ses cours de navigation.

Loin de là au sud, un djihadiste fanatique plein de haine pour l'Occident et tout ce qui s'y faisait, étudiait les messages sortis de son imprimante qu'on lui avait adressés de Kismayo.

Et dans un fort de brique des collines qui s'élevaient au nord de la baie de Garacad, un chef de clan sadique connu sous le nom d'al-Afrit le Démon se préparait à envoyer une dizaine de ses jeunes recrues en mer, en dépit des risques, à la poursuite d'une proie.

Chapitre neuf

Il y avait bien un code pour les messages de Dardari à Londres et du Troll à Kismayo et on l'avait craqué. Les deux hommes semblaient pourtant communiquer en clair aussi bien pour le centre d'écoutes en Angleterre que pour celui de Fort Meade dans le Maryland, qui espionnait en priorité les transmissions ouvertement codées.

Le trafic commercial et industriel à travers le cyberspace représente un tel volume que tout ne peut pas être surveillé avec la plus grande rigueur. Les deux centres d'écoute tendent donc à donner la priorité à ce qui prête visiblement à soupçons. La Somalie étant un endroit des plus suspects, on prête attention aux échanges d'apparence inoffensive mais sans les soumettre aux tests de décryptage les plus sophistiqués. Si bien que jusque-là, les échanges entre Londres et Kismayo étaient tout simplement passés au travers. Cela cessa.

Ces échanges semblaient avoir lieu entre le patron d'une grosse entreprise de production alimentaire basée à Londres et son directeur dans une antenne locale qui lui fournissait de la matière première. Les courriers qui partaient de Londres paraissaient être des questions sur la possibilité d'avoir des fruits, des légumes et des épices produits localement, et à quels prix. Les courriers envoyés de Kismayo semblaient être les réponses du directeur à ces questions.

Mais la clé du code se trouvait dans les listes de prix. Cheltenham et Ariel la découvrirent presque en même temps. Il y avait des contradictions. Les prix étaient parfois trop élevés, parfois trop bas. Ils ne correspondaient pas à ceux du marché mondial à cette époque de l'année. Certains étaient justes, d'autres irréalistes. Dans cette dernière catégorie, les chiffres représentaient des lettres, les lettres disaient des mots et les mots composaient des messages.

Ces mois d'échanges entre une riche et élégante demeure du West End et un entrepôt de Kismayo apportaient la preuve que Mustafa Dardari était bien l'homme qui collaborait du dehors. Il était à la fois le financier et l'informateur. Il conseillait et il prévenait.

Il était abonné à des revues spécialisées traitant systématiquement de la pensée contre-terroriste à l'Ouest. Il suivait de près les travaux

de divers think tanks sur le sujet, se procurait les publications du *Royal United Services Institute* de Londres et de ses homologues américains.

Ses e-mails à son ami révélèrent qu'il fréquentait, dans le cadre de sa vie mondaine, la table de ceux qui pouvaient avoir parmi leurs hôtes un fonctionnaire de haut niveau ou un responsable des services de renseignement. En bref, c'était un espion. C'était aussi, derrière une façade pleine d'urbanité, un salafiste et un djihadiste, à l'instar de son ami d'enfance en Somalie.

Ariel découvrit autre chose. Il y avait dans les courriers des erreurs de frappe d'une lettre, mais elles n'étaient pas le fruit du hasard. Très rares sont les non-professionnels capables de taper de longs passages sans frapper, ici et là, la mauvaise touche. Il y a, dans le journalisme ou dans l'édition, des correcteurs chargés de traquer ces coquilles. Mais du moment qu'elles n'affectent pas le sens, la plupart des amateurs ne s'en donnent pas la peine.

Le Troll s'en donnait la peine, mais Dardari, non. Parce que ses coquilles étaient délibérées. Il n'y en avait qu'une ou deux par courrier, mais elles apparaissaient avec un certain rythme, pas toujours au même endroit mais toujours en séquence avec celles du courrier précédent. Ariel en déduisit que c'étaient des « signaux » qui, s'ils n'avaient pas été là, auraient prévenu le lecteur que l'expéditeur écrivait sous la contrainte ou que l'ordinateur était tombé aux mains d'un ennemi.

L'échange, toutefois, ne confirma pas deux choses que le Traqueur avait besoin de savoir. Les messages parlaient de « mon frère » mais il pouvait s'agir d'une façon de se saluer entre musulmans. Ils parlaient aussi de « notre ami », mais on n'y appelait jamais Zulfiqar Ali Shah ou Abou Azzam par son nom. Et ils ne confirmaient jamais que « notre ami » n'habitait pas à Kismayo mais dans une propriété au cœur de Marka.

Pour le Traqueur, le seul moyen d'avoir les preuves qui l'autoriseraient à lancer l'attaque finale et définitive serait d'obtenir une identification du Prédicateur par une source fiable, ou de l'amener à commettre une erreur fatale en communiquant par Internet à partir de chez lui. Alors le Global Hawk qui guettait au-dessus de la propriété de Marka entrerait instantanément en action.

Dans le premier cas, il faudrait qu'une personne portant un couvre-

chef particulier, convenu d'avance et bien reconnaissable, se tient debout dans la cour, regarde le ciel et hoche la tête. Tampa verrait le visage, comme Creech avait vu Anwar al-Awlaki lever les yeux au ciel pour son malheur, son visage offert emplissant l'écran dans un bunker souterrain du Nevada.

Quant à la seconde solution, le Traqueur avait dans sa manche un atout qu'il entendait bien utiliser.

Le MV *Malmö* sortit du canal du port de Suez pour entrer dans la mer Rouge. Le capitaine Eklund salua et remercia le pilote égyptien qui se laissa glisser le long de la coque dans la vedette qui l'attendait. D'ici quelques heures, il serait à bord d'un autre cargo en route vers le nord.

Le *Malmö*, ayant retrouvé son capitaine, mit le cap au sud vers Bab al-Mandab avant de virer à l'est dans le golfe d'Aden. Eklund était satisfait. Son bateau s'était bien comporté jusque-là et il était à l'heure.

Opal, sa journée de travail au marché au poisson terminée, s'assura qu'il était bien seul et à l'abri des regards avant de récupérer sa radio sous ses pieds. Il n'ignorait pas que ces vérifications quotidiennes pour savoir s'il n'avait pas reçu un message le mettaient en danger car elles risquaient de le désigner comme l'espion infiltré dans la forteresse d'al-Shabaab.

Il prit l'appareil, le brancha sur la batterie, se coiffa du casque, se munit d'un stylo et d'un bloc-notes et se prépara à écrire. Le message à transcrire, une fois ramené à la vitesse de lecture, ne lui demanda que quelques minutes, son stylo courant sur le papier pour enchaîner les caractères hébraïques.

C'était bref et précis. Toutes nos félicitations pour avoir suivi la camionnette jusqu'au hangar de Marka. La prochaine fois, ne la suivez pas tout de suite. Retournez chez vous, prenez la radio et prévenez-nous qu'elle va vers le nord. Puis cachez la radio et suivez. Terminé.

Le chalutier taïwanais était bien à l'est de la côte de Somalie et on ne l'avait pas arrêté. Il n'avait pourtant aucune raison de se trouver là.

Un avion volant à basse altitude, chargé de surveillance par les forces navales internationales qui luttaienent contre les pirates, s'était approché pour l'examiner mais il était reparti.

Ce bateau était manifestement ce qu'il prétendait être : un chalutier de haute mer parti de Taipei. Il n'avait pas jeté son filet mais cela n'avait rien d'anormal car il cherchait des eaux plus froides et de meilleure qualité. Il avait été arraisonné par al-Afrit plusieurs semaines auparavant, et cette capture avait été enregistrée, mais c'était sous son vrai nom. Lequel avait changé. Son équipage chinois avait dû, sous la menace, peindre un nouveau nom à la proue et à la poupe.

Deux membres de ce même équipage – c'était suffisant – travaillaient sur le pont. Les dix pirates somaliens étaient accroupis et on ne pouvait les voir. L'équipage de l'avion qui patrouillait scrutait avec des jumelles mais il avait vu les deux Asiatiques à la barre et ne s'était douté de rien. Les pirates avaient prévenu les deux hommes que toute tentative pour lui faire signe leur coûterait la vie.

Le subterfuge n'était pas nouveau, mais la Force internationale avait toujours beaucoup de mal à le détecter. Les Somaliens qui tentaient de faire passer leurs yoles pour d'inoffensifs bateaux de pêche n'étaient pas longs à démasquer quand on les interceptait. Ils pouvaient toujours protester qu'ils avaient besoin de leurs kalachnikov AK-47 pour se défendre, mais il n'en allait pas de même avec les lance-roquettes. Et c'était toujours l'échelle en aluminium qui les trahissait sans discussion possible : on n'a pas besoin d'une échelle pour pêcher, mais c'est indispensable pour grimper au flanc d'un cargo.

Les pirates somaliens avaient reçu de sérieux coups. La plupart des gros bateaux marchands emmenaient désormais à leur bord une équipe d'anciens militaires dotés d'armes à feu et sachant s'en servir. Quatre-vingts pour cent, à peu près, disposaient de ce genre de protection. Les drones, qui partaient maintenant de Djibouti, pouvaient balayer de leurs caméras plus de soixante mille kilomètres carrés de mer. Les navires de guerre de quatre flottilles internationales étaient aidés par des hélicoptères à long rayon d'action. Et les pirates, capturés en grand nombre, étaient jugés, condamnés et emprisonnés aux Seychelles sous tutelle internationale. Les beaux jours étaient terminés.

Mais il y avait encore une ruse qui marchait : le bateau ravitailleur. Le *Shan-Lee 08*, comme il s'appelait désormais, pouvait rester en mer beaucoup plus longtemps qu'une yole, et son rayon d'action était immense. Les yoles de chasse, avec leurs moteurs de hors-bord surpuissants, étaient rangées sous le pont et on pouvait les remonter à tout instant pour les mettre à l'eau en quelques minutes.

Après avoir quitté la mer Rouge pour le golfe d'Aden, le capitaine Eklund suivit méticuleusement les recommandations visant à assurer une protection maximum aux navires marchands qui traversaient cette zone dangereuse.

Le corridor maritime longe les côtes du Yémen et du sultanat d'Oman du 45^e au 53^e degré de longitude est. Les huit zones de longitude amènent les bateaux jusqu'à Puntland au nord-est de la Somalie, où commence le paradis des pirates, et bien au-delà de la Corne. Ceux qui veulent contourner la pointe sud de l'Inde se retrouvent ainsi de nombreux miles trop au nord avant de pouvoir mettre le cap au sud pour la longue traversée de l'océan Indien, alors que sur celui-ci patrouillent de nombreux navires de guerre qui assurent la sécurité.

Le capitaine suivit le passage conseillé jusqu'au degré 53 de longitude puis, persuadé d'être en sécurité, tourna vers la côte sud en direction de l'Inde. Les drones pouvaient effectivement surveiller plus de quarante miles carrés de mer en une journée, mais l'océan Indien en compte des millions, et un bateau peut disparaître dans cette immensité. Les navires de l'OTAN et de la flotte européenne pouvaient parcourir le corridor maritime en formation serrée, mais une fois dans l'océan ils étaient dispersés et éloignés les uns des autres. Seuls les Français ont une force spéciale pour l'océan Indien. Ils l'appellent *L'Indienne*.

Le patron du *Malmö* était certain de se trouver trop loin à l'est pour craindre un danger venu de la côte de Somalie. De jour comme de nuit régnait une chaleur accablante.

La plupart des bâtiments qui naviguent dans ces eaux ont fait appel à des ingénieurs pour construire à leur bord une forteresse protégée par des portes blindées verrouillées de l'intérieur, pourvue de toilettes et contenant des réserves d'eau et de nourriture suffisantes

pour tenir plusieurs jours. On y trouve aussi des dispositifs pour protéger les moteurs de toute intervention étrangère et les commander de l'intérieur ainsi que le mécanisme du gouvernail. Et il y a, à la pointe du mât principal, un message de détresse prêt à être diffusé à la demande de l'équipage.

Protégé à l'intérieur de cette forteresse, l'équipage, s'il s'y est enfermé à temps, peut attendre les secours avec la quasi-certitude qu'ils vont arriver. Les pirates ont pris le bateau mais ne peuvent ni contrôler sa route ni menacer l'équipage même s'ils tentent de l'atteindre. Celui-ci ne peut qu'attendre l'arrivée d'une frégate ou d'un destroyer.

Mais tandis que le *Malmö*, en route vers le sud, passait au large des îles Laccadive, les hommes dormaient dans le confort de leurs cabines. Ils ne virent pas les yoles qui fondaient dans son sillage, pas plus qu'ils n'entendirent le choc des échelles métalliques contre la coque quand les Somaliens montèrent à bord au clair de lune. L'homme qui était à la barre donna l'alarme, mais trop tard. Les silhouettes sombres armées de fusils se précipitaient déjà sur le pont et sur la passerelle. En cinq minutes, le *Malmö* était pris.

Opal regarda les grilles s'ouvrir dans la lumière du soleil couchant pour laisser la camionnette sortir de l'entrepôt. C'était la même que précédemment. Il enfourcha sa moto et la suivit vers la sortie nord de Kismayo jusqu'à ce qu'il soit certain qu'elle avait pris la route de la côte pour aller vers Marka. Il revint alors à sa cabane, sortit l'émetteur de sa cachette. Il avait déjà composé le message, et l'avait compressé en une fraction de seconde. Après avoir extrait la batterie de son chargeur photovoltaïque, il la brancha et pressa la touche « Envoyer ».

Le message parvint au Bureau où il fut enregistré, puis décrypté par l'officier de permanence et celui-ci le transmit à Benny, qui était encore à travailler dans le même fuseau horaire que Kismayo. Il composa une brève instruction, qui fut codée et adressée à l'équipage d'un faux bateau de pêche prétendument basé à Salah qui croisait à une vingtaine de miles au large de la côte de Somalie.

Quelques minutes plus tard, le gros canot pneumatique se détacha du bateau de pêche pour cingler vers la côte. Il emmenait seize commandos et leur capitaine. Ce fut seulement quand les dunes de

sable apparurent au clair de lune que le moteur ralentit et que le niveau sonore commença à décroître jusqu'à n'être plus qu'un léger ronflement, pour éviter que, même sur cette côte désolée, quelqu'un ne l'entende.

Tandis que le nez de l'embarcation s'enfonçait dans le sable, le capitaine et six hommes sautèrent pour se précipiter vers la route. Ils connaissaient déjà l'endroit ; c'était là qu'un pont en pierres enjambait le lit d'un oued asséché, non loin d'un petit bois de filaos. L'un des hommes franchit en courant les trois cents mètres qui les séparaient de la route de Kismayo, choisit un endroit au bord de la route, y posa sur leur trépied ses puissantes jumelles à vision nocturne et les pointa vers le sud. On lui avait expliqué précisément quel véhicule il devait chercher, et on lui avait même donné le numéro des plaques d'immatriculation. À plat ventre derrière lui, les hommes du commando en embuscade attendaient aussi. Son communicator à la main, il était allongé à un endroit d'où il était certain de voir la lumière rouge clignotante quand elle approcherait. Quatre véhicules passèrent, mais pas celui qu'ils attendaient.

Puis il arriva. À la lumière verte des jumelles à vision nocturne, les hommes ne pouvaient pas le manquer même si sa couleur blanc sale ressortait mal. Mais on reconnaissait bien le radiateur cabossé à l'avant, et le pare-chocs qui n'avait visiblement pas servi à grand-chose pour le protéger. Le capitaine regardait avant tout la plaque d'immatriculation. Il pressa une touche de son appareil.

Le capitaine, derrière lui, vit la petite lueur rouge dans sa main et lança « Kadima ! » à ses hommes. Ils se dressèrent de chaque côté de la route, le large ruban adhésif rouge et blanc tendu entre eux. Dans la pénombre, il avait l'air d'une poutre horizontale. Le capitaine se plaça devant, une torche abaissée vers le sol, l'autre main levée.

Ils ne portaient pas leur tenue de camouflage mais de longues djellabas blanches et le turban des Somaliens. Et ils avaient des kalachnikov. Aucun Somalien ne se serait risqué à forcer un barrage dressé par la *mutawa*, la police religieuse. Le moteur du camion qui approchait lâcha une brève pétarade, puis une autre, tandis que le chauffeur changeait de vitesse et ralentissait.

Les pirates avaient chargé deux d'entre eux de garder le capitaine

du cargo taïwanais et son second, qu'ils avaient fait prisonniers. Les autres étaient montés à bord du *Malmö*. L'un d'eux parlait un mauvais anglais. Il venait de Garacad, connu comme un nid de pirates, et c'était sa troisième capture. Il savait comment s'y prendre. Ce qui n'était pas le cas du capitaine Eklund, malgré le briefing dont l'avait gratifié, à Göteborg, un officier de marine suédois.

Il savait qu'il avait le temps de presser le bouton SOS depuis sa cabine. Il savait que l'appel transmis de la pointe de son grand mât préviendrait le monde de sa capture.

Le chef des pirates, qui avait vingt-quatre ans et s'appelait Jimali, le savait aussi, et s'en moquait. Les bateaux des Infidèles pouvaient toujours venir, il était déjà trop tard. Ils n'attaqueraient jamais, de crainte de provoquer un bain de sang. Le chef des pirates connaissait ce respect de la vie humaine qui était une véritable obsession chez les *kouffar*, les mécréants, et il le méprisait. Un bon Somalien ne craignait ni la souffrance ni la mort.

Les cinq Européens et dix Philippins furent regroupés sur le pont. On prévint le capitaine Eklund que si d'autres membres de son équipage s'étaient cachés, on jetterait l'un des officiers à la mer.

« Il n'y en a pas d'autres, répondit le capitaine. Que voulez-vous ? »

Jimali montra ses hommes. « À manger. Et pas de cochon », dit-il. Eklund ordonna au cuisinier philippin de retourner à sa coquerie et de préparer à manger. L'un des pirates le suivit.

« Toi. Viens ici, dit Jimali en faisant signe au capitaine, et ils montèrent sur la passerelle. Conduis jusqu'à Garacad et tu ne mourras pas. »

Le capitaine consulta ses cartes, étudia la côte de Somalie et trouva le village à une centaine de kilomètres au sud d'Eyl, un autre lieu où pullulaient des pirates. Il détermina un cap approximatif et se remit à la barre.

Une frégate française de *L'Indienne* fut la première à les repérer juste après le lever du jour. Elle prit position à quelques encablures sur bâbord et réduisit sa vitesse pour maintenir la distance. Le capitaine français n'avait aucune intention de lancer ses marins à l'abordage du *Malmö* et Jimali le savait. Il observait la frégate depuis le pont du cargo, comme pour lancer un défi aux Infidèles.

Aux antipodes, ou presque, de ce spectacle maritime apparemment

paisible d'une frégate française escortant un cargo suédois, les deux bâtiments étant eux-mêmes suivis de loin par un chalutier taïwanais, un tourbillon de communications électroniques était en train de se mettre en place

Le système d'identification automatique du *Malmö* avait tout de suite fonctionné. L'appel avait été enregistré par les Opérations maritimes britanniques à Dubaï et par l'American MARLO qui suivait les liaisons maritimes depuis Bahreïn. Plusieurs bateaux de l'OTAN et de la Force d'intervention européenne avaient été prévenus de sa situation mais, comme le savait Jimali, aucun n'attaquerait.

La compagnie Andersson Line maintenait jour et nuit à Stockholm une salle d'opérations qui fut immédiatement avisée. Le quartier général appela le *Malmö*. Jimali fit savoir que le capitaine Eklund pouvait prendre l'appel, à condition de se brancher sur le haut-parleur de la passerelle et de parler seulement en anglais. Mais avant qu'il ait ouvert la bouche, on avait déjà compris, à Stockholm, qu'il était en présence de Somaliens en armes et qu'ils écoutaient tout ce qu'il disait.

Le capitaine Eklund confirma que le *Malmö* avait été arraisonné pendant la nuit. Ses hommes étaient indemnes et bien traités. Il n'y avait pas de blessés. Ils se dirigeaient, sur ordre, vers la côte de Somalie.

On informa Harry Andersson, le propriétaire du navire, alors qu'il prenait son petit déjeuner dans sa splendide résidence au sein d'un parc clos de murs d'Östermalm, à Stockholm. Il finit de s'habiller pendant qu'on amenait sa voiture à la porte, et fila directement à la salle d'opérations. Le contrôleur de nuit l'avait attendu. Il lui rendit compte de tout ce que les services d'urgence et le capitaine Eklund avaient pu lui dire.

Mr Andersson était très riche et s'il pouvait se prévaloir d'une très belle réussite, il la devait principalement à deux talents exceptionnels : il savait assimiler très vite les données d'une situation puis lancer un plan d'action basé sur des réalités et non sur des chimères, et l'exécuter.

Il resta debout, plongé dans ses réflexions, au milieu de la salle d'opérations. Personne n'osait le déranger. Son bateau était tombé aux mains de pirates. C'était la première fois que cela se produisait. Donner l'assaut en pleine mer se solderait par un massacre et il n'était

pas question de le tenter. Le *Malmö* allait donc rejoindre la côte de Somalie et y jeter l'ancre. Harry Andersson se devait de penser d'abord à ses quinze employés. Puis de récupérer le bateau, et si possible sa cargaison. Ensuite, il y avait la question de son fils.

« Amenez-moi ma voiture à la porte, dit-il. Appelez Björn, où qu'il soit, et dites-lui que l'avion doit être prêt à décoller immédiatement. Plan de vol pour Northolt, Londres. Réservez-moi une suite au Connaught. Hannah, vous avez votre passeport avec vous ? Alors venez avec moi. »

Quelques minutes plus tard, il était sur le siège arrière de la Bentley, son assistante personnelle Hannah à côté de lui et ils fondaient vers l'aéroport de Bromma. Son téléphone à la main, il organisait leur emploi du temps des prochaines heures.

L'affaire concernait maintenant les assureurs. Il était assuré chez Lloyd's via un groupement d'armateurs. On pouvait compter sur eux pour le défendre car leur argent était en jeu. Et c'était pour cela qu'il leur versait une fortune chaque année.

Avant de décoller, il avait appris que le négociateur désigné par le groupement était une firme du nom de Chauncey Reynolds, qui avait d'excellents états de service dans son domaine. Il savait qu'il allait être à Londres longtemps avant que son bateau ne touche la côte de Somalie. Son jet privé n'avait pas encore atteint la côte de Suède qu'il avait déjà rendez-vous avec les avocats à six heures de l'après-midi. Et bon Dieu, ils pouvaient se préparer à travailler tard !

Au moment où il mit le pied sur le trottoir roulant de l'aérogare de Northolt, Chauncey Reynolds se préparait déjà. On cherchait à joindre, dans le Surrey, la résidence de leur négociateur, semi-retraité de cette étrange profession. Sa femme alla le chercher dans le jardin parmi les ruches.

Il avait acquis en travaillant pour la police métropolitaine son savoir-faire de négociateur spécialisé dans la libération des otages. Il s'appelait Gareth Evans, et c'était un Gallois au parler lent, mais il ne fallait pas s'y tromper.

Le Troll était mort à l'arrivée d'Opal. Celui-ci avait été aperçu sur la route par le guetteur qui l'avait reconnu car le capitaine l'avait déjà vu auparavant, lors de sa rencontre avec Benny. Le petit clignotant

rougit à nouveau dans la main du capitaine et le barrage reparut.

Opal vit soudain le groupe de silhouettes en djellabas blanches à la faible lueur de son phare, la torche qu'on agitait, les fusils pointés. Comme tout agent secret qui s'est avancé très loin derrière les lignes de l'ennemi et court le risque d'une mort affreuse s'il est démasqué, il eut une brève montée de panique.

Ses papiers étaient-ils en règle ? Son histoire de recherche d'emploi tenait-elle debout ? Que cherchait donc la *mutawa* en pleine nuit sur cette route ?

L'homme qui tenait la torche s'approcha pour le dévisager. La lune sortit derrière un banc de nuages annonciateurs de la mousson qui n'allait pas tarder. Elle éclaira deux visages noirs à quelques centimètres l'un de l'autre, l'un à la peau naturellement foncée, l'autre passé à la pommade noire des commandos quand ils vont au combat.

« *Shalom*, Opal. Sors de la route. Un camion arrive. »

Les hommes disparurent sous les arbres et dans les fourrés en emmenant la moto avec eux. Le camion passa. Puis le capitaine montra le lieu de l'accident du Troll.

La roue avant du camion avait, semblait-il, éclaté. Le clou dépassait encore à l'endroit où des mains humaines l'avaient planté. Le camion, hors de contrôle, avait penché d'un côté. Par malheur, il était alors au milieu du pont. Il avait heurté à pleine vitesse la paroi de ciment. Le choc avait précipité le conducteur contre le pare-brise tandis que le volant heurtait sa poitrine avec assez de force pour lui fracasser la tête et la cage thoracique. On l'avait extrait de la cabine pour l'étendre à côté du véhicule. Il fixait de ses yeux morts la pointe des filaos dressée entre la lune et lui.

« Parlons un peu, maintenant », dit le capitaine. Il expliqua très précisément à Opal ce que Benny lui avait dit au sujet de la ligne sécurisée entre Tel-Aviv et le chalutier. Mot pour mot. Puis il lui remit une liasse de papiers et une casquette de base-ball rouge.

« Voila ce que le type t'a confié avant de mourir. Tu as fait de ton mieux pour le secourir, mais c'était sans espoir. Il était trop gravement blessé. Des questions ? »

Opal fit non de la tête. L'histoire se tenait. Il fourra les papiers dans la poche de son coupe-vent. Le capitaine du commando Sayeret Matkal lui tendit la main.

« On doit reprendre la mer. Bonne chance, ami. *Mazel tov* ! »

Il fallut un moment pour effacer toutes les traces de pas dans la terre poussiéreuse, toutes sauf celles d'Opal. Ils devaient ensuite rejoindre l'océan où le bateau de pêche attendait. Opal poussa sa moto jusqu'à la route et repartit en direction du nord.

Les personnes rassemblées dans le bureau de la firme Chauncey Reynolds avaient toutes, par expérience, une bonne connaissance de ce qui n'était plus, après une décennie de piraterie, qu'un rite d'assentiment mutuel. Les pirates étaient tous des chefs de clan de Puntland opérant sur les mille deux cents kilomètres de côte qui séparent Boosaaso au nord et Mareeg au-dessus de Mogadiscio.

Ils pratiquaient la piraterie pour de l'argent et c'était tout. Ils avaient pour excuse le fait que, bien des années auparavant, des flottes de bateaux de pêche parties de Corée du Sud et de Taïwan étaient venues en masse vider leurs lieux de pêche traditionnels des poissons qui étaient leur unique ressource. Quels qu'aient été les torts des uns ou des autres, ils s'étaient reconvertis dans la piraterie et en tiraient désormais de très confortables revenus, bien plus importants que ceux que pouvaient leur rapporter quelques thons.

Ils avaient débuté en prenant d'assaut et en retenant des navires marchands qui longeaient leur côte. Avec le temps, et des méthodes qui se perfectionnaient, ils avaient poussé de plus en plus loin leurs opérations vers l'est et le sud. Au début, les prises étaient de peu d'importance, ils étaient malhabiles dans la négociation et des avions partis du Kenya lâchaient en mer, à un endroit convenu, des valises pleines de billets de banque.

Mais personne ne fait confiance à personne sur cette côte. La notion d'honneur n'a pas cours entre ces voleurs. Des navires capturés par un clan étaient volés par un autre pendant qu'ils étaient à l'ancre. Des bandes rivales se disputaient les valises de billets tombées en mer. Il pouvait aussi arriver qu'elles s'entendent.

Il était plus que rare de voir ramené à terre l'équipage d'un bateau pris par des pirates. Quand on ne laissait pas une ancre traîner sous les coups de la houle, les navires capturés étaient mouillés jusqu'à deux miles du rivage. Les officiers et l'équipage vivaient à bord dans d'assez mauvaises conditions mais avec une douzaine de gardiens, aussi longtemps que duraient les négociations entre le propriétaire du

bateau et le chef de clan.

À l'ouest, certaines compagnies d'assurances mais aussi certains avocats et négociateurs avaient accumulé assez d'expérience dans ce domaine pour devenir des experts. Du côté des Somaliens, des négociateurs bien éduqués – non pas simples Somaliens mais appartenant au bon clan – se chargeaient désormais des discussions. Et on faisait appel à la technologie moderne – ordinateurs et iPhone. Il était même rare qu'on lâche l'argent en mer ; les Somaliens avaient des comptes en banque numérotés, sur lesquels l'argent apparaissait instantanément.

Avec le temps, les négociateurs des deux côtés avaient fini par se connaître, chacun étant simplement soucieux de bien faire le travail. Mais les Somaliens avaient les cartes en main.

Pour les assureurs, une cargaison bloquée qui n'était pas livrée était une cargaison perdue. Pour les armateurs, un navire qui ne rapportait rien signifiait une perte d'exploitation. Ajoutez à cela la situation dramatique de l'équipage et le désespoir des familles, et on comprendra que les uns et les autres étaient pressés d'en finir. Les pirates somaliens le savaient et ils avaient, eux, tout leur temps. C'était même la base du chantage : le temps. Certains bateaux étaient bloqués sur cette côte depuis des années.

Gareth Evans avait déjà négocié la libération d'une dizaine de navires et d'autant de cargaisons de grande valeur. Il avait étudié Puntland et son labyrinthe de structures tribales comme on prépare un doctorat. Quand il apprit que le *Malmö* faisait route vers Garacad, il savait déjà quelle était la tribu qui contrôlait cette bande de côte et de combien de clans elle se composait. Plusieurs d'entre eux employaient le même négociateur, un calme et aimable Somalien du nom de Mr Ali Abdi, diplômé d'une université du Midwest américain.

On expliqua tout cela à Harry Andersson à l'heure où la nuit d'été tombait sur Londres, tandis que de l'autre côté du monde le *Malmö* voguait, cap à l'ouest, vers Garacad. On avait grignoté sur des plateaux-repas autour de la table vernie de la salle de réunion, et Mrs Bulstrode, qui avait bien voulu rester, continuait à apporter café sur café.

Une pièce avait été réservée pour Gareth Evans. Au cas où on embaucherait un nouveau négociateur somalien, Stockholm indiquerait au capitaine Eklund le numéro de téléphone à appeler afin

de poursuivre les réjouissances.

Gareth Evans, après s'être très précisément renseigné sur la cargaison de voitures aux carrosseries étincelantes que transportait le *Malmö*, se livra à un calcul rapide et conclut qu'ils devraient se mettre d'accord sur un règlement de cinq millions de dollars. Il savait aussi que la première demande serait exorbitante. Et que mettre trop d'empressement à conclure pouvait s'avérer désastreux. La demande doublerait immédiatement. Exiger d'en finir vite aurait le même effet ; cela aboutirait à faire grimper le prix. Quant aux hommes d'équipage emprisonnés, certes, ils n'avaient pas de chance, mais il fallait qu'ils s'arment de patience.

Les marins rapatriés racontaient que les semaines passant, les Somaliens qui étaient pour la plupart des montagnards mal élevés à peine sortis de leur tribu, transformaient n'importe quel navire propre et bien entretenu en une écurie pestilentielle. On ignorait l'usage des toilettes, on urinait quand et où le besoin s'en faisait sentir, et la chaleur faisait le reste. L'essence qui alimentait les générateurs d'électricité, et donc la climatisation, ne tardait pas à manquer. La nourriture qui n'était plus congelée pourrissait, imposant à l'équipage un régime de chèvres somaliennes tuées et dépecées à bord. Avec pour seules diversions la pêche, les jeux sur le pont, les parties de cartes et la lecture qui permettaient, pour un temps, de ne pas céder à l'ennui.

La réunion s'acheva à dix heures du soir. S'il avançait à la vitesse maximum, ce qui était probablement le cas, le *Malmö* entrerait dans la baie de Garacad aux environs de midi, heure de Londres. Peu après, on saurait qui l'avait capturé et qui avait été désigné comme négociateur. Alors, Gareth Evans se présenterait, si c'était nécessaire, et la gavotte pourrait dérouler ses figures compliquées.

Opal arriva à Marka au moment où la ville s'assoupissait dans la chaleur du début d'après-midi. Il trouva la propriété et frappa à la porte. Ici, on ne dormait pas. Il entendit des voix, des pas précipités comme si on avait attendu quelqu'un qui était en retard.

La porte verrouillée s'ouvrit dans le lourd portail de bois massif et un visage le regarda. C'était un visage arabe, pas Somalien. Les yeux parcoururent la rue mais ne virent pas de camionnette. Puis le regard se fixa sur Opal.

« Oui, dit sèchement une voix, furieuse qu'un inconnu, un moins-que-rien cherche à entrer.

– J'ai des papiers pour le cheik, dit Opal en arabe.

– Quels papiers ? » Le ton était carrément hostile, mais avec une note de curiosité.

« Je ne sais pas, dit Opal. C'est ce que l'homme, sur la route, m'a demandé de dire. »

Il y eut un bruit de discussion étouffé derrière les planches. Le premier visage fut remplacé par un autre. Ni somalien ni arabe, mais parlant arabe. Pakistanais ?

« D'où viens-tu ? Quels papiers ? »

Opal plongea la main sous son coupe-vent et tendit un paquet fermé.

« Je viens de Marka. J'ai rencontré un homme sur la route. Il avait eu un accident avec sa camionnette. Il m'a demandé d'apporter ça et m'a expliqué comment vous trouver. C'est tout ce que je sais. »

Il tenta de glisser le paquet par l'entrebâillement de la porte.

« Non, attends ! » cria une voix, et le portail commença à s'ouvrir. Quatre hommes se tenaient là, quatre barbes impressionnantes. On se saisit de lui et on l'entraîna à l'intérieur. Un adolescent sortit en courant, prit sa mobylette et la poussa dans la cour. Le portail se referma. Ils étaient deux à le tenir. Celui qui était peut-être pakistanais le dépassait de toute sa hauteur. Il examina le paquet et prit une profonde inspiration.

« Où t'as pris ça, chien ? Qu'est-ce que tu as fait de notre ami ? »

Opal joua les moins-que-rien terrifiés, ce qui n'était pas difficile.

« C'est lui qui conduisait la camionnette, monsieur, je crois qu'il est mort... »

Il n'en dit pas plus. Une gifle brutale de la main droite le jeta par terre. Il y eut des cris dans une langue qu'il ne comprenait pas, bien qu'il parlât l'anglais, le somalien et l'arabe en plus de son hébreu natal. Une demi-douzaine de mains le remirent sur ses pieds en le poussant et en le bousculant. Il y avait une sorte de cagibi creusé dans l'épaisseur du mur d'enceinte de la propriété. On l'y jeta et il entendit un verrou claquer. Il y faisait sombre, et ça puait. Il savait qu'il ne devait pas sortir de son rôle. Il se laissa choir sur une pile de vieux sacs et enfouit sa tête dans ses mains, dans l'éternelle posture du vaincu qui ne comprend pas ce qui lui arrive.

Ils revinrent une demi-heure après. Les deux ou trois hommes qui avaient des statures de gardes du corps étaient là, mais il y avait un nouveau. C'était bien un Somalien, avec une voix mélodieuse. Une certaine éducation, peut-être. Il lui fit signe d'approcher. Opal trébucha en clignant des yeux face à la lumière violente du soleil.

« Viens, dit le Somalien. Le cheik veut te voir. »

On le conduisit sous escorte serrée dans le bâtiment principal face au portail. Dans l'entrée, il eut droit à une fouille intégrale effectuée avec une remarquable habileté. On lui prit son vieux portefeuille fatigué et on le remit au Somalien. Celui-ci en sortit les papiers habituels et les examina, en comparant le visage à la mauvaise photographie. Puis il hocha la tête en empochant le tout, tourna les talons et s'éloigna. On poussa Opal à sa suite.

Ils pénétrèrent dans un salon confortable où un grand ventilateur tournait au plafond. Il y avait un bureau et dessus, divers papiers et de quoi écrire. Un homme était assis dans un fauteuil pivotant, face à la porte. Le Somalien s'approcha et lui dit quelque chose à l'oreille. Opal aurait juré qu'il était passé à l'arabe. Il tendit à l'homme le portefeuille et les papiers d'identité.

Opal vit que le paquet qu'il avait apporté était ouvert et qu'il y avait plusieurs feuilles sur le bureau. L'homme assis se tourna, son regard lâcha le portefeuille pour se lever vers lui. Il avait une épaisse barbe noire et des yeux couleur d'ambre clair.

Chapitre dix

Le *Malmö* avait à peine jeté l'ancre dans les quarante mètres d'eau de la baie de Garacad que trois yoles d'aluminium fonçaient déjà vers lui depuis le village.

Jimali et ses sept co-pirates avaient hâte de retrouver leur terre. Ils avaient passé vingt jours en mer, la plupart d'entre eux entassés sur le chalutier taïwanais. Leurs provisions de nourriture fraîche étant épuisées depuis longtemps, ils avaient eu de la cuisine européenne ou philippine, qu'ils n'aimaient pas, pendant deux semaines. Ils avaient envie de retrouver le régime cent pour cent chèvre qu'ils aimaient, et de sentir le sable sous leurs pieds.

Les têtes brunes des hommes accroupis dans les yoles à un mile du *Malmö* étaient celles de l'équipe qui venait les relever pour garder le bateau à l'ancre aussi longtemps qu'il le faudrait.

Parmi ceux qui s'approchaient maintenant du *Malmö*, un seul n'était pas en haillons et ne sortait pas directement de sa tribu. C'était un Somalien assis à l'arrière de la troisième yole. Il portait une saharienne fauve de bonne coupe et un pantalon. Il tenait un attaché-case sur ses genoux. C'était Mr Abdi, le négociateur choisi par al-Afrit.

« C'est maintenant que ça commence », dit le capitaine Eklund. Il avait parlé en anglais, la langue commune aux Suédois, aux Ukrainiens, aux Polonais et aux Philippins qui se trouvaient à bord.

« Pas parler ! » aboya Jimali. Comme il maîtrisait mal cette langue, il n'aimait pas que ses captifs l'utilisent.

On déroula une échelle au flanc du bateau et les plus jeunes gardiens – des adolescents – y grimpèrent, avec une telle agilité qu'ils ne semblaient pas toucher les barreaux. Mr Abdi, qui avait horreur d'aller en mer, ne serait-ce qu'à un mile du rivage, prit son temps en empoignant d'une main ferme la corde qu'on lui tendait. On lui rendit son attaché-case quand il eut posé le pied sur le pont.

Le capitaine Eklund ignorait qui il était mais il comprit, à sa tenue et à ses manières, qu'il s'agissait d'un homme bien éduqué.

« Je suis le capitaine Eklund, dit-il. Commandant du *Malmö*. »

Mr Abdi tendit la main. « Ali Abdi, négociateur accrédité pour la

partie somalienne. » Il parlait parfaitement anglais, avec un léger accent américain. « C'est la première fois que vous êtes... comment dirais-je ?... hôte des Somaliens ?

– Oui, répondit le capitaine. Et je m'en serais volontiers passé.

– Bien sûr. C'est extrêmement pénible, de votre point de vue. Mais on vous aura expliqué ce qu'il en était, n'est-ce pas ? Il faut en passer par certaines formalités. Puis des négociations raisonnables peuvent s'ouvrir. Plus vite on sera parvenus à un accord, plus vite vous retrouverez votre liberté de mouvement. »

Le capitaine Eklund savait que son patron, là-bas, se concertait avec les assureurs et les avocats et qu'ils allaient, eux aussi, appointer un négociateur unique. Les deux hommes, espérait-il, seraient assez habiles et expérimentés pour parvenir rapidement au paiement d'une rançon et à sa remise en liberté. Visiblement, il ne connaissait pas les règles. Seuls les Européens étaient maintenant désireux d'aller vite.

Abdi désirait avant tout qu'on le conduise à la passerelle où il pourrait entrer en contact, par le téléphone satellitaire du *Malmö*, avec Stockholm puis avec le bureau des négociations, sans doute à Londres au siège de la Lloyd's, qui allait être l'épicentre de toute la procédure de marchandage. En parcourant le pont du regard du haut de la passerelle, il murmura : « Il serait peut-être sage de tendre des toiles sur le pont dans les espaces libres. Ainsi, vos hommes d'équipage pourraient prendre l'air de la mer sans rôtir au soleil. »

Stig Eklund avait entendu parler du syndrome de Stockholm selon lequel les kidnappeurs et leurs prisonniers finissaient, en raison de leur proximité, par tisser des liens d'amitié. Mais il n'était pas prêt à combattre l'horreur que lui inspiraient ces gens qui s'étaient emparés de son bateau. D'un autre côté, Ali Abdi, ce Somalien élégant, courtois et parlant bien l'anglais était, au moins, quelqu'un avec qui il pouvait communiquer comme il est d'usage entre individus civilisés.

« Merci », dit-il. Son premier et son deuxième officier étaient derrière lui. Ils avaient entendu, et compris. Sur un signe de tête de leur capitaine, ils quittèrent la passerelle pour aller tendre des toiles pare-soleil.

« Et maintenant, si vous permettez, il faut que je parle à vos amis à Stockholm », dit Abdi.

Stockholm fut en ligne en quelques secondes. Un sourire apparut sur les traits d'Abdi quand il sut que le propriétaire du bateau était

déjà à Londres avec Chauncey Reynolds. Il avait par le passé négocié à deux reprises, bien que pour d'autres chefs de clans, la libération de navires marchands avec Chauncey Reynolds, et ils avaient chaque fois réussi en réduisant les délais à quelques semaines. Julian Reynolds prit l'appareil.

« Ah, Mr Reynolds, nous voici réunis une nouvelle fois... Ici Mr Abdi. J'appelle depuis la passerelle du *Malmö*, et le capitaine Eklund est à côté de moi. »

À Londres, Julian Reynolds parut se réjouir. Posant la main sur l'appareil pour ne pas être entendu, il dit : « C'est Abdi à nouveau ! » Il y eut un soupir de soulagement, partagé par Gareth Evans. Tous, là-bas, connaissaient la réputation d'al-Afrit, le tyran sanguinaire qui régnait à Garacad. Le choix de l'aimable Abdi faisait naître une lueur d'espoir dans la pénombre.

« Bonjour, Mr. Abdi. *Salam aleykoun*. »

« *Aleykoun as-salam*, » répondit Abdi, par-delà les océans. Il pensait que ces Suédois et ces Anglais rêvaient sans doute de lui tordre le cou s'ils en avaient l'occasion, mais la salutation musulmane exprimait une volonté de civilité à prendre comme telle. Il appréciait la civilité.

« Je vais vous passer quelqu'un que vous connaissez déjà, si je ne me trompe », dit Reynolds.

Il passa l'appareil à Gareth Evans en pressant la touche « Conférence ». La voix qui arrivait de la côte de Somalie était d'une clarté cristalline. Tout comme à Fort Meade et à Cheltenham, où on enregistrtrait tout.

« Bonjour, Mr Abdi. Ici Mr Gareth. Nous nous rencontrons encore une fois, en tout cas à travers l'espace. La partie londonienne m'a chargé de cette affaire. »

À Londres, cinq personnes – l'armateur, deux avocats, un assureur et Gareth Evans – entendirent le petit gloussement d'Abdi dans les haut-parleurs.

« Mr Gareth, mon cher ami, comme je me réjouis que ce soit vous ! Je suis certain que nous allons mener l'affaire à très bonne fin. »

Le fait de faire précéder le prénom par « Mr » était pour Abdi une façon de trouver le juste milieu entre formalisme glacé et excès de familiarité. Gareth Evans était toujours pour lui Mr Gareth.

« On a mis un bureau à ma disposition, ici, à l'agence de Londres,

dit Evans. Voulez-vous que j'y aille afin que nous puissions commencer ? »

C'était aller trop vite pour Abdi. On ne pouvait faire l'impasse sur les formalités. Il fallait d'abord faire bien comprendre aux Européens que l'impatience était de leur côté. Il savait que Stockholm avait déjà calculé ce que lui coûtait une journée d'immobilisation du *Malmö*. Idem pour les assureurs, qui étaient au nombre de trois : l'une des compagnies assurait la coque et la machinerie, une autre la cargaison et la troisième le risque de guerre encouru par l'équipage. Chacune avait sa propre estimation des pertes présentes et à venir. Laissons-les ressasser leurs chiffres un peu plus longtemps, pensa-t-il. Et il dit : « Ah, Mr Gareth, mon cher ami, vous allez plus vite que moi ! Il me faut encore un peu de temps pour étudier le *Malmö* et sa cargaison avant de vous fournir une estimation raisonnable sur laquelle vous pourrez en toute sécurité établir votre proposition de règlement. »

Il s'était déjà branché sur Internet depuis sa chambre dans la forteresse battue par le vent où il était logé derrière Garacad, et qui abritait le quartier général d'al-Afrit. Il savait qu'il y avait trois critères à considérer : l'âge et l'état du bateau, la « périssabilité » de la cargaison et les pertes futures liées à la non-exploitation du navire.

Mais il avait fait tout cela et avait décidé de partir du chiffre de vingt-cinq millions de dollars. Il savait qu'il obtiendrait peut-être quatre millions, voire cinq si les Suédois étaient très pressés.

« Mr Gareth, je vous propose de commencer demain matin. Disons à neuf heures, heure de Londres ? Il sera midi ici. D'ici là, je serai retourné dans mon bureau sur la côte.

– Très bien, mon ami. Je serai ici pour attendre votre appel. »

Ce serait un appel lancé par ordinateur via le satellite. Pas question de passer par Skype. Les expressions du visage trahissent trop les pensées.

« Une dernière chose avant de nous séparer pour aujourd'hui. Avez-vous l'assurance que l'équipage, y compris les Philippins, est détenu à bord dans des conditions de sécurité suffisantes et qu'il ne risque pas d'être molesté ? »

Aucun des autres Somaliens n'entendit cela, car ceux du *Malmö* n'étaient pas à portée de voix de la passerelle et ne comprenaient pas l'anglais de toute façon. Mais Abdi comprit parfaitement.

En général, les chefs de guerre et les chefs de clans somaliens

trahissaient leurs captifs avec humanité, mais il y avait une ou deux exceptions notables. Al-Afrit en était une et il passait même pour une vieille brute particulièrement vicieuse et cruelle.

Abdi travaillait pour al-Afrit, et son pourcentage était de vingt pour cent. Son travail de négociateur pour les pirates faisait de lui un homme riche malgré son jeune âge. Toutefois il n'était pas tenu d'aimer son patron et il ne l'aimait pas. Il le méprisait. Mais il n'avait pas une troupe de gardes du corps autour de lui.

« Je pense que l'équipage va rester à bord et sera bien traité », répondit-il, avant de mettre fin à la communication. Il ne pouvait que prier de ne pas s'être trompé.

Les yeux couleur d'ambre clair s'attardèrent une dizaine de secondes sur le jeune prisonnier. Le silence régnait dans la pièce. Opal sentait derrière lui la présence du Somalien bien éduqué, celui qui l'avait laissé entrer dans la cour, et des deux gardes du corps pakistanais. La voix qui s'éleva était étonnamment douce et elle parlait arabe.

« Comment t'appelles-tu ? »

Opal donna son nom.

« C'est un nom somalien ? »

Derrière lui, le Somalien secoua la tête. Les Pakistanais ne comprenaient pas.

« Non, cheik. Je viens d'Éthiopie.

– C'est surtout un pays de *nasrani*. Tu es chrétien ?

– Béni soit Allah le Miséricordieux ! Non, non, cheik. Je ne suis pas chrétien. Je suis d'Ogaden, juste de l'autre côté de la frontière. Nous sommes tous musulmans et on nous persécute beaucoup pour ça. »

L'homme aux yeux d'ambre clair hocha la tête d'un air approbateur. « Et pourquoi es-tu venu en Somalie ?

– Il y avait des rumeurs dans mon village, on disait que les soldats de l'armée éthiopienne allaient venir et nous recruter de force pour envahir la Somalie. Je me suis sauvé et je suis venu ici pour rejoindre mes frères en religion.

– Tu es venu cette nuit de Kismayo à Marka. Pourquoi ?

– Je cherche du travail, cheik. J'étais employé au marché au poisson, mais j'espère trouver quelque chose de mieux à Marka.

– Et comment es-tu tombé sur ces papiers ? »

Opal répéta l'histoire apprise par cœur. Il roulait de nuit pour éviter la chaleur étouffante et les orages de la journée. Voyant qu'il allait manquer de carburant, il s'était arrêté pour remplir son jerrycan de secours. C'était, par hasard, sur un pont en ciment par-dessus le lit d'un oued à sec.

Il avait entendu un faible gémissement. Il s'était dit que c'était peut-être le vent dans les grands arbres qui poussaient tout près de là. Puis il l'avait entendu à nouveau. Cela semblait venir de sous le pont.

Il était descendu dans le lit de l'oued et avait découvert une camionnette gravement accidentée. Elle semblait être tombée du pont. Il y avait un homme au volant, mais il avait d'horribles blessures.

« J'ai essayé de lui porter secours, cheik, mais je n'ai rien pu faire. On ne pouvait pas rouler à deux sur ma moto, et je n'ai même pas pu le remonter jusqu'à la route. Je l'ai sorti de la camionnette au cas où elle prendrait feu. Mais il était mourant, *inch'Allah...* »

L'homme, avant de mourir, l'avait supplié, en tant que frère, de prendre son sac et de l'apporter à Marka. Il lui avait décrit la propriété près de la rue du marché, après le rond-point italien, avec son double portail en bois et la petite porte découpée dedans.

« Je l'ai tenu pendant qu'il mourait, cheik, mais je n'ai pas pu le sauver. »

Le personnage, dans sa grande djellaba, réfléchit un instant à ce qu'il venait d'entendre, puis se replongea dans les papiers qu'il avait sortis du sac.

« Tu as ouvert ce sac ?

– Non, cheik, ça ne me regardait pas. »

L'homme aux yeux d'ambre clair avait un regard pensif.

« Il y avait de l'argent dedans. Nous avons peut-être un honnête homme. Qu'en penses-tu, Jamma ? »

Le Somalien eut un sourire narquois. Le Prédicateur adressa aux Pakistanais un flot de paroles en urdu. Ils s'avancèrent et saisirent Opal.

« Mes hommes vont retourner à cet endroit. Ils examineront l'épave, qui s'y trouve sûrement encore. Et le corps de mon serviteur. Si tu as menti, tu souhaiteras certainement ne jamais être venu. D'ici là, tu vas rester ici et attendre qu'ils reviennent. »

On l'enferma de nouveau, mais pas dans le cagibi de la cour, dont

un homme pouvait s'échapper pour peu qu'il soit agile. On le conduisit dans une cellule au sol de sable. Il y resta deux jours et deux nuits, dans une obscurité totale. On lui avait donné une bouteille en plastique pleine d'eau, qu'il buvait dans le noir à petites gorgées pour l'économiser. Quand on le fit sortir pour l'emmener à l'étage il avait les yeux qui cuisaient douloureusement et il clignait des paupières face au soleil qui entrait par les fenêtres. On l'amena de nouveau au Prédicateur.

L'homme à la longue robe avait quelque chose dans la main droite, qu'il tournait et retournait entre ses doigts. Les yeux d'ambre clair se fixèrent sur Opal qui tremblait de peur.

« Il semble que tu avais raison, mon jeune ami, dit-il en arabe. Mon serviteur avait bien percuté la berge de l'oued et il y est mort. À cause... » Il montra l'objet qu'il tenait entre ses doigts « ... de ce clou. Mes hommes l'ont trouvé dans le pneu. Tu avais dit la vérité. »

Il se leva pour traverser la pièce et se camper devant le jeune Éthiopien en le regardant de toute sa hauteur, avec l'air de s'interroger.

« Comment se fait-il que tu parles arabe ?

– Je l'ai appris quand j'avais du temps libre, monsieur. Je voulais être capable de bien lire le Coran.

– Tu connais d'autres langues ?

– Un peu d'anglais, monsieur.

– Et comment l'as-tu appris ?

– Il y avait une école près de mon village. Le directeur était un missionnaire qui venait d'Angleterre. »

Le Prédicateur retomba dans un silence lourd de menaces.

« Un *nasrani*. Un Infidèle. Un *kaffir*. Et avec lui, tu as aussi appris à aimer l'Occident et les Occidentaux ?

– Non, monsieur. C'est tout le contraire. J'ai appris à les détester pour les siècles de misère qu'ils ont fait subir à mon peuple, et je n'ai étudié que la parole et la vie de notre prophète Mahomet, béni soit son nom et que la paix soit sur lui. »

Le Prédicateur sourit enfin.

« Nous avons donc là – il s'adressait manifestement à son secrétaire somalien – un jeune homme qui a été assez honnête pour ne pas prendre l'argent quand il l'aurait pu, qui a montré assez de compassion pour se plier au désir d'un mourant, et qui veut servir le

Prophète. En outre, il parle l'arabe, le somalien et un peu d'anglais. Qu'en dis-tu, Jamma ? »

Le secrétaire tomba dans le piège. Soucieux de plaire, il acquiesça, en déclarant qu'ils avaient fait, vraiment, une heureuse découverte. Le Prédicateur, cependant, avait un problème. Il venait de perdre son spécialiste d'informatique, et l'homme qui chargeait ses messages depuis Londres sans jamais révéler que lui-même se trouvait à Marka et non à Kismayo. Il n'avait que Jamma pour le remplacer à Kismayo. Les autres ne savaient pas se servir d'un ordinateur.

Il restait donc sans secrétaire, mais il avait devant lui un garçon instruit, parlant trois langues en plus de son dialecte Ogaden, et qui cherchait du travail.

Le Prédicateur avait survécu dix ans dans un système de précautions frisant la paranoïa. Il avait vu la plupart de ses compagnons, depuis Lashkar-e-Taïba, ceux de la Brigade 313, les exécuteurs du Khorossan, le clan Haqqani et al-Qaida dans la péninsule Arabique, et le Groupe du Yémen traqués, repérés et liquidés. Plus de la moitié à la suite de trahisons.

Il avait fui les caméras comme la peste, changé constamment de résidence, modifié son nom, caché son visage, masqué ses yeux. Et il était encore vivant.

Il ne tolérait dans son entourage que ceux auxquels il était certain de pouvoir faire confiance. Ses quatre gardes du corps se seraient fait tuer pour lui, mais ils n'avaient rien dans la tête. Jamma était intelligent, mais il avait désormais besoin de lui pour veiller sur les deux ordinateurs de Kismayo.

Il aimait bien le nouvel arrivant. Il y avait des preuves de son honnêteté, de sa fiabilité. S'il le prenait à son service, il l'aurait sous la main, et sous sa surveillance, jour et nuit. Il ne pourrait communiquer avec personne. Et le Prédicateur avait besoin d'un secrétaire personnel. Penser que le jeune homme qui se tenait devant lui était un juif et un espion, c'était inconcevable. Il décida de prendre le risque.

« Aimerais-tu devenir mon secrétaire ? » demanda-t-il gentiment. Jamma, en plein désarroi, en eut le souffle coupé.

« Ce serait un si grand privilège que je n'ai pas de mots pour le dire, monsieur. Je serais votre serviteur dévoué, *inch'Allah*. »

Les ordres tombèrent. Jamma devait prendre l'une des camionnettes de la propriété et aller à Kismayo afin d'assurer la

direction de l'entrepôt de Masala, et s'occuper de la diffusion des sermons du Prédicateur.

Opal occuperait le bureau de Jamma et se chargerait des tâches que celui-ci accomplissait jusque-là. Une heure plus tard, il se coiffa de la casquette de base-ball rouge vif frappée du logo de New York qu'on lui avait donnée près de la camionnette accidentée. Elle avait appartenu au barreur israélien d'un bateau de pêche qui avait dû s'en défaire à la suite des ordres venus de Tel-Aviv.

Il sortit dans la cour et poussa sa moto dans le cagibi où il avait été enfermé afin de la protéger du soleil. Arrivé au milieu de la cour, il s'arrêta et hocha lentement la tête. Puis il repartit.

Dans une salle de contrôle souterraine à l'extérieur de Tampa, on aperçut et on enregistra l'apparition de cette silhouette coiffée de rouge sous le Global Hawk qui continuait à décrire des cercles à haute altitude. Une alerte fut lancée et l'image transmise à un bureau de l'ambassade des États-Unis à Londres.

Le Traqueur regarda le grand type mince en gandourah coiffé d'une casquette rouge vif qui levait les yeux au ciel dans la lointaine Marka.

« Bien joué, mon garçon », murmura-t-il. L'agent Opal était dans la forteresse et venait de confirmer tout ce que le Traqueur avait besoin de savoir.

Le dernier assassin ne rangeait pas des étagères et ne travaillait pas dans une station-service. Il était syrien de naissance, avait reçu une bonne instruction et obtenu un diplôme de dentiste dans la banlieue de Fairfax, en Virginie. Il s'appelait Tariq Hussein.

Il n'était ni réfugié ni étudiant lorsqu'il était arrivé d'Alep, en Syrie, dix ans auparavant. C'était un immigrant légal, qui avait satisfait à tous les tests pour entrer officiellement aux États-Unis. On ne devait jamais savoir s'il avait déjà en lui, alors, la haine de l'Occident en général et de l'Amérique en particulier que ses écrits révélèrent après que la police de l'État de Virginie et le FBI eurent perquisitionné son bungalow propre, ou si cette haine était née et avait grandi pendant ces dix années.

D'après son passeport, il s'était rendu à trois reprises au Moyen-Orient au cours de cette période, et on le soupçonna d'avoir été

« contaminé » par cette haine et ce dégoût à l'occasion de ses visites. Son journal et son ordinateur apportèrent quelques réponses à ces questions, mais pas toutes.

Ses employeurs, ses voisins et ses connaissances furent, tous, longuement interrogés, mais apparemment il les avait tous trompés. Il cachait sous un extérieur poli et souriant un salafiste convaincu, partisan du djihad le plus radical. Ses écrits exprimaient à chaque ligne son mépris et son aversion pour l'Amérique.

Comme d'autres salafistes, il n'éprouvait pas le besoin de porter la robe traditionnelle des musulmans ni de se laisser pousser la barbe, ni de tout arrêter pour prier cinq fois par jour. Il était chaque matin rasé de près, et ses cheveux bruns étaient coupés court. S'il vivait seul en banlieue dans son bungalow, il n'en fréquentait pas moins des collègues de travail et d'autres amis. Conformément au goût des Américains pour les diminutifs amicaux, il était devenu Terry Hussein.

À ses amis du café local, il expliquait qu'il ne buvait jamais d'alcool pour « garder la forme ». Son refus de toucher au porc ou de s'asseoir à une table où on en mangeait était passé inaperçu.

Comme il était célibataire, de nombreuses filles s'intéressaient à lui, mais il les éconduisait toujours avec douceur et courtoisie. Il y avait un ou deux garçons gays qui fréquentaient le même café et on lui demanda un jour s'il l'était aussi. Il répondit que non, toujours poliment, et ajouta qu'il attendait la femme parfaite.

Son journal montrerait plus tard que pour lui, les homosexuels devraient être lapidés à mort le plus lentement possible, et que l'idée de coucher avec une grosse Infidèle blanche mangeuse de porc lui soulevait le cœur.

Ce n'étaient pas les sermons du Prédicateur qui avaient fait naître cette rage et cette haine, mais ils les avaient canalisées. D'après son ordinateur, il avait écouté le Prédicateur avec avidité deux années durant mais ne s'était jamais trahi en rejoignant le cercle rapproché des fanatiques malgré son désir de participer à la lutte. Jusqu'à ce qu'il décide de suivre l'injonction du Prédicateur : pousser jusqu'à la perfection son adoration pour Allah et son prophète en accomplissant le sacrifice suprême qui le conduirait auprès d'eux au paradis éternel.

Mais aussi, entraîner dans la mort le plus grand nombre d'Américains possible et mourir lui-même en *chahid*, ou martyr, aux mains de leur police d'Infidèles.

Pour cela, il avait besoin d'une arme.

Il possédait déjà un permis de conduire délivré en Virginie avec une photographie, mais au nom de Hussein. Après avoir vu l'écho rencontré dans les médias par plusieurs assassinats commis au printemps et pendant l'été, il s'était dit que le nom de Hussein risquait de poser problème.

Face au miroir, il se rendit compte qu'avec ses cheveux bruns, ses yeux noirs et son teint basané, il avait l'air de venir du Moyen-Orient. Il aurait son nom pour le prouver. Pourtant, au laboratoire, l'un de ses collègues avait le même physique que lui alors qu'il était d'origine espagnole. Tariq Hussein décida donc de se procurer un permis de conduire portant un nom à consonance hispanique et se mit à chercher sur Internet.

La simplicité de la chose le surprit. On ne lui demanda même pas de se présenter en personne ou d'écrire une lettre. Il lui suffit de faire une demande en ligne au nom de Miguel « Mickey » Hernandez, du Nouveau-Mexique. Il y avait un tarif, évidemment : soixante dix-neuf dollars, plus cinquante pour la livraison par courrier express. Le permis de Virginie qui allait remplacer celui qu'il avait « perdu » arriva donc dans sa boîte aux lettres.

Mais sa principale recherche sur Internet fut celle d'une arme qui lui convienne. Il passa des heures à parcourir des pages et des pages pleines d'armes à feu dans des revues spécialisées. Il savait plus ou moins ce qu'il voulait et de quoi il avait besoin. Il cherchait un conseil, tout simplement, pour acheter un fusil.

Il étudia longuement le Bushmaster, utilisé lors de la tuerie de l'école de Sandy Hook, mais l'écarta en raison de ses balles de calibre 5.6, trop légères. Il voulait quelque chose de plus lourd et doté d'une plus grande force de pénétration. Il arrêta finalement son choix sur le Heckler & Koch G3, une variante du fusil d'assaut militaire A4 qui équipait les forces de l'OTAN et dont les balles de 7.62 mm, il en était certain, pouvaient traverser la tôle sans difficulté.

Le moteur de recherche lui apprit qu'il ne serait pas judicieux d'acheter la version entièrement automatique en raison de la loi américaine, mais que, dans sa version semi-automatique, le fusil convenait à l'usage qu'il voulait en faire. Il tirait une balle à chaque pression sur la détente, assez loin pour ce à quoi il pensait.

S'il s'étonnait de la facilité avec laquelle on pouvait se procurer un

permis de conduire, il fut sidéré en voyant combien il était simple d'acheter une arme à feu. Il alla visiter une exposition à Manassas, qui se trouvait à moins d'une heure et toujours en Virginie.

Il erra, perplexe, dans les salles où l'on vendait des armes et où s'exposaient des quantités d'engins mortels suffisantes pour faire plusieurs guerres. Ce fut là qu'il trouva finalement le HK G3. Après qu'il lui eut présenté son permis de conduire, le gros vendeur se montra enchanté de lui vendre un « fusil de chasse » contre un paiement en espèces. Il repartit avec et le mit dans le coffre de sa voiture. Dans l'indifférence générale.

Les munitions pour un chargeur de vingt cartouches étaient tout aussi faciles à trouver. Il acheta une centaine de cartouches, un magasin supplémentaire, un collier pour attacher les deux magasins ensemble, ce qui lui permettrait de tirer quarante fois sans avoir besoin de recharger. Quand il eut tout ce qu'il lui fallait, il prit sa voiture, rentra tranquillement dans son petit logement et se prépara à mourir.

Le troisième jour dans l'après-midi, al-Afrit vint visiter sa nouvelle prise. Le capitaine Eklund vit le grand boutre depuis la passerelle du *Malmö* alors qu'il était déjà à mi-chemin entre le rivage et le cargo. Ses jumelles lui montrèrent le complet de Mr Abdi à côté d'un personnage en gandourah blanche assis sous un auvent au centre de l'embarcation.

Il y avait à la place de Jimali et de ses pirates une dizaine de jeunes gens qui s'adonnaient à une pratique typiquement somalienne inconnue jusque-là des marins suédois. En embarquant, la nouvelle équipe de garde apporta avec elle de gros paquets de feuilles vertes. C'était le *khat*, qu'ils mastiquaient en permanence. Stig Eklund nota qu'au moment du coucher du soleil ils étaient déjà ivres, dans un état de somnolence entrecoupé de phases d'agressivité.

Quand, suivant son regard, le Somalien qui se tenait à côté de lui aperçut le boutre, il fut aussitôt dégrisé. Il se précipita sur le pont inférieur pour prévenir à grands cris ses compagnons qui se reposaient à l'ombre.

Le vieux chef de clan grimpa par l'échelle d'aluminium, se redressa en prenant pied sur le pont et regarda autour de lui. Le capitaine

Eklund avait sa casquette et il salua. Mieux vaut sauver sa peau que la perdre, se dit-il. Mr Abdi, qu'on avait amené comme interprète, fit les présentations.

Al-Afrit avait sous son turban un visage ridé d'un noir presque charbonneux, mais sa cruauté légendaire se voyait à sa bouche. Gareth Evans, à Londres, avait été tenté de prévenir le capitaine Eklund mais s'était abstenu par prudence, faute de savoir qui était près de lui. Mr Abdi, non plus, n'avait rien dit. Si bien que le capitaine ne savait pas vraiment de qui il était prisonnier.

Abdi sur leurs talons, ils inspectèrent la passerelle et le carré des officiers. Puis al-Afrit ordonna à tous les étrangers de s'aligner sur le pont. Il passa devant eux à pas lents, en ignorant les dix Philippins mais en dévisageant les Européens.

Son regard s'attarda longuement sur Ove Carlsson, le cadet de dix-neuf ans, tiré à quatre épingles dans sa tenue tropicale de coutil blanc. Il lui fit donner l'ordre, par Abdi, d'enlever sa casquette. Après avoir longuement fixé ses yeux bleus, il tendit la main pour la passer dans ses cheveux blonds. Carlsson blêmit et s'écarta. Le Somalien parut furieux mais retira sa main.

À l'instant où al-Afrit et sa suite se dirigeaient vers l'échelle pour repartir, le vieux chef de clan lança soudain un flot de paroles en somali. Quatre hommes, parmi ceux qu'il avait amenés avec lui, se précipitèrent pour saisir le cadet et le jeter au sol.

Le capitaine Eklund bondit hors du rang pour protester. Abdi lui prit le bras.

« Ne faites rien souffla-t-il. Ça va aller. Je suis sûr que ça va aller. Je connais cet homme. Ne le mettez pas en colère. »

On força le cadet à descendre par l'échelle. D'autres mains l'attendaient sur le boutre.

« Capitaine, au secours ! » criait-il.

Le capitaine Eklund se tourna vers Abdi, le dernier à quitter son bateau. Il était rouge de colère.

« Je vous considère comme responsable de la sécurité de ce garçon ! lança-t-il. Ceci n'est pas digne de gens civilisés ! »

La pâleur d'Abdi, qui avait déjà les pieds sur l'échelle, disait son désarroi et son impuissance.

« Je vais intervenir auprès du cheik, dit-il.

– Je préviens Londres ! dit le capitaine.

– Je ne peux pas accepter cela, capitaine Eklund. Pour nos négociations. Elles sont déjà très délicates. Laissez-moi m'occuper de cette affaire. »

Il disparut. Pendant sa courte – mais houleuse – traversée jusqu'à la plage, il resta muré dans son silence tout en maudissant le vieux démon assis à côté de lui. Si celui-ci s'imaginait qu'en enlevant le cadet il obtiendrait de Londres une meilleure rançon, il risquait de tout gâcher. C'était lui, Abdi, le négociateur ; il savait ce qu'il faisait ! Sans compter qu'il était inquiet pour le garçon, connaissant la réputation d'al-Afrit : on savait ce qu'il faisait de ses prisonniers.

Ce soir-là, le Traqueur appela Ariel dans son grenier de Centreville.
« Tu te rappelles le petit film que je t'ai laissé ?

– Oui, colonel Jackson.

– Je veux que tu le fasses passer sur le site Internet djihadiste, celui qu'utilise toujours le Prédicateur. »

Une heure après, le film était diffusé dans le monde entier. Le Prédicateur, dans son fauteuil habituel, s'adressait directement à l'objectif du caméscope, et ainsi aux musulmans de la planète. D'ici une heure, tous les fanatiques seraient à l'écoute, ainsi que des millions de croyants qui n'étaient pas convertis à l'extrémisme mais s'y intéressaient, plus toutes les agences et tous les services de contre-terrorisme à travers le monde.

Tous furent surpris, puis captivés. Ils voyaient un homme à l'air dur âgé de trente à trente-cinq ans mais qui, cette fois, ne portait pas de masque. Il avait une épaisse barbe noire et ses yeux étaient d'une étrange couleur d'ambre clair.

Parmi tous ceux qui regardaient, un seul savait que la couleur de ces yeux était celle de ses lentilles de contact et que l'homme qui parlait était Tony Suarez, habitant à Malibu, qui ne comprenait pas un traître mot aux préceptes coraniques inscrits sur le drap tendu derrière lui.

L'accent était parfait, le timbre, celui de l'imitateur anglais qui n'avait pas eu besoin d'écouter plus de deux heures de sermons pour reproduire la voix à la perfection. Et c'était diffusé en couleur, pas en noir et blanc. Mais pour les croyants, c'était incontestablement le Prédicateur.

« Mes amis, mes frères et mes sœurs en Allah, j'ai disparu un moment de vos vies. Mais je n'ai pas perdu mon temps. J'ai lu et j'ai étudié ce qui fait notre magnifique foi, l'islam. Et j'ai changé, *inch'Allah*.

« Je ne sais combien d'entre vous ont déjà entendu parler de l'ouvrage *Al-murâj'at*, les Révisions de la cause salafiste-djihadiste. Ce sont elles que j'ai étudiées.

« Maintes fois, par le passé, je vous ai exhorté à ne pas vous consacrer au seul culte d'Allah, loué soit Son nom, mais aussi à la haine d'autres créatures. Mais les Révisions nous enseignent que c'est une erreur, que notre magnifique islam ne prône pas l'amertume et la haine, même envers ceux qui pensent différemment de nous.

« Les plus connues des Révisions sont celles des Séries pour la correction des concepts. Tout comme ceux qui nous ont dit que la haine était venue d'Égypte, c'est ce que dit aussi le groupe al-Gama'a al-Islamiyya, auteur des Révisions, et je comprends aujourd'hui que c'étaient eux, et non ceux qui nous enseignaient la bigoterie, qui avaient raison. »

À l'ambassade, le téléphone du Traqueur sonna. C'était Gray Fox, en Virginie.

« Est-ce que j'entends bien ou est-ce qu'il s'est passé quelque chose de bizarre ? demanda-t-il.

– Écoute encore un peu », répondit le Traqueur, et il raccrocha.

À l'écran, et toujours sans rien comprendre, Tony Suarez continuait :

« J'ai lu et relu de nombreuses fois les Révisions dans la traduction anglaise, que je recommande à tous ceux qui ne parlent ni ne lisent l'arabe.

« Car il est désormais clair pour moi que ce que disent nos frères d'al-Gamma'a est vrai. Le système de gouvernement connu comme la démocratie est parfaitement compatible avec le Véritable Islam, et ce sont la haine et la soif de sang qui sont étrangers à tout ce que le prophète Mahomet, la paix soit sur Lui, a jamais dit.

« Ceux qui prétendent aujourd'hui être les Vrais Croyants et appellent aux assassinats de masse, à la cruauté, à la torture et à la mort de milliers de gens sont en vérité semblables aux rebelles kharidjites qui combattirent en leur temps les compagnons du Prophète.

« Nous devons désormais considérer tous les djihadistes et tous les salafistes comme ces kharidjites, et nous-mêmes, qui vénérons uniquement le véritable Allah et son saint prophète Mahomet, devons détruire les hérétiques qui ont depuis trop d'années égaré leur peuple sur de mauvais chemins.

« Et nous, les Véritables Croyants, devons à coup sûr détruire les avocats de la haine et de la violence, tout comme les Compagnons ont su jadis détruire les kharidjites.

« Mais le moment est venu pour moi de dire qui je suis vraiment. Mon véritable nom est Zulfiqar Ali Shah, né à Islamabad et élevé comme un bon musulman. Mais j'ai failli et je suis devenu Abou Azzam, assassin d'hommes, de femmes et d'enfants. »

Le téléphone se remit à sonner.

« Mais qui est-ce, bon Dieu ? cria la voix de Gray Fox dans le récepteur.

– Écoute-le, répondit le Traqueur. C'est presque fini. »

« Alors, face au monde, et en particulier face à vous, mes frères et mes sœurs en Allah, je fais ma *tawba*, ma vraie repentance pour tout ce que j'ai fait et dit au service d'une mauvaise cause. Et je déclare ma totale *bara'a*, ma désapprobation, de tout ce que j'ai dit et prêché contre le véritable enseignement d'Allah le Compatissant et le Miséricordieux.

« Car je n'ai montré ni pitié ni compassion, et je dois désormais vous supplier de me témoigner cette pitié et cette compassion, dont le livre sacré du Coran nous dit qu'elles doivent s'étendre au pécheur qui se repent sincèrement de ses mauvaises actions. Qu'Allah vous bénisse et qu'il soit avec vous ! »

L'écran s'éteignit. Le téléphone sonna à nouveau. À vrai dire, des téléphones sonnaient partout à travers l'*umma*, la communauté mondiale de l'islam, nombre d'entre eux pour transmettre des cris de rage.

« Mais enfin, Traqueur, qu'est-ce que tu as fait ? demanda Gray Fox.

– J'espère que je l'ai démolì », répondit le Traqueur.

Il se rappelait ce que le vieil érudit de l'université al-Azhar lui avait dit bien des années auparavant quand il faisait ses études au Caire : « Les marchands de haine ont quatre niveaux de dégoût. Tu crois peut-être que vous êtes, vous les chrétiens, au plus haut niveau.

Mais non, car vous croyez vous aussi au seul vrai Dieu et ainsi vous faites partie, avec les juifs, du peuple du Livre.

« Au-dessus de vous, il y a les athées et les idolâtres, qui n'ont pas de dieu mais seulement des idoles sculptées. C'est pourquoi les Afghans détestaient encore plus les communistes que vous. Ils sont athées.

« Mais au-dessus encore, aux yeux des fanatiques, se trouvent les musulmans modernistes, qui ne les suivent pas, et c'est pour cela qu'ils cherchent à abattre tous les États musulmans qui entretiennent des relations avec l'Ouest en faisant exploser des bombes sur leurs marchés et en tuant leurs frères musulmans qui n'ont fait aucun mal.

« Et au-dessus de tous, chien parmi les chiens et les impardonnables, se trouve l'apostat, celui qui abandonne ou dénonce le djihadisme, se rétracte et retourne à la foi de ses pères. Pour lui, il n'y aura pas de pardon mais seulement la mort. »

Sur ce, le vieux sage avait versé le thé et s'était mis à prier.

Mr Abdi était seul dans son bureau-chambre à coucher de la forteresse qui dominait Garacad. Ses phalanges blanchissaient au bord de la table. Les murs épais de près d'un mètre ne laissaient passer aucun bruit mais la porte, oui, et le claquement des coups de fouet lui parvenait du fond du corridor. Il se demanda lequel de ses domestiques avait provoqué le courroux de son hôte.

On ne pouvait se méprendre sur le bruit que faisait l'instrument de torture – sans doute un fouet semi-rigide en cuir de chameau – et les portes en planches mal équarries n'étouffaient pas non plus les cris aigus qui suivaient chaque coup.

Abdi n'était pas quelqu'un de brutal, et même s'il avait conscience de la détresse des marins prisonniers de leur bateau immobilisé en plein soleil et s'il ne se pressait pas quand on pouvait obtenir plus d'argent en faisant traîner les choses, il ne voyait pas de raison de leur infliger de mauvais traitements – ni même aux domestiques somaliens. Il commençait à regretter d'avoir accepté de négocier pour ce chef pirate. Cet homme *était* une brute.

Mr Abdi blêmit quand, après une pause dans les coups de fouet, la victime se mit à demander grâce. Elle parlait suédois.

La réaction du Prédicateur en entendant le sermon catastrophique de Tony Suarez diffusé dans le monde entier fut quasiment hystérique.

Il n'avait plus prêché sur Internet depuis trois semaines et ne regardait pas le site djihadiste à ce moment-là. Il fut prévenu par l'un de ses gardes du corps pakistanais qui parlait un anglais de cuisine. Il entendit la fin de l'intervention, incrédule, abasourdi, puis se repassa tout depuis le début.

Assis face à l'écran de l'ordinateur posé sur son bureau, il regarda, horrifié. C'était bidon – bien sûr que c'était bidon ! – mais c'était convaincant ! Et d'une vraisemblance troublante. La barbe, le visage, le vêtement, la toile de fond, et même les yeux... – il regardait son sosie. Et la voix !

Tout cela, pourtant, n'était rien à côté du discours ; une abjuration dans les formes, qui le condamnait à mort... Il faudrait des semaines et des semaines pour convaincre les croyants qu'ils avaient été abusés par une habile imitation. À l'extérieur du studio, ses domestiques l'entendaient hurler, insulter l'homme qu'il voyait à l'écran, crier que la *tawba* était un mensonge, son abjuration une comédie.

Quand le visage du lointain acteur américain disparut, il resta presque une heure sans faire un geste, vidé de toute son énergie. Puis il commit *l'erreur*. Prêt à tout pour que quelqu'un le croie, il prit contact avec son seul véritable ami et son soutien à Londres. *Par e-mail*.

Cheltenham écoutait, ainsi que Fort Meade, et qu'un colonel des Marines dans le silence de son bureau à l'ambassade des États-Unis à Londres. Et aussi Gray Fox en Virginie, qui avait la demande du Traqueur sur sa table. On en avait peut-être fini avec le Prédicateur, lui avait dit le Traqueur. Mais ce n'était pas assez. Cet homme avait trop de sang sur les mains. Il fallait le tuer, maintenant, et le Traqueur avait indiqué plusieurs options. Gray Fox allait en référer au patron du J-SOC, personnellement, et il ne doutait pas que la chose ferait l'objet d'une discussion jusqu'au niveau du Bureau ovale. Il ne savait pas, toutefois, ce que serait la décision.

Dans les minutes qui suivirent l'interception de l'e-mail envoyé de Marka à Londres, le texte et la localisation précise de chaque ordinateur et de leurs propriétaires furent connus avec certitude. L'endroit où se trouvait le Prédicateur ne faisait aucun doute, tout

comme la complicité à tous les niveaux de Mustafa Dardari.

Gray Fox put reprendre contact avec le Traqueur dans les vingt-quatre heures, sur la ligne sécurisée entre TOSA et l'ambassade. Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

« J'ai essayé, Traqueur, mais la réponse est non. Il y a un veto présidentiel sur les missiles contre cette propriété. C'est dû en partie à la forte densité de population tout autour, et en partie à la présence d'Opal à l'intérieur.

– Que proposent-ils d'autre ?

– Rien. Pas question d'arriver par mer en débarquant sur la plage. Maintenant que Marka est infestée d'hommes d'al-Shabaab, on ne sait pas combien ils sont et comment ils sont armés. Le big boss pense que ton type pourrait s'échapper dans le labyrinthe des petites rues et qu'on ne le reverrait plus.

« Idem pour un atterrissage d'hélicoptère sur le toit, façon exécution de ben Laden. Pas les Rangers, pas les SEAL des Forces spéciales de la marine, et même pas les Night Stalkers, les commandos d'intervention nocturne. C'est trop loin de Djibouti et du Kenya, trop exposé. Et il y a toujours un risque de crash – trente ans après le fiasco de la bataille de Mogadiscio, les mots de "Black Hawk Down" provoquent encore des cauchemars.

« Désolé, Traqueur. C'était du très bon boulot. Tu l'as identifié, tu l'as localisé, tu l'as discrédité. Mais je crois qu'on en restera là. Le salopard est enfermé à Marka et ne risque pas de sortir à moins qu'on trouve un sacré appât. Et il y a le problème d'Opal. À mon avis, tu peux faire tes bagages et rentrer chez toi.

– Il n'est pas mort, Gray Fox. Et il a les mains dégoulinantes de sang. Peut-être qu'il ne prêchera plus, mais c'est un sale type et il est dangereux. Qu'on me laisse finir le boulot ! »

Un silence à l'autre bout du fil. Puis la voix de Gray Fox à nouveau : « D'accord, Traqueur. Une semaine. Puis tu boucleras ta valise. »

Le Traqueur raccrocha en se disant qu'il avait mal calculé son coup. En faisant voler en éclats la crédibilité du Prédicateur auprès des islamistes, il voulait forcer sa cible à sortir de son trou. Il le voyait en cavale, fuyant ses propres troupes, privé de couverture et redevenu un réfugié. Il n'avait jamais imaginé que ses propres supérieurs lui demanderaient de mettre fin à la traque.

Il était maintenant aux prises avec une crise de conscience. Que ce soit en tant que citoyen, qu'officier ou comme Marine, il devait rester loyal envers son commandant en chef. Ce qui impliquait une totale obéissance. Et pourtant, il ne pouvait pas obéir à cela.

On l'avait chargé d'une tâche. Elle n'était pas terminée. On lui avait confié une mission. Elle n'était pas accomplie. Et elle avait changé de nature. C'était désormais une vengeance personnelle. Il avait une dette envers un vieil homme qu'il avait vu pour la dernière fois en Virginie dans une unité de soins intensifs, et il n'avait pas l'intention de s'y soustraire.

Al-Afrit garda l'affreuse photographie pendant deux jours, mais lorsqu'elle apparut soudain sur l'écran du centre d'opérations chez Chauncey Reynolds, elle provoqua indignation et stupeur. Gareth Evans avait discuté avec Mr Abdi. Au sujet, bien sûr, de la rançon et des délais.

Abdi avait ramené ses prétentions de vingt-cinq millions de dollars à vingt millions, mais la négociation traînait en longueur – pour les Européens. Une semaine était passée – une minute pour les Somaliens. Al-Afrit exigeait tout l'argent et tout de suite. Abdi avait expliqué que l'armateur suédois ne voulait pas entendre parler de vingt millions. Evans estimait à part lui qu'ils finiraient par traiter pour environ cinq millions.

Puis al-Afrit envoya sa photo. Reynolds était dans son bureau, ainsi que Harry Andersson, à qui on avait conseillé de rentrer chez lui et d'attendre à Stockholm. Les deux hommes, en voyant la photo, restèrent sans voix.

Le cadet était à plat ventre sur une table, maintenu par un gros Somalien qui le bloquait par les poignets. Il avait les jambes écartées, chacune attachée par la cheville à un pied de la table. Il n'avait pas son pantalon ni son caleçon.

Ses fesses martyrisées n'étaient plus qu'un magma sanglant. Son visage était tourné vers l'objectif, et visiblement inondé de larmes.

Evans et Reynolds comprirent alors qu'ils avaient affaire à un psychopathe sadique. Il ne s'était jamais rien passé de tel. La réaction de Harry Andersson fut plus violente. Il poussa un cri qui ressemblait à un sanglot et se précipita aux toilettes. Les autres l'entendirent

vomir, la tête au-dessus de la cuvette. Quand il revint, son visage était d'un blanc crayeux à l'exception de deux taches rouges, une sur chaque joue.

« Ce garçon est mon fils ! cria-t-il. Mon fils ! » Saisissant Gareth Evans par les revers de sa veste, il le souleva de son fauteuil, leurs deux visages se faisant face à quelques centimètres l'un de l'autre.

« Ramenez-moi mon fils, Gareth Evans, ramenez-le-moi ! Donnez à ce porc ce qu'il demande. N'importe quoi, vous m'entendez ? Dites-leur que je paie cinquante millions de dollars pour mon fils, dites-le-leur ! »

Et de quitter la pièce en trombe, laissant les deux Anglais pâles et secoués face à l'horrible photographie.

Chapitre onze

Au matin de son martyre, Tariq « Terry » Hussein se leva bien avant l'aube. Derrière les rideaux tirés, il purifia son corps selon les anciens rites, s'assit face au drap tendu sur le mur de la chambre sur lequel étaient inscrits les versets coraniques de circonstance, brancha son caméscope et enregistra son ultime message au monde. Puis il le transmit à la chaîne du djihad et l'envoya à toute la planète. Quand les autorités l'entendraient, il serait bien trop tard.

Il prit sa voiture par un délicieux petit matin d'été pour se mêler aux premiers automobilistes en route vers la ville, certains venant du Maryland, certains roulant en sens inverse, et de nombreux autres se dirigeant vers le district de Columbia. Il n'était pas pressé, mais il voulait arriver à temps.

On ne pouvait pas stationner longtemps sur une artère aussi encombrée. En arrivant trop tôt on risquait de provoquer un concert d'avertisseurs des automobilistes bloqués derrière la voiture arrêtée, ce qui ne manquerait pas d'attirer l'attention. Il se pouvait qu'alors un véhicule de police survienne, alerté par l'hélicoptère qui décrivait des cercles au-dessus de la circulation. Il aurait du mal à se frayer un passage à travers l'embouteillage mais finirait par arriver avec deux policiers armés à son bord. C'était ce que voulait Hussein, mais pas prématurément.

Arriver trop tard, c'était risquer que les cibles auxquelles il pensait soient déjà passées, et il ne pourrait pas attendre très longtemps la suivante. Il était exactement sept heures dix quand il atteignit Kay Bridge.

Ce pont emblématique de la ville de Washington compte huit arches ; cinq enjambent le Potomac, séparant la Virginie de Georgetown dans le district de Columbia, deux autres, du côté de Washington, enjambent le canal C&O et K Street, tandis que la huitième, du côté de la Virginie, supporte le George Washington Memorial Parkway, également utilisé en permanence par les banlieusards.

Hussein, sur la Route 29, s'approcha du pont en serrant sur sa

droite la sixième voie de l'autoroute. Parvenu au point central surplombant le George Washington Memorial, il cala. Son compact-car ralentit et s'immobilisa. Des automobilistes énervés se mirent aussitôt à le contourner à toute vitesse. Il sortit de la voiture, passa à l'arrière et ouvrit le coffre. Il en tira deux triangles rouges qu'il posa sur la chaussée.

Il ouvrit les deux portières du côté passager pour créer un petit espace protégé entre la voiture et le parapet. Puis il plongea à l'intérieur pour prendre le fusil, chargé jusqu'à la gueule avec quarante cartouches dans les deux magasins, se pencha au-dessus du parapet et scruta à travers la lunette les colonnes d'acier qui passaient dessous. Si des gens arrivant derrière lui virent ce que faisait cet homme entre deux portières ouvertes, ou bien ils n'en crurent pas leurs yeux, ou bien ils étaient trop occupés à donner un coup de volant tout en jetant un coup d'œil par-dessus leur épaule pour éviter une collision.

À ce moment, environ quinze minutes après sept heures, un véhicule sur dix passant sous le pont est un bus de banlieue. Le DC Metro Service en a un grand nombre, certains de couleur bleue, d'autres orange. Les bus orange roulent sur la route 23C, qui va directement de la station de métro Roselyn à Langley, en Virginie, avec pour terminus l'entrée du vaste complexe connu simplement sous le nom de CIA, ou l'Agence.

La circulation, sous le pont, n'était pas bloquée mais le flot des véhicules progressait lentement, pare-chocs contre pare-chocs. La recherche de Tariq Hussein sur Internet lui avait indiqué quel bus repérer, et il avait presque perdu espoir quand il aperçut au loin un toit orange. Un hélicoptère volait en décrivant des cercles encore plus loin au-dessus du fleuve. Il allait voir d'un moment à l'autre la voiture arrêtée au milieu du pont. Il fallait que le bus orange approche.

Les quatre premières balles dans le pare-brise tuèrent le chauffeur. Le bus fit une embardée, heurta une voiture sur son flanc et s'immobilisa. Il y avait un corps en uniforme de Metro Service affaissé sur le volant, bien mort. Les réactions commencèrent.

En contrebas, la voiture heurtée par le bus s'arrêta à son tour. Le conducteur en sortit et se mit à invectiver le bus qui l'avait bousculé. Puis il vit le chauffeur écroulé sur son volant, pensa à une crise cardiaque et sortit son téléphone.

Les klaxons s'étaient mis à hurler derrière les deux véhicules immobilisés. Certains automobilistes sortaient à leur tour de leur voiture. L'un d'entre eux leva les yeux, aperçut la silhouette penchée par-dessus le parapet et cria pour donner l'alarme. L'hélicoptère vira au-dessus d'Arlington pour se diriger vers le pont. Hussein tirait et tirait à travers le toit du bus immobilisé. Après vingt cartouches, le percuteur frappa un chargeur vide. Il détacha le chargeur, le retourna, inséra le nouveau, se remit à tirer.

Au-dessous de lui, c'était le chaos. Le mot avait couru. Des automobilistes se précipitaient hors de leur voiture et s'accroupissaient derrière. Deux d'entre eux au moins criaient dans leur téléphone.

Sur le pont, deux femmes hurlaient. Le toit du bus 23C était déchiqueté et c'était, à l'intérieur, un charnier de corps, de sang, couvert de cris hystériques. Le deuxième chargeur fut bientôt vide.

Ce ne fut pas un tireur dans l'hélicoptère qui mit fin au carnage, mais un agent de la circulation qui n'était pas de service et se trouvait à dix voitures de distance sur la Route 29 derrière les véhicules arrêtés sur le pont. Il avait descendu la vitre de sa portière pour que la fumée de sa cigarette s'échappe et que sa femme, ensuite, ne détecte pas l'odeur. Entendant les coups de feu, il reconnut le tir d'une arme de gros calibre. Il sortit de sa voiture, prit dans son étui son arme de service et s'élança, non pas en s'éloignant des coups de feu mais dans leur direction.

Tariq Hussein le vit pour la première fois quand la vitre de la portière ouverte à côté de lui vola en éclats. Il se retourna, aperçut l'homme qui courait et leva son fusil. Il était déchargé. Le policier lancé à sa rencontre ne pouvait pas le savoir. À six mètres, il s'arrêta, s'accroupit, se mit en position de tir et vida son chargeur dans la portière et dans l'homme qui se trouvait derrière.

Il fut établi par la suite que trois balles avaient touché le tueur et qu'elles avaient suffi. Quand le policier arriva à hauteur de la voiture, l'homme, tombé au bord de la chaussée, respirait à peine. Trente secondes plus tard il était mort.

Le même désordre régna pendant la plus grande partie de la journée sur la Route 29, barrée pendant que les équipes de médecins légistes emmenaient les corps, le fusil et pour finir, la voiture. Mais ce n'était rien à côté de ce qui se passait dessous, sur le Memorial Parkway.

L'intérieur du bus Rosalyn-Langley offrait le spectacle d'une épouvantable boucherie. Les chiffres rendus publics plus tard firent état de sept morts, neuf blessés graves dont cinq durent subir des amputations majeures, et vingt blessés légers – le toit n'avait en fait protégé personne.

À Langley, le choc fut violent parmi les milliers de personnels de la CIA, qui reçurent les nouvelles comme la déclaration de guerre d'un ennemi déjà mort.

La police de l'État de Virginie et le FBI ne perdirent pas de temps. On trouva la trace de la voiture dans le fichier informatisé des immatriculations. Les équipes du SWAT, ce groupe d'intervention comparable au GIGN français, firent une descente dans la maison des environs de Fairfax. Elle était déserte, mais les techniciens de la police scientifique, dans leurs combinaisons blanches, la fouillèrent de fond en comble, y compris les fondations.

Vingt-quatre heures plus tard, le réseau des enquêteurs s'étendait déjà loin. Des spécialistes du contre-terrorisme se penchaient sur l'ordinateur portable et sur le journal. Des hommes et des femmes écoutaient en silence dans l'immeuble Hoover du FBI l'annonce de sa mort enregistrée par Tariq Hussein, dont des copies avaient été adressées à la CIA.

Tous les passagers du bus visé ne travaillaient pas pour la CIA, étant donné qu'il desservait plusieurs arrêts. Ils étaient toutefois plus nombreux à aller jusqu'au terminus Langley/McLean.

Avant la fin de la journée, le directeur de la CIA, en fonction de ses prérogatives, obtint un rendez-vous pour un entretien avec le Président dans le Bureau ovale. Les collaborateurs qui l'aperçurent dans les corridors rapportèrent qu'il était encore blême de rage.

Il est assez rare que les maîtres-espions d'un pays donné aient de la considération pour leur adversaire d'un autre pays, mais cela peut arriver. Pendant la Guerre froide, ils furent nombreux, à l'Ouest, à éprouver, même à contre-cœur, de l'estime pour l'homme qui dirigeait le service de renseignement de l'Allemagne de l'Est.

Markus « Mischa » Wolf avait un petit budget et un grand ennemi – l'Allemagne de l'Ouest et l'OTAN. Il ne se donna pas la peine de discréditer les ministres au service de Bonn. Il prenait pour cibles ces

petites souris grises, affairées, invisibles, dans les bureaux des grands et des puissants sans lesquelles rien ne serait possible : leurs secrétaires particulières.

Il se renseignait sur la triste et modeste vie privée de celles qui étaient souvent des vieilles filles souffrant de solitude et les piégeait avec des amants jeunes et séduisants. Ces Roméo procédaient patiemment et par petites touches, chaudes étreintes, promesses d'un compagnonnage pour la vie entière et d'une installation dans un pays de soleil après la retraite, et tout cela pour un simple coup d'œil à ces maudits papiers qui n'en finissaient pas d'encombrer le bureau du ministre.

Et elles marchaient, ces Ingrid et ces Waltraud. Elles faisaient passer les copies de tout ce qui était confidentiel et classifié et restait sans surveillance pendant que le ministre courait à quelque plantureux déjeuner dans un endroit chic. C'en était arrivé au point où le gouvernement de Bonn était tellement infiltré que les alliés de l'OTAN n'osaient plus dire à Bonn quel jour de la semaine on était car ils savaient qu'avant le soir Berlin Est puis Moscou auraient reçu l'information.

La police finissait par arriver, le Roméo se volatilisait et on voyait la petite souris partir en larmes entre deux pandores. Elle passait alors d'un appartement solitaire à une petite cellule de prison solitaire.

C'était un salaud sans pitié, ce Mischa Wolf, mais après l'effondrement de l'Allemagne de l'Est il se retira et disparut des écrans radars, sans qu'on l'accuse de quoi que ce soit, avant de mourir dans son lit et de mort naturelle.

Quarante ans plus tard, le SIS britannique aurait bien voulu écouter ce qui se disait dans les bureaux de Chauncey Reynolds, et la suite de Julian Reynolds était régulièrement passée au crible par une équipe hautement qualifiée d'as de l'électronique, dont certains étaient d'ailleurs des retraités des services de renseignement de l'État.

La firme ne disposait donc pas, cet été-là, du matériel de pointe dissimulé dans le bureau privé de Gareth Evans mais elle avait Emily Bulstrode. Emily voyait tout, lisait tout, entendait tout, et personne ne la remarquait lorsqu'elle passait avec son plateau chargé de tasses.

Le jour où Harry Andersson se mit à hurler au visage de Gareth

Evans, Mrs Bulstrode acheta son sandwich habituel à la boulangerie du coin de la rue avant de se diriger vers sa cabine téléphonique préférée. Elle n'aimait pas ces machins modernes que les gens avaient dans leur poche et avec lesquels ils ne cessaient de sortir pour discuter. Elle préférait se rendre dans l'une des dernières guérites en fonte peintes en rouge où l'on mettait des pièces de monnaie dans un compteur. Elle demanda une communication, dit quelques mots et retourna à son bureau.

Après le travail, elle alla à pied jusqu'à St James's Park, s'assit sur un certain banc et attendit son contact tout en distribuant aux canards quelques croûtes de pain qu'elle avait prélevées sur son sandwich en attendant la communication. Jadis, pensait-elle, son bien-aimé Charlie avait été notre agent à Moscou, celui qui se rendait chaque jour au Park Gorki et y récupérait le microfilm ultrasecret du traître soviétique Oleg Penkovsky. Ces secrets d'État, une fois sur le bureau du président Kennedy, avaient permis à celui-ci de doubler Nikita Khrouchtchev et de lui faire retirer ses maudits missiles de Cuba à l'automne 1962.

Un jeune homme s'approcha et s'assit à côté d'elle. L'échange habituel de banalités leur permit de s'identifier. Elle le regarda et sourit. Un gamin, pensa-t-elle, peut-être un stagiaire en période d'essai, qui n'était même pas né à l'époque où elle franchissait clandestinement le rideau de fer pour la firme.

Le jeune homme faisait semblant de lire l'*Evening Standard*. Il ne prit pas de notes car il avait un magnétophone qui tournait silencieusement dans une poche de sa veste. Emily Bulstrode ne prit pas de notes non plus. Elle avait ses propres outils, un air totalement inoffensif et une mémoire d'éléphant.

Elle raconta donc au stagiaire tout ce qui s'était passé ce matin-là dans le bureau de l'avocat, sans oublier un mot ni un détail. Verbatim. Puis elle se leva et prit le chemin de la gare pour attraper le train qui la ramènerait à sa petite maison de Coulsdon. Elle s'assit, seule, et regarda défiler les banlieues sud. Elle avait jadis échappé à la terrible Stasi ; aujourd'hui, à soixante-quinze ans, elle servait le café à des avocats.

Le jeune homme de Vauxhall Cross repartit au crépuscule et rédigea son rapport. Il nota qu'on y avait épinglé un drapeau, ce qui signifiait que le chef avait donné son accord pour qu'on partage les

informations concernant la Somalie avec les cousins de l'ambassade américaine. Il ne voyait pas ce qu'un brutal chef de guerre de Garacad avait à voir avec la traque du Prédicateur, mais un ordre est un ordre, et il fit une copie pour la CIA.

Dans sa planque à huit cents mètres de l'ambassade, le Traqueur finissait de faire ses bagages quand son BlackBerry se mit à vibrer discrètement. Il regarda le message, le fit défiler jusqu'à la fin, éteignit l'appareil et réfléchit un instant. Puis il défit ses bagages. Une divinité mineure venait de lui offrir son appât.

Gareth Evans demanda à discuter avec Mr Abdi le lendemain matin. Le Somalien, quand il rappela, affichait une mine sombre.

« Mr Abdi, mon cher ami, je vous ai toujours considéré comme une personne civilisée, commença Evans.

– C'est ce que je suis, Mr Evans, c'est ce que je suis », répondit le négociateur de Garacad.

Evans perçut dans sa voix une tension qui disait sa détresse. Il pensa que celle-ci était sans doute sincère. Il ne pouvait jamais, évidemment, être sûr à cent pour cent. Abdi et al-Afrit, après tout, appartenaient à la même tribu, les Habar Gidir, sinon on n'aurait jamais fait confiance à Abdi en tant que négociateur.

Evans se souvint du conseil qu'il avait reçu, plusieurs années auparavant, quand il travaillait au service des douanes et qu'on l'avait nommé dans la Corne de l'Afrique. Il avait pour tuteur un vieux *wallah* colonial au visage parcheminé et aux yeux jaunis par la malaria. Le Somalien, lui avait-il dit, avait six priorités qui ne variaient jamais.

Il y avait d'abord Lui. Puis venait la Famille, puis le Clan, et la Tribu. En dernier, il y avait la Nation et la Religion. C'était elles qu'on invoquait pour combattre l'étranger. Livrés à eux-mêmes, ils se battaient plutôt entre eux, changeant sans cesse d'alliance et de fidélités selon les avantages qu'ils apercevaient et les vendettas en cours selon les griefs qu'ils se portaient.

La dernière chose qu'il déclara au jeune Evans avant de se faire sauter la cervelle quand le service colonial menaça de le renvoyer pour sa retraite dans la pluvieuse Angleterre fut : « On n'achète pas la loyauté d'un Somalien, mais en général on peut la louer. »

C'est pourquoi Gareth Evans avait une idée derrière la tête par

cette matinée d'été à Mayfair. Il aurait voulu savoir si la loyauté de Mr Abdi envers son compagnon de tribu l'emportait sur celle qu'il avait envers lui-même.

« Ce qui est arrivé à l'un des prisonniers de votre patron est indigne, inacceptable. Cela risque de compromettre toute la négociation. Et je dois dire que je me réjouissais avant cela que les choses se passent entre vous et moi, parce que je crois que nous sommes tous deux des hommes honnêtes.

– Je le crois aussi, Mr Gareth. »

Evans ne pouvait pas savoir si la ligne était sécurisée. Il ne pensait pas à Fort Meade et à Cheltenham – il ne se faisait aucune illusion là-dessus – mais il se demandait si l'un des domestiques des chefs de guerre qui écoutaient comprenait l'anglais. Quoi qu'il en soit, il lui fallait compter sur Abdi pour comprendre ne serait-ce qu'un mot.

« Car, voyez-vous, mon ami, je crois que sans cela nous en serions peut-être arrivés au Thuraya. »

Il y eut un long silence. Le pari d'Evans était que si n'importe quel Somalien moins éduqué les écoutait, il ne comprendrait pas de quoi il s'agissait, alors qu'Abdi le saurait.

Abdi sortit finalement de son silence.

« Je crois que je vois de quoi vous voulez parler, Mr Gareth. »

Le téléphone Thuraya est un outil de communication par satellite. Quatre compagnies de téléphone cellulaire contrôlent l'utilisation des portables en Somalie, les trois autres étant Nation Link, Hormud et France Télécom. Toutes ont des antennes. Le Thuraya n'a besoin que du satellite américain, qui tourne lentement dans l'espace.

Evans disait ainsi à Abdi que si celui-ci avait un téléphone Thuraya, il pourrait aller faire un tour dans le désert et une fois seul, abrité derrière un rocher, appeler Evans pour qu'ils puissent discuter en toute discrétion. La réponse lui fit comprendre qu'Abdi avait bien reçu le message, et qu'il allait essayer.

Les deux négociateurs prirent soin de discuter une demi-heure de plus, ramenant la rançon à dix-huit millions de dollars et tous deux promettant de reprendre contact après en avoir parlé à leurs patrons respectifs.

Le déjeuner était aux frais de l'administration américaine ; le

Traqueur avait insisté pour cela. Mais Adrian Herbert, son contact au SIS, s'était chargé de la réservation. Il avait choisi Shepherd's dans Marsham Street et avait demandé une table à l'écart pour des raisons de discrétion.

C'était un homme affable, amical, mais ils étaient tous deux conscients que la véritable raison de cette rencontre se révélerait au moment du café et des chocolats. Quand l'Américain se découvrit, Herbert reposa sa tasse d'un air surpris.

« Qu'entendez-vous par subtiliser ?

– Cueillir, éliminer en langage abstrait.

– Vous voulez dire kidnapper ? À Londres, en pleine rue ? Sans mandat ni ordre d'amener ?

– Il aide un terroriste notoire qui a provoqué quatre assassinats dans votre pays, Adrian.

– Oui, mais un enlèvement risque de provoquer de sérieux dégâts si jamais il en réchappe. Il nous faudrait une autorité pour cela, ce qui suppose la signature de la ministre de l'Intérieur. Elle consultera d'abord des juristes. Ils exigeront une mise en accusation dans les règles.

– Vous nous avez aidés pour obtenir d'extraordinaires succès, par le passé, Adrian.

– Oui, mais ces gens-là ont été enlevés dans des endroits où, déjà, aucune loi n'avait plus cours. Knightsbridge n'est pas Karachi, vous le savez bien. Et ce Dardari passe pour un respectable homme d'affaires.

– Nous savons tous deux qu'il n'en est rien.

– En effet. Mais c'est uniquement parce que nous sommes entrés dans sa maison, que nous avons posé des micros et piraté son ordinateur. Imaginez de quoi ça aurait l'air devant une salle d'audience. Je regrette, Traqueur, nous avons fait notre possible pour vous aider, mais nous ne pouvons pas aller plus loin. »

Il réfléchit un instant, les yeux au plafond.

« Non, c'est tout simplement impossible, mon vieux. Il faudrait se démener comme des Troyens avant d'obtenir un feu vert pour ce genre de chose. »

Ils se levèrent, et chacun partit de son côté une fois dehors. Adrian Herbert allait rentrer à pied jusqu'à Vauxhall. Le Traqueur héla un taxi. Assis à l'arrière, il repensa à la dernière phrase.

Que diable faisait là cette référence à l'Antiquité ? Une fois chez

lui, il chercha sur Internet. Cela lui prit un moment, mais il trouva. Les Chevaux de Troie, une petite boîte de sécurité installée à l'extérieur de Hamworthy dans le Dorset.

C'était là, comme il le savait, un territoire de la marine royale. Leur principale base se trouvait près de Poole, et de nombreux hommes qui avaient passé leur vie dans les Forces spéciales prenaient leur retraite à proximité. Puis ils s'associaient avec quelques camarades retraités comme eux pour créer une entreprise – le truc classique : gardes du corps, dispositifs de protection du domicile, escorte... S'ils avaient du mal à se financer, ils travaillaient chez eux. En poussant plus loin sa recherche, le Traqueur vit que l'agence Les Chevaux de Troie était installée dans un quartier résidentiel.

Il téléphona et prit rendez-vous pour le lendemain matin. Puis il appela une compagnie de location de véhicules à Mayfair et réserva un véhicule compact. Il se présenta comme un touriste américain du nom de Jackson, titulaire d'un permis de conduire des États-Unis, et dit qu'il lui fallait la voiture pour la journée afin de se rendre chez un ami sur la côte sud.

Au moment où il raccrochait, son portable se mit à vibrer. C'était un texto de TOSA, acheminé sur une ligne sécurisée. Il émanait de Gray Fox. Le général quatre étoiles commandant le J-SOC venait de quitter le Bureau ovale avec de nouveaux ordres. Gray Fox n'avait pas perdu de temps. Son message ne contenait que quatre mots : « Prédicateur. Pas de prisonniers. »

Troisième partie

Solution



Chapitre douze

Gareth Evans avait pratiquement fait des bureaux sa résidence. On avait amené un lit de camp dans la salle des opérations. Sa salle de bains avait une douche, un WC et un lavabo. Les plats cuisinés et les salades à emporter du *delicatessen* voisin assuraient sa subsistance. Il avait renoncé aux discussions à heure fixe avec ses homologues somaliens. Il voulait être là si Abdi suivait sa suggestion et l'appelait depuis le désert. Il n'y resterait peut-être pas longtemps sans qu'on le voie. Et juste avant midi, le téléphone sonna. C'était Abdi.

« Mr Evans ? C'est moi. J'ai trouvé un téléphone satellitaire. Mais je n'ai pas beaucoup de temps.

– Soyons brefs, mon ami. Ce que votre patron a fait au garçon nous montre une chose : il veut exercer une pression pour conclure rapidement. C'est inhabituel. Normalement, ce sont les Somaliens qui ont tout leur temps. Cette fois, les deux parties veulent en finir vite. Non ?

– Oui. Je le crois, dit la voix qui venait du désert.

– Mon patron est du même avis. Mais pas à cause du cadet. C'était un chantage, mais trop grossier pour marcher. Mon patron veut récupérer son bateau et le remettre au travail. La clé, c'est le prix, et là, l'avis que vous allez donner à votre patron sera d'une importance cruciale. »

Evans savait qu'il serait suicidaire de laisser échapper que le garçon valait dix fois le prix du bateau et de sa cargaison.

« Que proposez-vous, Mr Evans ?

– Cinq millions de dollars pour en finir. Nous savons tous deux que c'est un bon prix. C'est probablement celui auquel nous finirions par arriver dans trois mois. Je pense que vous le savez. »

Mr Abdi, son téléphone à l'oreille, accroupi dans le désert à un kilomètre de la forteresse de Garacad, était d'accord mais il ne dit rien. Il sentait que quelque chose pour lui allait venir.

« Je propose ceci. Sur les cinq millions, votre part sera d'environ un million. Je pourrais verser immédiatement un million sur votre compte personnel. Et un deuxième million une fois que le bateau aura

repris la mer. Personne n'a besoin d'être au courant, en dehors de vous et moi. La clé, c'est une conclusion rapide. Voilà ce que j'espère acheter. »

Abdi réfléchit. Un troisième million lui viendrait d'al-Afrit. Trois fois son tarif habituel. Et il ne pensait pas qu'à cela. Il voulait se sortir de cette situation, indépendamment de toute autre considération.

Le temps des kidnappings faciles et des grosses rançons était fini. L'Ouest avait mis du temps à organiser ses forces navales, mais elles devenaient beaucoup plus agressives.

Les commandos des pays de l'Ouest avaient lancé deux attaques. Un bateau immobilisé avait été libéré par des Marines descendus d'un hélicoptère. Les Somaliens s'étaient battus. Deux attaquants étaient morts mais des Somaliens aussi – tous sauf deux, qui étaient maintenant en prison aux Seychelles.

Ali Abdi n'était pas un héros, et n'avait pas la moindre intention d'en devenir un. Il blâmait d'épouvante à l'idée que des monstres vêtus de noir, équipés de jumelles à vision nocturne et brandissant des mitraillettes crachant le feu, pourraient d'un instant à l'autre pulvériser les murs de torchis de la forteresse dans laquelle il était logé.

Et enfin, il avait envie de prendre sa retraite. Avec une belle fortune et loin de la Somalie. Dans un endroit civilisé, et surtout, où on se sentait en sécurité. Il dit : « Nous sommes d'accord, Mr Gareth », et il dicta le numéro de son compte en banque. « Maintenant je travaille pour vous, Mr Gareth. Comprenez-moi, toutefois : je vais faire pression pour un règlement rapide sur la base de cinq millions, mais il faudra tout de même compter quatre semaines. »

Quinze jours étaient déjà passés, songea Evans, mais six semaines seraient l'un des plus courts laps de temps qu'on ait jamais vu entre la capture d'un bateau et sa restitution.

« Merci, mon ami. Finissons-en avec cette épouvantable affaire et revenons à une vie civilisée... »

Il raccrocha. Dans le désert, Abdi fit de même et reprit le chemin de la forteresse. Les deux hommes n'avaient pas utilisé le réseau de téléphone somalien, mais peu importait aux techniciens de Fort Meade et de Cheltenham : ils n'avaient pas perdu un mot de la conversation.

Conformément aux ordres, Fort Meade transmet le texte à TOSA par le réseau sécurisé interministériel, et TOSA en expédia une copie

au Traqueur dans son bureau de Londres. Un mois, pensa-t-il. L'heure avance. Il rempocha son BlackBerry tandis que les environs de Poole Hove apparaissaient au loin, et il ouvrit l'œil en attente d'un signe de Hamworthy, où l'on observait le trafic maritime.

« C'est beaucoup d'argent, patron. »

Le Cheval de Troie était manifestement une toute petite entreprise. Le Traqueur se dit qu'elle devait peut-être son nom à l'une des plus grandes tromperies de l'histoire, mais que les troupes que l'homme qu'il avait devant lui était capable de rassembler n'avaient certainement rien à voir avec l'armée grecque. Ils étaient dans une modeste maison mitoyenne de banlieue, et il estimait que la force opérationnelle ne devait pas compter plus de deux ou trois personnes. Son interlocuteur, de l'autre côté de la table de la salle à manger, était visiblement la cheville ouvrière de l'organisation, et le Traqueur le voyait comme un ancien Royal Marine et un sous-officier. Il s'avéra qu'il avait deux fois raison. L'homme s'appelait Brian Weller.

L'argent dont il parlait se présentait sous forme d'une liasse de billets de cinquante dollars de l'épaisseur d'une brique.

« Donc, qu'est-ce que vous voulez faire exactement ?

– Je veux qu'on retire sans tapage un homme des rues de Londres, qu'on l'amène dans un endroit tranquille, qu'on l'y détienne au maximum pendant un mois et qu'on le ramène d'où il est venu. Pas de violence, des vacances agréables loin de Londres et du téléphone, c'est tout. »

Weller réfléchit. Il se doutait parfaitement que l'enlèvement serait illégal, mais sa philosophie était simple et toute militaire. Il y avait des bons et il y avait des méchants, et ce dernier groupe s'en tirait toujours beaucoup trop bien.

La peine capitale était illégale, mais il avait deux petites filles à l'école, et si jamais « un de ces cochons de curés » se permettait quelque chose, il n'hésiterait pas une seconde à l'envoyer dans l'autre monde.

« Qu'est-ce qu'il a fait de mal, ce client ?

– Il aide des terroristes. En douce, avec son argent. Celui qu'il aide en ce moment a tué quatre Anglais et sept Américains. C'est un terroriste. »

Weller poussa un grognement. Il avait fait trois séjours dans le Helmand, en Afghanistan, et vu mourir sous ses yeux quelques bons copains.

« Il a des gardes du corps ? »

– Non. De temps en temps, une limousine avec chauffeur. Mais le plus souvent, il appelle un taxi dans la rue.

– Vous savez où on peut l'attraper ?

– Pas encore. Je le saurai.

– Je voudrais faire un bon repérage avant de prendre une décision.

– Je ne traînerais pas longtemps ici, si vous ne le faisiez pas. »

Weller détacha son regard de la liasse de billets pour jager l'Américain par-dessus la table. Un long silence suivit. Il n'y avait rien à dire. Il était persuadé que le Yank, lui aussi, avait été au combat, avait entendu siffler les balles, vu tomber des camarades. Il hocha la tête.

« Demain je vais prendre ma voiture et j'irai à Londres. Ça vous va comme ça, patron ? »

Le Traqueur réprima un sourire. Il avait reconnu la façon dont les hommes des Forces spéciales britanniques s'adressaient à un officier en sa présence. Dans son dos, c'était autre chose.

« Demain, parfait. Mille dollars pour la peine. Gardez le reste si vous acceptez. Rendez-le si vous laissez tomber.

– Qu'est-ce qui vous dit que j'accepterai de les rendre ? »

Le Traqueur se leva pour partir.

« Mr. Weller, je pense que nous connaissons les règles. Nous ne sommes pas nés de la dernière pluie, ni vous ni moi. »

Quand il fut parti, après avoir fixé une heure de rendez-vous à bonne distance de l'ambassade, Brian Weller réfléchit. Vingt-cinq mille dollars. Cinq mille pour les frais. Le Yank fournirait la planque. Weller avait deux filles à élever, une femme à entretenir, sa famille à nourrir et ce qu'il savait faire n'était pas facile à vendre aux thés dansants du presbytère le dimanche après-midi.

Il se rendit au rendez-vous, amena un ancien copain du commando et passa une semaine à préparer la suite. Puis il dit oui.

Abdi rassembla tout son courage et alla trouver al-Afrit. « Les choses se passent bien, annonça-t-il. On va s'entendre sur une bonne

rançon pour le *Malmö*. »

Puis il changea de sujet.

« Ce petit blond... s'il meurt, ce sera plus compliqué. Il y aura de nouveaux délais, la rançon sera diminuée. »

Il y avait aussi – son cauchemar – l'hypothèse d'un commando de soldats européens débarquant pour leur donner l'assaut. Mais il n'en parla pas, de crainte que l'homme qui lui faisait face ne le prenne comme une provocation.

« Pourquoi il mourrait ? » grommela le chef de guerre.

Abdi haussa les épaules.

« Allez savoir... Une infection, un empoisonnement du sang. »

Il obtint ce qu'il voulait. Il y avait un médecin à Garacad, capable, au moins, de porter les premiers secours. Les plaies du cadet furent dûment désinfectées et pansées. Il resta détenu dans son cachot, mais contre cela, Abdi n'osa ni ne put rien faire.

« On chasse le cerf dans cette région, dit l'homme de l'agence. Mais les mâles commencent à être en rut ; la fermeture est pour bientôt. »

Le Traqueur sourit. Il jouait à nouveau les aimables touristes américains.

« Oh, les cerfs n'ont rien à craindre de moi. Tout ce que je veux, c'est le calme et le silence pour écrire mon livre. Pas de téléphone, personne pour m'appeler, pour me distraire de mon travail. Une cabane loin des sentiers battus pour y écrire le Grand Roman Américain ! »

L'agent immobilier connaissait un peu les écrivains. Des gens bizarres. Il pianota encore quelques secondes sur son clavier, sans quitter l'écran des yeux.

« Nous avons au catalogue un petit bungalow pour la chasse, dit-il. Il est libre jusqu'à l'ouverture de la prochaine saison. »

Il se leva pour s'approcher d'une carte murale et frappa du doigt une zone vierge où n'apparaissaient ni ville ni villages, ni même des routes. Quelques vagues pistes sillonnaient la partie nord du Caithness, le dernier comté d'Écosse avant le Pentland Firth sauvage.

« J'ai quelques photos. »

Revenant à l'écran, il les fit défiler. C'était une cabane de rondins

dans un océan de bruyère, au fond d'un immense vallon fermé par des collines ; le genre d'endroit où un rat des villes, avec deux Marines à ses trousses, ne ferait pas cinq cents mètres avant de s'écrouler.

Il y avait deux chambres, une grande pièce à vivre, une cuisine, une salle d'eau et une cheminée avec déjà une provision de bûches.

« Je crois que j'ai trouvé mon Shangri-La, dit l'écrivain-touriste. Je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir un compte en banque. Vous accepterez des espèces ? »

Les espèces convenaient tout à fait. Les clés et un itinéraire seraient postés dans les prochains jours, mais à Hamworthy.

Mustafa Dardari avait décidé qu'il n'aurait pas de voiture et ne conduirait jamais lui-même à Londres. Le stationnement était un cauchemar permanent et il s'en passait fort bien. Les taxis en maraude ne manquaient pas dans son quartier de Knightsbridge, et c'était très commode. Mais pour ce dîner chic, il avait fait appel à une compagnie de limousines ; toujours la même avec, le plus souvent, le même chauffeur.

La soirée entre amis s'était déroulée à deux kilomètres de chez lui et, au moment de prendre congé, il prit son portable pour demander au chauffeur de venir le prendre sous le portique de l'entrée, où une double ligne jaune interdisait tout stationnement de nuit comme de jour. Le chauffeur, qui attendait à l'angle de la rue, mit le contact et pressa légèrement l'accélérateur. La voiture avança d'un mètre avant que l'une des roues arrière s'abaisse sur sa jante avec un gros soupir.

Le chauffeur constata, à l'examen, que pendant qu'il s'assoupissait sur son volant, quelqu'un, un voyou, avait glissé une planchette de contreplaqué dans laquelle était planté un clou d'acier pointu comme une aiguille. Il fallait changer la roue, mais c'était une grosse limousine, et lourde, et cela prendrait du temps.

Tandis que Mr Dardari attendait sous le portique et que ses amis partaient les uns après les autres, un taxi noir apparut à l'angle de la rue. Mr Dardari leva la main. Le taxi se dirigea vers lui. Il s'y engouffra et donna son adresse. Et le taxi, effectivement, partit dans cette direction.

Les taxis londoniens sont tenus de verrouiller leurs portières arrière dès que le client est assis. Cela évite que des passagers partent

sans payer. Cela les protège, aussi, des violences que pourraient exercer des gens mal intentionnés. Mais cet imbécile avait apparemment oublié la consigne.

À peine étaient-ils hors de vue du chauffeur penché sur sa manivelle que le taxi ralentit le long du trottoir tandis qu'un énergumène ouvrait la portière et s'asseyait à l'arrière. Dardari s'écria que ce taxi était occupé. Mais l'énergumène claqua brutalement la portière et dit : « Ça me va, chef. Pas de problème. »

Un bras puissant étreignit le riche Pakistanais tandis que l'autre lui plaquait une grosse compresse de chloroforme sur le nez et la bouche. Mustafa Dardari cessa de se débattre en vingt secondes.

Le transfert dans le minivan eut lieu un kilomètre plus loin. Le troisième homme du commando était au volant. Le taxi, emprunté à un copain qui en avait fait son gagne-pain, fut garé comme promis, les clés sous le siège. Deux des hommes s'assirent à l'arrière du minivan pour soutenir entre eux leur hôte profondément endormi jusqu'à ce qu'ils aient quitté la ville en direction du nord. Ils l'allongèrent alors sur une banquette placée derrière les sièges. À deux reprises, il fit mine de se réveiller puis retomba dans son sommeil.

C'était un long trajet, mais ils le firent en quatorze heures, guidés par un GPS et un guide Sat-Nav. Il fallut pousser et tirer plusieurs fois le minivan pour franchir les derniers kilomètres de piste, mais ils arrivèrent à l'heure du couchant, et Brian Weller en rendit compte par téléphone (il n'y avait pas d'antenne-relai à proximité mais il avait pris un téléphone satellitaire).

Le Traqueur, à son tour, appela Ariel, mais avec son propre appareil sécurisé que ni Fort Meade ni Cheltenham ne pouvaient écouter. C'était le milieu de l'après-midi à Centreville, en Virginie.

« Ariel, tu te rappelles cet ordinateur, à Londres, que tu as piraté récemment ?

– Bien sûr, colonel. J'ai son code d'accès.

– Et tu n'as pas besoin de quitter la Virginie pour t'y introduire, n'est-ce pas ? »

Ariel était perplexe face à la naïveté du commun des mortels pour tout ce qui concernait le cyberspace. Avec le talent qu'il avait au bout des doigts, il pouvait en quelques clics devenir Mustafa Dardari transmettant depuis Pelham Crescent, Londres.

« Et tu te souviens du code pour les prix des fruits et des légumes

que l'utilisateur de cet ordi expédiait régulièrement ? Pourrais-tu l'utiliser pour coder un texte ?

– Bien sûr, monsieur. Ce que je craque, je peux le refaire.

– Exactement comme c'était ? Comme si l'utilisateur s'était remis à son clavier ?

– Exactement.

– Formidable ! Je veux que tu adresses un message de Londres à Kismayo. Tu as un stylo et du papier ?

– Quoi ?

– Je sais que ça ne se fait plus, mais je veux rester sur cette ligne sécurisée plutôt qu'envoyer un e-mail. »

Un silence suivit, durant lequel Ariel se laissa glisser au bas de son échelle pour revenir avec les outils dont il savait à peine se servir. Le Traqueur dicta son message.

Le message fut codé avec exactement le même code que Dardari aurait utilisé, et il fut expédié. Comme tout ce qui partait de chez Dardari pour la Somalie était enregistré, il fut intercepté à Fort Meade comme à Cheltenham, et décodé à nouveau.

Tout le monde haussa les sourcils dans les deux postes d'écoute, mais les ordres étaient d'écouter sans intervenir. Conformément aux directives en vigueur, Fort Meade adressa une copie à TOSA, qui en transmettait une au Traqueur, qui la reçut sans broncher.

À Kismayo, ce ne fut pas le Troll, puisqu'il était mort, qui reçut le message, mais Jamma, l'ancien secrétaire qui avait pris sa place. Il le décoda mot par mot à l'aide de la table de décodage laissée par le Troll. Cependant, il n'était pas spécialiste de la chose. Mais il n'y avait pas d'erreur. Toutes les coquilles étaient bien en place. Et comme il est fastidieux d'écrire par e-mail en urdu ou en arabe, Dardari, le Troll et le Prédicateur utilisaient toujours l'anglais. Le nouveau message était donc en anglais, mais il n'était pas écrit avec la même aisance. Jamma était tout de même assez avisé pour comprendre que c'était important et qu'il fallait le transmettre au Prédicateur sans attendre.

Il faisait partie des quelques personnes à savoir que la dernière apparition du Prédicateur sur Internet pour renier tout ce qu'il avait prêché était bidon puisque son maître n'avait rien mis en ligne depuis deux semaines. Il savait aussi que dans l'immense diaspora musulmane des pays de l'Ouest, nombre de ses adorateurs étaient écœurés – il avait lu le flot des commentaires postés heure après

heure. Mais sa propre fidélité restait entière. Il ferait donc le long et épuisant trajet jusqu'à Marka pour lui apporter ce message de Londres.

De même que Jamma était persuadé qu'il émanait de Mustafa Dardari, Fort Meade et Cheltenham étaient certains que l'homme d'affaires se trouvait à Londres dans son bureau, d'où il aidait son ami en Somalie.

Le véritable Dardari regardait tristement tomber la pluie battante de septembre pendant que non loin de là, rassemblés devant le feu qui ronflait dans la cheminée, trois anciens commandos des Marines se remémoraient avec force rires et coups de gueule les combats auxquels ils avaient pris part ensemble. Une épaisse couche de nuages gris recouvrait la vallée et des trombes d'eau s'abattaient sur le toit du chalet.

Dans la chaleur suffocante de Kismayo, le fidèle Jamma ouvrit le réservoir de la camionnette et fit le plein d'essence avant de prendre la route pour Marka.

À Londres, Gareth Evans transféra le premier million de dollars de Harry Andersson sur le compte secret d'Abdi aux îles Caïmans en se disant que d'ici trois semaines il pourrait faire escorter le *Malmö* en haute mer par un destroyer de l'OTAN avec sa cargaison et son équipage.

Dans son discret bureau de l'ambassade des États-Unis à Londres, le Traqueur se demandait si son poisson allait mordre à l'hameçon. À l'heure où le soleil se couchait en Virginie, il appela le QG de Tosa : « Gray Fox, je pense que j'aurai peut-être besoin d'un Grumman. Peux-tu le faire préparer pour moi à Northolt ? »

Chapitre treize

Le Prédicateur, dans son studio de Marka, pensait à son ennemi. Il n'était pas idiot et il avait compris qu'il en avait un quelque part. Le sermon délirant diffusé sur Internet, qui avait effectivement ruiné sa réputation, en était la preuve.

Il avait fait ce qu'il fallait pour être, pendant dix ans, le plus insaisissable des terroristes d'al-Qaida. Il était passé de planque en planque dans les montagnes du nord et du sud, avait changé de nom et d'apparence. Il ne s'était pas laissé approcher par une caméra ni un appareil photo.

Contrairement aux dix ou douze autres chefs de groupes djihadistes qui étaient, désormais, tous morts, il n'avait jamais utilisé un téléphone portable car, à la différence de certains, il connaissait la formidable capacité des Américains à capter le moindre chuchotement dans le cyberspace, à en retrouver la source dans la plus modeste des cabanes et à la pulvériser avec ses occupants.

A une exception près, qu'il regrettait amèrement à cet instant, il n'avait jamais adressé un e-mail à quiconque depuis l'endroit où il habitait. Il avait toujours fait transmettre ses sermons chargés de haine à partir d'un ordinateur qui se trouvait à des kilomètres de son lieu de résidence.

Et pourtant, quelqu'un avait pénétré dans cette bulle si bien protégée. L'acteur qui avait prononcé ce catastrophique sermon lui ressemblait trop. Il avait son visage, il avait sa voix, et il avait dit au monde entier son véritable nom et le pseudonyme qu'il avait pris pour se faire bourreau au Khorassan.

Il ne savait pas quand, ni qui, ni pourquoi on l'avait trahi, mais il lui fallait admettre que celui qui le poursuivait avait certainement découvert le code d'accès à son ordinateur de Kismayo. Il ne comprenait pas comment on avait pu faire cela, après que le Troll lui ait assuré que c'était impossible. Mais le Troll était mort.

Il connaissait l'existence des drones. Il avait lu des livres à ce sujet, des livres édités en Occident, et savait de quoi ces engins étaient capables. Il pouvait se douter, même, que ces publications techniques

n'avaient pas forcément tout dit. Force lui était de supposer qu'on l'avait suivi à la trace et que, quelque part au-dessus de sa tête, invisible et silencieux, un appareil observait la ville et même sa propriété en décrivant des cercles.

Et ceci l'avait amené à conclure qu'il lui fallait maintenant couper tous les contacts avec sa vie actuelle et disparaître à nouveau. Puis Jamma arriva de Kismayo, porteur d'un message de son ami Mustafa à Londres qui changeait tout. Il y était question de cinquante millions de dollars. Le Prédicateur fit venir son ancien secrétaire promu remplaçant du Troll.

« Jamma, mon frère, tu es fatigué. La route a été longue. Repose-toi, dors et mange bien. Tu ne retourneras pas à Kismayo. C'est fini. Mais un autre voyage t'attend. Demain, peut-être, ou après-demain. »

Gray Fox n'y comprenait plus rien. Cela s'entendait dans sa voix tandis qu'il appelait le Traqueur dans la salle d'opérations de l'ambassade à Governor Square.

« Traqueur, tu t'es débrouillé pour accélérer les transmissions entre le complice de Londres et son copain à Marka ?

– Absolument. Pourquoi ?

– Ce qu'il a fait passer au Prédicateur, il le tenait d'un crétin d'avocat rencontré au cours d'un dîner huppé à Belgravia. »

Le Traqueur s'interrogea un instant avant de répondre. Il existe une différence subtile entre le fait de mentir et le fait d'être, selon le mot d'un ancien ministre, « économe avec la vérité ».

« C'est ce que Dardari a l'air de dire.

– Qu'en pensent les Anglais ?

– Ils pensent, dit le Traqueur, plutôt sincère, que ce salopard est dans sa super résidence londonienne en train de passer des ragots à son copain dans le sud. À propos, est-ce que mes demandes ont toujours aussi peu d'écho du côté des chefs ? »

Il voulait changer de sujet pour laisser la question de Mustafa envoyant des messages de Londres alors qu'il était en train de regarder tomber la pluie à Caithness avec trois anciens commandos pour compagnie.

« Absolument, Traqueur. Pas question de missiles à cause de l'agent Opal, et pas d'assaut depuis la plage non plus. Et pas de raid

par hélicoptère depuis notre base de Mogadiscio. Un tir de missile à l'épaule depuis un hélicoptère bourré de commandos Delta, et nous voilà avec un autre désastre en Somalie. Il va falloir trouver autre chose.

– D'accord, patron », dit le Traqueur, en raccrochant.

Le Prédicateur avait raison de ne pas se fier à son ordinateur de Kismayo pour assurer le secret de ses communications, mais il ne s'était pas rendu compte que son correspondant londonien, l'ami d'enfance qui lui apportait secrètement son aide, avait été démasqué lui aussi et que les messages codés qu'il lui adressait sous forme de tarifs pour les fruits et les légumes avaient été craqués. Il fit donc une nouvelle entorse aux règles de sécurité en envoyant une demande à Dardari depuis Marka. Elle fut interceptée et décryptée.

« Colonel Jackson ?

– Oui, Ariel.

– Il y a un truc vraiment bizarre entre Marka et Londres.

– Tu devrais le savoir, Ariel. Tu écris au nom de Dardari.

– Oui, mais Marka vient de répondre. Il demande à son copain de lui prêter un million de dollars. »

Il aurait dû s'y attendre. Le budget pouvait certainement le permettre. Cette somme ne représentait qu'une partie du coût d'un missile. Mais pourquoi gaspiller l'argent des contribuables ?

« Il a dit sous quelle forme il fallait le lui envoyer ?

– Un machin du nom de Dahabshiil. »

Le Traqueur hocha la tête, seul dans son bureau de Londres. Il était au courant. Malin, sûr et presque indétectable. Basé sur le personnage séculaire de l'Hindou.

Le terrorisme coûte cher, très cher. Derrière les malheureux qui posent les bombes et ne sont souvent que des enfants, il y a ceux qui les commandent, en général des hommes âgés qui n'ont aucune intention de mourir. Il y a parfois derrière ceux-là des chefs de bande, et derrière encore les commanditaires, qui vivent souvent dans une apparente respectabilité.

Pour les institutions antiterroristes, les sources de financement du

terrorisme sont devenues un terrain fertile où pister les comptes bancaires. Car les mouvements d'argent laissent des traces de papier. Mais pas le *hundi man*. Au Moyen-Orient, le système date de plusieurs siècles.

Il est né à des époques où transporter de la richesse dans des contrées infectées de brigands sans se faire escorter par une petite armée était trop risqué. Donc, le *hundi man* prend l'argent dans la région ou le pays A et autorise son cousin à déboursier la même somme pour la verser au bénéficiaire, moyennant une petite commission, dans la région ou le pays B. Pas d'argent franchissant les frontières, un simple message téléphonique ou un e-mail codés et le tour est joué.

Dahabshiil, fondé à Burco, en Somalie, en 1970, a désormais son siège à Dubaï. En Somalie, le mot signifie seulement « fondeur d'or » et renvoie surtout à l'argent que des centaines de Somaliens travaillant à l'étranger envoient à leurs familles restées au pays. En Grande-Bretagne cette diaspora est très importante et compte en son sein de nombreux Somaliens fortunés de Londres.

« Pourrais-tu pirater les comptes bancaires de Dardari ? demanda le Traqueur.

– Je ne vois pas ce qui m'en empêcherait. Vous pouvez me laisser une journée ? »

Ariel se remit face à son écran et au septième ciel. Il étudia les investissements de l'homme d'affaires au Pakistan et les moyens qu'il avait utilisés pour les acquérir, ce qui le conduisit vers les comptes bancaires off-shore, dont le principal se trouvait à Grand Cayman. Il était protégé par une série de pare-feux sophistiqués. L'adolescent souffrant du syndrome d'Asperger dans un grenier de Virginie mit dix heures à y pénétrer, transféra un million de dollars sur le compte personnel de Dardari à Londres et repartit sans laisser de trace, hormis la confirmation que Dardari avait fait cela lui-même.

Le transfert d'une banque de Londres au bureau londonien de Dahabshiil ne fut qu'une formalité, avec les détails concernant le bénéficiaire dans un e-mail intercepté et décodé par Ariel. Le courtier somalien prévint qu'il faudrait trois jours pour assembler une telle somme en dollars américains. Et que, oui, ils avaient une filiale à Marka.

Les hommes de Fort Meade et de Cheltenham interceptèrent et consignèrent les communications émanant de l'ordinateur londonien

et qui lui étaient adressées, mais sans autre information que la confirmation que Dardari était l'expéditeur et le réceptionnaire. Et ils étaient censés écouter mais ne pas interférer.

« Jamma, j'ai une tâche très délicate à te confier. Seul un Somalien peut s'en acquitter puisque cela concerne des gens qui ne parlent pas d'autre langue. »

Malgré toute sa sophistication, la technologie de l'Ouest parvient rarement à intercepter l'émissaire personnel. Dix années durant, Oussama ben Laden, qui ne vivait pas du tout dans une grotte mais dans une série de planques, a pu communiquer avec ses partisans dans le monde entier sans utiliser une seule fois un téléphone cellulaire et sans jamais être écouté. Il employait des messagers. C'est le dernier d'entre eux, al-Kuwaiti, qui a été démasqué, suivi à la trace à travers le monde, ce qui a finalement conduit les poursuivants à une propriété dans la ville d'Abbottabad.

Le Prédicateur appela Jamma devant lui et récita le message en arabe. Jamma le traduisit en somalien dans sa tête et le répéta jusqu'à le savoir par cœur. Il prit un garde du corps pakistanais avec lui et partit.

Il avait la camionnette avec laquelle il était venu de Kismayo l'avant-veille avec le message de Londres. Il ignorait évidemment que des yeux invisibles, depuis le ciel, observaient le plateau du véhicule chargé de bidons d'essence.

Ils observaient depuis un bunker des environs de Tampa tandis qu'on tirait une bâche par-dessus les bidons, mais c'était une précaution normale. On vit deux hommes grimper dans la cabine, mais ni l'un ni l'autre n'était enveloppé dans une gandourah comme le Prédicateur, ni n'avait l'allure d'un mince jeune homme coiffé d'une casquette de base-ball rouge. La camionnette partit en direction du sud, vers Kismayo. Quand elle fut hors de vue, le Global Hawk reçut l'ordre de reprendre sa surveillance de la propriété. Puis la camionnette s'arrêta ; les deux hommes ôtèrent la bâche et peignirent le toit de la cabine en noir. Ainsi métamorphosé, le véhicule rebroussa chemin, contourna Marka en direction de l'ouest et prit la direction du nord. Au moment où le soleil se couchait, il contourna l'enclave de Mogadiscio et partit vers Puntland et ses nombreux repaires de

pirates.

Par des pistes défoncées où on roulait souvent sur des pierres coupantes et, compte tenu des pleins d'essence et des changements de pneus, le trajet jusqu'à Garacad dura deux jours.

« Mr Gareth ? C'est moi. »

Ali Abdi appelait de Garacad. Il semblait excité. Gareth Evans, quant à lui, était à la fois tendu et très fatigué. La routine interminable consistant à essayer de négocier avec des gens totalement indifférents au passage du temps et auxquels toute notion de hâte était étrangère avait toujours quelque chose d'épuisant pour un Européen. Ce qui explique pourquoi les très bons négociateurs étaient rares et grassement payés.

Evans était également soumis à une pression constante de la part de Harry Andersson, qui téléphonait chaque jour, et souvent plusieurs fois, pour avoir des nouvelles de son fils. Evans avait essayé de lui expliquer que le moindre signe de fièvre, et pire encore, d'angoisse, venant de Londres, ne pourrait que rendre les choses dix fois plus difficiles qu'elles ne l'étaient déjà. Le milliardaire suédois était un homme d'affaires, et cette moitié de lui-même pouvait accepter la logique du raisonnement. Mais comme il était aussi père, le téléphone ne cessait de sonner.

« Bonjour, mon ami, dit calmement Evans. Que votre patron a-t-il à nous dire, par ce beau dimanche ?

– Je crois que nous approchons de la conclusion, Mr Gareth. Nous allons nous mettre d'accord pour sept millions de dollars. » Et d'ajouter : « Je fais de mon mieux. »

Une telle remarque, même si elle était écoutée par un Somalien anglophone au service d'al-Afrit, ne pouvait être innocente. Evans comprit ce qu'elle signifiait : le négociateur, à Garacad, tentait d'obtenir son deuxième million de bakchich. Mais entre le nord et le sud de la Méditerranée, le mot « vite » s'entendait de deux façons différentes.

« C'est très bien, Mr Abdi, mais c'est encore beaucoup », dit Evans. La somme minimum acceptable par al-Afrit deux jours plus tôt était de dix millions de dollars. Evans savait que Harry Andersson en aurait lâché dix sans ciller. Il savait aussi que cela aurait fait lever une

tempête de réactions en Somalie, où tout le monde savait que quatre à cinq millions de dollars seraient un juste prix.

Un renoncement soudain des Européens serait un signe d'affolement et le prix remonterait sans doute à quinze millions.

« Écoutez, Mr Abdi, j'ai passé la plus grande partie de la nuit au téléphone avec Stockholm. Mon patron a accepté, avec beaucoup de réticences, de verser quatre millions de dollars sur le compte international de votre patron, et il le fera dans l'heure si le *Malmö* lève l'ancre une heure après. C'est une offre excellente, Mr Abdi. Je crois que nous le savons tous deux et que votre patron doit certainement le savoir.

– Je vais immédiatement lui transmettre la nouvelle offre, Mr Gareth. »

Après avoir raccroché, Evans repensa à l'histoire des négociations réussies avec les pirates somaliens. Les néophytes étaient toujours stupéfaits qu'on verse l'argent sur un compte bancaire avant que le bateau soit libéré. Qu'est-ce qui empêchait les pirates de prendre l'argent et de garder leurs prisonniers ?

Mais c'était là, justement, le plus étrange. Sur cent quatre-vingts accords écrits et échangés par fax ou par e-mail entre négociateurs, et dûment signés, les Somaliens n'avaient trahi leur parole que trois fois.

Fondamentalement, dans tout le Punland, les pirates comprenaient qu'ils se livraient à la piraterie pour de l'argent. Ils n'avaient aucun besoin des bateaux, ni de leurs cargaisons ni des équipages qu'ils faisaient prisonniers. Rompre les accords les uns après les autres aurait ruiné leur industrie. Ils étaient peut-être sournois et sans pitié, mais ils savaient où était leur intérêt, et c'était cela qui primait.

Normalement. Mais ceci n'était pas normal. Sur ces trois cas, deux étaient imputables à al-Afrit. Il était célèbre, comme son clan, le Sacad, un sous-clan de la tribu des Habar Gidir. Mohamed Farah Aïdid, le violent chef de guerre dont les vols de l'aide destinée aux populations victimes de la famine avaient provoqué la venue des Américains en Somalie en 1993, et qui avait abattu le Black Hawk et massacré les Rangers avant de traîner leurs cadavres dans les rues, était lui aussi un Sacad.

Ali Abdi et Gareth Evans s'étaient secrètement mis d'accord au téléphone pour une rançon de cinq millions de dollars, sous réserve que le vieux monstre qui régnait dans sa forteresse de boue séchée

l'accepte sans soupçonner son propre négociateur de s'être fait acheter. Ces cinq millions étaient, de toute façon, un prix tout à fait acceptable par les deux parties. Les deux millions supplémentaires du bakchich de Harry Andersson à Ali visant simplement à diviser par dix le délai d'attente, si c'était possible.

À bord du *Malmö*, sous une chaleur torride, l'odeur devenait insupportable. La nourriture européenne avait disparu, quand elle n'avait pas pourri dans les congélateurs débranchés pour économiser le fuel. Les gardiens somaliens amenaient à bord des chèvres vivantes qu'ils égorgaient et dépeçaient sur le pont.

Le capitaine Eklund faisait arroser sa passerelle à la manche à eau, mais les pompes électriques, comme l'air conditionné, ne fonctionnant plus, les hommes remplissaient des seaux dans la mer et se servaient de balais.

Par chance, les déchets jetés par-dessus bord attiraient quantité de poissons autour du bateau. Européens et Philippins appréciaient le poisson frais, mais à la longue cela devenait monotone.

On se lavait à l'eau salée depuis que les douches ne marchaient plus et l'eau douce était de l'or liquide réservé à la boisson, auquel les pastilles désinfectantes donnaient un goût infect. Eklund se félicitait qu'il n'y ait pas eu de maladies jusque-là, hormis quelques diarrhées.

Mais il ne savait pas jusqu'à quand allait durer cette situation. Les Somaliens ne se donnaient même pas la peine de mettre leur derrière au-dessus du rail d'écoulement des eaux quand ils déféquaient. Les Philippins, blêmes de fureur, devaient chasser le tout à coups de balai jusqu'au trou d'évacuation dans la chaleur accablante.

Le capitaine Eklund ne pouvait même plus appeler Stockholm. Son téléphone satellitaire avait été désactivé sur ordre de celui qu'il appelait le petit salopard en complet-veston. Ali Abdi ne voulait pas que des amateurs interfèrent dans ses délicates négociations avec le bureau de Chauncey Reynolds. Le capitaine suédois en était là de ses réflexions quand son second, un Ukrainien, appela pour lui signaler qu'un bateau venait dans leur direction. Le capitaine vit le boutre avec ses jumelles, et à sa proue, une silhouette en pantalon et saharienne kaki de bonne coupe. Cette visite lui parut de bon augure. Il pourrait demander une fois de plus combien valait le cadet de la marine marchande Carlsson. Il était le seul de tous ces gens à savoir qui était réellement ce garçon.

Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'on l'avait battu. Abdi s'était borné à lui dire qu'Ove Carlsson était sain et sauf et qu'on ne le retenait dans la forteresse que pour garantir la bonne conduite de l'équipage resté à bord. Le capitaine Eklund avait plaidé en vain pour qu'on le ramène.

Pendant que Mr Abdi était sur le *Malmö*, une camionnette couverte de poussière pénétra dans la cour de la forteresse derrière le village. Il y avait à son bord un grand et gros Pakistanais qui ne parlait ni anglais ni somalien, et un autre homme.

Le Pakistanais resta avec la camionnette. On amena l'autre homme à al-Afrit, qui le reconnut comme appartenant au clan Harti Darod, ce qui signifiait « Kismayo ». Le chef de guerre Sacad n'aimait pas les Harti, ni d'ailleurs quiconque venant du sud.

Bien qu'étant officiellement musulman, al-Afrit n'allait à peu près jamais à la mosquée et faisait rarement une prière. Pour lui, les gens du sud étaient tous al-Shabaab et fous. Ils torturaient pour Allah, lui pour son plaisir.

Le visiteur se présenta sous son nom, Jamma, et fit acte d'obéissance comme il convenait avec un cheik. Il déclara venir en tant qu'émissaire personnel d'un cheik de Marka, avec une proposition que seules devaient entendre les oreilles du chef de guerre.

Al-Afrit n'avait jamais entendu parler du moindre Prédicateur djihadiste appelé Abou Azzam. Il possédait un ordinateur que les plus jeunes de son entourage étaient seuls à savoir utiliser ; mais même s'il avait été parfaitement instruit de son fonctionnement, il ne lui serait jamais venu à l'idée de visiter le site djihadiste. Il écouta tout de même avec un intérêt croissant.

Jamma, debout devant lui, récita le message qu'il avait appris par cœur. Cela commençait par les salutations d'usage avant de passer au message proprement dit. Quand il se tut, le vieux Sacad le regarda fixement pendant plusieurs minutes.

« Il veut le tuer ? Lui trancher la gorge ? Devant la caméra ? Puis montrer ça au monde entier ?

– Oui, cheik.

– Et il me paie un million de dollars ? Cash ?

– Oui, cheik. »

Al-Afrit réfléchit. Tuer le Blanc infidèle, il comprenait. Mais

montrer à tout l'Ouest ce qu'il avait fait, c'était de la folie. Ces gens-là, les Infidèles, les *kouffar*, viendraient se venger, et ils avaient beaucoup de fusils. Lui, al-Afrit, prenait leurs bateaux, mais il n'était pas fou au point de provoquer un conflit sanglant entre lui et le monde des *kouffar* tout entier !

Finalement, il prit une décision – qui consistait à la repousser. Il donna des instructions pour qu'on conduise ses hôtes dans des chambres où ils pourraient se reposer, et qu'on leur offre à boire et à manger. Quand Jamma fut sorti, il ordonna qu'aucun des deux hommes ne garde la clé de contact de leur véhicule, ni les armes, ni les téléphones qu'ils pouvaient avoir sur eux. Il avait lui-même un sabre recourbé, un *jambiya* dans un fourreau pendu à sa ceinture, mais personne ne devait être armé en sa présence.

Ali Abdi revint du *Malmö* une heure après, mais il n'avait pas vu la camionnette arriver pendant son absence, ni les deux visiteurs dont l'un était porteur d'une étrange proposition.

Il connaissait les heures convenues pour ses échanges téléphoniques avec Gareth Evans, mais comme trois fuseaux horaires séparaient Londres de la Corne de l'Afrique, c'était toujours en milieu de matinée à Garacad. Il n'avait donc aucune raison de quitter sa chambre de bonne heure le lendemain.

Il n'était pas présent quand al-Afrit mit au courant de sa décision l'un des hommes de son clan auquel il faisait le plus confiance, un borgne sauvage du nom de Yusuf, tout de suite après le lever du jour, et il ne vit pas non plus la camionnette au toit noir franchir le portail de la cour une heure plus tard.

Il avait vaguement entendu parler d'un certain Prédicateur djihadiste fanatique qui lançait au monde entier sur Internet des messages de mort et de haine, mais il n'était pas au courant du discrédit qui avait frappé cet homme, pas plus qu'il ne l'avait entendu protester, toujours sur Internet, qu'il était victime d'un complot des *kouffar*. Mais à l'instar d'al-Afrit, encore que pour d'autres raisons, Abdi n'avait que mépris pour les salafistes, les djihadistes et les extrémistes de tout poil, et pratiquait de l'islam le minimum nécessaire pour ne pas avoir à se mêler de tout cela.

Il fut agréablement surpris de trouver son patron d'excellente humeur quand il se présenta pour leur réunion matinale. Si bien qu'il suggéra de ramener leur demande de rançon de sept à six millions de

dollars, ce qui permettrait sans doute de conclure. Et le chef de clan fut d'accord.

Quand il put parler à Gareth Evans, Abdi tremblait d'autosatisfaction. Il était terriblement tenté de dire : « Nous y sommes presque », mais il se rendit compte qu'une telle phrase signifierait seulement qu'ils étaient complices pour fixer un certain prix. Il se dit à part lui : une semaine de plus, cinq jours peut-être, et le monstre libèrera le *Malmö*.

Avec son second million de dollars, et les vies sauvées, il voyait se rapprocher la perspective d'une confortable retraite dans un environnement civilisé.

Le Traqueur commençait à s'inquiéter. Pour parler en termes de pêche, il avait lancé à l'eau un hameçon richement appâté et attendait qu'un monstre se décide à mordre. Mais le bouchon restait immobile à la surface. Pas même un frémissement.

Depuis son bureau à l'ambassade, il était en liaison permanente avec le bunker proche de Tampa où un ancien sous-officier de l'Air Force, la commande de contrôle en main, pilotait un Global Hawk à haute altitude au-dessus de la propriété de Marka. Il voyait ce que le sergent-chef voyait – un groupe de trois maisons silencieuses derrière un mur d'enceinte dans une rue étroite et encombrée avec un marché de fruits et légumes à une extrémité.

Mais les maisons ne montraient aucun signe de vie. Personne n'y entrait, personne n'en sortait. Le Hawk ne se contentait pas de regarder, il écoutait aussi. Il pouvait entendre le plus léger chuchotement électronique émanant de ce groupe d'habitations ; cueillir quelques syllabes dans le cyberspace, qu'elles proviennent d'un ordinateur ou d'un téléphone cellulaire. Et à Fort Meade, avec ses satellites dans l'espace, l'Agence de sécurité nationale faisait de même.

Mais toute cette technologie était tenue en échec. Il n'avait pas vu la camionnette conduite par Jamma changer d'apparence en changeant de couleur de toit et rebrousser chemin en direction du nord et non du sud. Il ne savait pas qu'elle était en train de revenir. Il ne pouvait pas savoir qu'on avait pris son hameçon et qu'à Marka, un vieux Sacad sadique et un Pakistanais aux abois avaient passé un accord. Selon la terminologie originale de Donald Rumsfeld, il faisait

face à l'inconnu.

Il ne pouvait qu'avoir des soupçons, et il pensait qu'il était en train de perdre la partie, surpassé par des barbares plus malins que lui. Le téléphone sécurisé se mit à sonner.

C'était le sergent-chef Orde, depuis Tampa. « Colonel, chef, il y a une cible technique qui approche ». Le Traqueur revint à l'écran. Le pâté de maisons en occupait le centre, et à peu près un quart de la surface. Il y avait une camionnette au toit noir devant le portail. Il ne la reconnaissait pas.

Une silhouette en djellaba blanche sortit de la maison d'un côté de la place, traversa l'espace sablonneux et ouvrit le portail. La camionnette entra. Le portail se referma. Trois minuscules silhouettes sortirent du véhicule et entrèrent dans la maison principale. Le Prédicateur avait de la visite.

Il fit entrer le trio dans son bureau. On renvoya le garde du corps. Opal présenta l'émissaire venu du nord. Le Sacad borgne fusillait tout le monde de son œil unique. Il avait lui aussi appris sa leçon par cœur. Le Prédicateur l'invita d'un geste à commencer. Le message d'al-Afrit était clair et laconique.

Il était disposé à échanger son prisonnier suédois contre un million de dollars payé cash. Lui, Yusuf devait voir l'argent, il le compterait et préviendrait son maître qu'il l'avait bien vu.

Pour le reste, al-Afrit n'entrerait pas en terre al-Shabaab. Il y aurait un échange à la frontière. Yusuf, qui connaissait le lieu de l'échange, y conduirait les véhicules apportant l'argent ainsi que des gardes. La délégation du nord viendrait à ce rendez-vous avec le prisonnier.

« Et où est le point de rencontre ? » demanda le Prédicateur. Yusuf se borna à le regarder en secouant la tête.

Le Prédicateur avait déjà vu de ces hommes dans les tribus des frontières du Pakistan, parmi les Pachtoune. Il aurait pu lui arracher tous les ongles des mains et l'homme serait mort sans parler. Il hocha la tête et sourit.

Il savait qu'il n'y avait pas de véritable frontière entre le nord et le sud sur n'importe quelle carte. Mais les cartes étaient pour les *kouffar*. Les hommes des tribus avaient les leurs dans la tête. Ils savaient exactement où, une génération plus tôt, le clan avait combattu un

autre clan pour la possession d'un chameau et des hommes étaient morts. La vendetta était partie de cet endroit. Ils savaient que si un homme d'un autre clan franchissait la ligne, il mourrait. Ils n'avaient que faire des cartes de l'homme blanc.

Il savait aussi qu'il pouvait tomber dans une embuscade à cause de l'argent. Mais à quelle fin ? Le chef de clan de Garacad aurait son argent de toute façon, et à quoi lui servait ce garçon suédois ? Le Prédicateur était seul à savoir ce que valait ce cadet de la marine marchande originaire de Stockholm, parce que son excellent ami à Londres le lui avait dit. Et cette énorme somme allait lui permettre de se refaire une fortune, même auprès des soi-disant dévots d'al-Shabaab. Qu'on soit au nord, qu'on soit au sud, l'argent ne faisait pas que parler. Il hurlait.

On frappa à la porte.

Il y avait un nouveau véhicule sur le site, une conduite intérieure cette fois. À dix mille mètres d'altitude, le Global Hawk tournait et tournait, observait et écoutait. La même silhouette vêtue de blanc traversa le sable de la cour pour discuter avec le chauffeur de la voiture. À Tampa et à Londres, les Américains regardaient.

La voiture ne pénétra pas dans la cour. Un grand attaché-case changea de mains. La silhouette blanche rentra dans le bâtiment principal.

« Suivez la voiture », dit le Traqueur. Les contours de la propriété s'estompèrent sur l'écran tandis que la caméra suivait la voiture. Celle-ci n'alla pas loin. À peine un kilomètre. Puis elle s'arrêta devant un petit immeuble de bureaux.

« Gros plan. Faites-moi voir ce bâtiment de plus près. »

L'immeuble se rapprocha de plus en plus. Comme le soleil qui brillait sur Marka était à son zénith, il n'y avait pas d'ombres. Elles apparaîtraient, longues et noires, quand le soleil passerait à l'ouest sur le désert. Vert clair et vert foncé ; un logo, et un mot commençant par D en écriture romaine : « Dahabshiil ». L'argent était arrivé et avait été livré. La surveillance céleste se reporta sur la propriété du Prédicateur.

Les liasses de cent dollars furent sorties de la valise et posées l'une

après l'autre sur la longue table de bois ciré. Le Prédicateur était peut-être à des kilomètres et des kilomètres de ses origines à Rawalpindi, il n'en aimait pas moins son mobilier traditionnel.

Yusuf avait déjà annoncé qu'il devait compter la rançon. Jamma continuait à traduire l'arabe en swahili, la seule langue connue de l'émissaire d'al-Afrit. Opal, qui avait apporté l'attaché-case, restait pour le cas où on aurait besoin de lui, dans son rôle du plus jeune des deux secrétaires personnels. Voyant Yusuf farfouiller dans les billets, il lui demanda : « Puis-je vous aider ? »

– Chien d'Éthiopien, gronda le Sacad en retroussant les babines. Je vais finir le travail. »

Ce qui lui prit deux heures. Puis il se mit à grogner : « Il faut que je téléphone. » Jamma traduisit. Le Prédicateur hocha la tête. Yusuf sortit un téléphone cellulaire des plis de ses vêtements et tenta d'appeler un numéro. Impossible d'obtenir la tonalité entre ces murs épais. On l'escorta dans la cour.

« Il y a un type dans la cour avec un téléphone, annonça le sergent Orde à Tampa.

– Chopez-le. Je veux savoir ce qui se dit », répondit vivement le Traqueur.

L'appel sonna dans une forteresse de boue séchée à Garacad et quelqu'un répondit. La conversation fut des plus brèves. Quatre mots de Marka et deux en réponse. Puis la communication fut coupée.

« Alors ? demanda le Traqueur.

– C'était en somalien.

– Demandez à l'Agence nationale de sécurité. »

À plus de mille kilomètres au nord dans le Maryland, un Somalien d'Amérique ajusta son casque sur ses oreilles.

« Un homme a dit : "Les dollars sont arrivés." Un autre a répondu : "Demain soir." »

Tampa appela le Traqueur à Londres.

« On a bien reçu les deux messages », lui dirent les gens du service des écoutes. « Mais ils étaient sur un réseau local de téléphone cellulaire. Hormud. On sait où se trouvait celui qui a parlé le premier – à Marka. Je ne sais pas qui a répondu, ni d'où. »

Ne vous en faites pas, pensa le Traqueur. Moi, je le sais.

Chapitre quatorze

« Colonel, chef, ils s'en vont ! »

Le Traqueur s'était assoupi dans son bureau de l'ambassade de Londres, face à l'écran qui lui montrait en direct ce que voyait le drone en opération au-dessus de Marka. La voix sortait de l'amplificateur du téléphone relié au bunker proche de Tampa. C'était celle du sergent Orde, qui venait de reprendre son service.

Réveillé en sursaut, il jeta un coup d'œil à sa montre. Trois heures du matin à Londres, six heures à Marka, en pleine nuit avant le lever du jour.

Le Global Hawk avait été remplacé par un autre drone aux réservoirs pleins, avec beaucoup de temps devant lui avant d'être à son tour à court de carburant. Sur la côte de Somalie, une minuscule touche de rose apparaissait sur l'horizon. L'océan Indien était encore noir, comme le ciel de cette fin de nuit au-dessus des ruelles de Marka.

Mais des lumières s'étaient allumées dans la propriété du Prédicateur, et de petites lueurs rouges y circulaient – autant de sources de chaleur détectées par les capteurs à infrarouges du drone. Ses caméras, en mode de vision nocturne, lui permettaient de voir ce qui se passait plus de dix mille mètres plus bas.

Pendant que le Traqueur observait, l'intensité de la lumière augmenta avec le lever du soleil ; les petites lueurs rouges firent place à des formes noires qui se déplaçaient à travers la cour. Trois minutes plus tard, la porte d'un garage s'ouvrit et un véhicule sortit.

Ce n'était pas la camionnette à la carrosserie cabossée et poussiéreuse qui sert de véhicule à tout faire en Somalie, du transport des personnes à celui des marchandises. C'était un élégant Land Cruiser Toyota aux vitres fumées, la voiture de prédilection d'al-Qaida depuis les premières apparitions de ben Laden en Afghanistan. Le Traqueur savait qu'il pouvait emmener dix personnes.

Les observateurs, à des milliers de kilomètres de là à Londres et en Floride, ne virent que huit silhouettes sombres monter dans le véhicule. Ils n'étaient pas assez près pour voir les deux gardes du corps qui se trouvaient à l'avant, l'un au volant et l'autre, lourdement

armé, sur le siège passager.

Derrière eux étaient assis le Prédicateur, la tête couverte et le corps sans forme dans ses amples vêtements somaliens, et Jamma, son secrétaire. Le troisième siège était occupé par Opal et deux autres gardes du corps pakistanais – ainsi, ils étaient quatre, ceux auxquels le Prédicateur pouvait vraiment faire confiance. Il les avait avec lui depuis l'époque lointaine où il jouait les tueurs au Khorassan.

Le dernier passager était accroupi parmi les bagages derrière les banquettes. C'était le Sacad Yusuf.

Il était sept heures à Marka quand d'autres domestiques ouvrirent le portail devant le Land Cruiser qui sortait. Le Traqueur se trouva face à un dilemme. S'agissait-il d'une manœuvre de diversion ? La cible était-elle encore dans la maison, en train de se préparer à filer en catimini pendant que le drone, dont la présence lui était désormais connue, irait ailleurs poursuivre son observation ?

« Chef ? »

Dans le bunker de Tampa, l'homme chargé du contrôle de l'appareil avait besoin de savoir ce qu'il devait faire.

« Suivez le véhicule », répondit le Traqueur.

Celui-ci s'engagea dans le labyrinthe des ruelles, rejoignit la sortie de la ville et s'engouffra sous le toit recouvert d'amiante d'un vaste entrepôt. Une fois là, il était hors de vue.

Le Traqueur, en s'efforçant de ne pas céder à l'affolement, ordonna qu'on ramène le drone au-dessus de la résidence, mais l'ensemble des bâtiments était en partie dans l'ombre, et silencieux. Rien ne bougeait. Le drone retourna vers l'entrepôt. Vingt minutes plus tard, le gros SUV noir reparut. Il reprit lentement le chemin de la résidence.

Il avait sans doute lancé un coup de klaxon, car un serviteur sortit de la maison pour ouvrir le portail. Le Toyota entra dans la cour et s'immobilisa. Personne n'en sortit. Pourquoi ? se demanda le Traqueur. Puis il comprit. Il n'y avait plus que le chauffeur à l'intérieur.

« Retournons à l'entrepôt », dit-il au sergent Orde.

Celui-ci, en Floride, élargit simplement le champ de la caméra en couvrant toute la ville, mais avec moins de précision. C'était juste le bon moment.

Non pas une mais quatre petites camionnettes à cabine simple, de celles qui n'emmènent que deux personnes, chauffeur compris,

sortaient l'une derrière l'autre de l'entrepôt. Le Traqueur avait failli se laisser avoir par cette banale feinte.

« Suivez le convoi, ordonna-t-il à Tampa. Où qu'il aille. Il se peut que je sois obligé de m'absenter, mais je resterai joignable sur mon portable. »

À Garacad, Mr Abdi fut réveillé par des grondements de moteurs sous sa fenêtre. Il consulta sa montre. Sept heures du matin. Il en restait quatre avant sa conférence quotidienne avec Londres. Il vit, à travers les lattes des volets, deux petites camionnettes qui quittaient la cour de la forteresse.

C'était sans importance. Mr Abdi était un homme heureux. Il avait, la veille au soir, finalisé l'accord d'al-Afrit grâce à sa médiation. Le pirate recevrait via Chauncey Reynolds et les assureurs une rançon de cinq millions de dollars américains pour le *Malmö*, sa cargaison et son équipage.

Malgré un petit problème, Abdi était certain que Mr Gareth serait content lui aussi quand il saurait que deux heures après que la banque du pirate à Dubaï aurait confirmé l'encaissement des dollars le *Malmö* pourrait lever l'ancre. D'ici là, un destroyer de l'Ouest serait sûrement prêt à escorter le bateau vers des eaux plus tranquilles. Plusieurs clans avaient déjà envoyé des embarcations tourner autour du cargo suédois au cas où il serait mal gardé et où il serait possible de s'en emparer à nouveau.

Abdi pensait à l'avenir. Le deuxième million de dollars de son bakchich était assuré. Gareth Evans ne voudrait pas le tromper car il se pouvait qu'ils aient de nouveau à négocier. Mais Abdi était seul à savoir qu'il allait se retirer et émigrer en Tunisie, dans une ravissante villa, pour vivre en paix et en sécurité loin du chaos et des tueries de sa terre natale. Il jeta encore un coup d'œil à sa montre et roula sur le flanc pour un nouveau petit somme.

Le Traqueur était toujours dans son bureau et réfléchissait à un nombre limité d'options. Il savait beaucoup de choses, mais il ne pouvait pas tout savoir.

Il avait un agent dans le camp ennemi, sans doute en voiture et à

quelques mètres du Prédicateur dans l'une des quatre minicamionnettes qui roulaient dans le désert sous l'œil du Global Hawk. Mais il ne pouvait pas communiquer avec cet homme. L'émetteur d'Opal était toujours enterré sous une cabane sur une plage des environs de Kismayo. Il aurait été suicidaire de sa part de se rendre à Marka avec autre chose que l'objet d'apparence inoffensive qu'on lui avait remis à côté du petit bois de filaos.

Le Traqueur se disait qu'il y aurait sans doute une rencontre quelque part et une remise d'argent pour le prisonnier suédois. Il n'avait ni doutes ni regrets pour ce qu'il avait fait, car il pensait que le cadet de Stockholm courait un plus grand danger avec celui que les hommes de son clan eux-mêmes surnommaient le Diable qu'avec le Prédicateur, qui le garderait vivant et en bonne condition pour en tirer de l'argent.

Après l'échange, le Prédicateur allait probablement retourner à Marka, où il était intouchable. On ne pourrait le détruire qu'en l'attirant dans le désert, vers les grands espaces inhabités où on pourrait frapper sans risque de tuer des civils.

Mais les missiles étaient proscrits de toute façon. Gray Fox avait été clair à ce sujet, la veille au soir encore. Tandis que le soleil qui flambait maintenant sur la Somalie commençait à éclairer Londres, le Traqueur réfléchit une fois de plus aux différentes options qui s'offraient à lui. Il avait eu beau plaider sa cause, elles n'étaient pas très nombreuses.

L'équipe 6 du SEAL était basée à Dam Neck, en Virginie, et on n'avait pas le temps de l'amener de l'autre côté du monde. Les Night Stalkers, avec leurs hélicoptères à long rayon d'action, étaient à Fort Campbell, dans le Kentucky. Sans compter que les hélicos, à son avis, risquaient de faire trop de bruit. Il avait été dans la forêt vierge et dans le désert. Il savait que la nuit de la jungle était un infernal tintamarre de coassements de crapauds, grenouilles et autres insectes, alors que dans le désert règne un effrayant silence, les créatures qui s'y trouvent ayant l'ouïe fine des chauves-souris et des renards avec lesquels elles vivent sur le sable. Dans le désert, le bruit des rotors d'un hélicoptère, porté par le vent nocturne, peut s'entendre à des kilomètres.

Il y avait bien une unité dont il avait entendu parler mais qu'il n'avait jamais vue en action et ne connaissait pas directement, mais

dont il savait la réputation et la spécialité. Ce n'étaient même pas des Américains. Et il y avait deux unités américaines qui, d'après leur réputation, pouvaient les égaler ; mais les SEAL et les Delta Boys étaient de l'autre côté de l'Atlantique.

Le sergent Orde le tira de sa réflexion.

« Colonel, on dirait qu'ils se séparent ! »

Il revint à l'écran et la panique qui menaçait lui revint comme un coup de poing à l'estomac. Sur le sable du désert, les quatre minicamionnettes étaient toujours en colonne mais espacées de quatre cents mètres les unes des autres.

Le Prédicateur s'assurait ainsi que les Américains n'utiliseraient pas de missile, de crainte de manquer le véhicule dans lequel il se trouvait. Il ne savait pas qu'il ne devait d'être encore en vie qu'à la présence du jeune Éthiopien assis derrière lui. Mais maintenant, ils divergeaient.

Le convoi se trouvait à ce moment au nord de l'enclave de Mogadiscio, gardée par des soldats, et roulait en direction du nord-ouest vers la vallée de Shebelle. Il y avait une demi-douzaine de ponts praticables pour franchir le fleuve entre l'Éthiopie et la mer. Les quatre petits véhicules se séparaient maintenant comme pour emprunter autant de ponts différents. Un seul drone ne pouvait pas tous les suivre. Même en élargissant l'écran au maximum, il ne pouvait en observer que deux. Mais alors, chaque véhicule devenait si minuscule qu'on ne le voyait plus. La voix du contrôleur, depuis Tampa, se fit pressante.

« Alors, chef ? Laquelle ? »

Gareth Evans arriva à son bureau juste après huit heures. Les avocats sont rarement des lève-tôt, et il était toujours le premier arrivé. Le veilleur de nuit avait maintenant l'habitude de sortir de son box derrière le comptoir de la réception pour déverrouiller les portes de verre et laisser entrer le négociateur – quand celui-ci, toutefois, ne passait pas la nuit sur le divan de son bureau à l'étage au-dessus.

Il avait apporté un thermos de café de l'hôtel voisin dans lequel Chauncey Reynolds lui avait pris une chambre. Mrs Bulstrode arriverait plus tard et irait chercher dans le quartier un breakfast digne de ce nom qu'elle prendrait soin de lui apporter avant qu'il ne

soit refroidi. Il ne se doutait absolument pas que l'Intelligence Service était régulièrement tenu au courant de l'avancée de ses négociations.

Un voyant rouge se mit à clignoter à huit heures et demie pour lui signaler que Mr Abdi était en ligne. Gareth Evans évitait toujours de céder à un élan d'optimisme ; il avait déjà été déçu.

Mais il pensait que l'intermédiaire somalien et lui étaient tout près de conclure un accord sur cinq millions de dollars, comme il y était lui-même autorisé. Le transfert de cette somme n'était pas son problème ; d'autres s'en chargeraient. Et il savait qu'il y avait, au large de la côte, une frégate britannique prête à escorter le *Malmö* en lieu sûr, le moment venu.

« Oui, Mr Abdi. Gareth Evans à l'appareil. Avez-vous des nouvelles pour moi ? Vous êtes plus matinal que d'habitude.

– Des nouvelles, en effet, Mr Gareth. Et de très bonnes nouvelles ! Mon patron accepte cinq millions de dollars.

– Voilà qui est excellent, mon ami », dit Evans, en s'efforçant de ne pas laisser percer sa jubilation. Il n'avait jamais obtenu aussi vite la restitution d'un bateau. « Je pense que je pourrai organiser dès aujourd'hui le transfert de l'argent. L'équipage est au complet et en bonne santé ?

– Oui, ils vont très bien. Enfin, il y a... comment dites-vous cela en anglais quand c'est sans importance ?... Un hic ?

– Je crois qu'on dit “une broutille”. Un problème. Mais peu importe la broutille. De quoi s'agit-il, Mr Abdi ?

– Ce garçon suédois. Le cadet... »

Evans se figea. Il tendit la main pour arrêter Mrs Bulstrode qui venait d'apparaître avec son plateau.

« Vous voulez dire Ove Carlsson. Quel est le problème, Mr Abdi ?

– Il ne peut pas venir, Mr Gareth. Mon patron, j'en ai peur... Moi, je n'y suis pour rien... Il a reçu une offre...

– Qu'est-il arrivé à Mr Carlsson ? » Il n'y avait plus la moindre trace de bonne humeur dans la voix d'Evans.

« Je crois bien qu'il a été vendu à al-Shabaab dans le sud. Mais ne vous inquiétez pas, Mr Gareth. C'est seulement le cadet... »

Gareth Evans reposa l'appareil, se pencha en avant et enfouit son visage dans ses mains. Mrs Bulstrode posa le plateau du breakfast et sortit.

L'agent Opal était assis entre Jamma et la portière. Le Prédicateur se trouvait de l'autre côté de Jamma. La mini-camionnette, qui n'avait pas la suspension d'un Land Cruiser, bondissait sur les rochers et chaque caillou, chaque nid-de-poule provoquait de violentes secousses. Ils roulaient depuis cinq heures ; il n'était pas loin de midi, et il régnait une chaleur torride. La climatisation dont le véhicule avait été doté n'était depuis longtemps plus qu'un souvenir.

Le Prédicateur et Jamma s'étaient assoupis. S'il n'avait pas été malmené par la piste, Opal en aurait fait autant et il n'aurait rien vu.

Le Prédicateur se réveilla, se pencha en avant pour donner une petite tape sur l'épaule du conducteur et dit quelques mots. C'était en urdu, mais Opal comprit un instant plus tard. Ils avaient roulé en file depuis Marka et leur véhicule était le deuxième. Après avoir entendu le Prédicateur, le conducteur bifurqua sur une autre piste.

Opal se retourna. La troisième et la quatrième camionnette faisaient la même chose. Ils ne s'étaient pas réparti les places comme dans le Land Cruiser. Le Prédicateur était devant avec le chauffeur, Jamma et Opal derrière eux. Les trois gardes du corps étaient à l'air libre sur le plateau du véhicule avec Yusuf le Sacad.

Vus du ciel, les quatre véhicules se ressemblaient, comme quatre-vingts pour cent des camionnettes en Somalie. Tous avaient été loués à Marka. Opal connaissait les drones ; les futurs agents du Mossad recevaient une formation très complète. Il fut pris de haut-le-cœur.

Jamma le regarda, inquiet.

« Tu n'es pas bien ?

– Toutes ces secousses... »

Le Prédicateur le regarda à son tour.

« Si tu dois vomir, mets-toi dehors », dit-il.

Opal ouvrit la portière et se pencha au-dehors. Le vent du désert lui rabattit les cheveux sur la figure. Il tendit la main vers le plateau de la camionnette, et un solide Pakistanais s'en saisit. Après un passage périlleux d'une seconde par-dessus la roue de secours, on le tira vers l'arrière. Jamma se pencha pour refermer la portière de l'intérieur.

Opal adressa un mince sourire aux trois gardes du corps pakistanais et au borgne Yusuf. Tous l'ignorèrent. Il prit sous sa djellaba ce qu'on lui avait donné près du petit bois de filaos et qui

avait déjà servi une fois. Il s'en coiffa.

« Lequel on suit, chef ? » La question devenait urgente. Tandis que le Global Hawk élargissait son champ de vision, le désert reculait et les mini-camionnettes s'éloignaient vers la périphérie de l'image. Le Traqueur nota un incident dans l'une des quatre.

« Que fait ce type ? demanda-t-il. Dans la deuxième ?

– On dirait qu'il est sorti pour prendre l'air, répondit le sergent Orde. Et il a quelque chose à la main. Une casquette de base-ball, chef. Rouge vif.

– Rapprochez-vous de cette camionnette, dit vivement le Traqueur. Laissez tomber les autres. Ce sont des leurres. Restez sur la deuxième. »

La deuxième camionnette vint occuper le centre de l'image tandis que la caméra se rapprochait. Les cinq hommes installés à l'arrière apparurent, de plus en plus gros. L'un d'eux avait une casquette rouge vif. Les observateurs purent déchiffrer l'insigne « New York ».

« Dieu te bénisse », souffla le Traqueur.

Il attrapa son collègue, l'attaché à la Défense, au moment où celui-ci revenait de ses huit kilomètres de jogging quotidien sur les routes de campagne des environs d'Ickenham, où il habitait. Il était huit heures du matin. L'attaché était un colonel sorti de la 101^e division aéroportée des Screaming Eagles. La question du Traqueur fut simple et brève.

« Bien sûr, je le connais. C'est un type bien.

– Avez-vous son numéro de téléphone personnel ? »

L'attaché fit défiler le répertoire sur l'écran de son BlackBerry et dicta le numéro. Quelques secondes plus tard, le Traqueur avait l'homme qu'il cherchait au bout du fil – un général britannique, à qui il demanda un rendez-vous.

« À mon bureau. Neuf heures.

– J'y serai », dit le Traqueur.

Le bureau du directeur des Forces spéciales britanniques se trouve à la caserne sur Albany Street, dans l'élégant quartier résidentiel de Regent Park. Un mur de dix mètres protège le groupe de bâtiments et les deux portails qui se succèdent, gardés par des sentinelles, s'ouvrent rarement pour des étrangers.

Le Traqueur, en tenue civile, arriva en taxi et donna congé au chauffeur. La sentinelle contrôla le laissez-passer de l'ambassade qui faisait état de son grade dans l'armée, donna un coup de téléphone et le fit entrer. Un autre soldat le conduisit au bâtiment principal et au deuxième étage jusqu'au bureau du directeur.

Les deux hommes avaient à peu près le même âge et ce n'était pas leur seul point commun. Ils semblaient tous deux en bonne condition physique. L'Anglais avait deux grades de plus que le lieutenant-colonel et quand il était en manches de chemise, la veste accrochée à une patère dans un coin du bureau portait les galons rouges de l'état-major. Et ils avaient l'un comme l'autre cette façon d'être indéfinissable à laquelle on reconnaît ceux qui ont été au combat, et plutôt deux fois qu'une, quand ce n'est pas plus.

Will Chamney avait commencé sa carrière sous l'uniforme de la Garde royale avant d'être transféré dans le régiment du Special Air Service. Il avait franchi les redoutables épreuves de sélection et passé trois ans en tant que commandant d'un escadron de parachutistes.

Dans ce régiment, comme on l'appelle simplement, un officier, ou « Rupert », ne peut pas revenir pour une seconde période de service ; il doit y être invité. Chamney était revenu comme commandant d'escadron juste à temps pour prendre part à la libération du Kosovo, puis à l'affaire de la Sierra Leone.

Il était avec l'équipe des SAS parachutistes qui avaient secouru un groupe de soldats irlandais capturés et retenus dans leur base en pleine forêt par une foule en délire. Les West Side Boyz, comme ces insurgés rendus furieux par la drogue se nommaient eux-mêmes, avaient fait plus de cent morts en moins d'une heure avant de disparaître dans la jungle. Pour sa troisième période de service à Hereford, la base des SAS, il avait pris le commandement du régiment avec le grade de colonel.

Au moment de ce rendez-vous avec le Traqueur, il commandait les quatre unités de Forces spéciales déclarées : les SAS, le Special Boat Service, le Special Forces Support Group, et le Special Reconnaissance Regiment.

Étant donné la grande flexibilité des déploiements d'officiers dans les Forces spéciales, il avait, entre trois affectations à Hereford, commandé les unités parachutistes d'assaut en Grande-Bretagne et dans le Helmand en Afghanistan.

Il avait entendu parler du Traqueur, savait qu'il était à Londres et pourquoi. Bien que TOSA soit en charge, l'élimination du Prédicateur était depuis longtemps une opération conjointe. On le tenait pour responsable d'au moins quatre assassinats sur le sol britannique.

« Que puis-je faire pour vous ? » demanda Chamney, après les poignées de mains et les salutations d'usage.

Le Traqueur prit le temps de s'expliquer. Il voulait demander un service, et il ne s'agissait pas d'une question de sécurité. Le patron des Forces spéciales l'écouta en silence. Quand il se tut, Chamney alla droit au but.

« Combien de temps avez-vous ?

– Jusqu'à demain matin au lever du jour, je pense, et il y a trois fuseaux horaires entre ici et la Somalie. Il est un peu plus de midi là-bas. Ou bien nous l'éliminons cette nuit, ou bien nous le ratons encore une fois et sans doute définitivement.

– Vous avez un drone qui le suit ?

– En ce moment même. Il y a un Global Hawk au-dessus de lui. Je ne pense pas qu'il s'arrêtera avant demain. La nuit dure douze heures, là-bas. Il fera jour à six heures.

– Et il n'est pas question de tirer un missile ?

– Absolument. Il a avec lui dans sa voiture un agent israélien. Il faut l'exfiltrer vivant. S'il y reste, les gens du Mossad seront contrariés – pour ne pas dire plus.

– Ça ne m'étonne pas. Et vous ne voulez pas leur faire de peine. Alors, qu'attendez-vous de nous ?

– Des Pathfinders. »

Le général Chamney haussa lentement un sourcil.

« Les HALO ?

– Je crois que c'est la seule chose qui risque de marcher. Avez-vous en ce moment des Pathfinders présents sur ce théâtre ? »

Les Pathfinders sont probablement l'unité la moins connue des forces armées britanniques, et aussi la plus petite avec ses trente-six hommes opérationnels. Ils sont pour la plupart choisis au sein du régiment de parachutistes, où ils sont déjà astreints à un entraînement des plus rigoureux, puis à une formation poussée à l'extrême limite de la résistance physique.

Ils opèrent en six équipes de six. Même avec leur unité de renfort, ils ne sont pas plus de soixante, et personne ne les voit jamais. Ils

peuvent intervenir à des milliers de kilomètres indépendamment des forces conventionnelles – lors de l’invasion de l’Irak en 2003, ils précédaient leurs compatriotes d’une centaine de kilomètres.

Une fois sur le terrain, ils utilisent des Land Rover camouflées de couleur rose comme le sable du désert, appelées « pinkies ». Une unité de combat ne comprend pas plus de six hommes et deux pinkies, trois par véhicule. Leur spécialité consiste à sauter de haute altitude en ouvrant leur parachute le plus tard possible – d’où le nom de HALO – High Altitude Low Opening.

Ils peuvent aussi arriver dans une zone de combat en ouvrant les parachutes aussitôt sortis de l’avion et survoler le territoire ennemi kilomètre après kilomètre ; silencieux, invisibles, aussi légers que l’hirondelle quand elle se pose.

Le général Chamney fit pivoter un écran d’ordinateur vers lui et frappa quelques touches. Puis il examina le résultat.

« Par chance, nous avons une unité à Thumraït. Elle est là pour se familiariser avec le désert, évidemment. »

Le Traqueur savait ce qu’était Thumraït – une base aérienne dans le désert d’Oman. Elle avait servi de point de ravitaillement pour la première invasion de l’Irak en 1990. Il se livra à un rapide calcul mental : avec un Hercule CV-130, l’avion de prédilection des Forces spéciales, environ quatre heures de vol jusqu’à Djibouti, où se trouvait une énorme base aérienne américaine.

« De quelle sorte d’autorité avez-vous besoin pour les prêter à l’Oncle Sam ?

– Haute, très haute. Je dirai, notre Premier ministre. S’il dit allez-y, c’est bon. Tous les autres se conteront de passer le bébé à l’étage au-dessus.

– Et qui serait le mieux placé pour décider votre Premier ministre ?

– Votre Président, dit le général.

– Et dans ce cas... ?

– Dans le cas, l’ordre descendrait toute la chaîne. Du secrétaire d’État à la Défense, au chef de cabinet, au chef d’état-major, au directeur des opérations militaires. Puis à moi. Et je ferai le nécessaire.

– Ça risque de prendre toute la journée. Et je n’ai pas une journée. »

Le général réfléchit un instant.

« Écoutez, les garçons rentrent au pays de toute façon. Via Bahreïn

et Chypre. Je pourrais les détourner sur Chypre en passant par Djibouti. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Il est bientôt treize heures en Somalie. En décollant dans deux heures ils pourraient se poser à Djibouti en fin d'après-midi. Pouvez-vous veiller à ce qu'ils soient accueillis et qu'on refasse un plein de carburant pour leur appareil ?

– Certainement.

– C'est vous qui offrez ?

– C'est nous.

– Pouvez-vous être là-bas pour les briefer ?

– Personnellement. J'ai un Grumman de la maison à Northolt. »

Le général Chamney sourit. « S'il faut voler, c'est le seul moyen. » Les deux hommes avaient passé des heures et des heures sur des sièges durs comme la pierre à l'arrière d'appareils de transport de troupes. Le Traqueur se leva.

« Je dois vous laisser. J'ai un tas de coups de téléphone à donner.

– Je vais détourner cet Hercules, dit le général. Et je ne quitterai pas mon bureau. Bonne chance. »

Une demi-heure plus tard, le Traqueur était de retour à l'ambassade. Il fonça à son bureau pour examiner les images en provenance de Tampa. La camionnette du Prédicateur cahotait toujours sur la piste ocre-brun du désert. Il y avait toujours cinq hommes assis à l'arrière et l'un d'eux avait une casquette rouge. Il consulta sa montre. Onze heures du matin à Londres, deux heures de l'après-midi en Somalie, mais à peine six heures du matin à Washington. Tant pis pour la grasse matinée de Gray Fox. Il appela. Une voix ensommeillée répondit à la septième sonnerie.

« Mais qu'est-ce que tu veux ? cria-t-il, une fois informé de ce qui se passait à Londres dans la matinée.

– Je te demande, s'il te plaît, d'appeler le Président pour qu'il sollicite ce petit service du Premier ministre du Royaume-Uni. Et je te demande d'autoriser une pleine coopération de notre base de Djibouti.

– Il faut qu'on réveille l'amiral », dit Gray Fox. Il parlait de l'officier commandant de J-SOC.

« On l'a déjà réveillé. Il sera bientôt sept heures du matin chez vous. Le commandant en chef se lève de bonne heure pour faire de l'exercice. Il te répondra. Demande-lui simplement de prévenir son ami à Londres pour qu'il rende ce service. Ça sert à ça, les amis. »

Le Traqueur devait encore appeler plusieurs personnes. Il demanda au pilote du Grumman à Northolt d'établir un plan de vol pour Djibouti. Et au garage de l'ambassade, dont les voitures étaient rassemblées dans le sous-sol de Governors Square, de lui en fournir une pour aller à Northolt dans une demi-heure.

Son dernier appel fut pour Tampa en Floride. Sans être un maître en matière d'électronique, il savait ce qu'il voulait, et que c'était possible. Il voulait, de la cabine du Grumman, une liaison avec le bunker qui contrôlait les mouvements du Global Hawk au-dessus du désert de Somalie. Il n'aurait pas d'images, mais il serait informé en temps réel du trajet de la camionnette dans le désert et de l'endroit où elle finirait par s'arrêter.

Et il voulait, une fois qu'il serait au centre des communications de la base de Djibouti, une liaison directe, son et image, avec le bunker de Tampa. Plus une communication directe entre lui et les parachutistes britanniques à leur arrivée. L'influence du J-SOC dans les forces armées américaines lui permit d'avoir le tout.

Le président des États-Unis prit l'appel du commandant du J-SOC au sortir de la douche qui suivait ses exercices matinaux.

« Pourquoi avons-nous besoin d'eux ? demanda-t-il, une fois informé de la demande.

– La cible est l'une de celles que vous avez désignées au printemps dernier, monsieur. On l'appelait simplement le Prédicateur, alors. Il a été l'inspireur de sept assassinats sur le sol des États-Unis, et du massacre des personnels de la CIA dans un bus. On sait maintenant qui il est et où il se trouve. Mais il va probablement disparaître au petit jour.

– Je me souviens de lui, amiral. Mais nous sommes presque à vingt-quatre heures du petit jour. Nous ne pouvons pas envoyer des hommes à nous ?

– Ce n'est pas le matin en Somalie, monsieur le Président. C'est presque le crépuscule. Il se trouve que l'équipe britannique en question est en ce moment sur ce théâtre. Ils sont en manœuvres à proximité.

– On ne peut pas utiliser un missile ?

– Il y a dans son entourage un agent d'une nation amie qui

collabore avec nos services.

– Il faut donc frapper la personne, et de près ?

– Il n’y a pas d’autre moyen, monsieur. C’est ce que dit notre agent sur le terrain. »

Le Président hésita. Le politicien, en lui, savait qu’un service rendu laisse une trace, et qu’on peut vous le rappeler par la suite.

« Bon, dit-il. Je vais appeler. »

Le Premier ministre du Royaume-Uni se trouvait dans son bureau de Downing Street. Il était treize heures. Il avait l’habitude de déjeuner d’une simple salade avant de traverser Parliament Square pour se rendre à la Chambre des communes. Ensuite, il n’était plus joignable. Son secrétaire personnel prit l’appel transmis par le standard de Downing Street et dit, la main appliquée sur l’appareil : « C’est le président des États-Unis. »

Les deux hommes se connaissaient et ils s’entendaient bien, ce qui n’est pas vital mais extrêmement utile. Ils avaient tous deux des épouses élégantes et de jeunes enfants. Ils échangèrent les habituelles salutations et demandes de nouvelles des proches. Des opérateurs invisibles, à Londres et à Washington, enregistraient tout ce qui se disait.

« David, j’ai besoin d’un service.

– Demandez donc. »

Il ne fallut pas plus de cinq phrases au Président. La demande était étrange et prit le Premier ministre de court. La communication passant par le haut-parleur du téléphone, le secrétaire du cabinet regarda son patron d’un air intrigué. Les bureaucrates détestent les surprises. Il fallait se demander quelles pouvaient être les conséquences. Larguer des parachutistes dans un pays étranger pouvait être considéré comme un acte de guerre. Mais qui gouvernait dans ce désert somalien ? Personne qui soit digne de ce nom. L’homme leva un doigt réprobateur.

« Il faut que je consulte. Je rappelle dans vingt minutes. Parole de scout.

– Ça risque d’être très dangereux, monsieur le Premier ministre », dit le secrétaire de cabinet. Il ne parlait pas de danger pour les acteurs sur le terrain, mais de répercussions internationales.

« Appelez-moi, dans l’ordre, le chef d’état-major de la Défense et le patron du MI6. »

Le soldat de métier arriva le premier. « Oui, je connais le problème, et j'ai eu vent de la demande, dit-il. Will Chamney m'en a parlé il y a une heure. »

Il pensait que le Premier ministre saurait qui était le patron des Forces spéciales.

« Alors, nous pouvons faire ça ?

– Bien sûr, nous le pouvons. À condition qu'on leur administre un méga briefing avant décollage. C'est aux cousins de le faire. Mais s'ils ont un drone au-dessus d'eux, ils devraient être capables de voir la cible comme je vous vois.

– Où sont les Pathfinders en ce moment ?

– Au-dessus du Yémen. À deux heures de la base américaine de Djibouti. C'est là qu'ils doivent se poser et refaire le plein. Et c'est ensuite qu'ils seront briefés. Si le jeune officier qui commande est satisfait, il le dira à Will dans sa caserne d'Albany et il demandera le feu vert. Lequel ne peut venir que de vous, monsieur le Premier ministre.

– Je peux vous donner ça d'ici une heure. C'est-à-dire que je peux vous donner la décision politique. Techniquement, c'est à vous, les professionnels, que la décision appartient. J'ai encore deux coups de fil à passer, et je reviens vers vous. »

L'homme qui se présenta pour le SIS, ou MI6, n'était pas son chef mais Adrian Herbert.

« Le chef est à l'étranger, monsieur le Premier ministre. Mais je gère cette affaire avec nos amis depuis des mois, maintenant. En quoi puis-je vous être utile ?

– Vous savez ce que les Américains demandent ? Nous emprunter une unité de Pathfinders ?

– Oui, dit Herbert. Je sais.

– Comment ?

– Nous faisons beaucoup d'écoutes, monsieur le Premier ministre.

– Saviez-vous que les Américains ne peuvent pas tirer un missile parce qu'il y a un agent de l'Ouest dans l'entourage de ce salopard ?

– Oui.

– C'est l'un des nôtres ?

– Non.

– Y a-t-il d'autres choses que je devrais savoir ?

– Il y aura sans doute avant ce soir un officier de la marine

marchande suédoise en otage, à quelques mètres de là.

– Comment savez-vous ça, bon Dieu ?

– C'est notre travail, monsieur le Premier ministre. »

L'homme se promit à part lui de mettre cela en bonus pour Mrs Bulstrode.

« C'est faisable ? L'exfiltration des deux hommes ? L'élimination définitive de la cible ?

– C'est une question que nous laissons aux militaires. »

Le Premier ministre britannique, en tant que politicien, savait prévoir les retombées bénéfiques. Si les Pathfinders parvenaient à sortir l'officier suédois de là, les Suédois seraient reconnaissants. Ils feraient directement part de leur satisfaction au roi Carl Gustaf, qui en toucherait peut-être un mot à la reine Elisabeth. Rien de tout cela ne pouvait faire de mal, bien au contraire.

« Je donne mon feu vert, sous réserve de l'appréciation de faisabilité par les militaires », dit-il, dix minutes plus tard, au chef d'état-major de la Défense. Puis il rappela le Bureau ovale.

« Et voilà, dit-il au Président. Si les militaires disent que c'est faisable, vous aurez vos Pathfinders.

– Merci, je ne l'oublierai pas », répondit le locataire de la Maison-Blanche.

Au moment où on reposait les téléphones à New York et à Washington, le biréacteur Grumman pénétrait dans l'espace aérien égyptien. Après l'Égypte, le Soudan, puis la descente sur Djibouti.

Au-dehors, à vingt mille mètres, le ciel était toujours bleu mais le soleil, à l'ouest, apparaissait comme une boule incandescente sur l'horizon. En Somalie et au niveau du sol, il était presque couché. Le Traqueur entendit dans son casque une voix qui venait de Tampa.

« Ils se sont arrêtés, colonel ! La camionnette a bifurqué vers un hameau minuscule, loin de tout, au bord d'une piste qui va de la côte à la frontière éthiopienne. C'est juste un groupe de maisons, une vingtaine peut-être, en brique de boue séchée, avec quelques arbres rachitiques et un enclos pour les chèvres. On ne sait même pas comment ça s'appelle.

– Vous êtes certain qu'ils n'avancent plus ?

– On dirait bien. Ils sortent de la camionnette et ils s'étirent. Je les

ai en gros plan. Je vois qu'un des types qui voyagent dans la cabine discute avec deux villageois. Et je vois aussi celui qui a une casquette rouge. Il l'enlève. Attendez, voilà deux autres camionnettes qui approchent. Elles viennent du nord. Et le soleil va bientôt se coucher.

– Laissez le GPS en plan fixe sur le village. Avant de passer à la caméra à infrarouges, faites-moi une série de clichés à des échelles différentes pendant qu'il y a encore du jour, sous le plus grand nombre d'angles possibles. Puis expédiez-les à la base de Djibouti.

– Entendu, monsieur. Vous allez avoir ça. »

Le copilote vint vers lui, sortant du cockpit. « Colonel, nous venons de recevoir un appel de la salle de contrôle de Djibouti. Un Hercules C-130 britannique de la Royal Air Force s'est posé à Oman.

– Dites à Djibouti de bien prendre soin d'eux et de faire le plein du Hercules. Dites aux Anglais que j'arrive. Au fait, on en a pour combien de temps ?

– On vient de passer Le Caire, monsieur. Nous devrions toucher la piste dans quatre-vingt-dix minutes. »

Et au-dehors, le soleil se coucha. En quelques minutes, le sud du Soudan, l'est de l'Éthiopie et toute la Somalie basculèrent dans une nuit sans lune.

Chapitre quinze

Les déserts peuvent être de véritables fournaies pendant la journée et d'un froid glacial la nuit, mais Djibouti, bordé par les eaux tièdes du golfe d'Aden, garde un climat tempéré. Le Traqueur fut accueilli au pied de la passerelle du Grumman par un colonel de l'US Air Force que le commandant de la base avait envoyé pour lui souhaiter la bienvenue. L'homme portait une tenue de camouflage en tissu léger adaptée au désert, et le Traqueur, surpris par la douceur de la nuit, traversa la piste derrière lui pour rejoindre les deux pièces qu'on lui avait réservées dans le centre d'opérations.

Le quartier général, aux États-Unis, n'avait pas dit grand-chose au commandant, sinon qu'il s'agissait d'une opération ultrasecrète du J-SOC et qu'il devait collaborer sans réserve avec l'officier de TOSA, qu'il ne connaîtrait que comme le colonel Jamie Jackson. C'était celui que le Traqueur s'était choisi.

Ils passèrent devant le Hercules C-130 de la Royal Air Force, dont seules deux cocardes figurant sur l'empennage de la queue indiquaient le caractère militaire. Le Traqueur savait qu'il appartenait au 47^e escadron des Forces spéciales. Il y avait de la lumière dans le cockpit, où l'équipage avait préféré rester pour préparer et boire un véritable thé plutôt que la version américaine.

Ils passèrent sous l'aile, longèrent un hangar dans lequel s'activaient les équipes au sol et pénétrèrent dans le centre opérationnel. L'ordre de fournir « une pleine et entière coopération » incluait le bon accueil des six parachutistes d'apparence assez dépenaillée qui étaient rassemblés à l'intérieur devant une série de photographies fixées au mur.

Un sergent-chef américain d'allure plutôt décontractée, et qui avait à l'épaule un écusson le désignant comme spécialiste des communications, se retourna pour saluer le Traqueur, qui lui rendit son salut.

La première chose que remarqua le Traqueur chez les six Britanniques fut qu'ils portaient des tenues de camouflage spéciales pour le désert, mais sans insignes ni galons ni le moindre signe

indiquant leur grade. Ils avaient tous des visages et des mains fortement bronzés, des barbes de plusieurs jours et des cheveux hirsutes, sauf celui qui arborait un crâne chauve et lisse comme une boule de billard.

Il y avait parmi eux, le Traqueur le savait, le jeune officier commandant l'unité. Il jugea préférable d'aborder directement le sujet qui les réunissait.

« Messieurs, je me présente : lieutenant-colonel Jamie Jackson du corps des Marines de l'armée américaine. Votre gouvernement, en la personne de votre Premier ministre, a bien voulu nous permettre d'emprunter votre unité et de faire appel à vous pour ce soir. Lequel de vous commande l'unité ? »

S'il croyait que l'évocation du Premier ministre provoquerait quelque génuflexion, il se trompait de clients. L'un des six hommes s'avança d'un pas. Quand il parla, le Traqueur reconnut aussitôt une voix formée dans l'une de ces institutions privées que les Anglais, avec leur talent pour nommer les choses par leur contraire, appellent des écoles publiques.

« C'est moi, colonel. Je suis capitaine. Nom, David. Dans notre unité, nous n'utilisons jamais de noms de famille ni de grade et nous ne saluons pas. Sauf la reine, bien entendu. »

Le Traqueur comprit qu'il ne rivaliserait pas avec la dame aux cheveux blancs et dit simplement : « Très bien, du moment que vous pouvez faire ce qui vous est demandé ce soir. Et moi, c'est Jamie. Vous voudrez bien faire les présentations, David ? »

Il y avait parmi les cinq autres deux sergents, deux caporaux et un simple soldat. Chacun avait sa spécialité. Pete était sergent et médecin du groupe, avec des compétences allant bien au-delà de l'administration des premiers secours. Barry, l'autre sergent, était spécialiste des armes en tous genres. Il semblait né de l'union d'un rhinocéros et d'un char d'assaut. Il était grand et très costaud. L'un des caporaux, Dai, le magicien gallois, était responsable des communications et transportait dans son attirail tous les appareils qui permettraient aux Pathfinders, quand ils seraient sur le terrain, de rester en contact avec Djibouti et Tampa, et de recevoir la liaison vidéo grâce à laquelle ils verraient tout ce que voyait le drone. Et le chauve, bien sûr, était curly, dont le talent pour la mécanique confinait au génie.

Le plus jeune et le moins gradé, qui s'appelait Tim, avait commencé dans une unité de logistique où il avait reçu une formation en matière d'explosifs de toutes sortes, et de déminage.

Le Traqueur se tourna vers le sergent-chef américain. « Expliquez-moi ça », dit-il, en montrant les photographies au mur.

Il y avait aussi un grand écran sur lequel apparaissaient en temps réel les images transmises par le drone à la base aérienne MacDill de l'Air Force, à l'extérieur de Tampa. Il tendit au Traqueur un casque à oreillettes relié à un micro.

« Colonel Jackson depuis la base de Djibouti. Je suis bien à Tampa ? »

Pendant le vol, il était resté constamment en contact avec Tampa, et le sergent Orde. Mais il avait franchi huit fuseaux horaires vers l'ouest. Il entendait maintenant une voix féminine au timbre profond sous l'accent traînant du Sud – du sirop sur du sucre de canne.

« Ici Tampa, monsieur. Jane Allbright, votre contrôleur.

– Où en sommes-nous, Jane ?

– Juste avant le lever du jour, le véhicule cible est arrivé dans un minuscule hameau éloigné de tout. Nous avons compté les passagers qui sont sortis du véhicule. Cinq du plateau arrière, dont un avec une casquette de base-ball rouge. Et trois de la cabine.

« Leur leader a été salué par une sorte de chef de village, puis la lumière a baissé et les formes humaines n'ont plus été que des points détectés par des infrarouges.

« Mais au moment où on n'y voyait presque plus, deux autres camionnettes du même type sont arrivées venant du nord. Elles amenaient huit personnes dont l'une qui avait l'air d'être traînée de force par deux autres. Le prisonnier paraissait avoir les cheveux blonds. La nuit est tombée en quelques minutes et l'un des hommes qui venaient du sud a rejoint ceux qui arrivaient du nord. Le prisonnier blond est resté avec ceux du nord.

« D'après ce qu'on a pu voir aux infrarouges, ils ont été logés dans deux des maisons qui se trouvaient de chaque côté de la place centrale, sur laquelle les trois véhicules sont stationnés. Les moteurs ont refroidi, et ils sont maintenant dans l'obscurité. Personne ne semble être sorti de ces deux maisons. Les seuls signes de chaleur qui subsistent proviennent d'un enclos à chèvres à côté de la place et il y en a d'autres, plus faibles, qui pourraient être émis par des chiens

errants. »

Le Traqueur la remercia et revint vers le mur de photographies. Le village était filmé en temps réel par un nouveau Global Hawk. Ce RQ-4 pouvait assurer trente-cinq heures de vol, beaucoup plus qu'il n'en fallait en l'occurrence, et avec son radar à ouverture synthétique et sa caméra électro-optique à infrarouges, il voyait tout ce qui bougeait au-dessous de lui.

Le Traqueur regarda pendant quelques minutes les petites taches rouges des chiens qui vagabondaient entre les masses sombres des maisons.

« Vous avez quelque chose pour neutraliser les chiens de garde, David ?

– On les abat.

– C'est trop bruyant.

– On ne les rate pas.

– Un hurlement et ils partent dans tous les sens, en aboyant. » Se tournant vers le sergent-chef : « Vous voulez bien envoyer quelqu'un au centre médical ? Demandez-leur l'anesthésiant le plus puissant et le plus vite assimilé dont ils disposent. Et à l'intendant, quelques paquets de steak cru. »

Le sergent prit le téléphone. Il y eut des regards échangés entre les Pathfinders. Le Traqueur se rapprocha des photographies, les dernières prises à la lumière du jour.

Le hameau était tellement incrusté dans le désert, et fait de la même matière, qu'il avait pratiquement disparu. Il y avait tout autour quelques arbres maigrelets et, au centre de la place, la source de vie : un puits.

Les ombres s'étiraient d'ouest en est, projetées par le soleil couchant. On distinguait encore les trois camionnettes stationnées près d'un autre puits. Il y avait des silhouettes autour, mais elles n'étaient pas seize. Les autres avaient dû entrer directement dans les maisons. Il y avait huit clichés pris sous différents angles, mais ils racontaient tous la même histoire. Le plus utile était d'apprendre sous quel angle l'attaque devait avoir lieu – le sud.

La maison dans laquelle était entré le groupe de Marka était de ce côté, et une ruelle allait de la maison au désert. Le Traqueur s'approcha d'un plan à grande échelle punaisé sur le mur avec les photos. Quelqu'un avait eu la bonne idée de marquer, d'une petite

croix rouge l'endroit où les hommes allaient descendre, dans le désert. Il les rassembla tous les six autour de lui et prit une trentaine de minutes pour leur faire part de ce qu'il avait déduit de ses observations. Ils en avaient vu l'essentiel eux-mêmes avant son arrivée.

Mais il se rendait compte qu'ils allaient tous devoir absorber et retenir en trois heures une quantité de détails qui demandait normalement plusieurs jours d'étude. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Neuf heures du soir. On ne pourrait pas retarder le décollage au-delà de minuit.

« Je pense que nous devons toucher terre à cinq kilomètres au sud et faire le reste à marche forcée.

– Vous avez dit “nous”, Jamie.

– Exact. Je ne suis pas venu jusqu'ici en avion pour seulement vous expliquer ce qu'il y avait à faire. Vous avez le commandement, mais je vais sauter avec vous.

– Nous n'avons pas l'habitude de sauter avec des passagers. À moins, bien sûr, que le passager saute en tandem, attaché à Barry. »

Le Traqueur jeta un regard au géant qui le dépassait d'une bonne tête. Il ne se voyait pas plonger dans la nuit glaciale attaché à ce mastodonte humanoïde.

« David, je ne suis pas un passager. Je suis un Marine américain du bataillon de reconnaissance. Je me suis battu en Irak et en Afghanistan. J'ai effectué des missions en plongée sous-marine et j'ai fait des sauts en parachute avec descente en chute libre. À toi de décider quand je dois sauter mais je sauterai avec mon propre parachute. C'est clair ?

– C'est clair.

– À quelle altitude penses-tu lâcher l'avion ?

– À six mille mètres. »

C'était bien vu. De nuit, à cette altitude, on n'entendrait pratiquement pas les quatre turbopropulseurs Allison, et pour toute personne qui écouterait, il s'agirait du passage d'un avion de ligne. Deux fois moins haut, ils risquaient d'éveiller les soupçons. Le Traqueur n'avait sauté jusque-là que de quatre mille mètres. Il y avait une différence. À quatre mille, on n'avait pas besoin d'une combinaison isotherme et d'une bouteille d'oxygène. À six mille, oui.

« Très bien », dit-il.

David demanda au jeune Tim d'aller chercher dans le Hercules un équipement supplémentaire. Ils se déplaçaient toujours avec du matériel de secours, et comme ils revenaient d'une quinzaine de jours à Oman, la carlingue de l'appareil était pleine de choses qui sans cela seraient restées sur place. Tim revint une minute plus tard, flanqué de trois hommes en treillis ; l'un d'eux portait un BT80, le parachute de fabrication française auquel tenaient beaucoup les Pathfinders. À l'instar de tous les membres des Forces spéciales britanniques, ils avaient le privilège de choisir leur propre matériel. Ils avaient ainsi opté pour le fusil d'assaut américain M4, pour le Browning belge à treize coups et pour le couteau de combat anglais, le Ka-Bar.

Dai, l'homme des communications, empaqueta la radio satellitaire américaine PRC-152 Lac-Sat et le récepteur vidéo optique anglais FireStorm.

Deux heures avant le décollage, dans la salle d'opérations, les hommes revêtirent, pièce après pièce, la tenue qui allait faire d'eux des sortes de chevaliers du Moyen Âge en armure, qui auraient du mal à se déplacer sans aide.

On trouva une paire de bottes de saut pour le Traqueur. Elles étaient, par chance, d'une pointure moyenne et le reste de la tenue lui allait sans problème. Puis vint le sac à dos Bergen qui contenait, entre autres, les jumelles à vision nocturne, de l'eau, des munitions, le pistolet.

Ils avaient pour les aider, le Traqueur en premier lieu, les trois nouveaux, les PD, ou Parachute Dispatchers. Comme pour les seigneurs du temps jadis, ils accompagnaient leurs Pathfinders jusqu'à la rampe, vérifiaient la commande d'ouverture de secours du parachute et les regardaient s'élancer dans le vide.

Pour les simulations de sauts, ils actionnaient les deux parachutes de secours, un dans le dos et l'autre sur la poitrine, et tiraient sur les cordes jusqu'à avoir mal.

Vinrent ensuite les carabines, canon pointé vers le sol, les gants, les bouteilles d'oxygène et les casques. Le Traqueur fut surpris de voir à quel point celui des Pathfinders ressemblait à son casque de motard, à ceci près que le leur était relié à un masque à oxygène et que les lunettes étaient plus proches de celles qu'il avait utilisées pour plonger sous l'eau. Puis ils se déshabillèrent à nouveau.

Il était sept heures et demie du soir. Le décollage ne pouvait avoir

lieu au-delà de minuit puisqu'ils avaient exactement huit cents kilomètres à parcourir entre Djibouti et le lieu fixé pour leur atterrissage dans le désert de Somalie à l'endroit où ils projetaient d'attaquer. Deux heures de vol, d'après les calculs du Traqueur, et encore deux heures pour rejoindre la cible à pied. En arrivant à quatre heures du matin ils pourraient surprendre leurs ennemis en plein sommeil, au moment où leur temps de réaction était au plus bas. Il s'adressa une dernière fois à ses compagnons de mission.

« Cet homme est notre cible », dit-il, en faisant circuler un portait au format de carte postale. Chacun examina longuement le visage pour le fixer dans sa mémoire, en sachant que dans six heures il le verrait peut-être surgir à la lueur de ses jumelles à vision nocturne, dans la puanteur d'une bicoque somalienne. Le visage qui les regardait sur la carte postale était celui de Tony Suarez, qui devait à ce moment se prélasser sous le soleil de la Californie à onze fuseaux horaires de là vers l'ouest. Mais ils n'auraient rien de mieux à observer.

« En tant que membre d'al-Qaida, c'est une cible de haute valeur, un assassin patenté qui voue une haine fanatique à nos deux pays. »

Se rapprochant des photographies exposées sur le mur, il poursuivit : « Il est arrivé de Marka, au sud, dans une camionnette. Celle-ci. Il avait sept hommes avec lui, dont un guide qui s'est joint à son groupe – je vous en dirai plus à ce sujet, ultérieurement. Ceci fait donc sept personnes dans le groupe que nous ciblons. Mais l'une d'elles ne se battra pas. Il y a dans le groupe de ce salaud un agent étranger qui travaille pour nous. Le voici. »

Il montra une autre photo, un gros plan du visage d'Opal, photographié dans la propriété de Marka par le puissant objectif du Global Hawk. Il avait sa casquette de base-ball rouge.

« Avec un peu de chance, il pourra se mettre à couvert quand il entendra les premiers coups de feu, et j'espère qu'il pensera à se coiffer de la casquette rouge que vous voyez là. En tout cas, il ne se battra pas. Ne lui tirez pas dessus quoi qu'il arrive. Il reste donc six hommes, et ceux-là vont se battre. »

Les Pathfinders se concentraient pour mémoriser le visage de l'Éthiopien.

« Et l'autre groupe, patron ? demanda Curly, le mécanicien au crâne rasé.

– Le drone a observé notre cible et a vu qu'elle logeait avec son

entourage dans cette maison-là, du côté sud de la place du village. L'autre groupe, celui qu'ils sont venus rencontrer, est de l'autre côté de la place. Il s'agit de pirates venus du nord. Ils appartiennent tous au clan Sacad et ce sont des combattants acharnés. Ils ont amené un otage avec eux, un cadet de la marine marchande suédoise. Le voici. »

Le Traqueur montra sa dernière photo, celle du cadet. Il la tenait d'Adrian Herbert, l'agent du SIS, qui l'avait obtenue de Mrs Bulstrode. Elle provenait de sa carte d'identité de la marine marchande, délivrée par son père Harry Andersson. Elle montrait un beau garçon blond en uniforme qui fixait l'objectif.

« Que fait-il ici ? demanda David.

– Il a servi d'appât pour attirer la cible jusqu'ici. Notre homme veut l'acheter et il est venu avec un million de dollars pour ça. Il se peut que l'échange ait déjà eu lieu, et dans ce cas le garçon sera dans la même maison que la cible et le million de dollars de l'autre côté de la place. Mais il se peut aussi qu'ils aient prévu de faire cet échange dans la matinée avant de repartir. Quoi qu'il en soit, ouvrez l'œil et si vous voyez un blond, ne lui tirez pas dessus.

– Qu'est-ce que “notre homme” veut faire d'un cadet suédois ? » demanda Barry, le géant.

Le Traqueur répondit en choisissant bien ses mots. Il n'y avait pas lieu de mentir, mais il ne fallait pas en dire trop.

« Les Sacads du nord qui l'ont capturé en mer il y a plusieurs semaines savent que “notre homme” veut l'égorger devant la caméra. En guise de leçon pour nous, à l'Ouest. »

Le silence se fit dans la pièce.

« Et ces pirates, ils vont se battre eux aussi ? demanda à nouveau David, le capitaine.

– Sans aucun doute. Mais je pense qu'à l'heure où la fusillade va les réveiller ils seront encore sous l'effet des quantités de *khat* dont ils se gavent. Nous savons que soit ça les abrutit, soit ça les rend ultraviolents.

« Si nous pouvons tirer un long chapelet de balles à travers leurs fenêtres, ils ne penseront pas que des parachutistes occidentaux sont arrivés mais plutôt que leurs partenaires essaient d'avoir le garçon gratuitement ou de récupérer leur argent s'ils l'ont déjà payé. J'aimerais bien les voir charger de l'autre côté de la place.

– Ils sont combien, patron ? Les pirates ?

– J'en ai compté huit qui sortaient de ces camionnettes juste avant la tombée du jour.

– Ça nous fait donc quatorze individus hostiles en tout ?

– Oui, et je voudrais bien qu'il y en ait la moitié de morts avant qu'ils aient retrouvé la station verticale. Et on ne fait pas de prisonniers. »

Les six hommes se rassemblèrent autour des photos et des cartes. Il y eut une discussion à voix basse. Les quelques mots qu'il entendit lui firent comprendre qu'ils parlaient d'un engin explosif utilisé contre les portes blindées et d'une grenade à haute fragmentation. Des doigts frappaient différents points du cliché du village photographié à la lumière du jour finissant. Après une dizaine de minutes, le groupe se sépara et le capitaine s'approcha avec un sourire.

« C'est bon, dit-il. Mettons-nous en tenue. »

Le Traqueur se rendit compte qu'ils venaient tout juste de donner leur accord pour procéder à une opération demandée par le président des États-Unis et acceptée par leur propre Premier ministre.

« Formidable ! » fut tout ce qu'il trouva à dire. Ils quittèrent la salle d'opérations et sortirent. L'air était encore tiède. Pendant qu'ils étudiaient leur mission, les trois auxiliaires n'avaient pas chômé. Dans la lumière crue qui entrait par la porte ouverte du hangar, ils virent leurs sept équipements en piles. Les piles formaient une rangée et elles étaient posées dans l'ordre selon lequel ils allaient s'avancer pour entrer dans la carlingue du Hercules puis selon lequel ils sauteraient dans le ciel nocturne de six mille mètres d'altitude.

Avec l'aide des auxiliaires, ils commencèrent à enfiler leur tenue. Le chef des auxiliaires, un ancien combattant connu sous son seul prénom de Jonah, s'occupa plus spécialement du Traqueur.

Le Traqueur, qui avait revêtu dans le Grumman pendant le vol un uniforme léger de colonel des Marines, adapté au climat tropical, fut prié de passer la même combinaison aux couleurs du désert que les autres avaient déjà. Puis on se mit à le charger.

Jonah installa les trente kilos du parachute sur son dos et boucla les sangles qui le maintenaient en place. Quand ce fut fait, il tira si fort sur les sangles que le Traqueur se sentit écrasé comme un fruit. Deux sangles le serraient aux aines, de chaque côté des parties génitales.

« Les laissez pas vous écraser les roustons, chef », murmura Jonah.

Un homme qui tombe d'aussi haut avec ses bijoux de famille coincés entre ces sangles doit se dire que la vie est vraiment bizarre au moment où le parachute s'ouvre avec une secousse.

Vint ensuite le sac Bergen, accroché à sa poitrine. On en était à quarante kilos. À l'arrêt suivant, on serra les sangles de celui-ci, à nouveau, à lui faire craquer la poitrine. Mais il savait, pour avoir fait l'École de parachutisme des Marines, qu'il y avait une raison à cela.

Avec le poids du Bergen devant soi, il fallait sauter la poitrine en avant. Quand la chute se stabiliserait enfin, il serait sur le dos et le Bergen bien au-dessus de lui. Un parachutiste qui restait sur le dos pouvait passer carrément à travers son parachute qui s'entortillait alors autour de lui pour lui faire un linceul une fois au sol.

Le Bergen pesait essentiellement le poids de la nourriture, de l'eau et des munitions – ces dernières étant destinées à la carabine et aux grenades. Mais il contenait aussi son pistolet personnel et ses jumelles à vision nocturne. Il n'était pas question de plonger avec l'air : elles auraient été arrachées par la vitesse.

Jonah fixa la bouteille à oxygène et les tuyaux qui apporteraient l'air, pour le maintenir en vie, sous le masque plaqué sur son visage.

Et pour finir, on lui remit son casque et la visière collée à ses yeux pour les protéger de l'air pendant sa chute à plus de deux cents à l'heure. Puis ils se défirent du Bergen jusqu'au moment de sauter.

Les sept hommes avaient été transformés en extraterrestres par le service des effets spéciaux. Ils ne marchaient pas ; ils mettaient lentement un pied devant l'autre. Sur un signe de tête de David, leur capitaine, ils avancèrent sur le bitume de la piste jusqu'à l'arrière du Hercules qui attendait, portes grandes ouvertes et rampe d'accès descendue.

Le capitaine avait arrêté l'ordre dans lequel ils devaient sauter. Le premier serait Barry, le géant, simplement parce qu'il était le plus expérimenté d'entre eux. Le Traqueur suivrait, et, tout de suite après lui, le capitaine. Le dernier des quatre autres serait l'un des caporaux, Curly, un ancien combattant lui aussi, parce qu'il n'aurait personne pour surveiller son dos.

L'un après l'autre, les sept parachutistes, aidés par les trois auxiliaires, se hissèrent lourdement sur la rampe du C-130.

Minuit moins vingt.

Ils s'assirent sur une rangée de sièges en toile rouge le long de la

paroi de la carlingue tandis que les auxiliaires poursuivaient divers essais et vérifications, Jonah s'occupant personnellement du Traqueur et du capitaine.

Ce dernier nota qu'il faisait maintenant nettement plus sombre dans l'appareil qu'éclairaient seulement les lumières placées au-dessus des portes du hangar, et comprit qu'une fois la rampe d'accès relevée à l'arrière, ils seraient dans une obscurité totale. Il remarqua aussi le reste du matériel des Pathfinders jeté en vrac dans des paniers en prévision du voyage de retour chez eux, et deux silhouettes sombres près de la cloison séparant la carlingue du cockpit. C'étaient les deux « plieurs » qui accompagnaient l'unité partout où elle allait pour déballer et remballer ses parachutes. Le Traqueur espérait que celui qui avait plié ce qu'il avait maintenant dans le dos savait exactement ce qu'il faisait. Il y a un vieux dicton chez les parachutistes : ne te dispute jamais avec ton plieur.

Jonah se pencha sur lui pour rabattre le sommet de son parachute et s'assurer que les deux cordons de coton rouge étaient bien là et en bon état, les cachets intacts. L'ancien combattant de la RAF brancha son masque à oxygène sur le distributeur de l'avion et hocha la tête. Le Traqueur vérifia que son masque était bien assujetti et hermétique sur son visage, et prit une inspiration.

Une bouffée d'oxygène presque pur. Ils allaient respirer cela pendant la montée en altitude afin d'éliminer toute trace d'azote dans leur sang. Les parachutistes évitent ainsi que l'azote fasse des bulles dans le sang quand ils pénètrent à grande vitesse dans les couches inférieures de l'atmosphère. Jonah coupa l'arrivée d'oxygène et alla faire de même pour le capitaine.

Un hurlement suraigu leur parvint du dehors tandis que les quatre moteurs Allison montaient en régime. Jonah passa la ceinture de sécurité autour des genoux du Traqueur et la boucla. Et, ultime geste, il brancha pour lui son masque à oxygène sur le réservoir embarqué du C-130.

Le bruit des moteurs augmenta encore et se fit rugissement tandis que la rampe arrière se relevait, masquant les dernières lumières de la base de Djibouti, et se refermait avec un claquement métallique.

La cabine était maintenant plongée dans une obscurité totale. Jonah alluma de petits bâtons lumineux Cyalume pour retrouver le chemin de son siège, ainsi que ses deux collègues auxiliaires, et

s'asseoir le long de la paroi pendant que le Hercules commençait à rouler.

Les hommes, assis et renversés en arrière pour s'appuyer sur le ballot de leur parachute, les trente kilos du sac Bergen sur leurs genoux, semblaient s'assoupir dans un cauchemar où se mêlaient des martèlements, la plainte des circuits hydrauliques quand l'équipage testait les volets sustentateurs placés sur les ailes et le hurlement des injecteurs de carburant.

Ils ne virent rien, mais ils sentirent seulement que le quadrimoteur tournait pour s'engager sur la piste principale, s'immobilisait, attendait, bondissait en avant. Malgré ce que sa masse laissait croire, le Hercules accéléra vite, se haussa du nez et décolla sur moins de cinq cents mètres. Puis il prenait très vite de l'altitude.

Le plus austère des avions de ligne ne peut se comparer à l'habitacle d'un C-130. Pas d'isolation phonique, pas de chauffage, pas de pressurisation et bien entendu aucun service à bord. Le Traqueur savait qu'il n'y aurait jamais moins de bruit, mais qu'il ferait horriblement froid tandis que l'air se raréfierait. Et la queue de ces appareils n'est pas à l'abri des fuites. Malgré l'oxygène qui affluait par son masque, ils étaient maintenant dans les odeurs d'essence et d'huile produites par tout moteur d'avion.

Le capitaine, à côté de lui, ôta son casque et le remplaça par deux oreillettes. Il en restait une paire pendue au même crochet et il la lui tendit.

Jonah, assis plus loin contre la paroi, avait déjà des oreillettes. Il les lui fallait afin de s'entendre dire depuis le cockpit qu'il pouvait commencer à se préparer pour l'heure P (P pour parachute). Le capitaine et le Traqueur entendaient dans le poste de pilotage la voix du chef de l'escadron britannique, un vétéran qui avait posé son « coucou » sur quelques-unes des pistes les plus dangereuses de la planète.

« On grimpe à trois mille », dit-il, puis : « Moins cent pour l'heure P. » Une heure et quarante minutes avant de sauter. Et plus tard : « On plafonne à sept mille. » Quatre-vingts minutes passèrent.

On entendait moins le bruit des moteurs grâce aux oreillettes, mais la température frôlait maintenant le zéro. Jonah défit sa ceinture et s'approcha, en se tenant à la rampe qui courait sur toute la longueur de la carlingue. On ne risquait pas de parler : on communiquait par

signes.

Il répéta sa pantomime face à chaque visage : main droite levée, l'index et le pouce formant un O. À la manière des plongeurs. « Ça va ? » Chaque Pathfinder répondait de la même façon. Main levée, poing serré, puis les joues gonflées et les lèvres soufflant pour faire s'ouvrir les doigts, puis cinq doigts levés. Vitesse du vent estimée au point d'atterrissage, cinq nœuds. Et pour finir, les cinq doigts de la main s'ouvrant cinq fois : heure P moins vingt minutes.

Avant d'avoir fini sa tournée, David lui prit le bras pour lui mettre un paquet plat dans la main. Jonah hocha la tête et sourit. Il prit le paquet et disparut dans le poste de pilotage. Quand il revint, il souriait encore dans la pénombre et il retourna s'asseoir.

Dix minutes plus tard, il était à nouveau debout. Cette fois, dix doigts levés devant chacun des sept hommes. Sept hochements de tête. Ils se levèrent tous les sept avec leurs Bergen, se tournèrent et posèrent les sacs sur les sièges. Puis ils soulevèrent les quarante kilos à hauteur de leur poitrine et serrèrent les sangles.

Jonah s'avança pour aider le Traqueur, tira sur les sangles pendant que l'Américain se demandait si sa poitrine allait résister. Mais la vitesse pendant le saut serait de deux cent quarante kilomètres par heure, et rien ne devait bouger d'un centimètre. Puis il cessa de respirer l'oxygène du réservoir embarqué pour passer à sa propre bouteille.

À ce moment, le Traqueur entendit un nouveau bruit.

Par-dessus le rugissement des moteurs, la sono de l'appareil diffusait de la musique à plein volume. Il comprit alors que l'objet que David avait passé à Jonah était un CD. Les clameurs de *La Chevauchée des Walkyries* emplissaient la carlingue du C-130 et l'arrivée de la musique signifiait : trois minutes avant le saut.

Les sept hommes étaient debout, alignés du côté gauche le long du fuselage, quand le claquement métallique d'un verrou qui se libère indiqua que la rampe s'abaissait. Jonah et ses deux auxiliaires avaient attaché les cordons de sécurité qui leur évitaient de glisser hors de l'appareil.

Quand la rampe, en s'abaissant, fit apparaître une grande porte en train de s'ouvrir sur le ciel, une bouffée d'air glacé s'engouffra à l'intérieur avec la puanteur du carburant et de l'huile chauffée.

Le Traqueur, deuxième derrière le géant Barry, regarda vers le vide

au-delà de celui-ci. Il n'y avait rien là-dehors, rien que les ténèbres tourbillonnantes, le froid glacial, le grondement de l'avion, et à l'intérieur le chant enragé des Walkyries dans leur folle chevauchée vers le Valhalla.

Il restait une dernière vérification à faire. Le Traqueur vit la bouche de Jonah qui s'ouvrait mais n'entendit pas. À l'extrémité du rang, Curly, le dernier à sauter, s'assura que le parachute et la bouteille d'oxygène de Tim, devant lui, étaient bien en place. Puis il lança : « Sept, OK ! »

Jonah l'entendit certainement car il hocha la tête en regardant Tim, qui fit de même pour Pete, le médecin qui le précédait. Et ainsi de suite jusqu'au dernier. Le Traqueur sentit le claquement sur son épaule et fit de même pour Barry.

Jonah se tenait face au géant. Il hocha la tête quand le Traqueur procéda à l'ultime vérification et fit un pas de côté. Il n'y avait plus rien à faire. Les sept parachutistes ne pouvaient plus que se jeter ensemble dans la nuit à six mille mètres d'altitude au-dessus du désert de Somalie.

Barry avança d'un pas, plia le torse dans la position du plongeur et disparut. Il y avait une raison pour qu'ils se suivent d'aussi près : s'éparpiller une fois dans l'air pouvait être désastreux. Un retard de trois secondes dans l'obscurité et deux parachutistes risquaient de tomber tellement loin l'un de l'autre qu'ils ne pourraient plus se retrouver. Le Traqueur s'élança donc moins d'une seconde après avoir vu disparaître les talons de Barry.

Les sensations furent immédiates. En une demi-seconde, plus de bruit ; le rugissement des quatre moteurs Allison s'était éteint, remplacé par l'immense silence de la nuit et le léger sifflement de l'air tandis que son corps accélérât dans sa chute à plus de cent soixante kilomètres par heure.

Il sentit que le sillage du Hercules qui s'éloignait tentait de le retourner chevilles par-dessus tête, puis sur le dos, et lutta pour se maintenir dans sa position initiale. En l'absence de lune, les étoiles qui brillaient au-dessus du désert, étincelantes, froides et éternelles, pures de toute pollution à des centaines de milliers de kilomètres, éclairaient faiblement le ciel.

En regardant sous lui, il aperçut une forme sombre assez éloignée. Il savait que s'il pouvait se retourner il verrait David, le capitaine des

parachutistes, suivi des quatre autres.

David apparut derrière lui, les bras collés au corps dans la position dite de la flèche pour accroître sa vitesse et se rapprocher de Barry. Le Traqueur l'imita. La forme sombre qui les précédait se rapprocha lentement. Barry était dans la position de l'étoile de mer, bras et jambes à demi écartés pour ralentir sa vitesse, et ses poings serrés, tendus devant lui, semblaient lui ouvrir la voie. Quand ils furent au même niveau, le Traqueur et le capitaine adoptèrent la même position.

Ils tombèrent en formation échelonnée, les quatre suivants les rejoignant l'un après l'autre. Ils virent que le capitaine avait l'œil sur son poignet pour surveiller l'altimètre adapté à la pression atmosphérique au-dessus du désert.

Le Traqueur ne le voyait pas, mais l'altimètre indiquait que le groupe était passé sous les cinq mille mètres d'altitude. Ils ouvriraient les parachutes à mille sept cents mètres. Il revenait à Barry, qui conduisait le groupe, de commander cette arrivée et il devrait, en faisant appel à son expérience et à la faible lumière des étoiles, repérer un point d'atterrissage au sol aussi meuble et aussi peu encombré de rochers que possible. Le Traqueur s'était donné pour règle ne pas lâcher le capitaine et de tout faire comme lui.

Même d'une altitude de six mille mètres, la chute libre ne durait que quatre-vingt-dix secondes. Barry, qui avait maintenant une légère avance sur les six autres, scrutait le sol qui se précipitait à sa rencontre. Les autres, en tombant, se déplaçaient en douceur pour rester en formation sans jamais se perdre de vue.

Le Traqueur tendit la main vers la poche du sac de son parachute pour s'assurer qu'il sentait bien la commande d'ouverture. Les Pathfinders n'utilisent pas l'anneau en D pour déployer leur parachute. Ils peuvent opter pour un dispositif à pression, mais toute mécanique peut se détraquer, et quand on descend vers la terre à plus de deux cents kilomètres par heure on n'a pas le temps de chercher pourquoi le truc n'a pas marché. David et ses camarades préféraient la commande manuelle.

C'était ce que cherchait le Traqueur en tendant la main : une pièce de toile en forme de parachute reliée à un cordon tressé dans une poche facile d'accès au-dessus du sac. Lorsqu'on tire dessus, le vent de la chute aidant, le parachute tout entier sort du sac et se déploie.

Le Traqueur vit au-dessous de lui Barry arriver à mille sept cents mètres, et l'apparition soudaine du parachute gris sur le noir de la nuit. Il vit du coin de l'œil David qui tirait sur sa commande d'ouverture et disparaissait aussitôt au-dessus de lui.

Le Traqueur fit de même et sentit presque instantanément la secousse de l'ouverture du grand parachute qui le tirait en arrière et vers le haut – c'est ce qu'il lui semblait, du moins. Mais cela ne dura que trois secondes, puis il se sentit flotter.

Le BT180 n'a rien à voir avec le parachute-coupole des parachutistes qui sautent à l'occasion de manœuvres militaires. C'est une énorme structure souple en soie de forme oblongue, une aile volante faite pour l'ouverture à haute altitude. Elle permet à celui qui la guide de se laisser porter sur des kilomètres et des kilomètres derrière les lignes ennemies, aussi invisible pour les radars que pour les yeux humains.

Les Pathfinders l'aimaient bien pour cela, mais pas seulement. C'est un parachute qui s'ouvre sans bruit, contrairement au claquement de fouet que produisent les autres et qui peut alerter une sentinelle au sol.

À deux mille cinq cents mètres d'altitude, le parachutiste lâche son sac Bergen, qui reste pendu à son cordon quatre mètres au-dessous de lui. Le Traqueur vit David le faire et le fit à son tour. Comme ceux qui suivaient au-dessus d'eux.

Le Marine américain regarda le sol qui fonçait vers lui, maintenant visible à la lueur des étoiles, entendit le choc du sac Bergen heurtant le sable et exécuta la manœuvre finale d'atterrissage. Il tendit les bras, saisit les deux poignées contrôlant le parachute, et tira. Le parachute se gonfla et ralentit, lui permettant de toucher le sol en courant. Puis le parachute se déforma et descendit autour de lui en un fouillis de soie et de cordes en nylon. Il dégrafa le harnais, libérant ses jambes et sa poitrine, et le reste du parachute tomba sur le sable. Il avait fait ce qu'on attendait de lui. Les six Pathfinders, autour de lui, se dépouillaient de leur attirail.

Il regarda sa montre. Deux heures et quatre minutes. Comme prévu. Mais il leur fallut un certain temps pour ranger ce qui devait l'être avant de se mettre en ordre de marche : il fallait rassembler ses sept parachutes, ainsi que les casques qui ne serviraient plus, les masques à oxygène et les bouteilles. On fit de tout cela un tas que trois

Pathfinders recouvrirent de cailloux.

On sortit des Bergen les armes de poing et les jumelles à vision nocturne. La nuit était assez claire pour qu'on s'en passe sur le trajet à venir, mais elles seraient certainement précieuses quand il faudrait donner l'assaut, en leur montrant dans une lumière verte et limpide le village plongé dans l'obscurité.

Dai, le magicien gallois, examinait son matériel. Grâce à la technologie moderne, leur tâche était plus simple qu'elle l'aurait été avant le drone.

Quelque part au-dessus de leur tête tournait un Global Hawk RQ-4, piloté à distance par le J-SOC depuis la base MacDill de l'Air Force à Tampa. Il les observait, ainsi que le village. Il pouvait aussi détecter toute créature vivante en raison de la chaleur corporelle qui s'en dégageait et qui apparaissait dans le paysage sous la forme d'une faible lueur.

Le quartier général du J-SOC avait envoyé au poste de communications de Djibouti le son et l'image captés par le drone. Dai installait maintenant, et testait, sa liaison radio directe avec Djibouti, qui lui permettrait de savoir exactement où il se trouvait, où se trouvait le village, l'itinéraire le plus court entre les deux et s'il y avait des mouvements dans la zone cible.

Après un échange avec Djibouti, Dai informa ses compagnons. Les deux contrôleurs qui pilotaient le drone les voyaient comme sept petits points lumineux dans le désert. Rien ne bougeait dans le village, qui semblait profondément endormi. Il n'y avait aucun être humain à l'extérieur du groupe de maisons, et à l'intérieur on ne pouvait pas les détecter. Mais toute la richesse du village, un troupeau de chèvres, quatre ânes et deux chameaux, était dans un enclos ou attaché à l'extérieur et bien visible sur les écrans.

Il y avait aussi quelques lueurs qui allaient et venaient – les chiens errants. La distance à parcourir était de quatre kilomètres huit et le compas donnait un angle de marche optimum de 020°.

Le capitaine avait son propre compas Silva et son propre système à image thermique SOPHIE. Malgré les assurances de Tampa, il l'alluma et décrivit un cercle autour d'eux avec le faisceau lumineux. Ils se figèrent en apercevant un point lumineux au bord d'un vaste creux de sable que Barry avait choisi comme un bon endroit où atterrir.

Trop petit pour un être humain mais assez gros pour être la tête de

quelqu'un en train d'épier. Puis la créature poussa un long gémissement et disparut. Un chacal du désert. À deux heures vingt-deux, ils se mirent en marche, l'un derrière l'autre, en direction du nord.

Chapitre seize

Ils formaient une file indienne aux espacements irréguliers avec Curly en tête comme éclaireur chargé de prévenir au premier signe de danger. Il n'y en eut pas. David le capitaine était deuxième. Il braquait d'un côté à l'autre son appareil à image thermique, mais aucune créature à sang chaud ne se montra.

Dai avait son matériel de communication dans un sac accroché derrière sa tête sur son Bergen, et une oreillette pour écouter tout ce qui se transmettait depuis Tampa via Djibouti où on les observait depuis la stratosphère. À quatre heures moins dix, il accéléra le pas pour s'approcher de David et murmura : « Un kilomètre, chef. »

Ils firent les huit cents mètres suivants accroupis, chaque homme courbé sous les quarante kilos qu'il avait sur le dos. Pendant qu'ils avançaient, des nuages envahirent le ciel au-dessus d'eux, ce qui fit encore baisser la luminosité.

Le capitaine s'arrêta avec un geste du bras pour demander aux autres d'en faire autant et ils se laissèrent choir sur le sable. Il prit une lunette à vision nocturne et regarda devant lui. Il vit alors la première des maisons basses de forme cubique du village. Le compas Silva les avait conduits jusqu'au seuil de la cible. Il rangea la lunette pour prendre des jumelles. Les six autres l'imitèrent. Pour chacun d'eux, la vision changea pour passer de la faible lumière des étoiles à un tunnel brillamment éclairé, d'un vert qui donnait presque l'impression d'un paysage sous-marin. Les jumelles de vision nocturne ne font que capturer chaque scintillement de la lumière ambiante qu'elles concentrent dans un tunnel. Celui qui regarde perd le sens de l'espace et doit tourner la tête pour voir à droite ou à gauche.

La cible étant en vue, les hommes n'avaient plus besoin des Bergen, mais il leur fallait absolument les munitions et les grenades qu'ils contenaient. Ils posèrent les sacs et emplirent de munitions toutes les poches de leur combinaison. Leurs M-4 avaient déjà les chargeurs pleins.

David et le Traqueur avancèrent ensemble en rampant. Ils regardaient précisément ce que l'un des clichés du Global Hawk avait

fixé dans leur mémoire à Djibouti : une ruelle allant du centre du village au désert et à l'endroit où ils étaient. Quelque part en remontant cette ruelle se trouvait, sur la gauche, une maison plus grande que la première, identifiée comme celle du chef du village, et maintenant occupée par le Prédicateur et sa bande.

Un petit chien errant s'approcha dans la rue en trotinant, s'arrêta, renifla. Un autre le rejoignit. Ils étaient tous les deux galeux, enragés peut-être, habitués à fouiller dans les ordures et à manger des excréments ou, les jours de fête, les entrailles des chèvres égorgées. Ils continuaient à flairer autour d'eux, soupçonnant une présence dans les parages mais pas assez inquiets pour se mettre à aboyer et déclencher l'alarme générale.

Le Traqueur prit quelque chose dans l'une de ses poches de poitrine et le jeta vers les chiens à la façon d'un lanceur au base-ball. L'objet tomba dans le sable avec un bruit étouffé. Les chiens bondirent de concert, flairèrent à nouveau avant d'aboyer. De la viande crue. Ils s'approchèrent, flairèrent, l'un des chiens happa la friandise et l'engloutit en une bouchée. Un autre morceau de viande suivit, pour son compagnon. Il disparut tout aussi vite.

Le Traqueur lança une salve de morceaux de viande à l'entrée de la ruelle. D'autres chiens apparurent, neuf en tout, qui virent leurs congénères avaler les cadeaux du ciel et les imitèrent. Il y avait une bonne vingtaine de morceaux, assez pour que chacun en attrape au moins un. Puis ils se mirent à aller et venir avec l'espoir d'en trouver d'autres.

Ceux qui avaient mangé les premiers commencèrent à trébucher. Ils tremblaient sur leurs pattes, tombaient à la renverse et restaient couchés sur le flanc, les pattes agitées de soubresauts, puis cessaient de bouger. Tous les autres suivirent. Dix minutes après qu'on eut terminé la distribution ils étaient tous inconscients.

David se redressa à demi et fit un grand geste vers l'avant, son fusil pointé, le doigt sur la détente. Cinq hommes le suivirent. Barry resta pour surveiller les abords des maisons. Rien ne bougeait. Un âne se mit à braire quelque part dans le hameau. Ou bien leurs ennemis dormaient, ou bien ils attendaient en embuscade. Le Traqueur penchait pour la première hypothèse. Les hommes de Marka étaient eux aussi des étrangers, et les chiens auraient aboyé pour eux également. Il avait raison.

Le groupe d'assaut pénétra dans la ruelle et s'approcha de la maison située à gauche. C'était la troisième, face à la place. Les hommes masqués virent une épaisse porte en bois donnant sur la rue. Elle avait deux poignées mais pas de serrure. David la poussa du bout des doigts. Elle ne bougea pas. Bloquée de l'intérieur, rustique mais efficace. Il aurait fallu un bédard. Il se retourna vers Tim, l'homme des explosifs, montra la porte du doigt et s'écarta.

Tim avait à la main une sorte de petite couronne. Il l'appliqua sur la fente entre les deux battants de la porte. Si elle avait été en métal, de petits aimants ou du mastic auraient fait l'affaire. Mais s'agissant de bois, il utilisa des punaises. Ainsi, pas de coups de marteau mais la simple pression de son pouce. Quand la couronne fut en place, il fixa le détonateur et, d'un geste, demanda aux autres de reculer.

Ils reculèrent d'une quinzaine de pas et s'accroupirent. Comme il s'agissait d'une charge creuse, il n'y avait pas de risque réel de projections. L'explosion de la penthrite serait dirigée vers l'intérieur pour trancher le bois comme une scie tronçonneuse en une fraction de seconde.

Quand l'explosion se produisit, le Traqueur fut surpris d'entendre aussi peu de bruit : un craquement assourdi, comme une branche qui se rompt. Les quatre hommes de tête franchirent la porte qui s'ouvrit en douceur à la première poussée, la poutre qui la bloquait fendue en mille éclats et brisée. Tim et Dai restèrent dehors, pour couvrir la place avec les trois camionnettes stationnées, les ânes attachés et les chèvres dans leur enclos.

Le capitaine s'avança le premier, le Traqueur sur ses talons. Trois hommes se levaient, à moitié endormis, du sol sur lequel ils étaient couchés. Les deux carabines M4 en mode automatique déchirèrent le silence de la nuit. Ces trois-là faisaient partie du groupe de Marka. C'étaient des gardes du corps du Prédicateur. Ils moururent avant d'être debout. On entendit crier derrière une porte fermée plus loin dans le couloir.

Le capitaine s'arrêta un instant pour s'assurer que les trois hommes étaient bien hors de combat ; Pete et Curly entrèrent à leur tour. Le Traqueur ouvrit la porte d'un coup de pied et entra. Il espérait qu'Opal, où qu'il se trouve, aurait eu le réflexe de se cacher, de préférence sous un lit, aux premiers coups de feu.

Il y avait deux hommes dans cette pièce. Contrairement à leurs

compagnons dans le couloir, ils avaient réquisitionné deux des lits de la famille, avec des couvertures de charpie et de poil de chameau. Ils étaient debout, mais n'y voyaient rien dans la pénombre. L'un des deux, grand et gros, était le quatrième garde du corps. Il s'était peut-être assoupi mais c'était lui, visiblement, qu'on avait chargé de monter la garde. Il avait un pistolet, et il tira.

Les balles frôlèrent la tête du Traqueur, mais il fut surtout secoué par la lumière que crachait le canon de l'arme, amplifiée mille fois par les jumelles. C'était comme un coup de projecteur en pleine figure. Il tira à l'aveugle, mais en automatique, arrosant de droite à gauche. La giclée de balles abattit les deux hommes : le quatrième Pakistanais et celui qui se révéla être Jamma, le secrétaire particulier.

Dehors, à l'entrée de la place comme convenu, Tim et Dai mitraillaient la maison qui abritait les hommes du clan Sacad de Garacad. Les parachutistes tirèrent de longues rafales dans chaque fenêtre. Elles n'avaient pas de vitres mais des couvertures clouées à la place. Les deux hommes, qui ne tiraient pas à hauteur de tête mais au-dessus, rechargèrent leurs armes et attendirent une réaction. Elle ne fut pas longue.

On entendit bouger dans la maison du chef. Le Traqueur se retourna vivement vers le bruit. Un troisième lit, qu'on avait poussé dans un coin. Quelqu'un dessous, et quelque chose qui ressemblait à une casquette de base-ball.

« Reste là ! cria-t-il. Ne bouge pas ! Ne sors pas ! »

Opal cessa de bouger, ôta sa casquette.

Le Traqueur se retourna vers les trois hommes qui le suivaient.

« Il ne reste personne, ici. Allez aider les autres. »

Sur la place, les six du groupe de Garacad, persuadés que ceux de Marka les avaient trahis, chargeaient, kalachnikov au poing, en zigzaguant entre les ânes qui braillaient et lançaient des ruades, et les trois véhicules stationnés.

Mais ils étaient dans l'obscurité. Les nuages avaient masqué les étoiles. Tim et Dai les virent et les « arrosèrent ». La lueur qui jaillissait du canon de leurs armes fut suffisante pour les quatre autres. Ils brandirent leurs fusils russes. Tim et Dai se jetèrent à plat ventre. Derrière eux, Pete, Curly et leur capitaine, en entrant dans la ruelle, virent aussi la lueur des coups de feu tirés par les kalachnikov et se jetèrent à plat ventre à leur tour.

Dans cette position, les cinq paras abattirent encore deux hommes qui couraient. Le quatrième, tirant avec un magasin vide, s'arrêta pour recharger. On le voyait clairement à côté de l'enclos des chèvres, et deux balles de M4 le décapitèrent.

Le dernier était assis sur ses talons derrière l'une des camionnettes, hors de vue. La fusillade diminua d'intensité et s'arrêta. L'homme, cherchant une cible dans la pénombre, passa la tête au-dessus du capot. Il ignorait que ses ennemis avaient des jumelles à vision nocturne et voyaient sa tête comme un ballon de football vert. Une autre balle lui fit sauter la cervelle.

Un véritable silence s'abattit. Il n'y avait plus de réaction du côté de la maison occupée par les pirates, mais pour les paras, le compte n'y était pas : il leur en fallait huit, ils en avaient eu six. Ils se préparaient à charger au risque de subir des pertes, mais ce ne fut pas nécessaire. Ils entendirent soudain des coups de feu derrière le village, trois en tout, chacun à une seconde d'intervalle.

Voyant que le village était complètement réveillé, Barry avait renoncé à monter une garde inutile dans la ruelle. Courant à l'arrière pour contourner le groupe de bâtiments, il aperçut avec ses jumelles trois silhouettes qui sortait par l'arrière de la maison des pirates et s'éloignaient en courant. Deux étaient en djellaba et la troisième, qui avançait en trébuchant et en gémissant, tirée par les deux autres, avait une tignasse blonde.

Barry ne tenta même pas de rattraper les fuyards à la course. Il se dressa au-dessus d'un fourré au moment où ils passaient à vingt mètres de lui et tira. Celui qui tenait une kalachnikov, Yusuf le borgne, tomba le premier ; l'autre, plus âgé, et qu'on identifierait par la suite comme al-Afrit, dit le Diable, reçut deux balles en pleine poitrine avant de s'écrouler à son tour.

Le grand para s'approcha. Le blond était par terre entre les deux morts, recroquevillé sur lui-même, et il gémissait doucement.

« Tout va bien, petit, dit l'ancien combattant. C'est fini. Il est temps de te ramener chez toi. »

Il voulut l'aider à se relever, mais les jambes de l'adolescent se dérobaient sous lui. Il le chargea sur son épaule comme une poupée de son et repartit vers le village à grandes enjambées.

Le Traqueur examina avec ses jumelles la chambre dans laquelle le dernier membre du groupe de Marka était mort. Tous, sauf un ? Il y

avait une issue d'un côté – non pas une porte, mais une ouverture devant laquelle pendait une couverture.

Il la franchit en plongeant pour rouler sur lui-même en restant plus bas que la ligne de tir d'une personne qui se trouverait dans la pièce. Une fois dedans, il bondit d'un côté de l'ouverture avec son M4 prêt à tirer. Il n'y eut pas de coup de feu.

Il parcourut la pièce du regard. C'était la dernière de la maison, la plus belle, la chambre du chef. Il y avait un lit avec un couvre-lit jeté de côté, mais personne dedans.

Il y avait une cheminée et un tas de braises rougeoyantes qui produisirent un douloureux éclat lumineux à travers les jumelles. Un grand fauteuil, et assis dedans, le regardant, un vieil homme. Ils se regardèrent pendant plusieurs secondes. Le vieil homme parla, assez calmement. « Tu peux m'abattre. Je suis vieux et mon heure est arrivée. »

Il parlait en somalien mais le Traqueur, avec son arabe, le comprit très bien. Il lui répondit dans cette langue.

« Je ne veux pas t'abattre, cheik. Ce n'est pas toi que je cherche. »

Le vieux le regarda sans peur. Il voyait, évidemment, un monstre en tenue de camouflage avec des yeux de grenouille.

« Tu es un *kaffir*, mais tu parles la langue du Livre saint.

– C'est vrai, et je cherche un homme. Un homme terriblement mauvais. Il a tué un grand nombre de ses semblables. Et aussi des musulmans, et des femmes, et même des enfants.

– Je l'ai vu ?

– Tu l'as vu, cheik. Il était ici. Il a (le vieil homme n'avait sans doute jamais vu d'ambre) des yeux de la couleur du miel quand on le recueille.

– Ah. » Le vieil homme fit le geste de chasser quelque chose de déplaisant. « Il est parti, avec les habits de femme. »

Le Traqueur éprouva, une seconde, une violente déception. En fuite, sous une burqa pour se cacher dans le désert, l'homme serait introuvable. Puis il remarqua que l'ancêtre jetait des coups d'œil vers le haut, et il comprit.

Quand les femmes du hameau lavaient leurs vêtements dans l'eau du puits, elles ne se risquaient pas à les faire sécher sur la place, à cause des chèvres qui les auraient mis en lambeaux. Alors elles dressaient des cadres en bois sur les toits plats des maisons.

Le Traqueur traversa la pièce pour sortir. Quelques marches montaient le long du mur. Posant le M4, il prit son pistolet. Il gravit les marches de brique sans bruit sur ses bottes à semelles de caoutchouc. Arrivé sur le toit, il regarda autour de lui. Il y avait six grands séchoirs à linge.

Dans le demi-jour, il les examina tous. Pour les femmes, des gandourahs ; pour les hommes, des *lungis* de coton, les sarongs des Somaliens, étendus pour sécher sur les cadres faits de branches. L'un de ces *lungis* semblait plus long et plus étroit. Il était complété par une grande tunique *salwar kameez* pakistanaise, il avait une grande barbe touffue, et il bougeait. Il se passa alors trois choses, si vite qu'elles faillirent coûter la vie au Traqueur.

La lune finit par sortir des nuages. Pleine et éblouissante, elle aveugla en une seconde sa vision nocturne par sa clarté multipliée.

L'homme face à lui chargeait. Le Traqueur arracha ses jumelles et leva son Browning à treize coups. Son agresseur, le bras tendu, brandissait quelque chose de brillant.

Il pressa la détente du Browning. Le percuteur tomba dans une chambre vide. Un coup à blanc et, à la deuxième pression sur la détente, un autre. Rarissime mais possible. Il savait qu'il avait un magasin chargé, mais...

Saisissant de la main gauche une djellaba de coton, il en fit une boule pour la lancer sur la lame qui s'abattait sur lui. L'acier rencontra l'étoffe et la recouvrit, si bien qu'à la seconde où elle atteignit son épaule la lame n'était plus pointue. Jetant le Browning de sa main droite, il prit dans l'étui fixé à sa cuisse le poignard de combat, l'une des rares choses qu'il avait apportées de Londres.

Le barbu n'avait pas un *jambiya*, petit poignard du Yémen à lame recourbée dont l'usage est le plus souvent ornemental, mais un *billao*, grand couteau à la lame affûtée comme celle d'un rasoir, que seuls utilisent les Somaliens ; d'un coup porté avec la pointe, on pouvait traverser une poitrine de part en part.

L'assaillant changea de prise, tordant le poignet afin de porter un coup de lame de bas en haut, comme dans un combat de rue. Le Traqueur avait retrouvé une vision normale. Il nota que l'homme qui lui faisait face était pieds nus, ce qui lui évitait de glisser sur le toit de brique. Comme ses propres semelles de caoutchouc.

Le coup de *billao* suivant arriva très vite, la lame partant d'assez

bas pour viser le ventre, mais c'était là qu'il l'attendait. Sa propre main gauche s'abattit sur le poignet, bloquant la pointe d'acier à quelques centimètres de son corps. Et il sentit qu'on saisissait son poignet droit.

Le Prédicateur avait douze ans de moins que lui et jouissait d'une condition physique exceptionnelle après une vie d'ascétisme dans les montagnes. Dans une compétition de pure force il aurait peut-être gagné. La pointe du *billao* avançait, tout près de sa taille. Il pensa à son instructeur à l'école de parachutisme de Fort Bragg, qui ne lui apprenait pas seulement la chute libre mais aussi l'art de se battre, dont il était un pratiquant chevronné.

« À l'est de Suez et au sud de Tripoli, ils ne sont pas très forts pour le combat de rue, avait-il expliqué un jour au mess des sous-officiers, devant deux ou trois bières. Ils comptent sur leur lame. Ils ne connaissent ni les couilles ni l'arête. »

Il parlait de l'arête du nez. Le Traqueur renversa vivement la tête en arrière et cogna. Il sentit sa propre douleur au sommet du front et comprit qu'il aurait une bosse ; mais il sentit aussi craquer l'arête et la cloison nasale de l'autre.

La main qui lui serrait le poignet faiblit. Il dégagea la sienne d'une brusque torsion, la ramena en arrière et frappa. Il tenait toujours le couteau. Sa lame s'enfonça à gauche entre la cinquième et la sixième côte. Il vit à quelques centimètres de son visage une expression d'incrédulité apparaître lentement dans le regard chargé de haine des yeux couleur d'ambre clair tandis que l'acier atteignait le cœur et que pâlassait la lumière de la vie.

Il vit l'ambre clair virer au noir sous la lune et sentit le poids d'un corps qui s'affaissait sur sa lame. Il pensa à son père sur son lit d'hôpital. Il se pencha, ses lèvres tout près de l'épaisse barbe noire, et murmura : « *Semper Fi*, Prédicateur. »

Les Pathfinders formèrent une ligne de défense pour attendre le lever du jour, mais les observateurs, depuis Tampa, purent leur assurer qu'il n'y avait aucun mouvement hostile dans leur direction. Le désert n'appartenait plus qu'aux chacals.

On récupéra tous les Bergen, et avec eux la trousse médicale de Pete. Pete s'occupa d'Ove Carlsson. Le cadet était infecté de parasites après les semaines passées dans le donjon de Garacad, traumatisé et sous-alimenté. Pete fit ce qu'il put pour le soulager, y compris une

piqûre de morphine. Le cadet tomba dans un profond sommeil, le premier depuis des semaines, sur un lit, face à un feu bien entretenu.

Curly examina les trois camionnettes stationnées sur la place. L'une, qui après avoir essuyé le feu des M4 et des kalachnikov, était visiblement hors d'usage. Les autres étaient en état de rouler quand il en eut terminé avec elles, et elles contenaient des bidons d'essence en quantité suffisante pour parcourir plusieurs centaines de kilomètres.

Au petit jour, David prit contact avec Djibouti et déclara que leur patrouille pouvait utiliser les deux camionnettes pour rejoindre, à l'ouest, la frontière éthiopienne. Il y avait juste de l'autre côté la piste d'atterrissage qu'on leur avait désignée comme le meilleur point de récupération en cas de besoin. Curly estimait qu'elle se trouvait à trois cents kilomètres, ou huit heures en comptant les arrêts pour refaire le plein des réservoirs, les éventuels changements de roue en cas de crevaison et la défense contre de possibles actions hostiles. On leur assura que le Hercules C-130, qui était revenu depuis longtemps à Djibouti, serait là pour les attendre.

L'agent Opal, l'Éthiopien aux cheveux noir de jais, était grandement soulagé d'avoir mis fin à une comédie de plus en plus dangereuse. Les paras ouvrirent leurs rations alimentaires et prirent un petit déjeuner acceptable, avec comme principaux attraits le feu qui ronflait dans la cheminée et plusieurs chopes de thé au lait sucré.

On sortit les corps de la place et on laissa aux villageois le soin de les enterrer. On trouva sur celui du Prédicateur une grande quantité d'argent somalien qu'on offrit au chef de village en dédommagement des troubles qu'il avait subis.

La valise contenant un million de dollars en espèces fut découverte sous le lit que le Prédicateur avait délaissé pour monter sur le toit. Comme ils avaient, fit observer le capitaine des paras, abandonné dans le désert pour un demi-million de parachutes et de sacs et qu'il faudrait pour les récupérer repartir dans la mauvaise direction, ne serait-ce pas une bonne idée de rembourser le régiment avec ce butin ? On le lui accorda.

À l'aube, ils installèrent un lit de camp pour Ove Carlsson, toujours endormi, sur le plateau d'une camionnette, chargèrent leurs sept Bergen sur l'autre, prirent congé du chef de village et partirent.

L'estimation de Curly s'avéra juste. Huit heures après avoir quitté cet embryon de hameau ils atteignaient l'invisible frontière

éthiopienne. Tampa leur annonça qu'une fois qu'ils l'auraient passée on les guiderait jusqu'à leur piste d'envol. C'était une sorte de non-endroit. Pas de piste en ciment, mais un petit millier de mètres de gravier dur comme la roche. Pas de tour de contrôle, ni de hangars ; une simple « chaussette » s'agitant frénétiquement dans le vent par une fin de journée torride.

La première chose qu'ils virent, à l'une des extrémités de la piste sur le sable du désert d'Ouganda, fut la masse rassurante du Hercules C-130 aux couleurs du 47^e escadron de la RAF. Comme ils approchaient, la rampe s'abaissa à l'arrière et Jonah vint en courant les saluer, accompagné de ses deux auxiliaires et des deux plieurs. Ils n'auraient rien à faire : les sept parachutes à cinquante mille dollars pièce, avaient disparu.

Une surprise les attendait à côté du Hercules : un Beech King Air portant le logo du Programme alimentaire mondial des Nations unies. Deux hommes très bronzés se tenaient à côté, en tenue de camouflage. Chacun de ces soldats avait à l'épaule un insigne frappé de six étoiles.

Pendant que les deux camionnettes ralentissaient et s'arrêtaient, Opal, qui se trouvait à l'arrière de la première, sauta à terre et courut vers eux. Ils lui donnèrent chacun une fervente et virile accolade. Le Traqueur s'approcha, intrigué.

Le major israélien ne se présenta pas comme Benny, mais il savait très bien qui était l'Américain.

« Une petite question, seulement, dit le Traqueur. Puis je vous dirai au revoir. Comment vous y prenez-vous pour faire travailler un Éthiopien pour vous ? »

Le major parut surpris tant la réponse allait de soi.

« C'est un Falasha, dit-il. Il est aussi juif que moi. »

Le Traqueur se rappelait vaguement l'histoire de cette petite tribu de juifs éthiopiens qui, il y avait de cela une génération, avait été entièrement expulsée d'Éthiopie sous le joug de son cruel dictateur. Se tournant vers le jeune agent, il le salua.

« Eh bien, merci, Opal. *Todah rabah...* et *mazel tov* ! »

Le Beech partit le premier, en emportant juste ce qu'il fallait de carburant pour rejoindre Eilat. Le Hercules suivit, en laissant deux camionnettes sur le sable pour le prochain groupe de nomades du désert qui passerait par là.

Dans un bunker de la base aérienne MacDill à Tampa, le sergent

Orde les regarda partir. Il vit aussi un convoi de quatre véhicules, assez loin à l'est, qui se dirigeait vers la frontière. Les hommes d'al-Shabaab s'étaient lancés à leur poursuite, mais beaucoup trop tard.

À Djibouti, on transféra Ove Carlsson à l'hôpital américain ultramoderne de la base pour qu'il y attende son père, venu le chercher avec son jet privé.

Le Traqueur fit ses adieux aux six Pathfinders avant de monter à bord de son propre Grumman pour rallier Northolt à Londres et Andrews à Washington. L'équipe de la RAF avait dormi tout le jour. Les hommes décolleraient dès que leurs réservoirs seraient pleins.

« Si je devais jamais refaire quelque chose d'aussi insensé, est-ce que je pourrais vous demander de m'accompagner ? demanda le Traqueur au plus jeune des Pathfinders.

– Pas de problème, vieux », répondit Tim. Le colonel américain ne se rappelait plus depuis quand il ne s'était pas entendu appeler « vieux » par un soldat, et avait trouvé cela très sympathique.

Son Grumman décolla juste après minuit. Il dormit jusqu'à ce qu'il croise la côte de Libye et précéda jusqu'à Londres le soleil qui se levait. C'était l'automne. Il y aurait des feuilles rouges et dorées en Virginie du Nord, et il serait profondément heureux de les revoir.

Épilogue

Quand la nouvelle de la mort de leur chef de clan parvint à Garacad, les hommes de la tribu Sacad qui se trouvaient à bord du *Malmö* rejoignirent tout simplement la côte. Le capitaine Eklund, profitant de cette occasion inexplicable – pour lui – leva l'ancre et mit le cap au large. Deux boutres de guerre appartenant à un clan rival tentèrent de l'intercepter mais se retirèrent après qu'un hélicoptère venu d'un destroyer britannique visible à l'horizon les eut mis en garde avec son haut-parleur. Le destroyer escorta le *Malmö* jusqu'au refuge du port de Djibouti, où il put refaire le plein de carburant et reprendre son voyage, mais cette fois dans un convoi.

Mr Abdi apprit lui aussi la mort du chef pirate et en parla à Gareth Evans. La nouvelle du sauvetage du jeune Ove était déjà connue ; on eut ensuite celle du sauvetage du *Malmö*. Evans bloqua juste à temps le paiement de cinq millions de dollars.

Mr Abdi avait déjà reçu sa seconde gratification d'un million. Il se retira dans une agréable villa sur la côte de Tunisie. Six mois plus tard des voleurs firent irruption et, comme il les dérangeait, ils le tuèrent.

Mustafa Dardari fut relâché après son séjour à Caithness. On le ramena, les yeux bandés, dans les rues de Londres où il lui arriva deux choses. Premièrement, les autorités refusèrent de croire qu'il n'était pas chez lui pendant tout ce temps puisqu'il était incapable de le prouver. On trouva ses explications ridicules. Deuxièmement, il reçut un ordre d'expulsion.

Les Pathfinders revinrent à leur base de Colchester et poursuivirent leur carrière.

Ove Carlsson se rétablit complètement et entreprit des études pour obtenir une licence d'administration des affaires. Il entra dans la compagnie de son père mais ne reprit jamais la mer.

Ariel devint célèbre dans son minuscule et, pour la plupart des gens, incompréhensible univers, en inventant un pare-feu informatique qu'il était lui-même incapable de franchir. Son système

fut adopté par des banques, des fournisseurs de l'armée et des ministères. Il embaucha, sur les conseils du Traqueur, un gestionnaire qui lui assura des contrats de droits d'auteur et de confortables revenus.

Ses parents purent s'installer dans une maison plus spacieuse entourée d'un terrain, mais il continua à habiter chez eux et à détester sortir.

Le colonel Christopher « Kit » Carson, alias Jamie Jackson, alias le Traqueur, son temps de service achevé, prit sa retraite des Marines, épousa une veuve tout à fait charmante et créa une compagnie de sécurité pour les personnes ultra-riches voyageant à l'étranger. Il gagna ainsi très bien sa vie, mais ne retourna jamais en Somalie.

Remerciements

À ceux qui m'ont aidé en me fournissant des informations contenues dans ce livre, merci. Comme souvent, une moitié d'entre eux préfère demeurer anonyme. Mais ceux qui vivent au grand jour comme ceux qui vivent dans l'ombre se reconnaîtront, et sauront qu'ils ont toute ma reconnaissance.

Du même auteur

Aux Éditions Albin Michel

L'ALTERNATIVE DU DIABLE

SANS BAVURES, Grand Prix de littérature policière 1983

LE QUATRIÈME PROTOCOLE

LE NÉGOCIATEUR

LE MANIPULATEUR

LE POING DE DIEU

ICÔNE

LE VÉTÉRAN

LE VENGEUR

L'AFGHAN

COBRA